



Effacée 2 - Fracturée

Teri Terry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

fracturée

Teri Terry



La Martinière **j.**
éditions



fracturée

Teri Terry



La Martinière classics j.

Du même auteur :

Effacée – tome 1
2013

Photographie de couverture : © Alexey Losevich/Shutterstock

Édition originale publiée en 2013 sous le titre *Fractured*

par Orchard Books, Londres,

une marque de Hachette Children's Books UK.

© 2013, Teri Terry,

Tous droits réservés.

Pour la traduction française :

© 2014, Éditions de La Martinière Jeunesse,

une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-6114-4

www.lamartinierejeunesse.fr

www.lamartinieregroupe.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À la mémoire de mon père

Table des matières

Couverture

Du même auteur :

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 1

La pluie a une foule d'usages.

Grâce à elle, les houx et les bouleaux, comme ceux qui poussent aux alentours de chez moi, peuvent croître et survivre.

Elle efface les traces et brouille les pistes, atout précieux de nos jours.

Mais surtout, elle lave le sang qui couvre ma peau et mes vêtements. Immobile et frissonnante sous la voûte ouverte du ciel, je tends les bras, les mains, et les frotte longuement sous la pluie glaciale, sans pouvoir m'arrêter, même quand les traînées écarlates ont depuis longtemps disparu. Mon esprit est encore souillé de rouge et il lui faudra du temps pour s'en nettoyer. Mais désormais, je me souviens comment faire : les souvenirs peuvent être enveloppés dans la peur, dans le déni, et emprisonnés derrière un mur. Derrière des murs de brique comme ceux que Wayne construisait.

Est-il mort ? Mourant ? Quand j'y pense, je ne tremble pas seulement de froid. Ai-je abandonné un blessé ? Devrais-je revenir sur mes pas pour le secourir ? Malgré ce qu'il est et ce qu'il a fait, mérite-t-il de rester étendu là-bas, seul, convulsé de douleur ?

Si on découvre ce que j'ai fait, je suis perdue. En principe, je suis incapable de faire mal à qui que ce soit, même si Wayne m'a attaquée et si je n'ai fait que me défendre. Les Effacés sont incapables de violence, mais moi, je l'ai été. Les Effacés n'ont aucun souvenir de leur passé, mais moi, j'en ai. S'ils l'apprenaient, les Lorders m'emmèneraient séance tenante. Ils voudraient probablement m'ouvrir le cerveau pour découvrir ce qui est allé de travers, pourquoi mon Nivo n'a pu contrôler mes actes. Peut-être même me garderaient-ils en vie pendant l'opération.

Personne ne doit jamais rien savoir de ce qui est arrivé. J'aurais dû vérifier qu'il était bien mort, mais maintenant, c'est trop tard. Je ne peux pas prendre le risque de retourner là-bas.

Tu en étais incapable de toute manière : pourquoi crois-tu pouvoir le faire maintenant ? me nargue une voix intérieure.

L'engourdissement gagne ma peau, mes muscles, puis mes os. Il fait très froid. Je m'adosse à un arbre, mes genoux ploient et je m'affaisse à terre. Je

n'ai qu'une envie : ne plus bouger. Rester immobile. Ne plus penser, ni sentir, ni souffrir, plus jamais.

Jusqu'à l'arrivée des Lorders.

Sauve-toi !

Je me relève. Mes pieds avancent d'abord avec difficulté, mais ma foulée s'allonge et, un instant plus tard, ils volent entre les arbres sur le sentier, à travers champs, vers la route où une camionnette blanche marque le lieu de la disparition de Wayne. Je me sens affolée à l'idée qu'on pourrait me voir sortir des bois à proximité de ce véhicule, là où commenceront inévitablement les recherches dès qu'on aura signalé sa disparition.

La route est déserte sous le ciel orageux et des gouttes de pluie martèlent l'asphalte avec une telle violence qu'elles rebondissent.

La pluie... Elle a encore un autre usage, un autre sens, mais ce sens me fuit et s'écoule à l'intérieur de moi comme, à l'extérieur, les filets d'eau ruisselant sur mon corps. Un instant plus tard, tout a disparu.

La porte s'ouvre avant même que je l'atteigne et c'est une mère inquiète qui me tire à l'intérieur.

Elle ne doit jamais rien savoir. Quelques heures plus tôt, j'aurais encore été incapable de dissimuler mes émotions, faute de savoir comment m'y prendre. Je compose mon visage et chasse l'affolement de mon regard. Je suis maintenant inexpressive, comme tout bon Effacé.

— Kyla, tu es trempée !

Une main chaude se pose sur ma joue, puis un regard anxieux m'examine.

— Et ton Nivo, ça va ?

Elle saisit mon poignet pour le consulter et je le regarde avec intérêt. Il devrait être dangereusement bas, mais tout a changé.

6,3 : il affiche que je suis heureuse !

Dans mon bain, j'essaie... de réfléchir. L'eau est brûlante et je me détends peu à peu, encore engourdie et frissonnante. Mais si la chaleur apaise mon corps, mon esprit est en ébullition.

Qu'est-il arrivé ?

Tout ce qui s'est passé avant que mon chemin croise celui de Wayne me paraît brumeux comme si je regardais à travers une vitre sale. Comme si j'observais une autre personne qui aurait mon apparence : Kyla, un mètre cinquante et quelques, yeux verts, cheveux blonds, Effacée. Un peu différente de la plupart de ses semblables, peut-être, un peu plus lucide et sujette à des difficultés de contrôle, mais je n'en ai pas moins été Effacée : les Lorders ont supprimé ma mémoire en punition de crimes que j'ai oubliés. Mes souvenirs et mon passé devraient avoir définitivement disparu. Qu'est-il donc arrivé ?

Je suis allée me promener cet après-midi. Ça me revient maintenant. Je voulais réfléchir à Ben. Ce nom provoque en moi une souffrance renouvelée,

accrue, si vive que je manque crier.

Concentre-toi, me dis-je. Qu'est-il arrivé ensuite ?

Cette racaille de Wayne... Il m'a suivie dans les bois. Je dois me forcer pour me souvenir de ce qu'il a fait, de ce qu'il a tenté de faire, de ses mains qui m'ont empoignée, et la terreur et la fureur m'envahissent de nouveau. Ce qu'il a fait m'a rendue si folle de rage que j'ai riposté sans réfléchir. C'est alors que quelque chose en moi a changé. Quelque chose a basculé et s'est comme remis en place. L'image de son corps sanglant ressurgit devant mes yeux et je tressaille : ai-je vraiment fait ça ? Sans que je comprenne comment, une Effacée – moi-même – est devenue violente. Et ce n'est pas tout : à ce moment-là, j'avais des souvenirs, ceux d'émotions et d'images de mon passé. L'époque d'avant mon Effacement. C'est pourtant impossible !

Non, puisque c'est arrivé.

Désormais, je ne suis plus seulement Kyla, le nom qu'on m'a donné à l'hôpital quand j'ai été Effacée, moins d'un an auparavant. Je suis aussi autre chose, une autre personne. Et je ne suis pas sûre que cela me plaise.

Toc-toc-toc !

Je me retourne brusquement dans la baignoire en faisant gicler l'eau de tous côtés.

— Kyla ? Tout va bien ?

La porte. Quelqu'un – ma mère – vient de frapper à la porte, c'est tout. Je desserre les poings.

— Ça va, réussis-je à répondre.

— Si tu restes trop longtemps dans l'eau, tu seras ridée comme un pruneau. Le dîner est prêt.

En bas, je retrouve maman, ma sœur Amy et son petit ami Jazz. Comme moi, Amy est une Effacée qui a été placée dans cette famille, mais elle est très différente de moi. Elle est toujours joyeuse, pleine de vitalité, bavarde, grande, la peau couleur chocolat, alors que je suis une petite ombre pâle et silencieuse. Et Jazz est un Naturel : il n'a pas été Effacé. C'est quelqu'un de raisonnable, sauf quand il reste béat devant la superbe Amy. L'absence de papa est un soulagement pour moi. Ce soir-là, je me passe volontiers de son regard scrutateur qui mesure, évalue, s'assure que rien ne va de travers.

Nous mangeons le rôti du dimanche. Nous parlons des cours d'Amy et du nouvel appareil photo de Jazz. Amy babille, tout excitée parce qu'on lui a proposé de travailler après les cours chez le chirurgien local, chez qui elle a fait un stage.

Maman me jette un regard.

— Nous verrons, dit-elle en réponse à Amy.

Je devine qu'elle ne veut pas que je reste seule à la maison après les cours.

— Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter, dis-je, bien que je n'en sois pas si sûre au moment où je prononce ces paroles.

Quand il fait enfin nuit, je monte dans ma chambre. Après m'être lavé les dents, je me regarde dans le miroir. De larges yeux verts me rendent mon regard. Ils me sont familiers, mais ils voient désormais certaines choses qu'ils ne remarquaient pas auparavant.

Apparemment, rien que de très ordinaire, sauf que rien n'est tout à fait ordinaire.

Une douleur lancinante à la cheville me force à ralentir. Mon poursuivant, encore indistinct dans le lointain, se rapproche. Il ne lâchera pas prise.

Une cachette, vite !

Je m'élance au milieu des arbres et patauge dans un ruisseau glacial pour brouiller mes traces. Puis je remonte à plat ventre dans les ronces, sans tenir compte des accrocs à mes cheveux et à mes vêtements. Je sens un élancement de douleur à un bras pris dans les ronces.

On ne doit pas me rattraper. Pas cette fois-ci.

Je me plaque à terre et recouvre mes membres de feuilles froides et pourrissantes. De la lumière filtre au-dessus de moi à travers les arbres. Soudain, je me fige. Le faisceau lumineux descend et oscille juste au-dessus de ma cachette. Je recommence à respirer seulement quand il poursuit sa course.

J'entends des bruits de pas. Ils se rapprochent, puis s'éloignent, diminuent et s'éteignent.

Maintenant, il faut attendre. Je compte une heure. Je suis engourdie, mouillée et transie de froid. Je sursaute à chaque fuite d'animal, à chaque bruissement de feuilles dans le vent. Mais à mesure que les instants passent, je commence à y croire : cette fois-ci, je m'en sortirai peut-être.

Le ciel s'éclaire au moment où je me risque hors de ma cachette. Des oiseaux commencent à chanter et je chante intérieurement avec eux en émergeant de mon abri. Ai-je enfin gagné cette partie de cache-cache avec Nico ? Serais-je la première ?

Un jet de lumière m'éblouit.

— Je te tiens !

Nico m'empoigne par le bras, me remet debout et je pousse un cri parce que ma cheville m'élance, mais elle est moins douloureuse que ma déception brûlante et amère. J'ai encore échoué.

Il fait tomber les feuilles de mes vêtements, passe un bras autour de ma taille pour me soutenir pendant le trajet de retour au camp, et malgré la douleur et la frayeur, tout mon corps est sensible à la proximité du sien et à sa présence.

— Tu sais bien que tu ne pourras jamais t'enfuir, n'est-ce pas ? demande-t-il, à la fois exultant et déçu par moi. Je te retrouverai toujours.

Il se penche et m'embrasse sur le front, en un rare geste d'affection qui, je le sais, n'allégera en rien la punition qu'il me réserve.

Je ne pourrai jamais m'enfuir.

Il me retrouvera toujours...

Chapitre 2

Un bourdonnement lointain m'arrache au néant et j'oscille un instant entre éveil et torpeur, puis, doucement, repars au pays des rêves.

Le bourdonnement reprend.

Erreur !

Éveillée en un clin d'œil, je bondis hors de mon lit, mais quelque chose me retient et je manque hurler, me débats, le jette à terre et m'accroupis en position de combat, prête à l'attaque. Prête à tout...

Mais pas à ça. Des formes inconnues, menaçantes, se brouillent, se transforment et deviennent des objets ordinaires. Un lit. Un réveil qui sonne encore sur une table de chevet. Mes entraves, des couvertures maintenant à terre. Un tapis sous mes pieds nus. Une faible lueur filtrant d'une fenêtre ouverte. Et un chat grincheux et somnolent qui pousse des miaulements furieux, prisonnier des couvertures.

Je presse le bouton du réveil, me force à respirer lentement – inspirer, expirer –, à ralentir le rythme frénétique de mon cœur, mais mes nerfs sont encore à vif.

Sebastian me dévisage, le poil hérissé.

— Tu me reconnais, mon minou ? dis-je à voix basse, et je tends la main pour qu'il la hume, lui caresse le dos autant pour m'apaiser que pour le rassurer. Je refais le lit et il saute dessus, s'étale mais garde les yeux mi-clos, aux aguets.

À mon réveil, je me croyais encore là-bas. À demi assoupie, je reconnaissais chaque détail. Les abris de fortune, les tentes. Le froid, l'humidité, l'odeur de bois brûlé, le bruissement des feuilles, les oiseaux d'avant l'aube. Les murmures. Mais, à mesure que je m'éveillais, tout cela disparaissait. Les détails s'évanouissaient. Était-ce un rêve ou un lieu bien réel ?

Mon Nivo à 5,8 indique que je suis contente, mais mon cœur bat encore vite. Après ce qui vient d'arriver, mon Nivo aurait dû descendre en flèche. Je le fais tourner sans douceur sur mon poignet : rien. Ça devrait pourtant me faire mal. Les Effacés sont incapables de la moindre violence envers les autres

ou envers eux-mêmes tant qu'un Nivo contrôle leurs émotions, tant qu'il peut provoquer des évanouissements, ou même la mort si son porteur est trop bouleversé ou furieux. Après ce que j'ai fait hier, je devrais être morte, éliminée par la puce qu'on a implantée dans mon cerveau quand on m'a Effacée.

Des échos de mon cauchemar de la nuit dernière résonnent en moi : *Je ne pourrai jamais m'enfuir. Il me retrouvera toujours...*

Nico ! Il s'appelle Nico, et ce n'est pas un rêve sans consistance. Il existe bel et bien. Des yeux bleu pâle brillent dans mon souvenir, des yeux dont le regard peut devenir en un éclair glacial ou ardent. Il saura certainement ce que tout cela signifie. C'est un élément vivant de mon passé, ressurgi Dieu sait comment dans ma nouvelle vie, sous l'apparence de mon professeur de sciences naturelles. Une bien étrange transformation de... de quoi ? Ma mémoire me trahit de nouveau. Exaspérée, je serre les poings. Je l'avais devant moi, je savais qui il était, ce qu'il représentait, et puis, tout à coup, plus rien.

Nico saura sûrement de quoi il s'agit, mais ai-je intérêt à lui poser la question ? Quel qu'il soit, je suis au moins sûre d'une chose : il est dangereux. À la seule pensée de son nom, mon estomac se noue à la fois de crainte et de nostalgie. Être proche de lui, voilà ce que je veux, quel qu'en soit le prix.

Il me retrouvera toujours...

On frappe à la porte de ma chambre.

— Kyla, tu es levée ? Sinon, tu vas arriver en retard au lycée.

— Mesdames, votre carrosse est avancé, nous annonce Jazz avec une courbette.

Il pose un pied à plat sur le flanc de la voiture pour ouvrir la portière. Je monte à l'arrière et Amy à l'avant. Et, bien que ce soit un rituel matinal bien réglé, cela me paraît étrange. Une répétition sans danger à laquelle je ne m'habitue pas.

Pendant le trajet, je regarde par la fenêtre. Des fermes. Des champs moissonnés. Des vaches et des moutons nous regardent passer placidement en ruminant. Comme un troupeau, nous nous rendons docilement au lycée sans remettre en question les forces qui nous dirigent dans nos vies bien réglées. Au fond, quelle différence entre ces bêtes et nous ?

— Kyla ? Un message à Kyla en provenance de la Terre !

Amy s'est retournée vers moi.

— Excuse-moi, dis-je, tu me parlais ?

— Je te demandais juste si ça te dérangeait que je travaille après les cours. Quatre jours par semaine, du lundi au jeudi. Maman pense que tu ne devrais pas rester si souvent seule. Elle m'a dit de t'en parler.

— Non, ça ne me dérange pas du tout. Tu commences quand ?

— Demain, répond-elle avec un regard penaud.

— Tu leur as déjà dit que tu pouvais venir, hein ?

— Touché ! s'exclame Jazz. Et moi ? Si tu passais un peu de temps avec moi ?

Et ils font semblant de se quereller pendant le reste du trajet.

La matinée passe dans un brouillard, à présenter mon badge avant chaque cours pour entrer dans la salle, m'asseoir et feindre d'écouter. À me composer un visage attentif et avide de connaissance afin que personne n'y regarde de plus près, puis à ressortir mon badge à la fin du cours. Au déjeuner, je suis seule, ignorée comme toujours par la majorité des lycéens, qui évitent les Effacés. Si la plupart aimaient bien Ben, moi, ils ne m'apprécient guère, surtout depuis sa disparition.

Où es-tu, Ben ? Son sourire, la chaleur de sa main dans la mienne, cette soudaine lumière dans ses yeux... tous ces souvenirs retournent le fer dans la plaie, et la douleur est si aiguë que je dois me serrer dans mes bras pour la contenir.

Une partie de moi sait que je ne pourrai pas indéfiniment la contenir. Il faut que ça sorte.

Mais pas ici. Pas maintenant.

L'heure du cours de sciences naturelles arrive enfin. Alors que je me dirige vers le labo, je me sens nauséuse. Et si je devenais folle ? Et si ce prof n'était pas Nico ? Nico existe-t-il seulement ?

Mais si c'est bien lui, que se passera-t-il ?

Je présente mon badge à la porte, me dirige vers le dernier rang et m'assieds avant d'oser lever les yeux, de peur que mes jambes ne se dérobent.

Le voici : Mr Hatten, le prof de bio. Je le regarde fixement, mais ce n'est pas trop gênant, car toutes les filles de la classe en font autant. Non seulement il est trop jeune et trop beau pour un prof, mais il a quelque chose de plus. Et ce ne sont pas seulement ces yeux, ces cheveux blonds ondulés, plus longs qu'il n'est d'usage pour un enseignant, sa haute taille et son corps de sportif. C'est sa manière de se tenir : calme, mais comme prêt à bondir, telle une panthère à l'affût. Tout, en lui, respire le danger.

Nico, c'est bien Nico, sans le moindre doute. Ses yeux, d'un azur frappant, cerclé de bleu plus sombre, scrutent la salle, puis rencontrent les miens. Quand je soutiens son regard, il devient chaleureux, semble me reconnaître, et le choc presque physique que j'en éprouve est une confirmation. Quand il détourne enfin les yeux, j'ai la sensation d'une étreinte qui se dénoue.

Je n'ai pas rêvé : l'homme qui se tient en cet instant à l'autre extrémité de la salle est bien Nico. Peu importe que je l'aie déjà deviné par la comparaison et le recoupement de souvenirs plus ou moins récents. Avant de le voir, de lire dans ses yeux la compréhension qui a transformé leur regard, je n'en étais pas encore intimement sûre.

Pendant le reste du cours, je veille à ne pas le regarder ouvertement, mais c'est un combat perdu d'avance. Son regard rencontre le mien à intervalles

réguliers. Exprime-t-il de la curiosité ? Des interrogations ? Une lueur d'intérêt amusé y brille quand il m'effleure.

Fais bien attention, me dis-je. Ne le laisse pas deviner qu'il y a du changement en toi avant d'avoir découvert ce qu'il est et ce qu'il veut. Je me contrains à baisser les yeux sur mon cahier et sur mon stylo qui court sur la page, laissant dans son sillage des volutes bleues erratiques, des ébauches de dessins au lieu de notes. Ma main est en pilotage automatique.

Le stylo, la main... la main gauche ! C'est ma main gauche qui tient fermement le stylo.

Je suis pourtant droitrière...

Je ne peux être que droitrière !

Le souffle coupé, je sens mes entrailles se nouer de frayeur, puis je me mets à trembler.

Et tout s'obscurcit autour de moi.

Elle tend la main, sa main droite. Des larmes roulent sur ses joues.

« Je t'en prie, aide-moi... »

Elle est très jeune, presque une enfant. Devant l'imploration terrifiée de son regard, je ferais n'importe quoi pour l'aider, mais elle est hors de ma portée. À mesure que je me rapproche d'elle, je constate que sa main n'est pas où elle le paraît. Par je ne sais quelle illusion d'optique, elle est toujours tournée vers la droite, et sa main toujours trop loin pour que je puisse la saisir.

— Je t'en prie, aide-moi...

— Tends ton autre main ! dis-je, et elle secoue la tête, les yeux agrandis de terreur. Mais j'insiste et elle lève enfin sa main gauche, qu'elle dissimulait le long de son flanc.

Les doigts sont déformés et sanglants. Brisés. J'ai soudain la vision d'une brique, de doigts écrasés par une brique, et je tressaille.

Je ne peux pas saisir sa main alors qu'elle est dans cet état.

Ses mains retombent le long de ses hanches. Elle secoue la tête, puis pâlit et devient évanescence, si bien que je vois à travers elle comme dans un brouillard.

Je m'élance vers elle, mais il est trop tard.

Elle a disparu.

— Je vais bien, j'ai seulement mal dormi cette nuit, dis-je pour la énième fois. Puis-je assister à mon dernier cours ?

Le visage de l'infirmière du lycée est grave.

— C'est à moi d'en décider, déclare-t-elle.

Elle consulte mon Nivo et fronce les sourcils. Mon estomac se crispe à l'idée de ce qu'il risque de révéler. Après ce qui m'est arrivé, il aurait dû chuter : quand il fonctionnait normalement, un simple cauchemar pouvait me faire perdre connaissance. Mais qui sait ce qu'il fabrique maintenant ?

— On dirait que vous vous êtes évanouie, rien de plus : le chiffre de votre Nivo est satisfaisant. Très satisfaisant, même. Avez-vous déjeuné ?

C'est ça, trouve un bon prétexte, me dis-je.

— Non, réponds-je mensongèrement. Je n'avais pas faim.

Elle secoue la tête.

— Kyla, il faut manger, me réprimande-t-elle.

Elle me fait un cours sur le dosage de sucre dans le sang, me sert du thé, des biscuits et, avant de repartir, m'ordonne de rester tranquillement assise dans son bureau jusqu'à la sonnerie de la fin du dernier cours.

Une fois seule, je suis incapable de freiner la course folle de mes pensées. Cette fille aux doigts brisés de mon cauchemar, ou de ma vision, ou Dieu sait ce que cela pouvait être... je la connais. Je la reconnais comme une version plus jeune de moi-même, avec mes yeux, mon ossature, tout. C'est Lucy Connor, disparue depuis plusieurs années de son école à Keswick, à l'âge de dix ans, selon le rapport du SPD, le Service des Personnes Disparues, dont j'ai consulté le site Internet illégal quelques semaines auparavant chez le cousin de Jazz. Lucy faisait partie de moi avant que je ne sois Effacée. Pourtant, même avec mes souvenirs tout récents, je ne me rappelle pas avoir été elle, ni rien d'elle. Je ne peux même pas concevoir qu'elle et moi-même ne soyons qu'une. Elle est différente de moi, autre, distincte.

Où est sa place dans le chaos de mon cerveau ? Excédée, je frappe le bureau du poing. Tous les éléments qui me permettraient de reconstituer la vérité sont là, mais insaisissables, car seulement à demi compris. Je sais que je connais cette vérité, mais dès que je me concentre sur ses détails, ils m'échappent, restent vagues et inconsistants.

Ils ont ressurgi quand j'ai remarqué que je me servais de ma main gauche. Nico l'a-t-il également remarqué ? Si c'est le cas, il devinera que quelque chose a changé. Je suis censée être droitrière, c'est important, essentiel, même... mais quand je me demande pourquoi je suis censée l'être, pourquoi je l'étais autrefois et pourquoi j'ai apparemment cessé de l'être, je n'y comprends plus rien. Mon souvenir est déformé comme des doigts écrasés par une brique.

Chapitre 3

Ma mère fait son apparition au bureau de l'infirmierie quand la cloche sonne la fin du dernier cours.

— Coucou, c'est moi ! lance-t-elle.

— Salut, dis-je. On t'a téléphoné ?

— De toute évidence, oui.

— Désolée pour le dérangement : je me porte comme un charme.

— C'est sans doute pour cette raison que tu t'es évanouie en plein cours et réveillée ici.

— Mais maintenant, je vais bien.

Maman passe récupérer Amy et nous ramène à la maison. Dès mon arrivée, je me dirige vers l'escalier.

— Un instant, Kyla, j'aimerais te parler, intervient maman avec l'un de ses sourires qui ne montent jamais plus haut que les lèvres. Tu veux un chocolat chaud ? demande-t-elle, et je la rejoins dans la cuisine. Elle remplit la bouilloire et prépare nos boissons sans bavardages. Maman ne parle guère que lorsqu'elle a quelque chose à dire.

Mais en cet instant, elle a quelque chose à me dire. J'ai l'estomac noué d'appréhension. A-t-elle remarqué mon changement ? Peut-être que si je lui en parle, elle pourra m'aider et...

Ne te fie pas à elle, me souffle mon instinct.

Après mon Effacement, j'étais comme une page vide. Il m'a fallu neuf mois pour apprendre à fonctionner correctement, à marcher, parler et m'adapter à mon Nivo. C'est alors qu'on m'a envoyée dans cette famille. J'ai fini par considérer ma mère comme une amie, comme quelqu'un sur qui je pouvais compter, mais au fond, depuis combien de temps la connais-je ? Moins de deux mois. Cela me paraissait bien plus long auparavant, parce que je sortais tout juste de l'hôpital et c'était donc tout ce dont je pouvais me souvenir. Maintenant que j'ai davantage de références, je sais qu'il vaut mieux se méfier d'autrui.

Maman pose les boissons devant nous sur la table et je serre ma chope entre mes mains pour les réchauffer.

— Que s'est-il passé ? demande-t-elle.

— Je suppose que je me suis évanouie.

— Pourquoi ? L'infirmière m'a dit que tu n'avais pas déjeuné, alors que, bizarrement, ta gamelle est vide.

Je garde le silence et sirote mon chocolat en me concentrant sur sa saveur douce-amère. Rien de ce que je pourrais répondre ne paraîtrait crédible, même à mes yeux. Comment ai-je pu m'évanouir simplement parce que j'ai écrit avec la main gauche ? Et ce rêve, ou cette vision... j'en frissonne intérieurement.

— Kyla, je sais combien tout est difficile pour toi en ce moment, reprend maman. Tu sais, nous pouvons toujours parler si tu en as envie... je veux dire, de Ben ou de n'importe quoi. Tu peux me réveiller si tu n'arrives pas à dormir, ça ne me dérange pas du tout.

Quand j'entends le nom de Ben, les larmes me montent aux yeux et je dois les cligner précipitamment. Si seulement elle savait à quel point tout est difficile, si seulement elle connaissait l'autre moitié de la vérité... Je meurs d'envie de tout lui raconter, mais comment me regarderait-elle si elle savait que j'ai peut-être tué quelqu'un ? Et même si ça ne la gêne pas que je la réveille, papa réagirait peut-être autrement.

— Quand papa rentre-t-il ? dis-je, et, alors que je prononce ces paroles, je prends conscience de son absence prolongée. Il voyage continuellement pour son travail, car il installe et entretient des ordinateurs dans tout le pays pour le compte du gouvernement. Mais il rentre à la maison au moins une ou deux nuits par semaine.

— Il ne rentrera probablement pas avant un certain temps.

— Pourquoi ? je m'enquiers en dissimulant mon soulagement.

Elle se lève et va rincer nos chopes dans l'évier.

— Tu as l'air fatiguée, Kyla, observe-t-elle. Tu ne veux pas faire un petit somme avant le dîner ?

Fin de la conversation.

Cette nuit-là, je suis la proie de rêves confus dans lesquels je cours, à la fois poursuivie et poursuivante. Réveillée pour la dixième fois, j'envoie un coup de poing dans mon oreiller, puis soupire. Soudain, je dresse l'oreille, car je viens d'entendre un léger bruit, comme un crissement, au-dehors. Peut-être que cette fois-ci, ce n'est pas un rêve.

Je m'approche de la fenêtre dont je repousse les rideaux. Le vent s'est levé et chasse les feuilles dans le jardin. Tous les arbres semblent dénudés. L'orage de la veille a couvert le sol de feuilles orange et rouges qui tourbillonnent autour d'une voiture sombre à l'arrêt devant la maison.

La portière de la voiture s'ouvre et une femme en émerge, le visage à demi dissimulé sous ses longs cheveux bouclés. À sa vue, je tressaille : comment est-ce possible ? Quand elle referme la portière d'une main et repousse ses cheveux de l'autre, je la reconnais : c'est Mrs Nix, la mère de

Ben.

Je m'agrippe au rebord de la fenêtre. Pourquoi est-elle ici ?

Je me sens soudain surexcitée : peut-être a-t-elle des nouvelles de Ben ! Mais mon enthousiasme retombe, car son visage éclairé par la lune est creusé et blême. Si elle a des nouvelles, elles ne sont certainement pas bonnes. J'entends le crissement de pas sur le gravier, puis un léger coup contre la porte de l'entrée.

Peut-être veut-elle savoir ce qui est arrivé à Ben et ce que j'ai fait. Peut-être va-t-elle révéler à maman que j'étais là avant que les Lords l'emmènent. Je revois Ben tordu de souffrance et j'entends de nouveau le grincement de la porte quand sa mère est rentrée ce jour-là. Je lui ai raconté que je l'avais trouvé ainsi, avec son Nivo coupé, et que...

Le grincement de la porte... Elle l'avait donc déverrouillée pour entrer. Je lui ai affirmé que j'avais retrouvé Ben dans cet état, mais elle a sûrement deviné que je mentais. Sinon, pourquoi la porte aurait-elle été verrouillée ?

La porte de notre entrée s'ouvre et un faible murmure de voix me parvient.

Il faut que je sache...

Je me glisse sur le palier et descends doucement l'escalier en tendant l'oreille.

J'entends le sifflement de la bouilloire et des chuchotements : elles sont dans la cuisine.

Je fais un pas, et encore un. La porte de la cuisine est entrebâillée.

Je sens quelque chose contre mes jambes, sursaute violemment et étouffe un cri. Puis je reconnais Sebastian. Il se frotte contre ma jambe en ronronnant.

Tais-toi, je t'en prie, le supplie-je intérieurement en me penchant pour le gratter entre les oreilles, mais dans ce mouvement, je heurte du coude la table de l'entrée.

Je retiens mon souffle, car j'entends le bruit de pas qui se rapprochent, et vais me réfugier dans l'ombre du bureau de l'autre côté du couloir.

— C'est seulement le chat, dit maman, et j'entends un mouvement suivi d'un faible miaulement. Les pas s'éloignent vers la cuisine, dont la porte se referme avec un déclic. Je me risque de nouveau hors de ma cachette pour écouter.

— Je suis vraiment navrée pour Ben, reprend maman dans un bruit de chaises déplacées, mais vous n'auriez pas dû venir.

— Je vous en prie... j'ai besoin de votre aide.

— Mais comment ? Je ne vois pas ce que je pourrais faire.

— Nous avons remué ciel et terre pour savoir ce qui lui était arrivé, mais on refuse de nous dire quoi que ce soit. Alors j'ai pensé que vous pourriez peut-être..., commence la mère de Ben avant de s'interrompre.

Maman a des relations dans le milieu politique : avant d'être assassiné, son père était le premier ministre du parti des Lords, le Commandant en chef de la Coalition Centrale. Pourrait-elle aider la mère de Ben ? Je suis tout

ouïe.

— Je suis vraiment désolée, mais j'ai déjà essayé de savoir ce qui lui est arrivé parce que Kyla était aux cent coups, et je n'ai rien trouvé, répond maman.

— Je ne sais plus à qui m'adresser.

J'entends des reniflements et des sanglots. La mère de Ben pleure.

— Écoutez-moi, reprend ma mère. Dans votre intérêt, il vaut mieux cesser de poser des questions... pour l'instant, du moins.

J'ai beau me raisonner, m'exhorter à la réflexion et au sang-froid, mes yeux se remplissent de larmes et ma gorge se serre. Maman a tenté de découvrir ce qui est arrivé à Ben, et c'est pour moi qu'elle l'a fait. Elle ne m'en a rien dit parce qu'elle n'a rien pu savoir. Elle a pris un risque considérable, car il est toujours dangereux de poser des questions dans une affaire où les Lorders sont impliqués. Mortellement dangereux, même.

Et en ce moment, la mère de Ben court le même risque.

Quand elles se disent au revoir, je remonte l'escalier et regagne ma chambre. Mon soulagement que la mère de Ben n'ait pas raconté à la mienne qu'elle m'a trouvée avec lui ce jour-là est mêlé de chagrin. Elle est aussi éprouvée par sa disparition que moi. Ben a été son fils pendant plus de trois ans, depuis son Effacement. Il m'a confié qu'ils étaient très proches. Je meurs d'envie d'aller la retrouver pour pleurer avec elle, mais je n'ose pas.

Je me serre dans mes bras, très fort. Ben... je chuchote son nom, mais il ne peut pas me répondre. La douleur me broie, m'anéantit. Avant, je devais m'interdire une telle émotion sous peine de m'évanouir, à cause de mon Nivo. Maintenant qu'il a cessé de fonctionner, la douleur est insupportable. J'en suffoque. C'est comme une opération sans anesthésie, quand à l'engourdissement succède une douleur aiguë et profonde.

Ben a disparu. Maintenant, mon cerveau travaille mieux malgré mes souvenirs confus. Ben a disparu et ne reviendra plus. Même s'il survit sans son Nivo, il n'a aucune chance d'échapper aux Lorders. Cette certitude surgit avec mes souvenirs : quand les Lorders emmènent quelqu'un, c'est sans espoir de retour.

La souffrance est telle que je voudrais la chasser ou lui échapper, mais je dois garder le souvenir de Ben. Cette souffrance est tout ce qu'il me reste de lui.

Sa mère ressort un peu plus tard. Elle reste assise quelques instants dans sa voiture, affaissée sur le volant. Alors qu'elle démarre, une pluie fine se met à tomber.

Quand elle a disparu, j'ouvre la fenêtre toute grande, me penche en avant et tends les bras dans la nuit. Des gouttes froides tombent sur ma peau, légères, mêlées à des larmes brûlantes.

La pluie... elle recèle un secret important, à demi oublié, qui semble refaire surface un bref instant, puis se dérobe.

Chapitre 4

Penchée sur mon bloc, je dessine fébrilement feuilles et branches en veillant à toujours utiliser ma main droite. Le nouveau professeur de dessin que le lycée a enfin engagé paraît inoffensif et plutôt falot. Il n'arrive pas à la cheville de Gianelli, son prédécesseur. Mais tant que je peux dessiner, n'importe quoi, ne serait-ce que des arbres, comme il nous en a donné la consigne, je me moque qu'il soit insipide.

Il se penche par-dessus mon épaule.

— Hum... oui, intéressant, commente-t-il avant de s'éloigner.

Je baisse les yeux sur mon dessin. J'ai dessiné toute une forêt d'arbres violemment agités, et, dans leur ombre, une forme sombre dont on ne distingue que les yeux.

Qu'en dirait Gianelli ? Il me recommanderait de dessiner moins vite, de faire plus attention, et il aurait raison, mais il aimerait sûrement la sauvagerie de cette nature.

Je recommence à dessiner et le grincement du fusain sur le papier m'apaise. Les arbres paraissent moins déchaînés. Maintenant, c'est Gianelli qui me regarde, immobile dans leur ombre, mais je suis la seule à pouvoir le reconnaître : je sais trop bien ce qui arrive quand on dessine une personne disparue, comme Gianelli l'a fait. Je le représente donc comme je l'imagine, tel qu'il aurait pu être, un jeune homme perdu dans un dessin au lieu du vieil homme que les Lords ont emmené de force.

Une heure plus tard, j'ouvre la porte de la salle d'étude, entre et me dirige vers le fond...

— Kyla ?

Je m'arrête court : cette voix, ici ? Je me retourne. Appuyé au bureau à l'avant de la salle, Nico m'adresse un sourire nonchalant.

— J'espère que tu vas mieux, dit-il.

— Oui, monsieur, je réponds, et je parviens à me détourner et à me diriger vers ma table sans tomber à la renverse.

Sa présence ici, en tant que professeur chargé de la discipline dans la

salle, tâche ennuyeuse, ne devrait pourtant pas me surprendre. Comme les professeurs l'assurent par roulement, le tour de Nico devait venir un jour ou l'autre, mais je ne m'attendais pas à me retrouver si tôt face à lui. Je dois plaquer mes mains sur mes genoux pendant un moment pour faire cesser leur tremblement.

J'ouvre mon manuel d'algèbre, car je peux feindre de travailler dessus sans trop d'efforts. Je me force à me concentrer sur la page sans oublier de tenir le stylo dans ma main droite. Nico, lui, tient un stylo rouge, et des copies à corriger sont empilées devant lui sur le bureau, mais je sais qu'il fait semblant comme moi et qu'il m'observe continuellement.

Bien entendu, je ne le saurais pas si je ne le regardais pas moi-même. Je pousse un soupir, puis essaie de résoudre une équation en x .

Mais les chiffres rebelles dansent devant mes yeux et mes pensées vagabondent tandis que les minutes s'écoulent. Je griffonne dans les marges de mon cahier, puis dessine des vrilles de vigne vierge et des feuilles autour de la date que j'ai écrite comme d'habitude en haut de la feuille. Soudain, ses chiffres me sautent aux yeux : 03/11. Nous sommes le 3 novembre...

Un déclic s'opère en moi tandis qu'un fragment de souvenir se remet en place.

C'est le jour de mon anniversaire. Je suis née il y a dix-sept ans aujourd'hui, mais je suis seule à le savoir.

Mes bras se couvrent lentement de chair de poule. Ce n'est pas la date de naissance qu'on m'a attribuée à l'hôpital, quand on a modifié mon identité et volé mon passé.

Mon anniversaire ? Je médite sur cette notion, mais je n'en ai pas le moindre souvenir : ni gâteaux, ni fêtes, ni cadeaux. Seulement cette date. Les souvenirs qui devraient être liés à elle sont absents.

Certains des souvenirs que j'ai retrouvés ne sont plus que des données brutes, comme si j'avais lu un fichier sur moi-même dont j'aurais mémorisé seulement certains éléments. C'est une connaissance dénuée de toute émotion.

Je sais grâce au site Internet sur les enfants disparus que je suis une certaine Lucy, disparue à l'âge de dix ans, mais je ne me rappelle rien de sa vie. Et puis, inexplicablement, je suis réapparue adolescente, avec Nico. Les souvenirs que j'ai remontent à cette période. Je n'en ai aucun de ce qui l'a précédée.

J'ai beau m'exhorter à filer sans demander mon reste et à attendre d'avoir les idées plus claires pour lui parler, quand la cloche sonne, je m'attarde. Un frisson – d'excitation ? de peur ? – court le long de mon échine. Je me dirige lentement vers l'avant de la salle, où Nico se tient à côté de la porte. Tous les élèves, sauf moi, sont maintenant sortis. Nous sommes seuls.

Va-t'en, me dis-je, et je passe devant lui.

— Joyeux anniversaire, Ondée ! dit-il à mi-voix.

Je me retourne et nos regards se croisent.

— Ondée ? je chuchote en retournant ce mot dans ma bouche.

Ondée... Une autre époque et un autre lieu ressurgissent dans toute leur réalité et leur précision. Je me suis choisi ce surnom il y a trois ans, pour mon quatorzième anniversaire, je m'en souviens parfaitement ! C'est mon vrai nom. Pas Lucy, celui que mes parents m'ont donné à ma naissance, ni Kyla, choisi des années plus tard par l'infirmière indifférente qui a rempli le formulaire d'état civil à l'hôpital après mon Effacement. Ondée m'appartient en propre. Et le son de ce nom prononcé à voix haute brise en moi la dernière résistance, la dernière barrière mentale.

Les yeux de Nico s'agrandissent et étincellent. Il me connaît, mieux : il sait que je le reconnais.

Danger, me souffle une voix intérieure.

L'adrénaline se répand dans mon corps, provoquant une poussée d'énergie et me laissant face à ce choix : me battre ou fuir.

Mais l'intérêt disparaît de son visage comme s'il n'avait jamais surgi, et il recule.

— N'oublie pas le devoir à rendre pour demain, Kyla, dit-il, le regard fixé sur un point au-dessus de mon épaule.

Je me retourne et vois Mrs Ali. La haine m'envahit, puis la peur – celle que ressent Kyla. Je n'ai pas peur de cette femme. Ondée n'a peur de rien !

— Tâche de ne pas oublier, reprend Nico, et il s'éloigne dans le couloir.

Tâche de ne pas oublier...

— Il faut que nous ayons une petite conversation, toi et moi, déclare Mrs Ali avec un sourire, or elle n'est jamais plus redoutable que lorsqu'elle sourit.

Mais je me sens de taille à l'affronter et je lui rends son sourire.

— Bien sûr, réponds-je en faisant taire la voix qui chante en moi : « Je suis Ondée ! »

— Je ne te mènerai plus en cours : tu sais visiblement retrouver ton chemin toute seule, commente Mrs Ali.

— Je vous remercie bien de votre aide, dis-je aussi gentiment que je peux.

Ses yeux se plissent.

— J'ai entendu dire que tu broyais du noir et que tu n'étais guère attentive pendant les cours, mais tu paraissais plutôt joyeuse aujourd'hui, lance-t-elle.

— Je suis désolée, mais maintenant, je me sens bien mieux.

— Kyla, tu sais que si quelque chose te tracasse, tu peux venir m'en parler, poursuit-elle avec un sourire qui me fait froid dans le dos.

Surtout, fais bien attention, me dis-je. Même si sa fonction officielle au lycée est celle d'assistante, elle est bien davantage en réalité. Si je dévie en quelque manière du comportement rigide de rigueur chez les Effacés, si je donne l'impression de régresser vers ma personnalité de délinquante, je serai renvoyée aux Lorders, puis éliminée.

— Non, tout va bien, je vous assure, reprends-je.

— Eh bien, fais en sorte que ça continue. Tu dois faire tous tes efforts au lycée, chez toi et dans ta communauté pour...

— ... remplir mon contrat et saisir la seconde chance qui m'est accordée, je sais, mais merci de me le rappeler. Je ferai de mon mieux, dis-je avec un large sourire, assez satisfaite de mon sort pour sourire même à un espion des Lords. La nouvelle que Mrs Ali ne me suivra plus comme une ombre dans tout le lycée est inespérée.

— Oui, fais de ton mieux, conclut-elle d'une voix glaciale et sans plus la moindre trace de sourire. Elle préfère visiblement me voir trembler devant elle.

Domage qu'Ondée ne tremble devant personne...

Rouge, doré, orange : le chêne planté devant notre maison a recouvert l'herbe du jardin de ces couleurs. Je vais chercher un râteau dans la remise.

J'ai un nom.

Je m'attaque aux feuilles mortes avec mon râteau et les dispose en tas que je disperse à coups de pied pour recommencer.

J'ai un nom ! Et c'est moi qui l'ai choisi. Il exprime ce que je veux être. Les Lords ont essayé de me voler cela, mais, inexplicablement, ils ont échoué.

Une voiture se gare de l'autre côté de la route, une voiture que je n'ai jamais vue auparavant. Un garçon de mon âge, ou peut-être un peu plus vieux, en sort. Il porte un jean large et un T-shirt froissé comme s'il avait conduit ou dormi dedans plusieurs heures de suite – pas les deux en même temps, espérons-le – mais le négligé de sa tenue lui va bien. Il ouvre le coffre de la voiture et en sort une boîte qu'il emporte dans l'une des maisons voisines. Il en ressort, remarque que je l'observe et me salue de la main. Je lui rends son salut. Kyla réagirait différemment : elle rougirait sans doute. Ondée est hardie. Le gars prend une autre boîte dans le coffre.

En passant de l'autre côté de la voiture, il plie les genoux comme s'il descendait un escalier et se retourne pour voir si je le regarde. Je lève les yeux au ciel. Je rassemble les feuilles et les dépose dans la brouette, que je pousse vers l'arrière de la maison avant de rentrer.

— Merci pour les feuilles, me dit maman. Le jardin était dans une belle pagaille.

— Pas de problème, j'avais envie de m'activer un peu.

— Pour t'occuper ?

J'acquiesce avant de me rappeler que je ferais mieux de me calmer, de crainte que mes sautes d'humeur ne l'incitent à m'emmener à l'hôpital pour un examen. À cette idée, mon sourire disparaît.

Maman pose la main sur mon épaule et la presse dans un geste de réconfort.

Un peu plus tard, réunis à table, nous écoutons un rapport détaillé d'Amy sur sa première journée d'assistante en salle de chirurgie.

Il semblerait qu'en travaillant là, on récolte un nombre étonnant de potins sur le village. Nous apprenons ainsi qui attend un enfant, qui est tombé dans l'escalier après avoir bu trop de whisky, que le gars d'en face s'appelle Cameron, qu'il vient du nord et qu'il habite maintenant chez son oncle et sa tante pour des raisons que tout le monde ignore encore.

— J'adore travailler là. J'ai hâte de devenir infirmière, déclare Amy pour la dixième fois.

— As-tu vu de belles maladies ? demande maman pour la taquiner.

— Ou des blessures ? je renchéris.

— Oh, ça me rappelle quelque chose, mais vous ne devinerez jamais quoi !

— Quoi ? fais-je.

— Comme c'est arrivé ce matin, je n'y étais pas, mais on m'a tout raconté ! On nous a amené un homme qui avait des blessures affreuses.

— Oh mon Dieu ! s'exclame maman. Que lui est-il arrivé ?

J'ai soudain un sinistre pressentiment...

— Personne n'en sait rien, répond Amy. On l'a retrouvé en forêt, à la sortie du village, battu et laissé presque pour mort. Il a des blessures à la tête, il est en hypothermie et dans le coma pour un bon bout de temps, paraît-il. C'est déjà un miracle qu'il soit en vie.

— A-t-il dit qui l'avait attaqué ? je m'enquiers en m'efforçant de garder mon calme et de paraître naturelle.

— Non, il était déjà dans le coma quand on l'a emmené à l'hôpital.

— Qui est cet homme ? interroge maman, mais je connais déjà la réponse.

— C'est Wayne Best : tu sais, ce type répugnant qui a construit les murs en brique pour les jardins ouvriers.

Maman nous répète que nous ne devons pas aller seules en forêt, ni nous éloigner des sentiers. Elle a peur que nous ne rencontrions un tordu en vadrouille.

Sauf qu'en l'occurrence, c'est moi qui suis tordue.

— Je peux aller me coucher ? j'interviens, soudain nauséuse.

— Tu es toute pâle, me dit maman, et elle pose une main chaude sur mon front moite.

— Je me sens un peu fatiguée.

— Monte vite te coucher. Nous ferons la vaisselle.

Amy pousse un grognement tandis que je me dirige vers l'escalier.

Je regarde fixement le mur dans l'obscurité tandis que Sebastian, lové contre mon dos, me dispense une chaleur réconfortante.

J'ai fait ça. J'ai envoyé un homme dans le coma. Ou, plus exactement,

Ondée l'a fait : elle a ressurgi juste à ce moment-là. Qu'en est-il exactement ? Ne faisons-nous qu'une, elle et moi, ou sommes-nous deux personnalités distinctes dans un même corps ? J'ai parfois l'impression d'être Ondée, comme si ses souvenirs et son ancien moi prenaient le contrôle. À d'autres moments, comme maintenant, elle s'évanouit comme si elle n'avait jamais existé. Qui était-elle, en réalité ? Et Lucy semble inexplicablement avoir sa place dans son passé, mais comment est-ce possible ?

Nous sommes toutes trois nées le même jour, le 3 novembre. J'enfouis ce secret au fond de moi. Quels que soient les liens unissant ces différents fragments de moi-même, c'est le jour de ma venue au monde.

Mon esprit part à la dérive, gagné par le sommeil, quand soudain, une idée me frappe et me fait rouvrir les yeux.

J'ai eu dix-sept ans aujourd'hui. Je suis sortie en septembre de l'hôpital, où je suis restée neuf mois. J'ai donc été Effacée moins de onze mois auparavant. J'avais alors seize ans, or il est illégal d'Effacer un individu âgé de seize ans ou plus. Il est vrai qu'il arrive aux Lords d'enfreindre leurs propres lois s'ils ont une bonne raison de le faire, mais pourquoi cette exception dans mon cas ?

Peut-être Nico pourrait-il me donner des explications s'il le voulait, au moins sur le passé d'Ondée, mais que me demanderait-il en échange ?

Peut-être vaudrait-il mieux oublier tout ça. Éviter les ennuis et laisser tomber Nico. Mais, quelle que soit ma décision, Wayne risque de tout compromettre.

Tu aurais dû le tuer, me souffle une voix intérieure.

Tais-toi, lui réponds-je.

Chapitre 5

Le lendemain, une surprise nous attend en cours de biologie : l'apparition d'un nouvel arrivant... Cameron.

Il me repère, se dirige droit vers le siège libre voisin du mien et s'assied avec un sourire niais.

C'est la place de Ben. Je croise étroitement les bras et cligne des yeux avec force sans lui accorder un regard. Si la sensation de ce siège vide et si proche est douloureuse, c'est encore pire quand quelqu'un s'assied à côté de moi.

Nico se tourne vers le tableau noir. Les filles de la classe ne le quittent pas des yeux, lui, son pantalon qui moule ses reins, les contours de son dos et de ses épaules, et le jeu de ses muscles sous le tissu soyeux de sa chemise quand il lève le bras pour écrire.

Il se retourne vers nous.

— Que signifie ceci ? demande-t-il en désignant ce qu'il vient d'écrire : « La survie des plus adaptés ».

— Seuls les plus forts peuvent survivre, avance un élève.

— C'est en partie juste, mais il n'est pas indispensable d'être le plus fort pour l'emporter, sinon les dinosaures auraient dévoré tous nos ancêtres pour leur petit déjeuner.

Il balaie la pièce du regard et ses yeux se posent sur moi.

— Pour survivre, il faut tout simplement être le meilleur.

Il soutient mon regard en prononçant ces mots lentement et en les faisant traîner.

Il détourne enfin les yeux et se lance dans un cours sur l'évolution et sur Darwin. J'essaie de prendre des notes, je feins d'être ailleurs, ou plutôt quelqu'un d'autre. Pour en finir avec ce cours, sortir d'ici et...

Un objet atterrit sur mon cahier. C'est une feuille de papier pliée en quatre. Je la déplie et lis :

« Comme on se retrouve ! »

Je regarde Cameron, qui m'adresse un clin d'œil.

Je réprime un sourire avant de répondre sous son message : « Pas

encore », puis je fais semblant de m'étirer et jette le papier sur son manuel.

Il me revient un instant plus tard. Je regarde Nico, qui ne réagit pas et pérore de plus belle sur les dinosaures. Je déplie le papier.

« Bien sûr que si : tu es Celle Qui Saute Sur Les Feuilles, et moi, Celui Qui Sort De Lourds Cartons Du Coffre De La Voiture, alias Cam. »

Ce sera donc Cam, et non Cameron, comme Amy l'a appris par les commérages du coin. Sinon, il a l'air aussi timbré que la veille.

Je mordille mon crayon en me demandant si je dois l'ignorer ou...

Un crayon me tapote le bras avec impatience. Comme je sais ce que c'est d'être le nouveau qui ne connaît personne, je cède et j'écris : « La Fille des Feuilles, alias Kyla », replie le papier et le lance sur sa table.

— Toutes mes félicitations ! s'exclame une voix sur ma droite. C'est Nico, qui se tient à côté de nous et me dévisage – comme toute la classe.

— Euh..., fais-je.

— Vous êtes l'heureuse gagnante d'une retenue à la pause de midi, annonce-t-il. Et maintenant, tâchez d'écouter jusqu'à la fin du cours.

Je sens mon visage devenir brûlant, non de honte sous tous ces regards, mais parce que Nico vient de me dire à sa manière : « Je t'ai pincée ! » Le léopard a bondi, et je ne peux rien y faire.

Je dois dire en faveur de Cam qu'il proteste aussitôt et explique que c'est sa faute, mais Nico l'ignore. Le cours continue et je compte les minutes, les yeux fixés sur l'horloge, dans l'espoir que quelqu'un d'autre se fera punir afin que je ne me retrouve pas seule avec Nico, mais, avec lui aux commandes, ça ne risque pas d'arriver.

La cloche sonne et tout le monde ramasse ses affaires. Cam se lève, tout penaud. Après m'avoir adressé un « Désolé ! », il rejoint les derniers élèves. La porte se referme derrière eux.

Je suis seule...

Nico m'observe avec une expression indéchiffrable. L'instant se prolonge, et je me sens... comment : effrayée ? Non, c'est différent. Cela ressemble plutôt au mélange d'effroi et d'excitation qu'on peut éprouver en marchant au bord d'un précipice pendant un orage ou en descendant en rappel d'une falaise.

Il me fait signe de le suivre, nous sortons et remontons le couloir entre deux rangées de portes de bureaux.

Nico regarde à droite, à gauche, tire une clef de sa poche et ouvre la porte d'un bureau.

— Entre, me dit-il sans sourire ni rien, froidement.

Je le suis en traînant les pieds, car je n'ai pas le choix, mais la frayeur m'envahit. Il referme la porte à clef, puis, brusquement, empoigne mon bras, m'immobilise en le tordant derrière mon dos et plaque mon visage contre le mur.

— Qui es-tu ? demande-t-il à voix basse. Qui es-tu ? répète-t-il plus fort, mais toujours aussi calmement. Du reste, personne ne pourrait l'entendre.

Il resserre sa prise sur mon bras. Alors, comme sous le coup de la douleur, un souvenir me revient. Je me retrouve ailleurs, à un autre moment et dans un autre lieu, où ce genre de brutale mise à l'épreuve infligée par Nico est peut-être efficace contre quelqu'un qui ne soupçonne rien, mais pas contre moi, car je sais comment m'y soustraire ! Soudain joyeuse à ce souvenir, je fais un écart pour desserrer sa prise, me dégage et envoie un coup de poing dans les muscles durs de son ventre.

Il me lâche et se met à rire en se frottant le ventre.

— Désolé, mais je devais te mettre à l'épreuve, dit-il. Comment va ton bras ?

Un sourire monte à mes lèvres et je fais rouler mes épaules pour les détendre.

— Ça va, je réponds, mais si tu voulais vraiment m'immobiliser, tu aurais maintenu mon bras plus haut. C'était un test, je suppose ?

— Oui, et ta manœuvre pour te dégager, c'était de l'Ondée tout craché.

Il rit de nouveau, avec une lueur d'exultation dans le regard.

— Ondée ! répète-t-il en ouvrant les bras, je m'approche de lui et les sens se refermer sur moi, chauds et vigoureux. J'ai alors l'impression de retrouver la place qui a été la mienne de tout temps. Celle où je sais qui je suis et ce que je suis, parce que Nico le sait.

Il me tient ensuite à bout de bras pour scruter mon visage et m'évaluer.

— Nico ? fais-je, déconcertée.

Il sourit.

— Tu te souviens donc de moi, dit-il. Très bien ! J'ai toujours su que tu survivrais, ma précieuse Ondée.

Il me fait asseoir, se perche sur le bureau au-dessus de moi, saisit mon poignet et consulte mon Nivo.

— Ça a marché, hein ? Ce n'est qu'un ustensile, rien de plus.

Il le fait tourner sur mon poignet. Je ne ressens rien, aucune douleur, et je suis à un niveau de bonheur moyen.

J'esquisse un sourire fugitif.

— Ça a marché ? Nico, explique-moi, je t'en prie. J'ai quelques restes de souvenirs, mais tout est vraiment confus. Je ne comprends rien à ce qui m'est arrivé.

— Toujours aussi sérieuse ! Mais nous devrions rire ! Faire la fête ! s'écrie-t-il, et je me laisse gagner par la chaleur de son sourire irrésistible. Il faut que tu me racontes tout : comment as-tu enfin retrouvé la mémoire ?

Je préfère ne pas y penser. S'il apprend ce qui est arrivé à Wayne, il se chargera de l'éliminer, comme toute menace contre l'un des siens. Les siens... Ce sentiment d'appartenance m'est infiniment précieux.

— Tu as déjà failli la retrouver plusieurs fois, je l'ai remarqué, reprend-il. Je pensais que cette histoire avec Ben ferait le reste.

— Ben...

Entendre son nom me fait mal, et cela doit se lire sur mon visage.

— Délivre-toi de la souffrance : elle t'affaiblit, recommande Nico. Te souviens-tu comment, Ondée ? Repousse-la derrière la porte de ton esprit et referme cette porte sur elle.

Je secoue la tête. Je ne veux pas oublier Ben. Est-ce si sûr ? J'ai soudain une réminiscence de mes pensées de cette nuit : Nico et ses procédés sont dangereux.

J'exprime à haute voix l'idée qui a toujours été présente à mon esprit, et même bien en évidence, sans que je l'aie reconnue jusqu'ici :

— Tu fais partie du TAG, le mouvement terroriste anti-gouvernemental, n'est-ce pas ? dis-je.

— Tu l'avais donc oublié ! répond-il, un sourcil levé, et il prend ma main et la garde dans la sienne. Mais ne te sers plus du nom que les Lords nous donnent, Ondée : nous sommes le bras armé du LRU, Libérez le Royaume-Uni, le renfort qu'il était censé avoir au sein de la Coalition Centrale, mais qu'il n'a jamais eu. Nous sommes l'épine dans le pied du gouvernement, toi et moi. Les Lords nous redoutent. Ils vont bientôt débarrasser le plancher et ce beau pays sera de nouveau libre. Nous vaincrons !

Un slogan du passé me revient : Libérez le Royaume-Uni dès aujourd'hui !

Je me souviens de ce que Nico nous a raconté pour remédier aux omissions délibérées de nos cours d'histoire : la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne et la fermeture de ses frontières, puis les émeutes d'étudiants et les destructions des années 2020 et la répression brutale exercée par les Lords contre les émeutiers, les bandes et les terroristes. Tous ont reçu le même châtiment, quel que soit leur âge : la prison ou la mort. Mais lorsque le calme est revenu, les Lords ont dû conclure avec le LRU, son allié au sein de la Coalition Centrale, un compromis aux termes duquel les peines les plus dures ont été interdites pour les moins de seize ans. L'Effacement a alors été appliqué pour leur donner une seconde chance, la possibilité d'une nouvelle vie. Mais le LRU est bientôt devenu une marionnette des Lords, qui ont de plus en plus abusé de leur pouvoir. Le LRU s'est alors soulevé pour se libérer de leur oppression par tous les moyens.

Tous les moyens...

C'est maintenant ce renfort évoqué par Nico qui sème la terreur, me dis-je. Je secoue la tête, car une partie de moi-même refuse d'admettre cette vérité, dont j'ai néanmoins conscience.

— Je ne suis quand même pas une terroriste ? m'écrié-je.

— Aucun de nous ne l'est, répond-il. Tu as combattu à nos côtés pour la liberté, et tu le ferais encore si les Lords ne t'avaient pas capturée, puis Effacée. S'ils n'avaient pas volé ton cerveau – du moins est-ce ce qu'ils ont cru faire.

— Oui, voilà où j'en suis, dis-je. Je te reconnais. J'ai gardé certains souvenirs, mais je...

— Mais c'est trop à la fois, hein ? Écoute-moi bien, Ondée : tu n'es pas

forcée de faire quoi que ce soit. Nous ne sommes pas comme les Lords. Nous ne contraignons personne.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Je veux seulement que tu ailles bien, c'est tout. Que tu sois enfin redevenue toi-même.

Il sourit et me serre de nouveau dans ses bras.

D'autres lambeaux de souvenirs refont surface. Il est rare que Nico sourie et nous serre contre lui, si rare que ces attentions sont de véritables cadeaux, des marques de son approbation. Pour la mériter, nous serions capables de nous battre, de tuer, même, tous autant que nous sommes. Pour récolter ne serait-ce que l'ombre d'un sourire, nous serions prêts à tout.

— Écoute-moi, reprend-il, il faut que nous parlions. J'ai besoin de savoir comment tu as évolué après ton Effacement : ça nous permettra d'aider d'autres Effacés. Tu veux bien m'aider, Ondée ?

— Bien sûr.

— Attends. J'ai quelque chose pour toi.

Il ouvre un tiroir et plonge la main dedans. Ce tiroir possède un double fond qui dissimule un petit instrument métallique mince et flexible.

— Regarde, dit-il en l'élevant, c'est un talkie-walkie miniature. Si tu veux me contacter, tu dois presser ce bouton-là et attendre que je te réponde. Nous pourrions communiquer ainsi. Tu peux m'appeler dès que tu as besoin de moi.

Alors que je me demande où dissimuler cet instrument on ne peut plus illégal, Nico me montre comment m'y prendre. Il peut se glisser sous mon Nivo et s'agrafer à lui. Ses minuscules interrupteurs sont invisibles et presque imperceptibles.

— Quand il est là, il est impossible de le repérer, explique Nico. Même si tu passes par un détecteur de métaux, on le prendra simplement pour un releveur de Nivo.

Je fais tourner mon Nivo sur mon poignet, mais je serais incapable de dire s'il est là.

— Bon, et maintenant, ouste ! dit-il. Va vite déjeuner. Nous reparlerons quand tu seras prête. Je suis vraiment heureux que tu sois de retour, ajoute-t-il en posant la main sur ma joue, et ce contact envoie comme des étincelles électriques dans tout mon corps.

Il ouvre la porte.

— Va, dit-il, et je m'avance dans le couloir, comme frappée de stupeur. Après quelques pas, je me retourne et le regarde. Il me sourit, puis referme la porte. Il a disparu.

À mesure que je m'éloigne de lui, la chaleur et la joie que je ressens me fuient, ne laissant plus que le froid et la solitude.

De nouveaux fragments de souvenirs me reviennent. Cet entraînement, dans mon rêve... était bien réel. L'entraînement avec Nico, avec le LRU. Je me cache dans les bois avec d'autres recrues. J'apprends à me battre. À

manier des armes. Tout ce qui nous permettait d'attaquer les Lords, nous l'avons appris. Pour la liberté ! Et toutes les filles étaient amoureuses de Nico, et tous les garçons voulaient être comme lui.

Il m'a suffi de ces quelques instants seule avec lui pour me sentir de nouveau comme autrefois. Quand je me voyais par les yeux de Nico, j'étais sûre de mon identité : j'étais redevenue l'Ondée qu'il connaissait. Une partie de moi désire toujours qu'il prenne les commandes, qu'il me dise ce que je dois penser et ce que je dois faire, afin de m'épargner la peine de le découvrir par moi-même.

À mesure que je m'éloigne de lui, l'effroi m'envahit.

Chapitre 6

— Kyla ? Tu as de la visite, lance maman dans la cage d'escalier.

De la visite ? Je descends et me retrouve devant Cam, qui, l'air penaud, tient une assiette à la main. Ses cheveux blond-roux sont presque bien peignés, il porte une chemise à col boutonné et un parfum d'after shave flotte dans l'air.

— Salut, dit-il.

— Oh... salut.

— Je voulais seulement te faire mes excuses, explique-t-il, et il me tend l'assiette. Un peu de gâteau au chocolat, ça te dit ?

Je lui souffle mentalement : « Surtout ne dis rien » — peine perdue.

— C'est ma faute si tu t'es retrouvée en retenue.

— En retenue ? répète maman.

Je foudroie Cam du regard.

— Oh, désolé ! Tu ne voulais pas qu'elle le sache ? demande-t-il.

Merci d'enfoncer les portes ouvertes, je réponds en moi-même, et je pousse un soupir.

— Kyla ? insiste maman.

— Oui, je suis restée en retenue ce midi, et, oui, c'était la faute de Cam. Satisfaite ? dis-je.

Maman rit.

— Je crois qu'avec Cam, il te sera impossible de garder un secret ici, observe-t-elle.

— Je suis vraiment désolé, répète-t-il, l'air encore plus contrit.

— Mais non, ça va, dis-je. Merci pour le gâteau.

Je prends l'assiette en espérant qu'il comprendra le message et partira.

— Entre, lui dit maman. Je crois que nous pourrions prendre le thé avec ton gâteau.

(C'est raté.)

Au mot tentateur de « gâteau », Amy s'arrache à la télévision pour se joindre à nous. C'est un irrésistible gâteau au chocolat noir avec un glaçage au beurre, et je me dégèle à la première bouchée.

— C'est drôlement bon, dis-je.

Et ça l'est : onctueux, avec une exquise saveur de chocolat noir et juste assez de sucre pour l'adoucir.

— C'est toi qui l'as fait ? je reprends.

— Crois-moi, si c'était moi, tu ne voudrais en manger à aucun prix. Non, c'est mon oncle.

— Pourquoi es-tu venu habiter chez lui ? Tu vas rester longtemps ? demande Amy.

— Amy ! intervient maman sur un ton réprobateur.

Cam rit et son sourire creuse une fossette dans chacune de ses joues.

— Ça ne fait rien, dit-il. Je ne sais pas combien de temps je vais rester ici. Ma mère travaille comme chercheuse sur une plate-forme en mer du Nord. Tout dépend dans combien de temps elle et ses collègues feront une découverte importante, je suppose.

— Et ton père ? interroge Amy.

— Il est parti l'an dernier, répond-il sur un ton bref, avec une expression indiquant qu'Amy s'est aventurée en territoire interdit. Maman change aussitôt de sujet et lui demande des nouvelles de sa tante et de son oncle.

Amy et elle se retirent enfin quand il m'interroge sur le programme de bio de cette année, comme si j'y avais fait attention, mais je vais quand même chercher mes notes.

— Je suis désolée, mais je ne crois pas que je te serai d'un grand secours, dis-je en lui tendant mon cahier.

Cam le feuillette, mais comprend vite que presque tout son contenu n'a ni queue ni tête.

— J'ai toujours du mal à me concentrer pendant ce cours.

— Ce matin, tu étais dans les nuages, dit-il. Je t'ai passé ce message juste pour que tu détaches les yeux de ce dieu réincarné en prof qui évolue parmi nous autres mortels.

— C'est ridicule, fais-je nerveusement.

— Oh, arrête ! Toutes les filles de la classe étaient en transe devant ce prodige ambulant. Moi, ce Hatten me donne la chair de poule.

— Pourquoi ?

Il tire de sa poche une feuille de papier et la déplie, révélant un dessin style BD intitulé : « La survie des plus adaptés ».

Ce dessin représente un joli petit lapin pourchassé par un renard, lui-même pourchassé par un lion talonné par un dinosaure (un tyrannosaure ?) fuyant devant Nico. Vêtu de peaux de bêtes comme un homme des cavernes, ce dernier brandit une massue avec une expression démente.

J'éclate de rire.

— Tu le vois vraiment comme ça ? fais-je.

— Oh que oui ! C'est une bête féroce, ce type. Je me demande comment il a pu obtenir un diplôme d'enseignant. Je m'attends toujours à ce qu'il nous enferme dans un congélateur pour nous transformer ensuite en saucisses ou

une joyeuseté du même genre.

En effet, comment Nico a-t-il obtenu son diplôme ? S'il en connaît à coup sûr plus long que moi en bio, je suis prête à parier qu'il n'a pas ce diplôme. Peut-être un vrai Mr Hatten, professeur de biologie, a-t-il bel et bien existé avant de disparaître. Mon sourire pâlit à cette idée.

Je commence à dessiner sans y penser des saucisses défilant en rangs dans l'uniforme de notre lycée Lord William.

— Dis donc, tu sais dessiner ! commente Cam.

— Merci. Ton dessin n'est pas mal non plus.

— Oh, c'est juste de la BD, pour déconner.

— Non, ce que tu fais est vraiment bon.

Cam reste encore une heure environ. Il parle de tout et de rien. D'autres dessins représentant d'autres profs voient le jour. Je me demande comment il dessinerait Mrs Ali.

— C'est bon de te voir sourire, Kyla, déclare maman alors que je monte me coucher.

Je me demande alors si je ne préférerais pas rester cette jeune fille qui n'a pas de préoccupation plus grave que le lycée, les moqueries sur les profs et les garçons qui lui apportent des gâteaux. Cam est gentil et amusant, pas compliqué et un peu bête, sans rien de commun avec Ben.

Ben... Bouleversée, je me demande ce qu'il penserait de Cam. Il estimerait peut-être que Cam se montre plus qu'amical avec moi, et il aurait probablement raison.

Où avais-je donc la tête ? L'évocation d'une autre vie s'évanouit avec les dernières lueurs du jour. Le remords et la souffrance m'assaillent. Je n'ai pas pensé une seule fois à Ben au cours de ces dernières heures. Maman a dit que c'était bon de me voir sourire, mais comment puis-je sourire, même à Cam, alors que Ben est... est... qu'est-il devenu ?

L'autre nuit, sa mère ne souriait pas, maman était impuissante à l'aider et elle était au désespoir.

Peut-être pourrais-je lui venir en aide, lui donner quelques conseils : signaler la disparition de Ben au Service des Personnes Disparues, par exemple. Cette démarche pourrait lui rendre un peu d'espoir, lui permettre de tenir bon.

Et peut-être l'empêcher de me haïr si elle découvre la vérité.

Je cours.

Le sable glisse sous mes pieds. L'odeur salée de la mer m'irrite la gorge quand j'inspire. J'accélère.

Malgré ma frayeur, j'entends encore les cris des mouettes et je vois le reflet scintillant des étoiles sur l'eau. Et le bateau tiré sur la plage devant moi.

Plus vite !

Je m'épuise, trébuche sur le sable et heurte durement le sol. L'impact vide mes poumons, qui manquaient déjà d'air. Tout tourne autour de moi...

... et se transforme. La nuit est devenue à la fois plus douce et plus lointaine. Je ne sens plus mes efforts frénétiques pour reprendre mon souffle, ni le martèlement de mon cœur, mais mon angoisse est plus palpable et plus complète.

« N'oublie jamais qui tu es ! » hurle une voix, qui s'interrompt net.

Des briques s'élèvent autour de moi avec un bruit semblable au raclement d'une pelle sur le sable.

Soudain, l'obscurité me cerne.

Et le silence.

Un silence compact et absolu.

Chapitre 7

Une veste et un jean noirs, des gants chauds, un bonnet noir, à la fois pour dissimuler des cheveux blonds qui brilleraient au clair de lune et pour se réchauffer, car il fait froid ce soir.

Je glisse comme une ombre dans l'escalier. En bas, doucement, avec précaution, j'ouvre la porte latérale et m'avance dans la nuit. Je m'émerveille de pouvoir me déplacer sans le moindre bruit. Mais ce n'est plus un mystère, ces talents s'expliquent : je les ai acquis au cours de mon entraînement pour le LRU. Je les ai conservés sans le savoir et je les ai reconnus dès que j'en ai eu besoin. Qui sait ce dont je suis encore capable ?

Une voiture passe et je me fonds dans l'obscurité. Où vont ces gens à trois heures du matin ?

Moi, je vais voir la mère de Ben.

Sur les vieilles cartes de randonnée que j'ai dénichées sur une étagère à la maison, les canaux coulant derrière la maison de Ben rejoignent le sentier qui domine notre village, en croisant seulement quelques routes de campagne. Le trajet est d'environ huit ou neuf kilomètres en tout. On peut le faire en une heure en courant, et je meurs d'envie de courir pour chasser mon rêve de cette nuit. C'est un rêve qui, avec quelques variantes, hante mon sommeil depuis mon réveil à l'hôpital après mon Effacement.

Je démarre doucement, en restant dissimulée dans l'obscurité du village au cas où un insomniaque passerait devant une fenêtre. Quand je rejoins le sentier à la sortie du village, je commence à courir, d'abord au ralenti, en prenant garde à ne pas trébucher sur des racines dans la faible lueur de la lune, puis plus vite à mesure que mes yeux s'habituent à la pénombre.

Ce sentier que Ben et moi remontions ensemble...

Ce point de vue où, un jour, il a ri devant le paysage noyé dans la brume et failli m'embrasser, juste avant l'irruption de Wayne.

C'était peu avant que son Nivo chute et qu'il manque s'évanouir, ce qui lui serait arrivé s'il n'avait avalé une Pilule du Pur Bonheur, un remède complètement illégal qui a été à l'origine de tous nos ennuis. Et tout ça parce que Wayne nous a agressés et parce que Ben a été incapable de se défendre,

en bon Effacé. Que se serait-il passé si Amy et Jazz n'étaient pas arrivés à ce moment-là ? Mes souvenirs me seraient-ils quand même revenus ? Cette idée me donne froid dans le dos.

Mais maintenant, je n'ai plus rien à craindre.

Plus depuis que je me rappelle tout ce que Nico m'a appris.

La course, les ténèbres, la nuit... je me sens euphorique ! Je suis restée trop longtemps enfermée. L'air froid, le rythme de mes pas, mon souffle qui monte en vapeur blanche, le lieu, l'instant, voilà tout ce qui compte. Courir, et rien d'autre.

Mais à mesure que je m'approche du but, je sens l'incertitude me gagner. Que se passera-t-il là-bas ? Comment réagira la mère de Ben quand je frapperai à sa porte à quatre heures du matin ? Et que lui dire ?

Je n'ai qu'un moyen de m'en tirer : lui avouer la vérité. Lui raconter ce qui s'est vraiment passé.

Elle sait sûrement que j'aime Ben et que je ne lui ferais de mal pour rien au monde.

C'est pourtant ce que tu as fait, me dis-je.

Non ! Pas exactement : il était décidé à couper son Nivo quoi qu'il arrive et j'ai tenté de l'en empêcher.

Tu aurais dû essayer encore, me souffle une voix.

C'est vrai, j'aurais dû. On nous a assez répété que tout dommage infligé à notre Nivo risquait de nous coûter la vie, soit parce que nous ne supporterions plus la douleur, soit parce que nous aurions une attaque. Mais Ben était si résolu à se libérer qu'il a refusé de m'écouter ! Si la souffrance que j'éprouve de son absence est lancinante, l'idée que j'aurais dû faire quelque chose, n'importe quoi, pour l'arrêter, est encore plus douloureuse.

Mes raisons de l'aider me paraissaient valables sur le moment. Avec mon aide, il avait davantage de chances de survie. Sans elle, il aurait certainement échoué.

Mais c'est ce qu'il a fait, non ? me dis-je.

Vraiment ? Comme je savais manier l'affûteuse et que son poignet était entravé, son Nivo n'a pas résisté longtemps. Il était encore vivant à ce moment-là, mais la douleur... le plus léger contact avec un Nivo en bon état de marche fait déjà l'effet d'un coup de massue sur le crâne. La rupture de son Nivo a dû être l'équivalent d'une amputation sans anesthésie.

Je ne peux chasser le souvenir de ce qui est arrivé ensuite, de la dernière fois que je l'ai vu. Sa mère, rentrée plus tôt que prévu, l'a trouvé convulsé de douleur dans mes bras, et moi en larmes. Elle a vu les débris de son Nivo et son corps agité de spasmes, mais elle n'avait pas le temps de poser des questions. Elle a appelé une ambulance et m'a ordonné de partir avant son arrivée. C'est ce que j'ai fait. Je suis partie pour sauver ma peau.

Et les Lorders l'ont emmené.

Je refoule mes larmes sans ralentir. Je me concentre sur le chemin, sur la nuit, sur les risques de chute. La mère de Ben mérite de savoir la vérité.

Mes idées noires et la course m'ont néanmoins distraite de mon but. Leur maison est maintenant toute proche, mais j'ai l'impression que quelque chose ne va pas. C'est l'odeur de l'air, d'abord faible, puis plus prononcée.

De la fumée ?

L'odeur devient plus forte. Je ralentis, puis me mets à marcher.

L'odeur est maintenant envahissante, l'air étouffant et embrumé masque la lumière de la lune. Mes yeux me piquent et seule la crainte de me faire repérer me retient de tousser.

Prudence. Avance doucement et sans bruit.

La rue de Ben est maintenant visible, je distingue les contours sombres de maisons derrière des clôtures et des haies le long du canal. De la fumée monte paresseusement au-dessus de l'une de ces maisons et se tord dans le vent. Ce panache de fumée est dans des rouge et argent irréels, illuminé d'en haut par la lune et rougeoyant en dessous. Mais la maison a disparu : de plus près, je peux constater le désastre. Il n'en reste plus que des décombres.

Ce n'est pas la maison de Ben, c'est impossible. Je l'examine sous tous les angles, mais aucune autre ne lui ressemble, avec l'atelier sur l'un des côtés dans lequel sa mère fabriquait ses sculptures en métal. C'est donc bien sa maison.

Comme le vent tourne, je plaque ma chemise contre mon visage pour respirer à travers le tissu, suffoquant, incapable de retenir ma toux plus longtemps. Pas de pompiers, personne en vue. Du reste, tout est presque fini : il n'y a plus que des ruines, des braises rougeoyantes et de la fumée. Mais comment... ?

Ne t'approche pas. Fais demi-tour. Les lieux doivent être surveillés.

On ne peut plus rien faire contre l'incendie. Ceux qui étaient à l'intérieur...

Je regarde fixement les ruines. Les maisons voisines, intactes, et celle-là, entièrement détruite. Ceux qui s'y trouvaient n'avaient aucune chance de s'en tirer. Aucune.

Mais y étaient-ils ? Où sont les parents de Ben ? Un sentiment d'horreur m'envahit. Je n'avais jamais rencontré le père de Ben, mais sa mère avait une telle vitalité, un tel amour de son art... et un tel chagrin de la disparition de Ben...

Mais plus maintenant.

Va-t'en !

La frénésie et la frayeur m'aiguillonnent. Mes pieds font demi-tour, remontent lentement le chemin du canal, rasant les arbres qui le bordent. Cette nuit, des yeux vigilants sont à l'affût dans cette rue.

Je fais une pause. Comme le chemin monte en pente douce, je peux mieux voir la maison.

Cache-toi !

Si je peux regarder en contrebas, d'autres peuvent lever les yeux vers moi. Je me glisse dans l'ombre d'arbres.

Mon instinct me hurle de m'enfuir, de me cacher, mais je ne peux m'empêcher de regarder. Je ne peux détacher les yeux de ces ruines fumantes. Étaient-ils à l'intérieur ? Ont-ils brûlé vifs ? Je frissonne. Je ne peux y croire, je ne peux...

Des mains empoignent mes épaules par-derrrière.

Chapitre 8

J'envoie mon coude gauche dans de la chair qui frémit, puis s'affaisse contre un arbre. Je pivote et la frappe du pied droit tandis que mon poing droit s'apprête à fracasser un crâne contre un tronc, quand soudain...

Ma main retombe.

Une fille pliée en deux suffoque, les mains crispées sur le ventre, ses longs cheveux sombres tombant en cascade devant son visage. Je la distingue à peine dans la pénombre, mais je crois reconnaître ces cheveux...

— Tori ? C'est toi ?

Elle relève la tête, révélant un visage parfait aux yeux magnifiques, à la fois familier et transformé, hâve et en pleurs.

— Tori ?

Elle acquiesce vaguement, puis se laisse glisser à terre.

— Que fais-tu ici ? Comment... ?

Elle secoue la tête, incapable d'articuler, et je la regarde, incrédule. Comment a-t-elle pu venir ici ? Comment peut-elle être ici ou ailleurs ? Elle a été renvoyée aux Lorders. Tori était une amie de Ben. Une Effacée comme nous. Je la connaissais à peine, mais je suis sûre qu'elle était sa petite amie avant moi. Bien qu'il m'ait affirmé ne l'avoir jamais embrassée, je ne l'ai pas vraiment cru. Comment aurait-il pu résister à Tori ? Mais elle a été emmenée par les Lorders et aucun de ceux qu'ils emmènent ne revient jamais.

— Salope, parvient-elle finalement à cracher. Pourquoi t'as fait ça ?

— Je ne savais pas que c'était toi, dis-je dans un murmure. Parle plus bas. Comment as-tu... ? Mais je m'interromps, faute de savoir quelle question poser.

— Je me suis enfuie et je suis revenue ici pour retrouver Ben, mais il...

Sa voix se brise et des larmes coulent sur ses joues.

Va-t'en ! Tu es en danger ici.

— Tori, il faut partir d'ici. Si nous restons, nous nous ferons arrêter.

— Qu'est-ce que ça peut faire, maintenant ? Sans Ben, je...

Elle secoue la tête.

— Ils sont tous morts. Ils n'ont épargné personne. J'ai tout vu !

Va-t'en !

Mais je dois tout savoir...

— Raconte-moi ce qui s'est passé, dis-je.

— Je suis arrivée ici il y a plusieurs heures. L'incendie venait de commencer et je me suis cachée quand les pompiers sont arrivés. Mais ils n'ont rien fait.

— Quoi ?

— Les Lorders étaient arrivés avant eux. Ils les ont forcés à regarder la maison brûler. Ils les ont seulement laissés empêcher le feu de s'étendre à d'autres maisons. J'ai entendu des cris dans l'incendie, Kyla, et je n'ai rien fait. Je les ai entendus crier dans la maison. L'un des pompiers s'est querellé avec les Lorders et ils l'ont abattu.

— Ils l'ont quoi ?

— Ils l'ont abattu, comme ça.

Ses sanglots redoublent.

— Ben est mort et je n'ai rien fait pour le sauver.

Je sais ce qu'elle ressent, je connais ce sentiment de culpabilité écrasant. Elle n'en a pas besoin.

— Tori, il n'était pas chez lui. Il n'était pas là, insisté-je alors que, les épaules secouées de sanglots, elle est incapable de m'écouter. Ben n'était pas là, tu m'entends ?

Elle commence à comprendre et relève les yeux.

— Il n'était pas là ? répète-t-elle. Où est-il, alors ?

— Je vais tout te raconter, mais nous devons d'abord partir d'ici.

Mais où aller ? Pas chez moi : c'est là qu'on viendra me chercher en premier. Et je n'ai pas d'autre refuge.

— Viens, dis-je à Tori.

Je l'aide à se relever. Elle est mal en point. Elle porte des chaussures bien trop légères, elle frissonne de froid dans des vêtements déchirés et elle boite. Ses bras nus, d'un blanc laiteux dans le clair de lune, sont comme un signal lumineux. Je la prends par la main pour la faire avancer, puis par le bras. Sa peau est glacée. Je passe enfin un bras autour de sa taille pour la soutenir.

— Que t'est-il arrivé ? je m'enquiers.

— Rien avant que tu joues au karaté avec mon bide.

— Foutaises.

— J'ai marché pendant des kilomètres. Je ne pourrai pas aller beaucoup plus loin.

Sa voix est faible et son corps pourtant léger se mue en poids mort contre mon épaule.

— Arrête, j'ai besoin de souffler un peu, dit-elle d'une voix pâteuse.

— Non, on ne peut pas s'arrêter. Allez, viens, fais-je, mais ses jambes se dérobent sous elle, je la rattrape de justesse et je l'aide à s'étendre à terre.

Bon sang, qu'est-ce que je vais pouvoir faire ? Elle a échappé aux Lorders. Tous ceux qui l'aideront dans sa fuite seront considérés comme ses

complices. Il suffit de s'approcher d'elle pour être en danger.

Laisse-la, me souffle mon instinct. Seuls les plus adaptés survivent !

Non. Je ne peux pas. Je ne veux pas !

Je me souviens alors du dessin de Cam représentant Nico en homme des cavernes. Je n'ai pas vraiment le choix, pour tout dire. Même si elle pouvait marcher, je ne peux pas la ramener chez moi. Je ne peux pas faire courir un tel risque à maman. Même si elle est prête à m'aider, Amy est incapable de garder un secret, et il serait impossible de lui dissimuler celui-là. Et si papa rentrait... je frissonne à cette idée. Il m'a tellement soupçonnée lors de la disparition de Ben qu'il a menacé de me rendre aux Lords si je ne me tenais pas à carreau. Si je ramène Tori à la maison, cela lui fournira une excuse pour se débarrasser de moi définitivement. Peut-être Jazz et son cousin Mac pourraient-ils m'aider, mais je n'ai aucun moyen de les prévenir, ni d'amener Tori chez eux. Ce sera donc Nico.

Il va être furieux.

La fureur de Nico n'est pas à prendre à la légère, mais il m'a dit que je pouvais l'appeler en cas de besoin. Sinon, pourquoi m'aurait-il donné les moyens de le faire ?

Je tâtonne sous mon Nivo à la recherche de l'interrupteur de l'appareil et je le presse en pensant : Nico, je t'en supplie, réveille-toi !

Chapitre 9

— C' est une initiative stupide, Ondée, me dit Nico tout en hissant Tori à l'arrière de sa voiture. Que suis-je censé faire d'elle ?

Je ne réponds pas, préférant ne pas penser au plan qu'il pourrait élaborer. Je monte à l'avant à côté de lui, épuisée par l'effort fourni pour traîner et encourager Tori à demi inconsciente sur le chemin, en pleine nuit, jusqu'au premier croisement, lieu de rendez-vous avec Nico.

— Merci, Nico, dis-je simplement et du fond du cœur.

Quand il est arrivé, j'ai éprouvé un tel soulagement à sa vue que j'aurais voulu me jeter dans ses bras, mais il n'était pas d'humeur à me cajoler.

Le moteur de sa voiture ronronne sur la route de campagne, une voiture d'allure tout à fait ordinaire, mais au moteur plus puissant que la moyenne. Quand nous rejoignons la route principale, Nico est sur le qui-vive : quelle explication pourrions-nous donner si on nous repérait avec Tori évanouie à l'arrière de la voiture ? Nous serions obligés de décamper.

— Tu pues la fumée, me dit Nico.

— Ah bon ? Quelle heure est-il ?

— Presque cinq heures.

— Il faut que je rentre vite : maman se lève tôt.

— Pas avec cette odeur sur toi.

Il roule vite. À l'arrière, Tori geint, puis se tait. Nous arrivons devant une maison obscure avec une allée latérale menant à l'arrière. Elle est au sommet d'une colline, sans voisins proches.

Nico emporte Tori sur son épaule dans la maison et je le suis. L'intérieur est exigu, moderne et impeccable, pas du tout comme les planques habituelles du LRU.

— C'est chez toi ? je m'enquiers, étonnée.

— Je n'ai pas le temps de l'emmener ailleurs, me répond-il avec un regard noir.

Il dépose Tori sur le canapé et tire de lourds rideaux devant les fenêtres avant d'allumer.

C'est alors que je me rends vraiment compte de l'état de Tori. Elle porte

des vêtements légers et colorés, maintenant en lambeaux, comme si elle était allée à une soirée au lieu de marcher dans le froid. Elle est couverte de bleus et d'égratignures, et l'une de ses chevilles est si enflée que c'est un miracle qu'elle ait pu seulement marcher.

Elle remue, ses yeux s'entrouvrent, puis s'écarquillent à la vue de Nico. Elle s'assied, l'air affolée. Je lui prends la main.

— Tori, tout va bien. C'est...

Je m'interromps, incertaine du nom qu'il veut utiliser.

— ... mon ami. Il prendra soin de toi.

Nico s'approche et lui sourit.

— Salut. Toi, c'est Tori, pas vrai ? Je m'appelle John Hatten. J'ai quelques questions à te poser.

— Ça ne peut pas attendre ? j'interviens à mi-voix.

— Je crains que non. Je suis désolé, Tori, mais tu comprends certainement le risque que je cours en t'accueillant ici. Il faut que tu me racontes ce qui t'est arrivé assez en détail pour que je sache quoi faire de toi.

Mon sang se glace dans mes veines quand j'entends ces paroles. Si elle ne lui donne pas la bonne réponse, elle risque d'en pâtir, et irrémédiablement.

— Alors, Tori ? demande-t-il d'une voix douce.

Elle examine ses mains en les tournant et en les retournant comme si c'étaient des objets inconnus sans le moindre rapport avec elle.

— Je l'ai tué, répond-elle à mi-voix. Avec un couteau.

— Qui ?

— Un Lord. Je l'ai tué et je me suis évadée.

Elle ferme les yeux.

— Ici, tu es en sécurité. Repose-toi, Tori, dit Nico.

La tête de Tori s'incline sur le côté : elle est de nouveau inconsciente.

Nico me regarde, un sourcil levé. Elle n'aurait pu trouver meilleure réponse si je l'avais conseillée. Il se demande probablement si je l'ai fait.

— Va prendre une douche en vitesse, ordonne-t-il. Je m'occuperai d'elle, mais tu me devras un service en retour. C'est un gros risque que tu me fais courir, une complication inutile qui pourrait compromettre nos projets. Allez, vas-y.

Je fonce sous la douche avec la serviette, le T-shirt noir et le short cycliste impossibles qu'il m'a prêtés. Nos projets ? Fait-il allusion à ceux du LRU, à des projets dans lesquels je suis impliquée ? Je lave et sèche mes cheveux en vitesse pendant qu'une autre partie de moi prend mentalement des notes sur Nico. C'est la première fois que je me retrouve dans un lieu où il vit. Il aime les gels de douche et les savons raffinés. Je reconnais son odeur et ne peux m'empêcher de l'inspirer profondément. Je réprime un sourire, soudain terrifiée à l'idée que, pendant que j'admire sa luxueuse salle de bains, Nico s'occupe peut-être de Tori, selon ses propres paroles, en abrégant ses jours sans souffrance.

Mais quand je reviens dans la salle de séjour, je me rassure : il l'a

enveloppée dans une couverture qui se soulève régulièrement au rythme de sa respiration. Elle dort profondément.

— Viens, me dit-il, je te ramène chez toi.

— Et si elle se réveille pendant notre absence ?

— Elle ne se réveillera pas de sitôt. Je lui ai fait une piqûre.

— Une piqûre ?

— Ne fais pas cette tête. C'est juste un sédatif et un calmant qui lui feront du bien, précise-t-il, avant de jurer à mi-voix : Si jamais cette histoire tourne mal, ce sera toi la responsable, Ondée.

— Je suis désolée, dis-je, oppressée, à la fois malheureuse de l'épreuve que j'inflige à Nico et effrayée à cette idée.

— Tu m'avais bien dit que c'était une Effacée ?

— Oui.

— Mais elle n'a pas de Nivo.

Je tressaille de surprise ; j'ai tellement l'habitude d'oublier mon propre Nivo que je n'ai pas fait attention au sien. Mais logiquement, ce qu'elle a enduré ce soir et les jours précédents aurait dû la plonger dans le coma si elle en avait eu un.

— Où est-il passé ? dis-je.

— C'est l'une des nombreuses questions auxquelles elle devra répondre. J'aurai également besoin de parler de certaines choses avec toi, mais pour commencer, raconte-moi cet incendie, répond-il.

Je refoule les larmes qui me montent aux yeux à ce souvenir.

— C'était la maison de Ben... celle de ses parents, dis-je. Elle a brûlé. Tori a tout vu. Elle dit qu'elle a entendu crier à l'intérieur, mais les Lords ont empêché tout le monde d'apporter des secours.

Il secoue la tête.

— Réfléchis un instant, Ondée : quel jour sommes-nous ? demande-t-il.

— Le 5 novembre.

— Le 5 novembre, l'anniversaire de Guy Fawkes, commente-t-il avec amertume. Et ce n'était pas le seul incendie de cette nuit. Au moment où tu es arrivée sur les lieux, on en parlait aux informations. Les Lords ont récupéré ce jour qui, au départ, était le nôtre. Souviens-t'en, Ondée. Grave cette date dans ta mémoire.

J'accuse le coup tandis qu'une succession d'images me revient en mémoire. Feux d'artifice. Attaques. Bûchers ! Guy Fawkes... Plus de quatre cents ans auparavant, des conspirateurs avaient essayé de faire sauter le Parlement. Nous nous étions servis de cette date pour rappeler aux Lords que leur pouvoir n'était pas absolu, et au peuple qu'il avait une voix.

Et maintenant, les Lords nous rappellent que Guy Fawkes a été pendu pour les troubles qu'il a provoqués.

— Quand je pense qu'ils osent agir aussi ouvertement contre les citoyens qu'ils prétendent servir ! Et ça ne fait qu'empirer, Ondée. L'étau des Lords se resserre sur le pays. Bientôt, plus personne n'aura le courage de les

affronter à nos côtés. Mais le temps du châtement est proche, déclare Nico avant de s'arrêter à l'entrée de notre rue. Il ne faut pas perdre l'essentiel de vue, mais nous en reparlerons demain après les cours. Maintenant, sauve-toi.

Je sors de la voiture et me fonds dans l'obscurité le long des maisons, aux aguets. Il fait encore sombre, mais comme il est presque six heures, certains habitants sont peut-être levés. S'ils me repéraient en train de rentrer en douce dans cette tenue, ils hausseraient les sourcils, mais je ne vois personne. Quand j'arrive devant notre jardin, un détail attire mon attention... un mouvement de l'autre côté de la rue ? Je me presse contre le flanc de la maison avant de regarder en arrière, mais je ne remarque rien d'anormal. Je suis pourtant sûre d'avoir perçu un mouvement.

Je me glisse vers la porte latérale et monte l'escalier avec précaution jusqu'à ma chambre. Me voilà enfin en sûreté.

Pour l'instant, du moins.

Sebastian est roulé en boule sur mon lit, les yeux grands ouverts. Je me déshabille rapidement, enfile mon pyjama et fourre les vêtements de Nico dans le sac que j'emporte au lycée, afin de me débarrasser d'eux plus tard.

Il me reste à peine une heure de sommeil, un repos dont j'ai désespérément besoin, mais avec cette tempête sous mon crâne, c'est peine perdue.

C'est une vraie salve de questions : comment Tori a-t-elle pu échapper aux Lorders ? Elle a été renvoyée chez eux, c'est ce que Ben a appris par sa mère, mais pourquoi ? Nous n'en savons rien. Elle a disparu du jour au lendemain. Une disparition de plus. Et qu'est-il arrivé à son Nivo ?

Je n'ai pas besoin de demander ce qui est arrivé aux parents de Ben, car je connais la réponse. Ils ont posé trop de questions gênantes. Les Lorders, voilà ce qui leur est arrivé.

Je suis incapable de chasser la vision de leur maison détruite. Leur demeure est devenue leur tombeau. En extraira-t-on les cadavres ? Ils ont déjà été incinérés.

J'aimerais les pleurer, mais je n'y parviens pas. Je ne ressens plus qu'une rage froide et aveugle à la pensée de ces crimes, une rage qui repousse la souffrance à l'arrière-plan.

Et qui n'aspire qu'à se donner libre cours.

Chapitre 10

— Kyla ! Attends !

Je m'arrête devant la porte de la bibliothèque, me retourne et vois accourir Cam.

— Tu veux déjeuner avec moi ? demande-t-il, puis il regarde à droite, à gauche et baisse la voix : J'ai du gâteau.

— Euh, je ne sais pas... il est au chocolat ?

Il jette un coup d'œil à l'intérieur de son sac.

— Non, aujourd'hui, c'est de la génoise, annonce-t-il. Mon oncle est un grand chef contrarié : il adore faire des gâteaux.

— Ça ira très bien, dis-je.

Sucre et distraction m'aideront peut-être à attendre la fin de cette longue journée. Je suis incapable de penser à autre chose qu'aux parents de Ben et à ce que les Lorders leur ont fait, à eux et à d'autres, cette nuit. Et à mon rendez-vous avec Nico après les cours : nous devons à tout prix faire quelque chose.

En traversant la pelouse, nous repérons un banc libre et un autre occupé. Quand les trois garçons assis sur ce banc nous voient arriver, ils se séparent en vitesse pour répartir leurs affaires sur les deux bancs.

— Sympa ! commente Cam.

— J'ai l'habitude. Tu es sûr de vouloir être vu avec moi ?

— Tu rigoles ? Tu es drôlement mignonne.

Je ris.

— Une mignonne Effacée, ne l'oublie pas, dis-je.

— C'est ça qui les tracasse ? demande-t-il en les regardant. Tu veux que j'aille les rosser de ta part ? propose-t-il en adoptant une pose de boxeur, les poings brandis.

— Tous les trois ? Et si je disais oui ?

Il regarde les trois types, puis de nouveau moi.

— Honte sur moi : je ne crois pas que je pourrais, avoue-t-il, mais la vengeance est un plat qui se mange froid, déclare-t-il avant de partir d'un rire maléfique.

— Je te crois sur parole.

— Ça ne te gêne pas, ce qu'ils viennent de faire ?

— Au début, ça me gênait, mais..., dis-je, et je m'interromps.

— Mais quoi ?

— Les gens que je connais disparaissent les uns après les autres. Ça explique peut-être la réaction de ces types, et dans ce cas, je ne peux pas vraiment leur en vouloir.

— Des gens disparaissent ? demande-t-il avec un sérieux plutôt surprenant chez lui. Mais ça peut arriver n'importe où, reprend-il avec une telle amertume que je me demande ce qu'elle dissimule.

— Tiens, en voilà un autre, dis-je en désignant un banc vide derrière le bâtiment de l'administration. Si tu as le courage de t'y asseoir.

— Je prends le risque.

Je ne lui ai pas dit l'autre raison pour laquelle la réaction de ces élèves ne me gêne plus vraiment. Le nombre de mes ennuis s'est considérablement accru et le comportement stupide de lycéens figure désormais tout au bas de cette liste.

Nous mastiquons nos sandwichs en silence et, quand nous avons fini, il sort le gâteau.

— Il y a deux parts, dis-je. C'était donc prémédité ?

— Prémédité ? Pourquoi ? Non, comme je suis un grand garçon en pleine croissance, j'emporte toujours deux parts de gâteau, mais ça ne me gêne pas de partager.

Il me tend une part dans laquelle je mords à belles dents.

C'est léger, sucré, exquis !

— J'aimerais bien que ma mère sache faire des gâteaux, dis-je.

— Ça fait combien de temps que tu vis ici ?

— Pas très longtemps, je réponds en le regardant de côté. Presque deux mois.

— Ça t'arrive de te poser des questions sur tes autres parents ?

— Mes autres parents ? je reprends pour gagner du temps, mais j'ai parfaitement compris le sens de sa question. Cette conversation nous emmène sur un terrain dangereux, car c'est typiquement le genre de sujet que je ne suis pas censée avoir en tête, et encore moins aborder. Les Effacés n'ont pas de passé. Ils repartent de zéro et ils n'ont pas le droit de regarder en arrière.

— Tes parents d'avant ton Effacement, tu saisis ? insiste-t-il.

— Oui, parfois, je reconnais.

— Est-ce que tu les rechercherais si tu pouvais ?

Embarrassée par le tour que prend cette conversation, je mâche mon gâteau pour retarder ma réponse. Des recherches sur mon passé seraient purement et simplement illégales. Il est déjà dangereux d'en parler : comment savoir qui peut nous écouter, et par quels moyens ?

— Et toi ? je m'enquiers quand il ne reste plus que des miettes du gâteau.

— Quoi, moi ?

— Tu m’as dit que ton père était parti. Tu le revois de temps en temps ?

Son visage redevient sérieux et il se tait un long moment.

— Écoute, Kyla, reprend-il en baissant la voix. Mon père ne nous a pas abandonnés. Les Lorders l’ont emmené. Ils ont débarqué chez nous en pleine nuit et ils l’ont emmené de force. Je ne l’ai plus revu depuis et je suis sans nouvelles de lui.

— Oh, Cam...

Je le dévisage, stupéfaite. Lui qui paraît toujours si insouciant, si peu compliqué, il sait ce que c’est de voir disparaître quelqu’un de cher, comme Ben pour moi.

— Ouais. Il était impliqué dans des trucs qui ne leur plaisaient pas, des recherches de personnes disparues, des sites Internet illégaux, tu vois le genre.

Le SPD ?

Je regarde nerveusement autour de moi. Même si je ne vois personne d’assez proche pour nous entendre, cette conversation me met mal à l’aise, mais je ne peux m’empêcher de la poursuivre.

— Et ta mère ? je reprends.

— Je crois qu’elle aurait disparu à son tour, et moi avec elle, sans ses travaux de recherche. Je n’y connais pas grand-chose mais, apparemment, ils tiennent à ce qu’elle les poursuive. Ils m’ont juste éloigné d’elle pour qu’elle se tienne tranquille.

— C’est affreux ! Je suis désolée : je n’aurais pas dû te poser ces questions.

— Tu n’y es pour rien. Ce n’est pas toi qui as fait disparaître mon père, à moins que tes dons en la matière ne s’étendent à plusieurs centaines de kilomètres au nord de ce patelin ?

Et Cam recommence à raconter des blagues, mais je ne m’y laisse plus prendre. Cette façade insouciante dissimule bien davantage que je ne l’aurais cru.

— Écoute, dit-il, ça te dirait de faire un tour, plus tard ? J’ai vraiment besoin de parler, et plus que nous pouvons le faire ici.

La curiosité le dispute en moi à la prudence, mais je n’ai pas besoin de trancher, pas encore.

— Aujourd’hui, je ne suis pas libre, je réponds. Je dois rester ici plus tard que d’habitude.

— Pourquoi ?

— Rien, des trucs à finir.

— Quel genre de trucs ?

— Je suis occupée, c’est tout, monsieur Le Curieux.

Il réfléchit un instant.

— Dans ce cas, je resterai dans le coin. Est-ce que je pourrai te ramener chez toi ? demande-t-il.

— Je ne sais pas combien de temps ça va me prendre.

— Ce n’est pas grave : je n’ai rien d’autre à faire.

J'essaie de l'en dissuader, mais en vain : je devrai donc venir, sauf si je veux le laisser moisir là jusqu'au lendemain.

Le couloir est vide. Je frappe à la porte, Nico m'ouvre et referme à clef derrière moi.

— Comment va Tori ? je m'enquiers.

— Elle se remet bien, répond-il. Quelques repas chauds et un peu de repos pour sa cheville foulée, c'est tout ce dont elle a besoin... physiquement.

— Elle ne t'a pas attiré d'ennuis ?

— Non, pas encore. Si jamais ça arrive, je te tiendrai au courant. J'ai une planque où je pourrai l'emmener bientôt. J'ai juste quelques détails à régler. Mais comme elle m'a dit qu'elle sait faire la cuisine, je vais peut-être la garder chez moi.

Elle se remet bien. Elle sait faire la cuisine. Le monstre aux yeux verts qui sommeille en moi a une vision d'elle et de lui assis face à face ce soir devant un gentil petit dîner. Un dîner éclairé aux chandelles que j'ai vues sur sa table, pendant lequel ils finiront la bouteille de vin ouverte qui était posée sur le plan de travail.

Nico sourit comme s'il devinait mes pensées, et ce sourire me dit : « Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. »

Je rougis, et, quand il me désigne une chaise à côté de son bureau, m'assieds sans murmurer.

— J'ai compris quelque chose cette nuit, dit-il en s'asseyant sur l'autre chaise et en la rapprochant de la mienne pour me faire face.

Je le contemple. Ses longs cils qui paraissent trop sombres pour ses yeux bleu pâle. La boucle de cheveux pendant sur son front que j'ai toujours envie de repousser...

Je déglutis.

— Quoi donc ? fais-je.

Il se penche vers moi, tout près.

— Ondée est de retour, chuchote-t-il dans mon oreille.

Ces mots et son haleine sur ma peau me font l'effet d'une décharge électrique.

Il sourit et se redresse sur sa chaise.

— Elle est de retour, répète-t-il. Je me demandais ce qu'il restait d'elle en toi, mais ce que tu as fait cette nuit, c'est elle tout craché, non ? Je veux dire, sortir en douce au beau milieu de la nuit. Kyla ne l'aurait jamais osé.

— Non, elle n'aurait jamais osé, dis-je, et je sais qu'il a raison.

J'ai beaucoup changé et je change encore. La tête me tourne. La salle est un kaléidoscope dans lequel tout se déplace et évolue de l'intérieur. Mais quand je cligne les yeux, le monde et Nico en son centre redeviennent bien nets.

— Mais il y a quelque chose qui cloche, affirme-t-il.

— Quoi donc ? Je m'en charge.

— Tu ferais ça ? observe-t-il avec un sourire. C'est cette histoire avec Tori. L'Ondée que je connais n'aurait pas exposé le LRU à un tel danger juste pour protéger une fille. Elle aurait réglé le problème en faisant disparaître Tori et le danger qu'elle représente.

La sûreté du groupe avant tout : le moindre risque d'attirer l'attention des Lorders doit être éliminé par tous les moyens. Mais Ondée aurait-elle – aurais-je – vraiment été capable d'éliminer Tori, par exemple en lui tordant le cou ? Ou en lui brisant le crâne ? Une vision de Tori, la tête fracassée contre un tronc d'arbre, s'impose à moi et me fait tressaillir. Non, je n'aurais jamais pu faire une chose pareille. Mais est-ce si sûr ? J'ai pourtant failli le faire. Je me suis arrêtée seulement quand je l'ai reconnue. Tandis que je m'interroge, de nouveaux souvenirs me reviennent – armes à feu, hurlements, sang – et me confirment qu'Ondée aurait été prête à tout. Pour être franche, je n'ai jamais aimé Tori : pourquoi l'ai-je donc aidée ?

— Dis-moi à quoi tu penses, demande Nico sur un ton qui rend impossible toute échappatoire.

Je prends donc sur moi pour répondre.

— Je suis divisée comme s'il existait en moi deux voix, deux personnes qui pensent différemment, dis-je.

Il hoche la tête d'un air pensif.

— Je t'en prie, explique-moi ce qui m'arrive, le supplie-je. Je n'y comprends plus rien.

Il hésite un instant, puis sourit.

— J'ai encore quelques questions à te poser, dit-il, mais je peux déjà t'expliquer certaines choses. Parfois, c'est Kyla qui domine en toi, et parfois, Ondée. C'est normal, car en ce moment tout se remet en place à l'intérieur de toi. Mais Ondée l'emportera tôt ou tard, car c'est la plus forte.

Une vision m'assaille soudain : Lucy, les doigts sanglants, et Nico... une brique à la main.

Je sursaute, étends la main droite, puis la retourne.

— C'est toi qui as fait ça ? C'est toi qui m'as forcée à devenir droitière ? dis-je à Nico.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu m'as brisé les doigts. Les doigts de Lucy, je reprends après un temps d'hésitation.

Ses yeux se détournent, il se tait pendant quelques secondes, puis me regarde de nouveau.

— Tu te souviens d'avoir été Lucy ? demande-t-il.

— Non, pas vraiment. Il me reste seulement des fragments de rêves sans queue ni tête. Réponds-moi, Nico, je t'en prie : tout est si confus dans mes souvenirs... Qu'est-il arrivé à Lucy ?

Qu'est-il arrivé à la fille de dix ans que j'étais ?

Il hésite, réfléchit un instant, puis hoche la tête.

— Bon, fait-il. Tu as toujours particulièrement compté pour moi, Ondée,

mais en raison de notre combat pour la liberté, nous risquions en permanence d'être capturés. Je savais que je devais trouver un moyen de te protéger si les Lorders t'arrêtaient.

— Mais comment ?

— En te scindant en deux de l'intérieur, afin qu'au moins l'une de ces moitiés ait une chance de survivre à un Effacement. Comme Ondée était plus forte que Lucy, c'est elle qui a survécu.

Alors qu'il prononce ces mots, je comprends ce qui est arrivé, même si, en réalité, je l'ai toujours su. D'entière et unique, je suis devenue deux personnes : Lucy avec tous ses souvenirs d'enfance, et Ondée, qui a toujours vécu avec Nico et le LRU. Les pièces du puzzle s'assemblent. Lucy a été contrainte de devenir droitière. Comme elle s'y refusait, Nico l'y a forcée. Ondée était gauchère. Or le processus de l'Effacement dépend de la latéralisation, car l'accès à la mémoire est lié à l'hémisphère du cerveau qui détermine la latéralisation. Mais qui étais-je lors de mon Effacement, Lucy ou Ondée ?

— Je ne comprends toujours pas : si Ondée était la plus forte, si c'est elle qui a pris les commandes, pourquoi les Lorders ne m'ont-ils pas Effacée en tant qu'Ondée, et comme gauchère ? je reprends.

— C'est le meilleur de l'histoire : quand on t'a capturée, Ondée était enfouie au fond de toi. Tu as été entraînée à la dissimuler. La partie de toi qui était Lucy dominait donc au moment de ton arrestation.

— Bon. En somme, quand ils m'ont Effacée l'an dernier, les Lorders me croyaient droitière et ignoraient tout d'Ondée. Quand ils m'ont volé mes souvenirs, ils n'en ont donc pris qu'une partie.

— Exactement. Lucy a disparu parce qu'elle était trop faible, mais toi, ma précieuse Ondée, tu as survécu à l'Effacement parce que tu es restée dissimulée en attendant de te libérer.

— Et ceci, dis-je en faisant tourner mon Nivo, ne fonctionne plus parce que je suis redevenue Ondée, qui est gauchère. Mon Nivo est relié au mauvais hémisphère de mon cerveau.

— Tout juste.

Il saisit ma main gauche et embrasse doucement le bout de mes doigts.

— Je suis désolé de t'avoir fait mal autrefois, mais c'était la seule manière de te protéger.

Lucy a définitivement disparu : voilà pourquoi je ne me souviens plus de son passé. La douleur de cette perte m'envahit, comblant le vide que je ressens. Tant de mon existence a été détruit, oublié... mais une partie de moi subsiste. Nico m'a sauvée. Sans lui, j'aurais complètement disparu et je ne saurais même plus ce qui me manque.

— Merci, dis-je à voix basse.

Je me demande si la suprématie d'Ondée entraînera la disparition de Kyla et, avec elle, de tout ce qu'elle aimait et ce en quoi elle croyait – Ben, par exemple. Je sens des larmes me brûler les yeux et je bats furieusement les

paupières. Ne pleure pas, me dis-je. Pas devant Nico. Retiens-toi ! En moi, la peur lutte contre la souffrance. Nico n'aime pas la faiblesse.

Mais au lieu de se fâcher, il prend ma main.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-il doucement.

Je m'accroche à sa main, qui est bien plus grande et plus forte que la mienne. Elle pourrait la broyer en quelques secondes.

— Ben, je réponds dans un murmure.

— Raconte-moi. J'en sais déjà un peu à ce sujet, mais c'est à toi de m'en parler. Que lui est-il arrivé au juste ?

Il appuie sur ces derniers mots comme s'il doutait de la version officielle des événements.

— Tout est de ma faute, c'est moi qui l'ai fait, dis-je, formulant enfin à voix haute ce qui me hante et me ronge.

— Qu'as-tu fait ? Raconte-moi.

— J'ai coupé son Nivo avec une affûteuse.

Et je lui raconte en détail tout ce qui s'est passé. Nico déplace sa chaise pour se rapprocher de moi et passe autour de mes épaules un bras dont je sens la chaleur. Et les images affluent : la souffrance de Ben, ma fuite, abandonnant Ben à son sort, mais lequel ? Est-il mort des suites de ce que j'ai fait quand j'ai coupé son Nivo, ou plus tard, aux mains des Lorders ?

— Qu'est-il devenu ? dis-je à Nico, et mon regard implore une dernière chance pour Ben, une lueur d'espoir pour moi.

— Tu connais la réponse à cette question, répond-il. Tu sais ce que les Lorders lui ont fait s'il restait un semblant de vie en lui.

J'acquiesce à travers mes larmes.

— Et tu sais ce qu'ils ont fait à ses parents.

— Oui.

— La sens-tu en toi, Ondée ? La fureur ?

Elle jaillit en moi tel un feu, comme si Nico y avait jeté une allumette enflammée. Ce feu flambe en moi, plus brûlant et plus dévastateur que le brasier de la maison de Ben et tous les incendies allumés par les Lorders cette nuit-là.

— Maintenant, écoute-moi bien, Ondée, reprend Nico. Tu n'as pas besoin d'oublier Ben, ce qu'il représentait pour toi et ce que les Lorders leur ont fait à lui et à ses parents... rien de tout ça. Il suffit de savoir t'en servir.

Sers-toi de ta fureur.

Elle déferle en moi comme une vague brûlante, imprègne chaque muscle, chaque os, chaque goutte de sang dans mes veines.

J'empoigne l'assise de ma chaise.

— Nous devons faire payer les Lorders pour leurs crimes. Les neutraliser définitivement ! dis-je.

Nico prend mon visage dans ses mains et le lève vers le sien. Ses yeux fouillent les miens. Il acquiesce enfin. Son regard est tendre. Une sensation de chaleur se répand en moi.

— Oui, Ondée, approuve-t-il avec un sourire, et ses lèvres effleurent mon front. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question : Quand tes souvenirs te sont-ils revenus ?

L'agression dans les bois. Wayne. Je suis sur le point de tout lui raconter, mais je me ravise. S'il apprend ce qui est arrivé, il éliminera Wayne. Mais pourquoi devrais-je protéger ce dernier ? N'a-t-il pas eu ce qu'il mérite ?

— Tu aurais dû commencer à retrouver la mémoire quand tu as abandonné Ben et que les Lords l'ont emmené, explique Nico. C'était suffisant : c'est typiquement le genre de traumatisme qui provoque le retour de souvenirs. Alors pourquoi cela n'est-il pas arrivé à ce moment ? poursuit-il comme s'il parlait seul, comme s'il avait oublié ma présence.

Je me tortille sur mon siège. Cette analyse de mon traumatisme et de ses effets me met mal à l'aise. Mais je m'interroge malgré moi : si mes souvenirs ne sont pas revenus ce jour-là, pourquoi ce traumatisme ne m'a-t-il pas plongée dans le coma, puis tuée ? Je baisse les yeux sur mon Nivo désormais inutile. Puis, tout à coup, je comprends.

— Je sais, dis-je. C'est à cause des pilules.

— Quelles pilules ?

— Les Pilules du Pur Bonheur. Ben s'en était procuré je ne sais comment, je réponds.

J'ai gardé le silence sur la provenance de ces pilules, sans trop savoir pourquoi. C'est Aiden, le gars du SPD, qui les avait fournies à Ben. Le SPD gère le site Internet des personnes disparues que j'ai consulté chez le cousin de Jazz.

Nico hoche la tête.

— Ça se tient, affirme-t-il. Elles ont entravé le travail de ta mémoire sur le moment, mais dès que leur effet s'est dissipé, Ondée a refait surface.

Il m'adresse un large sourire, puis éclate de rire.

— Ondée ! s'exclame-t-il en me serrant contre lui. Tu as toujours été ma préférée, tu sais.

J'exulte. Nico n'a jamais eu de liaison avec aucune fille des camps d'entraînement, du moins à ma connaissance. Son pouvoir sur nous était absolu, mais nous étions toutes amoureuses de lui.

Il s'écarte de moi.

— Maintenant, écoute-moi bien, dit-il. Tu pourrais m'aider. Tu as toujours ces rendez-vous à l'hôpital de Londres, hein ?

J'acquiesce.

— Oui, tous les samedis.

Le New London Hospital, dans lequel j'ai été Effacée, est un symbole du pouvoir des Lords et une fréquente cible du LRU. C'est là que les Lords nous ont emmenés, moi et tant d'autres, pour nous Effacer.

— Je veux des plans des lieux, reprend Nico. Des plans le plus précis possible de toutes les parties de l'hôpital que tu connais, de l'intérieur et de l'extérieur. Peux-tu faire cela pour moi ?

— Bien sûr, dis-je, avide de combattre les Lorders même de manière aussi insignifiante. Je me représente déjà le plan de l'hôpital sans le moindre effort : ma mémoire visuelle est si bien enracinée que...

Tout à coup, un souvenir ressurgit, celui d'un entraînement long et fastidieux.

— Tu m'as appris à faire tout ça, fais-je lentement. À mémoriser la disposition des lieux, à tracer des plans...

Et quand nous nous trompions, nous le payions cher : ce souvenir me fait frissonner. Mais maintenant, je ne commets plus d'erreurs.

Nico sourit.

— Oui, ça faisait partie de ton entraînement, approuve-t-il. Tu t'en sortiras très bien.

— Oui, je m'en sortirai.

— Bien. Et maintenant, sauve-toi.

Je me lève, il va ouvrir la porte et regarde des deux côtés du couloir.

— Personne en vue, annonce-t-il. File.

Je fais plusieurs tours sur la piste du terrain de sport du lycée, car j'ai grand besoin de me calmer avant d'aller retrouver Cam. Mais je garde en moi, bouclés à triple tour, tous les moments passés avec Nico.

J'étais sa préférée !

Il m'a serrée dans ses bras. Je sens encore un fourmillement sur mon front, à l'endroit où ses lèvres se sont posées.

Il m'a sauvée.

Il aurait pu être furieux contre moi pour une foule de raisons, mais il ne l'est pas !

Mais surtout, je sais maintenant qui je suis. Je sais d'où je viens, où est ma place et ce que je dois faire. Les Lorders ont échoué dans mon Effacement. Je me souviens...

La joie menace de me faire perdre tout sang-froid. Je cours de plus en plus vite sur la piste, jusqu'à ce qu'un sifflement aigu traverse ma rêverie. Je m'arrête et pivote sur moi-même.

C'est Cam.

Il applaudit. Je ralentis et fais un dernier tour pour me calmer avant de le rejoindre.

— Dis donc, tu cours bien ! C'est de ça que tu avais tant besoin en fin de journée ? demande-t-il.

Pantelante, je hausse les épaules.

— Parfois, oui, j'ai vraiment besoin de courir, dis-je sans répondre directement à la question. Et il y a du vrai là-dedans. Autrefois, je courais pour garder mon Nivo à la bonne hauteur. Mais maintenant, il n'est plus qu'un accessoire inutile.

— Il est temps de rentrer, non ? demande Cam.

Je hoche la tête.

— Désolée, je suis en nage, fais-je avec un sourire, avant de m'exhorter à moins d'exubérance. Du moins tous ces tours de piste me donnent-ils une excuse pour avoir le vertige.

Chapitre 11

— Tu es prête ? Il est l'heure de partir, annonce maman.

Je lève les yeux des devoirs sur lesquels je fais semblant de travailler à la table de la cuisine.

— Où ? dis-je, déconcertée.

Elle rit.

— Quel jour sommes-nous ? interroge-t-elle.

Je ne peux penser qu'à Guy Fawkes. Il est incroyable que ce même jour se soit levé sur une maison incendiée et le retour de Tori.

— Nous sommes jeudi, reprend maman.

— Jeudi ? fais-je en la regardant sans comprendre.

— Le jour de ta réunion de Groupe, non ?

— Oh, désolée, j'avais oublié !

Je me précipite dans la salle de bains pour brosser mes cheveux en ramassant mes chaussures au passage. Comment ai-je pu oublier ? J'ai trop de choses en tête. Cette réunion a lieu tous les jeudis soir. Tous les Effacés des environs s'y retrouvent avec l'infirmière Penny afin de faciliter la transition entre l'hôpital et la vie en société. En réalité, afin de nous surveiller et de détecter chez nous le moindre écart à corriger. Je me tortille soudain, gênée d'avoir de telles pensées : c'est peut-être vrai jusqu'à un certain point, mais Penny est quelqu'un de bien.

C'est quand même une épreuve qu'on nous fait passer, me souffle ma voix intérieure.

En effet. Je dois absolument paraître semblable aux autres Effacés. Penny ou tout autre espion ne doit pas repérer la moindre différence ou anomalie en moi. Je passe mentalement en revue la dernière réunion. Jeudi dernier, j'étais si anxieuse au sujet de Ben que je suis à peine parvenue à rester lucide. Penny s'attendra donc sûrement à me retrouver aujourd'hui dans le même état.

Je me concentre sur cette dernière réunion, sur celle que j'étais alors, en chassant Ondée et ses souvenirs.

Kyla, à toi de jouer...

Le polo de Penny est d'un jaune acide avec une bordure violette, et son visage tout aussi coloré. Elle parle à une femme et à une fille que je ne reconnais ni l'une ni l'autre. La fille a environ quatorze ans et un sourire d'idiote : une Effacée de fraîche date. Ils sont tous dans cet état au début. Tout joyeux que les Lorders leur aient volé leurs souvenirs et leur passé, et que, en dépit de leurs méfaits, on leur accorde une seconde chance et la possibilité d'une nouvelle vie.

Nous rapprochons nos chaises pour former un cercle et la séance commence.

Penny se tient devant nous.

— Bonsoir tout le monde ! lance-t-elle, et tout le monde se regarde, hésitant.

— Bonsoir, répondent quelques voix auxquelles se joignent les autres.

— Ce soir, je voudrais que vous accueilliez parmi vous Angela, qui va faire partie de notre groupe. Alors, que faites-vous maintenant ?

Elle regarde à la ronde et je réprime un grognement en me rappelant le jour de mon arrivée ici. C'était Tori qui avait levé les yeux au ciel et rappelé à tous, sur un ton sarcastique, qu'il fallait se présenter. Et Ben était arrivé en retard.

Ce souvenir me heurte de plein fouet, comme une pierre ricochant sur l'eau. Je le revois entrer dans la salle avec un short et un long T-shirt qui lui collaient au corps parce qu'il avait couru. Il était toujours en train de courir. Je pousse un soupir.

Penny sourit à la nouvelle arrivante, dont le sourire s'est encore élargi. Elle paraît si radieuse qu'elle ne court aucun danger de s'évanouir comme ça m'arrivait autrefois. Les autres non plus : tous paraissent béatement heureux. Heureux que les Lorders les aient capturés et empêchés de faire ou de dire ce qui ne convenait pas. Je regarde tour à tour leurs visages épanouis et sans mystère. Si mon Effacement avait fonctionné, je serais maintenant en train de sourire comme eux.

Et je serais heureuse.

Une main chaude me presse l'épaule et je sursaute. C'est Penny.

— Peux-tu répondre à ma question ? demande-t-elle sur le ton de la réprimande.

— Euh...

— Pourquoi sommes-nous ici ? demande-t-elle.

— Parce qu'on nous a donné une seconde chance.

— C'est exact, Kyla.

J'ai bien une seconde chance, mais pas celle à laquelle elle fait allusion. Elle ignore que j'ai refait surface et que les Lorders ont échoué. Mon Effacement a échoué. Je garde ce savoir enfoui en moi, comme une pépite de satisfaction au fond de mes entrailles.

Penny annonce que nous allons aujourd'hui jouer à des jeux. Elle ouvre un coffre et en sort des jeux de dames, des cartes et autres jeux. Comme nous

sommes en nombre impair, elle décide de former une paire avec moi, peut-être pour mieux me garder à l'œil ?

— As-tu déjà joué à l'un de ces jeux ? demande-t-elle, et je regarde dans le coffre pour voir ce qu'il contient d'autre.

— À presque tous, je réponds. J'aime les échecs. J'y jouais souvent tard le soir à l'hôpital : c'est une garde de nuit qui m'a appris.

Penny prend la boîte d'échecs et me la tend pour que je dispose les pions pendant qu'elle regarde ce que font les autres. La boîte est en marqueterie. Je l'ouvre et j'examine les pions nichés à l'intérieur, une moitié en bois clair, l'autre en bois sombre. Je les sors et les aligne sur le damier. D'abord les tours dans les coins, puis les chevaux, les fous, les rois et les reines. Une longue file de pions sur le devant, tous en rangs, prêts à être sacrifiés. Pourtant, avec la stratégie correcte, un seul pion peut tout changer dans le jeu.

Penny revient et tire une chaise pour s'asseoir face à moi.

Ma main se tend d'elle-même vers l'un de mes pions et le prend. *Un château*, me souffle une voix intérieure. *Dans le temps, tu appelais ça un château.*

Non. Je fronce le sourcil. La garde de nuit – qui s'ennuyait ferme, car elle était contrainte de veiller sur moi tard le soir quand j'avais des cauchemars – m'avait appris à jouer aux échecs. Elle m'avait enseigné les noms de chaque pièce, expliqué tous leurs déplacements, et elle avait été surprise de la rapidité avec laquelle j'avais tout assimilé. À mon départ de l'hôpital, il m'arrivait même parfois de gagner.

— Kyla ? demande Penny, qui m'observe avec curiosité.

Je me réprimande intérieurement, repose le pion et la partie commence.

— Alors ? Tu as passé une bonne soirée ? demande maman à mon retour.

— Pas mal.

Elle me regarde, visiblement désireuse d'en savoir plus.

— Nous avons joué aux échecs, Penny et moi.

— Qui a gagné ?

— Elle.

Je n'ai pas très bien joué pendant cette soirée. J'éprouvais toujours une sensation étrange au contact des pièces. J'avais continuellement envie de les saisir, de suivre du doigt leurs angles et leurs courbes, afin de reconstituer leurs formes uniquement au toucher.

Je simule un bâillement.

— Je suis fatiguée. Je vais me coucher, dis-je.

Mais une fois dans ma chambre, je me sens surexcitée.

On m'a donné une seconde chance, mais pas dans le sens où les Lords l'entendent. Une seconde chance avec le LRU, une nouvelle chance de porter un coup aux Lords.

Pourtant, qu'ai-je fait auparavant, quand j'étais au LRU ? Chaque fois

que je tente de me rappeler cette vie aux côtés de Nico, mes souvenirs se dérobent. Ils semblent ressurgir seulement quand je ne fais aucun effort de mémoire. J'essaie donc de me détendre, de laisser mes pensées dériver à leur gré. Je revois le camp d'entraînement, mais pas grand-chose d'autre. Ai-je participé à des attentats ? Probablement, puisque les Lorders m'ont capturée, mais je n'en ai aucun souvenir.

Le visage de Nico apparaît devant moi sans que je puisse le chasser. Cet après-midi, avec lui, j'avais du mal à penser, à savoir que dire ou faire. J'étais uniquement ce qu'il voulait.

Je secoue la tête, troublée. Non, c'est faux : c'est aussi ce que je veux moi-même.

Ce soir, pourtant, quand je jouais aux échecs, j'avais l'impression d'être davantage moi-même, quel que soit ce moi. J'avais la sensation d'habiter pleinement mon corps, comme si le simple geste de tenir une tour dans ma main m'apaisait et m'aidait à me reconstruire.

Je me concentre sur l'échiquier et sur les pions disposés chacun sur son carré en me mordillant la lèvre inférieure. Chaque déplacement que j'envisage mènera à la capture de mon pion, or il m'en reste peu. Je tends la main vers l'un d'eux, puis me ravise.

— Je ne sais pas quoi faire.

— Tu veux un tuyau ?

Je touche du bout des doigts un pion, puis un autre, tout en observant ses yeux.

Il m'adresse un clin d'œil quand je touche le château placé sur le flanc du roi, mais ce château ne peut rien faire d'utile. Il ne reste plus que quelques passages entre le roi et lui. Le roi est sans protection et sera bientôt en danger, sauf si...

— C'est quoi, ce truc que le château est le seul à pouvoir faire ? m'enquiers-je.

— On appelle ça une tour, Lucy.

— Mais ça ressemble à un château !

— Oui, c'est vrai, dit-il avec un sourire. On peut le rapprocher du roi afin qu'ils échangent leurs places.

— Je me souviens ! crié-je, et je suis son conseil. Les pièces ont échangé leurs places et mon roi est maintenant en sécurité.

Le jeu se poursuit et, à la fin, c'est moi qui gagne.

Je sais qu'il m'a laissée gagner. Je serre le château dans ma petite main et l'emporte dans ma chambre quand je vais me coucher. Il est posé sur ma table de chevet quand mon père vient me souhaiter bonne nuit.

Je m'éveille lentement. Je me sens au chaud, heureuse et en sécurité. J'ouvre les yeux. Le château a disparu. Je m'assieds fébrilement, ma chambre rétrécit, se contracte et se transforme. C'est maintenant celle de Kyla, et non

plus celle de Lucy.

Comment ai-je gardé ce souvenir ? Il aurait dû être Effacé avec le reste de Lucy, comme l'a remarqué Nico. Je suis en plein désarroi. J'avais déjà rêvé de Lucy auparavant, mais jamais rien d'aussi réel.

Et rien d'elle dans son foyer, heureuse et en sécurité.

J'essaie de me rappeler mon rêve, mais il devient déjà irréel et inaccessible. Je me lève, traverse la chambre en trébuchant et allume. Je retrouve mon cahier à dessin, mes crayons, et j'essaie pendant un certain temps de dessiner son visage, pour le garder avec moi.

Mais il a disparu. Je n'y arrive pas. Tout ce qu'il en reste est flou et incertain, une vague notion de sa taille et de ses proportions. Ni détails ni traits qui permettraient de le reconnaître en tant qu'individu.

Je renonce au rêve sans espoir de dessiner le père de Lucie – mon père –, et commence un portrait de Ben. Maintenant que ses parents sont morts, il ne reste plus personne pour se souvenir de lui. Je regarderai ce dessin tous les jours afin de ne jamais l'oublier. Ce portrait sera un souvenir de lui.

Je peux faire autre chose, comme Lucy me l'a fait comprendre.

J'ai une dernière chance.

Un ultime moyen de découvrir ce qui est arrivé à Ben : le SPD.

Chapitre 12

— Tu n'as pas envie de rentrer avec Cameron ? demande Amy avec un petit sourire entendu. Il est plutôt mignon, non ?

— Non ! Je veux dire... non, je n'ai pas envie de rentrer avec Cameron.

— Donc tu es d'accord avec moi quand je dis qu'il est mignon ?

Je lève les yeux au ciel et me glisse sur le siège arrière de la voiture de Jazz.

Je leur avais dit hier de ne pas m'attendre parce que je rentrerais avec Cam. Je ne voulais pas que maman le sache, car elle ne serait probablement pas d'accord. Elle accepterait que Cam me ramène, mais pas que je laisse Amy et Jazz seuls. Je suis leur chaperon attitré. Je l'avais expliqué à Cam afin qu'il ne se sente pas tenu de me ramener régulièrement, surtout quand j'ai des projets dont je ne veux pas l'informer, comme aujourd'hui.

Quand nous rejoignons la route, je me décide enfin à interroger Jazz :

— Penses-tu que nous pourrions aller chez Mac après les cours ?

— Bien sûr, pas de problème, répond-il à mon grand soulagement.

Mac est le cousin de Jazz et c'est grâce à l'ordinateur caché chez lui que j'ai pour la première fois vu Lucy sur le site Internet du SPD. Peut-être le SPD pourrait-il retrouver Ben ?

Amy commence à raconter les commérages qui circulent dans le cabinet du chirurgien. Alors que je ne l'écoute que d'une oreille, un détail retient soudain mon attention.

— Qu'est-ce que tu disais ? intervient-je, sans être sûre d'avoir bien entendu, ni même de le vouloir.

— Tu sais, cet homme dont je vous ai parlé, celui qu'on a retrouvé battu presque à mort et dans le coma ? Il s'est réveillé à l'hôpital.

Mon cœur s'arrête un instant, puis recommence à battre irrégulièrement et à grands coups.

— Il a parlé de son agression ? fais-je en essayant de paraître détendue.

— Non, l'infirmière du cabinet, dont le petit ami bosse à l'hôpital, m'a dit qu'il souffrait peut-être d'une amnésie provoquée par ses blessures à la tête. Les Lorders sont venus l'interroger, mais ils ont vite renoncé, car ce qu'il

disait n'avait ni queue ni tête.

Il faut tout raconter à Nico ! me dis-je.

Mais que se passera-t-il alors ? Il sera furieux que je lui en aie parlé si tard. Wayne représente un gros risque pour moi : s'il révèle ce que je lui ai fait, les Lorders m'emmèneront. Ou Nico le liquidera, lui d'abord, et moi ensuite.

Non, je ne raconterai rien à Nico.

Cet après-midi-là, nous nous retrouvons dans la grande salle du lycée pour la réunion de l'An 11. Tout le monde s'assied dans un silence absolu. La raison de ce silence se tient à l'avant de la salle : des Lorders.

J'ai ressenti un choc à leur vue et je frissonne quand je regarde dans leur direction.

Je me force à baisser les yeux. Je connais ces Lorders : ce sont l'agent Coulson et son assistant. Le regard froid de Coulson balaie la salle et je voudrais détourner le mien de lui, mais j'en suis incapable. Que fait-il ici ?

Coulson n'est pas un Lorder ordinaire, c'était évident quand son collègue et lui sont venus m'interroger après la disparition de Ben. Les Lorders n'envoient pas n'importe qui quand quelqu'un comme maman est impliqué. Ils traitent avec ménagement la fille de leur héros, le premier ministre que le LRU a assassiné avec sa femme dans un attentat. Même si, à ma connaissance, maman ne se mêle pas de politique et ne fait pas jouer ses relations, ils ne peuvent se permettre de faire ou de dire quoi que ce soit qu'ils ne puissent justifier si nécessaire. Je suis sûre que c'est uniquement grâce à elle qu'on ne m'a pas emmenée pour me faire subir un interrogatoire plus serré.

Mais Coulson est surtout quelqu'un de subtil. Ce n'est pas une brute, même si je suis certaine qu'il peut se montrer brutal au besoin. Il a tout du froid calculateur.

Ses yeux rencontrent les miens et des perles de sueur se forment sur mon front.

Je baisse les yeux et résiste à l'envie de vérifier s'il me regarde toujours.

Ce n'est qu'un homme, me dis-je. Et un salaud.

Il saigne comme n'importe quel autre être humain. Et c'est ce qui devrait lui arriver !

La réunion commence. Le directeur sa gargarise des performances des élèves, puis leur distribue ses conseils habituels et ses exhortations à faire le meilleur usage de leurs facultés, etc.

Mais pendant tout ce temps, je suis ailleurs.

Je vois Coulson arracher le corps convulsé de Ben des bras de sa mère.

C'est lui qui brandit une allumette enflammée et la lance sur la maison de Ben.

C'est lui qui enlève Lucy à sa famille.

Je sens monter en moi une rage brûlante, meurtrière. Vu de l'extérieur,

mon visage est calme et attentif, mais à l'intérieur, c'est une autre histoire.

Si j'avais un fusil à la main en cet instant, je pourrais le pointer sur Coulson et l'abattre. Il le mérite. Ils le méritent tous.

La dureté de ma chaise, le bourdonnement de la voix du directeur et la salle remplie d'élèves attentifs s'évanouissent. Mes mains se crispent sur le métal froid de l'arme et mes yeux se concentrent sur leur cible. Mon index presse la détente. Une détonation retentit et je sens le recul de l'arme entre mes mains. La balle fuse dans la salle, trop rapide pour des yeux ordinaires, mais les miens suivent sa trajectoire vers sa cible.

Elle le frappe à la poitrine. Son cœur explose et une gerbe rouge en jaillit comme de l'eau dans laquelle on a jeté une pierre. Il s'effondre.

Je souris, puis me rends compte que la réunion est finie. Tout le monde quitte la salle. Je me suis levée et j'ai suivi le mouvement sans y penser. Cam est resté à la traîne de sa classe et marche à mon côté. Il doit penser que je suis complètement cinglée de sourire ici et en ce moment.

Et je le suis.

La sorte de transe dans laquelle j'étais plongée se dissipe. Nous nous approchons des portes de la salle. L'assistant de Coulson se tient devant elles et regarde les élèves sortir un à un. Coulson reste à l'avant de la salle, une telle surveillance étant indigne de lui. Je me sens soulagée. Et puis, tout à coup, mon déjeuner se met à danser dans mon estomac tandis que des images du cadavre sanglant de Coulson me reviennent.

— Ça va ? chuchote Cam alors que nous sortons. Tu es toute pâle.

Je secoue la tête en réponse, me rue dans les toilettes du bâtiment voisin et vomis à plusieurs reprises. Quand je suis enfin certaine de n'avoir plus rien à régurgiter, je m'asperge le visage, puis me regarde dans le miroir.

Que s'est-il passé, bon sang ?

Mes mains tremblent. Je ne suis pas la personne qui a appuyé sur la gâchette. J'en serais incapable. Enfin, c'est ce que je crois. S'il mourait, je ne pleurerais pas, mais ce ne sera pas de ma main.

Mais dans ce cas, à quoi bon tout cet entraînement ?

Des visions affluent en moi comme les images d'un film en accéléré. Leçons de tir. Cibles. Poignards et leur maniement. Plus vite ! J'étais une bonne tireuse, la meilleure de mon groupe. Groupe qui était lui-même le meilleur de tous.

Non !

Si. En quoi consiste la tâche d'un terroriste ? En discussions devant une tasse de thé ? Les Lorders sont mauvais. Coulson mérite la mort. Tous la méritent.

Je regarde mes mains. Je sens le poids et le froid d'un fusil entre elles. Je sais comment m'en servir. Il mérite la mort. Pourquoi pas ?

Chapitre 13

— Je vais te révéler un secret, m'annonce Jazz avec un sourire qui m'indique que ce n'est pas une mauvaise nouvelle.

— Quel secret ?

— Avant que tu me l'aies demandé ce matin, je comptais déjà t'emmener chez Mac aujourd'hui. Il a une surprise pour toi.

Mon estomac fait un bond. Jazz sourit toujours.

— Ce n'est pas au sujet de Ben ? dis-je dans un murmure, consciente que c'est impossible, mais incapable de ne pas poser la question.

Le sourire de Jazz pâlit.

— Non, je suis désolé, Kyla. Si j'apprenais quoi que ce soit sur lui, tu en serais la première informée, répond-il.

Je m'adosse à sa voiture, incapable de refréner ma déception, même si c'est déraisonnable.

Amy surgit à l'autre bout du parking, nous rejoint et se pend au cou de Jazz. Il se détourne pour l'embrasser et je regarde ailleurs.

— Après vous, mesdames, dit Jazz en nous ouvrant la portière de la voiture.

Nous roulons sur des routes de campagne au milieu de champs moissonnés, de fermes et de bois, et nous arrivons enfin chez Mac. C'est une maison isolée au bout d'une allée étroite. Le vaste jardin à l'arrière est jonché de pièces de voitures qu'il glane et récupère pour les intégrer à de nouvelles voitures, comme celle qu'il a fabriquée pour Jazz. Mais Mac n'est pas seulement mécanicien.

Quelle peut bien être cette surprise qu'il me réserve ?

Quand nous passons la porte de la maison, un bolide manque de peu me renverser.

C'est Skye, la chienne de Ben, un magnifique golden retriever, qui me saute dessus et couvre frénétiquement mon visage de gros baisers de chien mouillés. Je tombe à genoux, la serre dans mes bras et enfouis mon visage dans sa fourrure, qui sent la fumée.

Jazz emmène Amy faire un tour pour être seul avec elle, comme d'habitude. Mac nous observe, moi et Skye à demi étendue sur mes genoux, sa queue cinglant le sol. Son expression attentive est un masque, mais j'ignore ce qu'il dissimule.

— Comment ? je m'enquiers, et cette question lapidaire en laisse entendre bien davantage : Comment Skye a-t-elle survécu et comment s'est-elle retrouvée chez lui ?

Mac s'assied par terre à côté de nous et frotte les oreilles de Skye, qui se vautre entre nous, la tête sur mon genou.

— C'est la première fois que je la vois aussi heureuse depuis son arrivée chez moi hier soir, observe-t-il.

— Tu sais ce qui s'est passé ?

— En partie, et je peux deviner le reste. Mais je ne comprends pas pourquoi tu ne parais pas plus surprise de la voir ici, ni pourquoi c'est toi qui me demandes si je sais ce qui est arrivé.

— J'ai reçu des nouvelles, je réponds, soudain sur mes gardes.

Mac lève la main.

— Tu n'as pas besoin de me dire comment tu as été informée pour les parents de Ben, dit-il. Mais tu l'es, non ?

J'acquiesce, puis enfouis de nouveau mon visage dans le pelage de Skye.

— Skye a bien de la chance, commente-t-il.

— C'est sûr : son maître et sa famille sont morts. Quelle veinarde !

— Elle a survécu. Je ne sais pas si elle était dehors au moment où la maison a pris feu ou si elle a réussi à en sortir, mais le copain de Jazz me l'a amenée le lendemain. Aucun des voisins ne voulait la prendre chez lui, pour ne pas se retrouver dans le collimateur des autorités au cas où elles prendraient mal son évasion.

À son intonation, je devine qu'il a la même opinion que moi sur les Lords.

— Attends un instant, reprend-il.

Il se lève, se rend dans la cuisine et en ressort un instant plus tard, un bol à la main.

— Essaie de la faire manger un peu, dit-il.

Je reste assise, Skye à demi couchée sur mes genoux, et la nourris de bouts de viande. Elle en mange quelques-uns, puis ferme les yeux et s'endort.

Sa chaleur compacte et son odeur de chien, même avec ces relents de fumée, sont réconfortantes et tangibles. Pourtant, même si je n'ai aucune envie de me relever, j'ai autre chose à faire avec Mac. Je repousse doucement Skye, me lève et le rejoins dans la cuisine.

Soudain, j'ai le souffle coupé à la vue de la chouette posée sur une armoire vitrée. C'est la sculpture métallique que la mère de Ben avait fabriquée à partir de l'un de mes dessins et qu'elle m'avait offerte. Cette sculpture est admirable... la mère de Ben était extraordinairement douée, et c'est désormais tout ce qu'il reste d'elle. Je caresse du bout des doigts les

plumes en métal et le chagrin m'envahit de nouveau, oppressant.

Je refoule cette émotion. Je suis venue ici dans un but bien précis.

— Est-ce que je peux consulter le site du SPD ? dis-je à Mac.

Il me rend calmement mon regard, puis acquiesce. Je le suis dans la salle donnant sur l'arrière de la maison, où il sort son ordinateur pirate qui, contrairement à ceux agréés par le gouvernement, ne censure pas les sites interdits par les Lords. Un instant plus tard, le site du SPD remplit l'écran avec son titre, « Service des Personnes Disparues », et ses photos d'enfants.

Mac m'a montré cet ordinateur parce que je l'ai interrogé sur Robert. Le nom de Robert, le fils de ma mère adoptive, est gravé sur le monument aux morts de l'école, car il a été tué par accident dans un bus avec trente autres élèves lors d'un attentat des TAG. Mac y était aussi, et il sait qu'en réalité Robert n'est pas mort dans le bus. Il pense qu'il a probablement été Effacé. C'est pendant qu'il me montrait sur ce site les enfants inexplicablement disparus que nous avons découvert parmi eux Lucy... c'est-à-dire moi-même.

Je ressens le besoin de vérifier qu'elle y est toujours. J'entre dans la fenêtre les paramètres « fille, blonde, yeux verts, dix-sept ans », et presse le bouton « Recherche ».

Des pages et des pages de photos surgissent, mais je la repère rapidement et clique sur sa photo pour l'agrandir.

Son visage – le mien – remplit l'écran. Lucy Connor, dix ans, disparue de son école de Keswick sept ans auparavant, mais mon visage n'a guère changé. On peut facilement me reconnaître. Elle paraît absurdement joyeuse et sourit à l'objectif, un chaton gris dans les bras.

C'est un cadeau d'anniversaire.

Je tressaille à ce souvenir qui me revient. Ce chaton était le cadeau de mes dix ans.

— Kyla, ça va ? s'inquiète Mac.

Mes yeux se remplissent de larmes. Je n'avais encore jamais retrouvé le moindre souvenir de la vie de Lucy, sauf par bribes, dans des rêves. Généralement des cauchemars peuplés d'horreurs, jusqu'à ce rêve du jeu d'échecs, l'autre nuit. Les rêves sont la porte de l'inconscient, mais cette fois-ci, je suis éveillée. À en croire Nico, Lucy devrait avoir complètement disparu. Que signifie donc ce souvenir ?

Mac pose la main sur la mienne.

— Que se passe-t-il ? interroge-t-il.

— Rien, j'ai juste cru pendant une seconde que je pourrais me rappeler quelque chose. C'est ce chaton, fais-je avec un soupir. Je dois être en train de perdre la boule.

— Est-ce que tu as changé d'avis au sujet du SPD ? demande-t-il, les yeux sur l'écran, et je suis son regard. Je vois une touche intitulée « Retrouvé ». Il me suffirait d'un clic pour connaître la vérité. Qui a signalé la disparition de Lucy ? Peut-être mon père. Peut-être pourrions-nous un jour jouer de nouveau aux échecs, lui et moi.

Je secoue la tête. Non, ma vie est déjà assez chaotique et je ne connais même pas ma vraie famille, sauf par quelques fragments de rêves. Et je ne peux courir le risque que le LRU ou les Lorders remontent jusqu'à Lucy en suivant ma piste. Il vaut mieux qu'elle reste disparue.

Mais il est temps d'en venir au but de ma visite.

— Travailleras-tu avec le SPD ? je m'enquiers.

— Je suis plutôt un... relais qu'autre chose. Pourquoi ?

— Je me demandais si tu pouvais poster un portrait de Ben sur le site.

Mac soutient mon regard. Il sait en gros ce qui est arrivé à Ben. Il estime sans doute que ce serait une perte de temps de le poster sur le site parce qu'il ne reste plus rien à retrouver de lui. Et il a probablement raison.

Mais il acquiesce.

— Bien sûr, dit-il. Tu as une photo de lui ?

— Non, mais j'ai ça, je réponds en tirant mon dessin de Ben de ma poche. J'ai passé plusieurs heures dessus afin qu'il soit le plus ressemblant possible. C'est assez bon ?

Il l'examine et pousse un sifflement.

— C'est mieux que bon, déclare-t-il, c'est tout son portrait, mais il faudra le scanner et je n'ai pas le matériel ici. Je demanderai à Aiden, d'accord ?

Je m'efforce de dissimuler ma déception et le remercie. Aiden, l'ami de Mac, nous avait parlé d'Effacés qui avaient coupé leurs Nivos, et c'est ce qui a donné à Ben l'idée de tenter le coup. Et ce sont les Pilules du Pur Bonheur fournies par Aiden qui lui ont permis de résister à la douleur. Aiden aurait voulu que je signale sur le site du SPD que j'ai été retrouvée, mais ce serait une infraction au règlement sur les Effacés qui me condamnerait à mort si les Lorders la découvraient. Lui-même affirme ne pas être un terroriste, mais un militant qui tente de modifier le cours de l'histoire sans recourir à la violence.

Un minable, oui..., me dis-je.

Peut-être, mais au moins, ce n'est pas un assassin. L'histoire de Robert m'a rappelé ces élèves tués accidentellement par les bombes des TAG destinées aux Lorders. Quand j'ai appris ce qui était arrivé à ce bus, j'en ai eu des cauchemars, mais je sais que je ne pouvais avoir été sur les lieux au moment de l'attentat : à l'époque, je n'avais que dix ans.

Nico, lui, y était peut-être.

Non, il serait incapable de faire sauter un bus rempli d'écoliers innocents. Ce sont les Lorders qu'il combat, tout comme moi.

Je parviens à convaincre Mac que je vais bien et qu'il peut donc m'abandonner à la contemplation de Lucy sur l'écran. Que lui est-il arrivé ? Je n'y comprends rien. C'était une enfant heureuse, avec un chaton et un père qui la laissait gagner aux échecs. Et ensuite ? Je secoue la tête, perplexe. Elle a disparu à l'âge de dix ans, et les années suivantes ne sont plus qu'un vide. Ondée n'a de souvenirs qu'à partir de quatorze ans. Des souvenirs d'entraînement avec Nico et d'autres adolescents, dans un camp perdu au

milieu des bois où elle apprenait à tirer et à faire exploser des bombes.

Que lui est-il arrivé pendant ces quatre ans d'intervalle, pour qu'elle se soit retrouvée là ?

Mais Amy et Jazz rentrent de leur promenade. Avant de partir, je touche de nouveau la chouette que la mère de Ben a fabriquée pour moi. Elle recèle un secret, un message de Ben. Je sais où trouver le minuscule carré blanc, le bout de papier qui, déplié, révélera ses dernières paroles à mon intention, mais je n'ai pas la force de les lire. Pas aujourd'hui.

Mac retient Skye quand elle essaie de nous suivre. Je me retourne pour la regarder. Ses yeux infiniment tristes nous suivent jusqu'à ce qu'elle ait disparu de notre vue.

Arbres verts ciel bleu nuages blancs, arbres verts ciel bleu nuages blancs...

Mais tout est différent.

Des prairies couvertes de hautes herbes. Des marguerites. Tout est vivant, dans les plus petits détails, les mouvements et les sons, comme jamais auparavant. Des arbres, mais cette fois-ci je ne vois plus leur feuillage par en dessous : leurs plus hautes branches me frôlent quand je descends. Un bruissement dans les herbes signale le passage d'une souris mais, quand je m'approche, elle a disparu.

C'est sans importance.

Je bats des ailes, prends de la hauteur et le soleil réchauffe mes plumes. Je devrais me cacher pour attendre la nuit, plus propice à la chasse, mais j'ai envie de voler au soleil, de laisser la Terre derrière moi. Jusqu'à quelle hauteur puis-je m'élever ? Face au ciel dégagé, je me laisse porter par un courant chaud ascendant, puis bats des ailes pour rejoindre le suivant, presque sans effort, et monte de plus en plus haut. Je pourrais voler indéfiniment.

Les arbres se fondent dans les champs en un vert uniforme, très loin au-dessous de moi, quand tout commence. J'éprouve d'abord une impression de rigidité progressive qui me contraint à battre des ailes plus fort simplement pour les mouvoir. Puis une sensation d'emprisonnement, comme si mon corps était enfermé dans une boîte en forme de chouette qui rétrécirait et s'alourdirait peu à peu malgré mes efforts. Enfin, la chair et les plumes piégées dans la boîte sont remplacées par des nerfs, du sang et des muscles qui épaississent, se durcissent et se muent en métal. Le piège n'est pas extérieur à moi : c'est moi-même.

Le ciel n'est plus mon ami. L'air siffle à mes oreilles, les arbres foncent sur moi et c'est la chute interminable...

Chapitre 14

Le lendemain, maman nous emmène en voiture à travers des rues de Londres que je vois désormais d'un autre œil.

Je discerne clairement la menace : à proximité de l'hôpital, des Lorders en uniforme noir de combat sont postés à tous les coins de rue, par groupes de deux ou trois. Ils sont bien plus nombreux que la dernière fois que nous sommes venues par ce chemin, et armés de mitraillettes. Je repère aussi les traces de combats plus anciens : fenêtres condamnées par des planches, bâtiments endommagés et à l'abandon au milieu d'autres remplis d'animation. Mais toute l'étendue des ravages, je la lis dans les yeux d'une population abattue. Dans l'attitude des corps, dans ce que les regards recherchent et dans ce qu'ils évitent. Tout est bien pire à Londres qu'à la campagne.

— Ça va ? demande maman, et je fais signe que oui. Papa sera à la maison à notre retour. Il a téléphoné ce matin.

Elle parle sur un ton trop dégagé qui m'alerte.

— Quelque chose ne va pas ? je m'enquiers sans réfléchir.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Tu as l'air drôle quand tu parles de lui, c'est tout.

Je me souviens de la manière dont elle a détourné la conversation la dernière fois qu'il a été question de mon père.

Elle ne répond pas, le regard fixé sur l'embouteillage droit devant elle, et je commence à croire qu'elle ne dira rien, mais elle pousse un soupir.

— Tout ça, ce sont des histoires d'adultes. C'est compliqué, tu sais, Kyla, se contente-t-elle de répondre.

Nous poursuivons notre chemin en silence et l'hôpital surgit devant nous. C'est une vilaine verrue dans le paysage au milieu de vieux édifices et de rues sinueuses, une monstruosité moderne. Cet hôpital est un symbole du pouvoir des Lorders et une cible de premier choix pour les TAG.

J'observe les numéros et la disposition des bâtiments sur le terrain de l'hôpital. J'ai promis à Nico de lui procurer des plans précis des alentours et de l'intérieur, et je vais tenir ma promesse. N'importe qui peut noter tous ces détails et je suis sûre que cela a déjà été fait. Même chose pour l'intérieur. On

peut toujours acheter un membre du personnel, médical ou autre. Mais Nico veut une confirmation par des yeux qu'il a entraînés à repérer ce genre de détails et auxquels il se fie : les miens.

Nous nous dirigeons vers l'entrée principale et prenons place dans la file d'attente. Les Lorders postés devant la grille fouillent les voitures. Les visiteurs doivent descendre de leurs véhicules et franchir un portique de détection de métaux avant de remonter et d'aller se garer.

L'appréhension me noue les entrailles. Qu'arrivera-t-il si Nico s'est trompé, si l'appareil fixé sous mon Nivo est détectable ? J'aurais peut-être dû l'ôter avant de venir ici.

Nous avançons lentement dans la file. Notre tour arrive enfin. Le Lorder placé de notre côté de la grille lève une main pour nous faire signe de nous arrêter. Il salue respectueusement maman, la fille d'un héros Lorder, en portant la main à son cœur, puis en la tendant vers elle. Son visage exprime sa contrition de devoir nous soumettre au même traitement que tout le monde.

Quand nous descendons de voiture, j'ai l'impression d'avoir des pieds en plomb au moment de franchir le portique. À mon passage, une alarme se déclenche et je suis au bord de la panique, avant de comprendre que c'est mon Nivo. Un Lorder équipé d'un détecteur manuel me prie de lever les bras et le promène sur mon corps. Il émet un signal sonore en passant au-dessus de mon Nivo et le garde me fait signe que je peux repartir.

C'est tout ? me dis-je. Je ricane intérieurement. N'est-il pas évident que la cachette idéale pour un objet métallique sur un Effacé est sur ou dans son Nivo ? Et s'il s'était agi d'une bombe ?

Nous remontons en voiture et descendons en spirale dans le parking souterrain de l'hôpital à la recherche d'une place. Je redeviens nerveuse : pourrai-je donner le change au Dr Lysander ? Je la vois tous les samedis. Elle inspecte et sonde mon esprit. Elle m'examine, à l'affût de failles par lesquelles je différerais d'autres Effacés.

Et je diffère tellement d'eux, à présent... comment vais-je me tirer de cette épreuve ?

Elle est intelligente, c'est même l'intelligence la plus brillante que je connaisse. Elle repère tout ce qu'on tente de lui dissimuler.

C'est facile, me souffle mon instinct : ne dissimule rien. Parle-lui de la terroriste enfouie en toi.

Oui, c'est la solution.

Je dois rester Kyla, la fille qu'elle connaît, et elle seule. Je me concentre donc sur Kyla.

— Kyla ? appelle le Dr Lysander sur le seuil de son bureau. Entre.

Je m'assieds face à son bureau en me réjouissant que la porte derrière moi soit fermée, car un Lorder monte de nouveau la garde dans la salle d'attente. Ils doivent être sur le qui-vive pour prévenir une nouvelle attaque.

Lors de la précédente, plusieurs semaines auparavant, le Dr Lysander a

été évacuée aux premiers signes alarmants. Elle a disparu avant que les terroristes lancent leur attaque meurtrière. Où les Lorders l'ont-ils donc emmenée pour qu'elle se soit volatilisée ainsi ?

Elle tapote un instant sur le clavier de son ordinateur, puis relève les yeux.

— Tu parais bien pensive, observe-t-elle. Peut-être pourrais-tu commencer par me raconter ce qui te tracasse.

Dis-lui la vérité, mais pas trop, me dis-je. Et mens à tes risques et périls.

— Je pensais à tout ce dispositif de sécurité par lequel nous sommes passées ce matin à l'hôpital, répons-je.

— Oh, je vois. Et ça t'inquiète ?

Aujourd'hui, à coup sûr.

— Oui, dis-je.

— Peux-tu me dire pourquoi ?

— J'ai l'impression qu'on va m'emmener et m'enfermer.

— Oh, oh, on n'a pas la conscience tranquille ? persifle-t-elle, puis elle rit, croyant n'avoir fait qu'une plaisanterie. Les Effacés ne font jamais rien de mal... ou presque : et Ben ? Mais si un Effacé ne représente aucun danger pour lui-même et pour autrui, pourquoi sommes-nous observés et surveillés de si près ?

Et moi, je suis différente des autres Effacés. Je l'ai toujours été et je le suis encore davantage désormais. Est-ce pour cette raison que le Dr Lysander est mon médecin ? Elle est célèbre, car c'est elle qui a inventé l'Effacement. Quand je vais la voir, je ne rencontre jamais d'autre patient dans la salle d'attente. Et, sans pouvoir préciser en quoi je suis différente, elle pressent que quelque chose ne va pas et tente de comprendre le comment et le pourquoi. Mais, malgré son intelligence, elle ne peut saisir les nuances de cette différence et tout ce qu'elle implique, ni soupçonner la bombe à retardement que je suis.

Une bombe comme celle qui a explosé dans le bus de Robert.

Cette idée me soulève le cœur.

— Que se passe-t-il, Kyla ? Dis-moi ce qui t'inquiète, reprend le docteur.

— L'attaque des terroristes à l'hôpital.

Elle incline la tête de côté et réfléchit à ma réponse.

— Tu y penses encore, n'est-ce pas ? N'aie pas peur. Je peux t'assurer que, désormais, tu es en sécurité ici. Le service de surveillance a pris de nouvelles mesures.

À son intonation, je devine qu'elle juge ces mesures et cette prudence excessives. Elle se trompe.

Sonde-la, me dis-je.

— Vous voulez parler des nouveaux portiques que nous avons dû franchir pour venir ici ?

— Ça et d'autres mesures, répond-elle. Des changements d'ordre technique. Maintenant, l'hôpital tout entier est protégé.

Comment ?

Je ne peux pas l'interroger sans éveiller ses soupçons. Les Effacés ne sont pas connus pour leur curiosité dévorante.

C'est à cet instant que je repère un changement. Le téléphone et l'interphone posés sur son bureau sont maintenant câblés. Son ordinateur aussi : le réseau de fils électriques qui en sort traverse la salle jusqu'à un angle, puis le mur de la salle. Ces dispositifs me paraissent curieusement désuets.

Le docteur recommence à pianoter sur son ordinateur, puis lève les yeux.

— J'ai reçu de ton lycée des rapports contradictoires, annonce-t-elle.

— Ah bon ?

— Apparemment, tu te montres tour à tour distante, malheureuse, joyeuse et débordante d'énergie, parfois dans l'espace d'une seule journée, commente-t-elle avec un demi-sourire. Pourrais-tu m'expliquer cela ?

— Je ne suis pas toujours moi-même, dis-je, et c'est la réponse la plus sincère que j'aie faite aujourd'hui.

— L'adolescence, ce n'est pas toujours facile, mais j'aimerais quand même te faire passer des scanners afin d'y voir plus clair. Peut-être la prochaine fois.

Si je fais un scanner, on risque de découvrir des changements dans les circuits de ma mémoire. Je dois à tout prix éviter les scanners !

Mais comment ?

Le docteur referme son ordinateur, croise les mains et se tourne vers moi.

— Kyla, as-tu réfléchi à ce dont nous avons parlé pendant nos dernières séances ?

— Que voulez-vous dire ? fais-je pour gagner du temps.

Elle hausse un sourcil.

— Nous parlions de différence. De déviance, de ce qui, en toi, sort de l'ordinaire. Tu m'as dit que tu y réfléchirais et que tu m'en parlerais.

Donne-lui un os à ronger, me dis-je.

Je déglutis.

— Parfois... j'ai l'impression de me rappeler certaines choses, je réponds. Des choses dont je ne devrais pas me souvenir.

Elle réfléchit à ma réponse.

— Ça arrive aux Effacés, affirme-t-elle. C'est humain d'avoir horreur du vide, de l'absence de mémoire accessible, et d'inventer des souvenirs pour la peupler. Néanmoins..., ajoute-t-elle après un instant de réflexion, raconte-moi tes souvenirs.

Sans l'avoir voulu, sans réfléchir ni choisir entre vérité et mensonge, je lui confie ce que je voulais à tout prix garder pour moi. Le Dr Lysander semble susciter les confidences.

— Je me souviens d'avoir joué aux échecs avec mon père, dis-je. Mon vrai père. Il y a longtemps de cela : mes mains étaient plus petites. J'étais bien plus jeune.

— Raconte-moi, répète-t-elle, et j'obéis. Je lui révèle tout. Le contact de la tour au creux de ma main. La sensation de chaleur et de sécurité à mon réveil.

— Ce n'était probablement qu'un rêve, commente-t-elle.

— Peut-être, mais c'était si précis que ça me paraissait réel.

— C'est parfois ainsi avec les rêves. En tout cas, je suis contente que tu n'aies plus de cauchemars.

Elle sourit, puis consulte l'horloge.

— Nous avons presque fini. Y a-t-il autre chose dont tu souhaites parler ?

Garde sa curiosité en éveil, me dis-je.

J'hésite, puis secoue la tête.

— Si, il y a quelque chose, insiste-t-elle. Raconte-moi.

— C'est juste qu'avant de faire ce rêve, j'ai vraiment joué aux échecs. Et je ne pouvais pas m'empêcher de prendre la tour dans ma main et de la palper.

Elle se penche vers moi.

— Tu avais envie de la toucher et de la tenir dans ta main ?

Je fais signe que oui.

— C'est intéressant. Peut-être le reste d'un souvenir tactile ? Il aurait pu provoquer ce rêve, qui n'est peut-être qu'une fabrication de ton inconscient, mais c'est quand même très intéressant.

— Je ne comprends pas : en principe, si un souvenir disparaît, c'est pour de bon ?

Je sais que je ne devrais pas insister, l'inciter à se concentrer sur ce sujet, mais je ne peux m'en empêcher. Je veux à tout prix savoir ce qu'il en est.

— C'est ce qu'on croit communément au sujet de l'Effacement, mais ce n'est pas tout à fait exact, explique-t-elle en se redressant. En réalité, ça se passe plutôt ainsi, Kyla : c'est ton accès conscient à ta mémoire qui est détruit. Les souvenirs sont toujours là, mais tu ne peux plus les retrouver.

Ils sont toujours là ? Oui, emprisonnés comme Ondée derrière un mur. Cela signifie-t-il que Lucy reste enfouie en moi et hurle pour être libérée ? J'en ai le frisson.

— Est-ce pour cela que certains souvenirs ressurgissent dans nos rêves ? Je ne pourrais donc pas y accéder à l'état conscient, mais seulement quand je dors...

Je m'interromps, car je n'aime pas le tour que prend cet entretien et j'ai peur de ce qu'elle risque de penser de moi. Les Effacés n'ont pas de souvenirs, à l'état de veille comme pendant leur sommeil... mais est-ce si sûr ?

— C'est plutôt rare. Il est bien plus probable que tes rêves soient le produit de ton imagination débordante, observe-t-elle en pianotant du bout des doigts sur son bureau. Nous ne ferons pas de scanners pour le moment. Et maintenant, sauve-toi.

C'est seulement quand je me retrouve à côté de maman, dans la voiture

qui s'éloigne de l'hôpital, que j'ose de nouveau réfléchir. Que s'est-il passé ? Le Dr Lysander voulait faire des scanners, et puis elle a changé d'avis un instant plus tard.

Si j'ai accès à d'anciens souvenirs et que le réseau de ma mémoire apparaît sur le scanner, elle sera obligée de prévenir la direction de l'hôpital et je serai liquidée.

Si elle découvre ce qui est allé de travers dans mon Effacement, c'est bien ce qu'elle est censée faire, non ? Je repasse mentalement en revue notre conversation, ce qui a été dit, ce qui a été passé sous silence, et les expressions de son visage. La seule conclusion à laquelle je parviens est qu'elle est curieuse.

Elle ne pourra plus m'observer si je suis morte, me dis-je. Or elle voudrait démonter mon mécanisme.

Le mécanisme d'une bombe à retardement...

Chapitre 15

À notre retour, je vois la voiture de papa garée devant la maison. Assis côte à côte sur le canapé de la salle de séjour, Amy et lui prennent le thé.

— Et voilà mes deux filles ! s'écrie-t-il tout sourire, la main tendue vers moi, et je m'approche de lui. Embrasse ton papa sur la joue, demande-t-il, et j'obtempère faute d'échappatoire.

Il paraît de bonne humeur aujourd'hui.

— Assieds-toi, Kyla. Je vais nous faire du thé, annonce maman, et elle disparaît dans la cuisine sans avoir embrassé son mari.

L'interrogatoire démarre.

— Alors, ce lycée, comment ça va ? demande papa.

— Bien.

— Qui est ce nouveau dont on m'a parlé ? interroge-t-il avec un clin d'œil.

Je jette à Amy un regard lapidaire qui signifie : Merci mille fois ! Mais elle sourit sans paraître comprendre le message.

L'idée qu'on ne doit pas répéter certaines choses n'a visiblement aucun sens pour elle.

— Quel nouveau ? dis-je.

— Cameron, bien sûr, répond Amy avec un petit sourire.

— C'est seulement un ami. Son oncle fait des gâteaux fantastiques.

— Au fait, si tu nous faisais un gâteau de temps en temps ? lance papa en direction de la cuisine. Maman ne répond pas, mais on l'entend poser brutalement des tasses à thé sur le plan de travail.

— Et toi, où étais-tu ? je reprends pour couper court à toute autre question.

— Oh, ici et là... le travail, tu sais ce que c'est.

Il sourit de nouveau et paraît très content, or tout ce qui le remplit de contentement me rend nerveuse.

Alors que maman apporte le thé, on entend frapper à la porte. Elle se détourne pour aller ouvrir, mais papa bondit de son fauteuil.

— J'y vais, dit-il.

Elle s'affale dans un fauteuil, les mains crispées sur sa tasse, tout sauf heureuse.

Sebastian dort sur le dossier du canapé. Quand je le soulève pour le poser sur mes genoux, il proteste sans se réveiller, puis s'affaisse. Les yeux de maman rencontrent les miens et elle m'adresse un demi-sourire : des bienfaits de la thérapie par le chat.

— Regardez qui nous rend visite ! annonce papa en revenant suivi de Cam. Je pousse intérieurement un grognement. Cam a vraiment le don pour arriver au pire moment.

Un casque de cycliste oscille au bout de son bras.

— Il fait un temps magnifique, déclare-t-il. Ça te dirait, une balade à vélo ? Si tu n'en as pas, tu peux prendre celui de ma tante.

Une petite évasion, pourquoi pas ?

Mais mieux vaut paraître neutre.

— Je crois que je ferais mieux de rester : papa vient juste de rentrer.

— Mais non, mais non, vas-y, proteste papa. Amuse-toi bien, ajoute-t-il avec un sourire, et toute son attitude exprime la gentillesse, la franchise et l'affection. Est-ce le même homme qui m'a menacée de me rendre aux Lorders après la disparition de Ben ?

— Tu peux prendre mon vélo, il est dans la remise, intervient maman. N'oublie pas de mettre un casque.

Papa nous accompagne jusqu'à la porte.

— Peux-tu sortir le vélo pour Kyla ? demande-t-il à Cam en lui montrant la remise sur le côté de la maison. Elle te rejoint dans une minute.

Cam sort, nous laissant seuls dans l'entrée, lui et moi. Va-t-il me donner un avertissement ?

Il sourit.

— Kyla, je crois que toi et moi, nous sommes partis du mauvais pied, déclare-t-il. Si j'ai pu te paraître trop dur, c'est parce que j'avais peur que tu n'aies des ennuis. Tu sais que je suis toujours disponible pour toi et prêt à t'aider en cas de besoin, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, je réponds, surprise.

Ça ressemble plus à papa tel qu'il était au début, à mon arrivée. Peut-être regrette-t-il de s'être laissé emporter ?

— Vas-y et passe un bon après-midi, dit-il en maintenant la porte ouverte.

— Je ne suis pas sûre de savoir faire du vélo, dis-je à Cam, mais quand j'empoigne le guidon et pousse la bicyclette vers la rue, j'ai l'impression que si.

Cam pose son vélo sur l'herbe pour tenir le mien, m'aide à monter en selle et m'accompagne à pied, une main posée sur le guidon, pendant que je pédale lentement sur le trottoir. Je ris, accélère et le sème. Puis je descends sur la chaussée.

Plus vite !

Mais je ralentis pour lui laisser le temps de me rattraper.

— Tu apprends vite ! commente-t-il.

J'éclate de rire.

— Voyons à quelle allure nous pouvons aller, dis-je, et je fonce.

C'est une journée froide et ensoleillée. Une rafale glacée de novembre me cingle le visage et le corps, mais je pédale assez vigoureusement pour me réchauffer. Je me sens libre !

Je ralentis juste assez pour que Cam puisse me suivre. Finalement, alors que nous arrivons au sommet d'une colline, il réclame une pause à grands cris. Je descends en roue libre jusqu'à un sentier un peu à l'écart de la route et m'arrête.

Il me rejoint, tout essoufflé.

— Tu n'es pas en forme, Kyla, mais en superforme ! s'écrie-t-il.

Je ris. Nous laissons nos vélos sur l'herbe et nous asseyons sur un mur en pierre croulant. Depuis ce point de vue, nous pouvons admirer la campagne de Chiltern qui s'étend dans toutes les directions : un paysage splendide, du moins à ce qu'on raconte.

Lucy a vécu dans la région des lacs, où il y avait des montagnes, et pas simplement des collines. Un jour, sans réfléchir, je l'ai dessinée avec un paysage de montagnes à l'arrière-plan. Pourtant, quand j'essaie de me représenter mentalement ces montagnes, je ne vois plus rien. Est-ce encore un souvenir enfoui en moi ?

— Tu es sûre que tout va bien ? demande Cam, qui m'observe avec curiosité, et je me demande depuis combien de temps je regarde dans le vide.

— Pardon. Oui, tout va bien.

Je le regarde, remarque que ses yeux plongent dans les miens et qu'il est tout proche de moi. Et je me rends compte que ça me plaît. Puis, soudain, cela me déplaît.

Je m'écarte un peu de lui et contemple de nouveau les collines en face de nous.

— Écoute, Kyla, reprend-il, je crois que nous avons besoin de parler.

— De quoi ?

— De Ben.

Ce mot me transperce.

— Que sais-tu de lui ? fais-je.

— Qu'il a disparu. Et, d'après les rumeurs, que vous sortiez ensemble, toi et lui. Que s'est-il passé ? Tu peux me le dire : ici, il n'y a pas d'oreilles indiscretes.

Je ferme hermétiquement les yeux. Une partie de moi meurt d'envie d'en parler, de tout raconter à Cam. Je sais qu'il comprendrait. Les Lorders ont bien emmené son père.

Mais une autre partie de moi, Ondée, me dit : Non. Ne te fie pas à lui. Ne te fie à personne.

Je secoue la tête, rouvre les yeux et dévisage Cam. Son regard exprime la déception.

— Enfin, si jamais tu as besoin de parler, je suis là, déclare-t-il. Et j'ai compris autre chose.

— Quoi ?

— Nous sommes amis, rien de plus. Ne t'en fais pas pour ça. Ça crève les yeux que tu as encore du chagrin à cause de lui. Je ne tenterai rien avec toi, si tu vois ce que je veux dire.

Je le regarde de nouveau et ne lis plus qu'une inquiétude amicale dans ses yeux.

À voir... Mais je décide de lui faire confiance jusqu'à nouvel ordre.

— Nous serons donc amis ? dis-je avec un sourire, et je lui tends la main.

Plus tard, cette nuit, la maison est silencieuse. Papa est reparti. Il a dîné avec nous, puis, après qu'Amy et moi sommes montées nous coucher, maman et lui se sont disputés dans la cuisine. Même s'ils n'élevaient pas la voix, on ne pouvait se méprendre à leur intonation. Puis le téléphone a sonné et il est parti.

J'éprouve une envie irrésistible de dessiner : l'hôpital, ses tours, le nouveau dispositif de sécurité à l'entrée prennent forme sur le papier. Je m'interroge sur l'ordinateur et les téléphones câblés. Maman a affirmé que son téléphone portable ne fonctionnait pas à l'hôpital ce jour-là, et quand je lui ai demandé si c'était le cas d'habitude, elle m'a répondu que non.

Mon Nivo possède bien ses propres secrets : l'appareil que m'a donné Nico aurait-il marché là-bas si je l'avais essayé ? Quand je fais tourner mon Nivo, je ne sens rien. Il reste aussi mort que depuis le retour de mes souvenirs.

Enfin, certains de mes souvenirs. J'observe ma main gauche, remue les doigts, ceux qui ont été brisés comme je l'ai moi-même été intérieurement. Une main, c'est une chose, mais que faut-il pour scinder une personne en deux ? La vision d'une brique me fait sursauter, puis serrer le poing.

Peut-être que si je n'avais pas retrouvé Lucy sur le site du SPD, mes souvenirs d'elle seraient restés enfouis. Nico en sait certainement plus que moi là-dessus, mais quelque chose me dissuade de l'interroger. Quand je l'ai fait à propos de Lucy, il m'a paru un peu bizarre. Il était visiblement surpris que je sache qui elle est, mais pas seulement : il y avait autre chose.

Il m'a déclaré avoir fait tout ça pour me protéger, parce qu'il tenait particulièrement à moi : c'est donc pour mon bien qu'il a été dur avec moi. Mais pourquoi tient-il particulièrement à moi ? Pourquoi s'est-il donné la peine de me rechercher jusque dans ma nouvelle vie ? Rien de ce que j'ai pu faire pour le LRU ne me paraît valoir de tels efforts. Il avait certainement une autre raison, que je dois découvrir.

J'hésite, puis me dis : pourquoi pas ? Je me glisse hors de mon lit et vais fermer la porte de ma chambre avant de presser l'interrupteur sous mon Nivo. Plusieurs secondes s'écoulent.

J'entends un minuscule déclic.

— Allô ? dit la voix de Nico.

Je sens un frisson d'excitation alors qu'il m'explique où le retrouver demain. J'ai ridiculement hâte de le revoir. J'ai l'impression qu'il ne m'en veut plus de lui avoir laissé Tori sur les bras. Il paraît joyeux et détendu, et je me sens soulagée jusqu'au moment où j'entends le rire de Tori à l'arrière-plan.

Chapitre 16

— Tu es sûre que ça ira ? demande maman, hésitante, devant la porte, un parapluie à la main car il pleut.

— Mais oui, vas-y.

Elle va déjeuner ce dimanche chez tante Stacey et ne rentrera pas de sitôt. Une amie l’emmène là-bas et elle apporte une bouteille de vin. Amy est partie pour la journée avec la famille de Jazz. J’ai donc une maison vide à ma disposition et, par conséquent, nul besoin d’en sortir en douce.

Je suis à l’étage, à la recherche d’un ciré, quand j’entends frapper à la porte.

Je jette un coup d’œil par la fenêtre en restant dissimulée. Cam.

Je risque d’avoir du mal à me débarrasser de lui. Comme la maison est sombre et silencieuse, j’attends sans faire de bruit. Il abandonne enfin et retraverse la rue.

Je roule les plans de l’hôpital que j’ai faits hier soir pour Nico, les enveloppe dans du plastique pour les protéger de la pluie et les enfouis dans une poche intérieure de mon ciré.

Après avoir mordillé un stylo, je laisse le message suivant : « Je suis allée me promener », au cas où maman ou Amy rentreraient plus tôt, pour éviter qu’elles ne s’inquiètent ou ne fassent des histoires.

— Tu es trempée, me dit Nico, et il me fait attendre sous la pluie pour prendre à l’arrière de la voiture une serviette qu’il étend sur le siège du passager.

Nous repartons et seule la musique diffusée à faible volume par la stéréo rompt le silence. De la musique classique. Je n’aurais pas cru que Nico l’appréciait, mais au fond, que sais-je de lui, de ses goûts personnels ?

— Tout va bien, Ondée ? demande-t-il.

— Oui. Je suis juste crevée : ces dernières semaines n’ont pas été de tout repos.

Il rit.

— Tu te ramollis, commente-t-il. Ce qu’il te faudrait, c’est un raid de

deux ou trois jours dans les bois.

— D'accord, si tu viens avec moi.

Il secoue la tête.

— Si seulement nous le pouvions..., fait-il. C'était le bon temps, hein, Ondée ? Avec les Chouettes.

Mes yeux s'ouvrent tout grands. Les Chouettes... c'était le nom de code de notre groupe. Est-ce pour cette raison que j'ai toujours été fascinée par ces oiseaux ? Que j'ai toujours envie de les dessiner et de les suivre dans leurs déplacements ? Des images affluent à ma mémoire.

Les Chouettes étaient les meilleurs !

Nous étions sept en tout. Non, huit, mais l'une d'entre nous est morte au cours d'un accident avec des explosifs, et je préfère chasser tout souvenir d'elle. Nous étions trois filles et quatre garçons. J'étais la plus jeune. Je n'avais pas encore quatorze ans quand j'ai rejoint ce groupe, et le plus âgé en avait quinze. Nous étions comme les doigts de la main : les meilleurs amis et les rivaux les plus acharnés. Nous avons perdu notre ancienne identité et choisi de nouveaux noms à notre arrivée. J'ai pris celui d'Ondée. Un visage surgit devant mes yeux, puis disparaît. Qui était ce garçon ? Mon meilleur souvenir, je le sais, jusqu'au jour où... où... quelque chose a mal tourné. Alors je n'ai plus eu qu'une envie : l'oublier. Mais que s'est-il passé au juste ? Mes souvenirs partent en fumée.

— Que leur est-il arrivé ? fais-je.

Il m'adresse un regard oblique.

— Certains ont été faits prisonniers, comme toi, et probablement Effacés. D'autres sont morts en mission. Veux-tu savoir qui... ?

— Non. Ne me dis rien.

— Ils sont morts en combattant pour leur idéal, commente Nico. C'est une belle mort.

Facile à dire quand on est vivant...

Nous courons nous mettre au sec chez Nico. Dès que je franchis le seuil, il m'empoigne.

— Ne mets pas d'eau partout, ordonne-t-il, et j'ôte mon ciré et mes bottes, mais je suis encore trempée et frissonnante.

Tori lit, lovée sur le canapé, bien au chaud et au sec. Ses écorchures et ses bleus sont moins visibles et ses cheveux noirs brillent.

— Salut, fait-elle avant de se replonger dans son livre.

Je ne sais jamais sur quel pied danser avec elle. Nous n'avons jamais été proches. Elle ne m'a jamais aimée, sans doute à cause de Ben. Mais comme j'ai risqué ma peau pour la sauver, je m'attendais tout de même à un meilleur accueil.

— Je dois passer quelques coups de fil. Si vous refaisiez un peu connaissance pendant ce temps ? lance Nico avant de sortir de la salle.

Je me perche sur le bord du canapé.

— Alors, comment ça va ?

Elle hausse les épaules.

J'essaie quelques autres sujets de conversation qui ne me mènent à rien. Je crois que j'ai envie de briser la coquille dans laquelle elle se dissimule. Je voudrais savoir comment elle s'est débarrassée de son Nivo. Après ce qui est arrivé quand j'ai coupé celui de Ben... J'en ai encore le frisson. Peut-être sait-elle comment survivre à cette opération. Peut-être sait-elle s'il a eu la moindre chance de s'en tirer vivant.

Ben : voilà le moyen de l'atteindre.

— Skye a survécu, dis-je.

Ses yeux s'agrandissent.

— La chienne de Ben ? Où est-elle ? demande-t-elle.

— Elle est...

Je m'interromps, car j'hésite à mentionner le nom de Mac.

— Elle est chez le cousin d'un ami.

— Ben adorait cette chienne, dit-elle, les paupières lourdes, puis elle rouvre les yeux tout grands et me dévisage. Ben m'aimait, ajoute-t-elle sur un ton de défi.

Cela ne servirait à rien de discuter, de lui répondre : « Non, c'est moi qu'il aimait », n'est-ce pas ? Elle souffre. Qu'elle garde donc les souvenirs qu'elle désire.

— Tu sais ce qui lui est arrivé ? je reprends.

Elle baisse la tête, puis fait signe que oui.

— Nico m'a raconté qu'il a coupé son Nivo et que les Lorders l'ont emmené. Je ne comprends pas pourquoi il a fait ça : il n'était pas du genre à contester l'ordre établi, ni à s'attirer des ennuis. Si j'avais été là, j'aurais pu l'en empêcher.

Je garde le silence, bien que ma conscience me tourmente, car j'ai peur de sa réaction si je lui révèle que j'étais avec lui ce jour-là. Nico ne lui en a sûrement rien dit, sinon elle m'interrogerait. Et elle ignore combien Ben et moi étions proches.

— Qu'a-t-il dit quand j'ai disparu ? demande-t-elle.

Je me souviens qu'au début, il ne semblait pas avoir compris qu'elle avait disparu, jusqu'au jour où je lui ai demandé où elle était. Alors il a essayé de le découvrir. Mais cela, elle n'a pas besoin de le savoir.

— Il est allé voir ta mère.

— Vraiment ? Et il t'a raconté ce qui s'est passé ?

J'hésite à répondre.

— Si tu sais quelque chose, dis-le-moi, je t'en prie, insiste-t-elle. J'ai besoin de savoir.

Elle serre ma main, qui est glacée. Elle nous enveloppe toutes deux dans sa couverture.

— D'accord, je réponds, et je m'adosse au canapé. Je sais quel supplice c'est de se poser des questions condamnées à rester sans réponses. Ben a demandé à ta mère où tu étais et elle lui a répondu que tu n'habitais plus ici.

D'après ce que j'ai compris, il a cru que tu étais partie vivre chez ton père à Londres. C'est bien ça ?

— Tu parles ! ricane-t-elle. Elle ne m'aurait jamais laissée m'approcher de lui. Et ensuite ?

— Elle lui a dit que tu avais été rendue.

— Rendue ? Curieuse façon d'exprimer la chose, commente-t-elle, et elle baisse la tête.

— Que s'est-il passé, Tori ?

— Une nuit que maman était sortie, ils sont venus me chercher. Je dormais, et tout à coup, j'ai été réveillée par deux Lords qui m'ont emmenée.

Je pose la main sur son épaule, mais elle se dégage.

— Elle a dit ça ? Que j'ai été rendue ? demande-t-elle, et ses yeux se remplissent de larmes.

— Je suis désolée. J'aurais mieux fait de me taire. Je suis désolée.

Elle se penche en avant et pose la tête sur ses genoux.

— Nous étions très proches, maman et moi, poursuit-elle. Quand je suis venue habiter chez elle, elle m'a habillée exactement comme elle. Et elle m'emmenait à toutes les soirées chez ses amies. Et puis, l'an dernier, elle a arrêté de le faire. J'ai eu l'impression qu'elle ne voulait plus être vue en ma compagnie parce que je l'éclipsais.

Comme une poupée avec laquelle elle n'aurait plus eu envie de jouer, me dis-je.

Tori secoue la tête et sa voix s'enfle de sanglots.

— Et moi, j'aimais être le centre de l'attention, reprend-elle. Je rivalisais avec ses amies. C'est ma faute, je n'aurais pas dû ! Mais même après ce qui est arrivé... j'espérais encore... je veux dire, je ne l'aurais jamais crue capable d'une chose pareille. Je me demandais si elle savait ce qui m'était arrivé, tu vois ? Je croyais qu'elle pleurerait parce que j'avais disparu, et... la salope ! ajoute-t-elle en lançant son livre à l'autre bout de la salle.

Elle rejette la couverture et se dirige vers la cuisine en boitillant.

— Tu veux du thé ? demande-t-elle.

— Euh, oui.

Elle pose brutalement les tasses sur le plan de travail. Nico surgit d'une porte au fond du couloir avec une expression bienveillante, signe de curiosité chez lui.

— Tout va bien ? interroge-t-il.

Mais ce n'est pas à moi qu'il parle. Il s'approche de Tori et pose une main sur son dos. Elle le regarde et je lis dans ses yeux qu'elle l'adore déjà.

Elle fait signe que oui.

— Ça va, merci, Nico, répond-elle. Tu veux du thé ?

— Plus tard. Quand tu auras fini, me dit-il, viens me retrouver dans mon bureau. Nous devons parler.

Et il disparaît dans le couloir.

Elle l'a appelé Nico. Il lui a donc révélé que John Hatten n'était pas son vrai nom. Comment est-elle parvenue à ce résultat ? Nico se méfie de tout le monde. Ce n'est qu'après des mois d'entraînement, après m'en avoir fait baver dans les bois, qu'il a commencé à me faire confiance.

Pourtant, Dieu sait pourquoi, il lui a révélé son vrai nom.

— Du sucre ? demande-t-elle.

— En fait, je n'ai pas vraiment soif.

— Comme tu voudras.

Elle laisse tomber ma tasse dans l'évier, sort de la cuisine, ramasse son livre et reprend sa lecture sur le canapé, une tasse de thé à la main.

J'ai encore une foule de questions à lui poser. Comment a-t-elle échappé aux Lords ? Qu'est-il arrivé à son Nivo ?

Mais elle est rentrée dans sa coquille. Le moment des confidences est passé.

Je frappe à la porte du bureau de Nico.

— Entre, dit-il.

J'ouvre la porte. Je vois un canapé et un bureau dans lequel un ordinateur est encastré. Je suppose qu'on peut le replier dedans, ni vu ni connu. C'est ingénieux. Je remarque des étagères chargées de livres de biologie, pour sa couverture de prof, sans doute.

Et, dans ce décor, Nico, qui me sourit.

— Montre un peu ce que tu as, dit-il.

Je tire de ma poche mes plans de l'hôpital. Il les déplie sur une table basse devant le canapé, sur lequel il me fait signe de m'asseoir à côté de lui. Il m'interroge minutieusement sur les lieux et sur les dispositifs de sécurité.

— Mais tu dois déjà savoir tout ça, dis-je.

— En gros, oui, mais la sécurité a été renforcée à l'entrée. Quoi d'autre ?

— Je crois qu'il y a du nouveau : on m'a dit qu'il y avait de nouveaux dispositifs techniques de protection.

— C'est tout ?

— Oui, mais maintenant, les téléphones et les ordinateurs sont équipés de câbles qui traversent les murs. Et le téléphone portable de maman ne fonctionne plus là-bas, alors qu'avant, ça n'arrivait jamais.

— Voilà qui est intéressant. On a peut-être installé un dispositif de blocage de signaux dans tout l'hôpital, ce qui rendrait inutile l'appareil que je t'ai donné.

— Et des télécommandes ?

Il me regarde plus attentivement, et je précise :

— Comme celles qu'on utilise pour faire exploser des bombes à distance.

— Mon astucieuse Ondée, commente-t-il avec un petit sourire. Tu as vu juste. Mais ce n'est rien dont nous ne puissions venir à bout d'une manière ou d'une autre, j'en suis certain.

— Il y a encore autre chose.

— Quoi ?

— Peut-être un passage secret. Pendant la dernière attaque, certains des Lorders ont évacué les médecins bien plus vite que la normale, comme par un tour de passe-passe.

— Très intéressant... Ouvre bien l'œil là-bas et tâche d'en apprendre le plus possible.

— D'accord.

— Peut-être pourrions-nous simuler une attaque – une simple menace – un jour où tu y seras. Comme ça, tu pourras observer tout ce qui se passe et peut-être découvrir du nouveau.

Le souvenir de la dernière attaque à l'hôpital me revient tout à coup. Je ressens un léger vertige, contre lequel je lutte. Des bombes. Des balles. La mort : la sensation de glisser sur du sang gluant qui coagule. J'en ai le cœur soulevé et je dois faire un effort pour respirer, pour me calmer, pour ne pas vomir.

— Ondée ! s'exclame-t-il en saisissant mes épaules. Tiens bon !

La pression ferme de ses mains et la chaleur qui m'envahit à travers mes vêtements humides dissipent le brouillard dans lequel je tâtonne. Tout redevient clair et net.

— Oui, je ferai ce que tu veux, tout ce que tu veux, c'est promis, dis-je.

— C'est bien. Ma précieuse Ondée !

Quand il me serre contre lui, je me sens réconfortée et toutes les questions que je voulais lui poser s'évanouissent.

Il me relâche.

— Bon, et maintenant, deux mots au sujet de Tori, reprend-il.

— Oui ?

— Elle pourrait nous être utile. Nous verrons comment en temps voulu. Elle est remplie de rage. J'ignore si elle pourra apprendre à la contrôler, à la canaliser, mais n'oublie jamais ceci : Tori est un facteur de risque et c'est toi qui l'as amenée ici. Si ça tourne mal, ce sera ta jolie tête qui portera le chapeau, conclut-il en m'embrassant sur le front. Bon, et maintenant, il doit être l'heure de te ramener chez toi.

Cette nuit-là, je repasse mentalement en revue tout ce qui a été fait et dit au cours de la soirée, et je me sens toujours aussi perplexe.

Pourquoi ai-je une telle importance pour Nico et pour ses projets ? Pourquoi ne lui ai-je pas posé les questions que je voulais lui poser ? J'ai l'impression qu'en sa présence, je n'ai plus aucune volonté.

Et, au souvenir de l'attaque dont j'ai été témoin à l'hôpital, j'ai failli perdre la tête. Même maintenant, je ne peux y penser sans avoir la nausée et frôler la panique. Tout ce sang... mais au contact de Nico, en l'entendant prononcer mon nom, Ondée, tout s'est dissipé. J'ai retrouvé mon calme et mon sang-froid.

Je sais que la voie choisie par Nico est la bonne. C'est également la

mienne. C'est vrai qu'il peut se montrer cruel. Il n'accorde aucune valeur à la vie – celle des Lorders, celle d'innocents, et même celle de ses compagnons d'armes. Qu'a-t-il dit ce jour même ? Ceux qui sont morts pour notre cause ont eu une belle mort.

Et Ben ? A-t-il eu une belle mort en essayant d'échapper à l'existence toute tracée pour lui par les Lorders ? Je tressaille à cette idée, car une partie de moi refuse toujours d'envisager sa mort, tandis que l'autre est ravagée de douleur.

Sur ma table de chevet est posée une tour de jeu d'échecs. À mon retour cet après-midi, la maison était encore vide. Comme je ne tenais pas en place, j'ai rôdé au rez-de-chaussée et découvert sur une étagère un jeu d'échecs poussiéreux. Il est moins beau que celui de Penny, ses pions sont en plastique et non en bois. Mais j'ai quand même saisi l'une des tours et je l'ai serrée dans ma main. Ce contact avait quelque chose d'apaisant. J'ai gardé la tour dans ma poche après le retour de maman et d'Amy et pendant le dîner, en la tâtant de temps à autre pour m'assurer de sa présence.

Maintenant, je la prends sur la table de chevet et je la serre dans ma main.

Je cours. Le sable glisse sous mes pieds à chaque pas, mais je file comme le vent. La terreur me donne des forces que je n'ai pas en temps normal. Je cours, mais tout a ses limites. Mes forces s'épuisent.

— Plus vite !

Je trébuche et m'étale, à bout de souffle. Je reste recroquevillée sur le sol.

Il essaie de me remettre debout, mais je secoue la tête.

— Je ne peux pas ! Va-t'en ! Sauve-toi ! crie-je, pantelante.

— Non, je ne t'abandonnerai jamais, répond-il, et il me prend dans ses bras. Des bras dans lesquels je me sens au chaud et en sécurité pour la première fois depuis très longtemps, mais seulement l'espace de quelques secondes.

Ce qui nous poursuit se rapproche.

On l'arrache à moi. La chaleur a disparu et je ne ressens plus que le froid.

Je hurle.

J'ouvre les yeux aussi grands que possible. Il fait sombre et je n'entends que le battement frénétique de mon cœur. Pas de mouvement ni de bruit de pas indiquant que j'ai hurlé dans mon sommeil comme cela m'arrive parfois. Personne ne vient me réconforter.

J'ai mal à la main gauche, dont les doigts repliés sont si crispés que je ne peux pas ouvrir le poing. Tandis que les battements de mon cœur s'apaisent, je desserre les doigts un à un.

Sur ma paume repose la tour. Je l'ai serrée si fort que ses créneaux ont

entaillé ma peau, y laissant un cercle parfait de six empreintes qui se remplissent de minuscules gouttes de sang.

J'ai souvent fait ce cauchemar, mais cette fois-ci, il a changé.

Au début de ce rêve, quand je cours, affolée, les détails ont toujours la netteté du cristal : je sens l'écoulement du sable sous mes pieds, ma respiration saccadée et la terreur qui m'éperonne au-delà de mes forces. Mais ensuite, après ma chute, tout se transforme.

Autrefois, tout se brouillait. À ce moment-là, je me sentais toujours terrifiée, mais les détails devenaient lointains et irréels. Et puis quelqu'un me hurlait de ne jamais rien oublier et de construire un mur – le mur de brique, représentation concrète de ce qui dissimule Ondée en moi. Tout cela remonte-t-il à ma capture et à mon Effacement ? Sinon, qu'y aurait-il eu d'aussi effrayant ?

Mais cette nuit, le rêve a changé : tout est resté bien net jusqu'à la fin. L'homme à mes côtés était également différent. Il ne hurlait pas, il me serrait dans ses bras et je m'accrochais à lui jusqu'à ce qu'on me l'arrache. Mes yeux étaient hermétiquement clos, mais je sentais le grain du sable et le vent froid et salé de l'océan. J'entendais le martèlement de mon cœur et le fracas des vagues. Tout était d'une réalité palpable.

Qui était l'homme qui courait avec moi et me jurait de ne jamais m'abandonner ? L'éternité de ce jamais n'a duré que quelques secondes. On me l'a arraché alors qu'il venait de prononcer ces paroles. Que lui est-il arrivé ? Et à moi ? Que s'est-il passé ensuite ?

La peur subsistant de ce rêve se mue en frustration, puis en fureur. Je frappe mon matelas du poing. Pourquoi ne puis-je me rappeler ce qui s'est vraiment passé maintenant que des souvenirs me reviennent ? Pourquoi ?

Il me manque encore tant de mon passé... Je me sens vide. Soudain épuisée, je m'affaisse sur mon lit et des larmes roulent sur mes joues sans que je me donne la peine de les essuyer.

Chapitre 17

Une vibration sourde à mon poignet me tire de mon sommeil, me laissant désorientée. Est-ce mon Nivo ? Non, il ne fonctionne plus. Les yeux plissés, je lis les chiffres dans l'obscurité : 5,6. Même si mon Nivo fonctionnait, ces chiffres ne seraient pas assez bas pour le faire vibrer.

Il recommence à vibrer. J'ai compris : c'est l'appareil fixé sous lui. Un appel de Nico ? Je sens un fourmillement d'excitation et de nervosité dans mon ventre.

Je presse à tâtons l'interrupteur caché sous mon Nivo.

— Allô ? dis-je à voix basse.

— Tu y as mis le temps, répond Nico d'une voix tendue.

— Je suis désolée, je n'avais pas compris que c'était toi.

Très astucieux, cette sonnerie qui fait le même bruit que mon Nivo. Personne ne peut rien soupçonner sans avoir vu les chiffres élevés du Nivo.

— On peut parler tranquillement ? reprend Nico.

— Oui.

La maison est sombre et silencieuse. Tout le monde dort, sauf Sebastian et moi. Le chat s'éloigne de toute l'étendue du lit en observant mon poignet à distance respectueuse comme si un danger le guettait.

— Nous avons un problème, annonce Nico.

— Lequel ?

— Tori a disparu.

— Quoi ?

— J'avais une réunion et, à mon retour, il y a un instant, elle avait disparu. Elle paraissait plutôt calme, jusqu'à ton passage. De quoi avez-vous parlé ? Où crois-tu qu'elle a pu aller ?

Nico essaie de se maîtriser, mais une note d'exaspération vibre dans sa voix. Quoi que Tori fasse, j'en serai tenue pour responsable. Quoi qu'elle révèle, sous la contrainte ou non, sur les endroits où elle est allée et sur les personnes qu'elle a vues. C'est ma faute si elle s'est retrouvée chez Nico.

— Je ne sais pas. Nous avons parlé de Ben et de son chien, je crois que c'est à peu près tout.

Il jure.

— Si tu as la moindre idée, appelle-moi, dit-il.

Cette phrase est suivie d'un bref déclic, et le silence retombe.

Je reste allongée, les yeux au plafond. Où est-elle passée ? J'essaie de me rappeler le peu que nous nous sommes dit la veille. Tori était en lutte constante contre ses émotions. Elle s'est montrée vulnérable seulement quand elle m'a parlé des Lorders qui l'ont emmenée et de sa mère.

Je me redresse et m'assieds dans mon lit. Je lui ai raconté que sa mère avait affirmé à Ben qu'elle avait été rendue aux Lorders. Tori lui en voulait terriblement. Elle est allée retrouver sa mère pour l'affronter, cela me paraît évident. *Appelle Nico !* me dis-je.

C'est ce que je devrais faire, mais je suis déjà debout, en train de prendre des vêtements dans des tiroirs et de m'habiller dans le noir.

C'est moi qui ai provoqué ces ennuis. C'est donc à moi d'y remédier, mais pas à la manière de Nico.

Avec précaution et sans bruit, je descends l'escalier et sors de la maison. Je vais prendre la bicyclette de maman dans la remise. La porte claque quand je la referme et, de frayeur, mon cœur bondit et se met à battre violemment. Mais aucune lumière ne s'allume et aucun rideau ne bouge.

Je n'ai pas le temps de me montrer discrète. Je dévale la rue en espérant que personne ne me verra.

Un jour que nous courions ensemble, Ben m'avait montré la rue où habitait Tori : vu de ma maison, c'est de l'autre côté du bâtiment où se tiennent les réunions de Groupe des Effacés. Il m'avait dit que c'était la grande maison au bout de la rue. J'espère que ça me suffira pour la retrouver.

Si Nico connaît son adresse, me souffle ma voix intérieure, c'est là qu'il ira en premier.

Et s'il ne la connaît pas encore, il ne tardera pas à la dénicher. J'accélère.

La nuit autour de moi n'est plus qu'un flou étiré par la vitesse. Si elle est là-bas, je sais pourquoi. Elle avait espéré que sa mère pleurerait sa disparition et se demanderait ce qui lui était arrivé, et j'ai réduit cet espoir à néant. C'était vraiment stupide de ma part ! Elle voulait aussi savoir comment Ben avait réagi à sa disparition. Il parlait souvent de Tori, en tout cas assez pour me rendre jalouse. Est-ce pour cette raison que je n'en ai rien dit à Tori ?

En arrivant dans sa rue, je ralentis et tente de reprendre mon souffle après cette course folle. Il est plus de minuit, mais la grande maison au bout de la rue est illuminée. Des voitures sont garées un peu partout et un piano invisible égrène ses notes à l'arrière-plan. Certains des invités se sont égaillés sur la pelouse et des voix et des rires résonnent. Je laisse ma bicyclette au milieu des buissons et m'approche furtivement, dissimulée dans l'ombre. Trop d'yeux risquent de me repérer, du moins cela a-t-il probablement arrêté Tori : elle n'est quand même pas assez folle pour entrer dans la maison avec tout ce monde ?

La rue prend fin après cette grande maison. Je remarque un panneau indiquant un chemin et des bois. C'est là qu'elle se sera cachée.

Je me glisse derrière les haies de jardins de l'autre côté de la rue, en espérant que, malgré le brouhaha de cette soirée, les voisins ne sont pas postés à leurs fenêtres.

Tori est bien visible au milieu des arbres noirs qui dominent son ancienne maison. Elle porte un sweatshirt à capuche bleu pâle presque phosphorescent dans les ténèbres. Je grimpe à l'arbre, m'assieds à côté d'elle et lui touche le bras. Elle sursaute, se retourne et me reconnaît. Puis elle se détourne pour observer sa maison.

— Il faudra que tu apprennes à t'habiller pour ce genre de sorties, dis-je.

Elle ne répond pas, les yeux fixés sur la maison. Je suis son regard et vois un groupe d'une demi-douzaine de personnes qui bavardent et rient.

Il n'y a qu'une femme, tous les autres sont des hommes en smoking. Elle doit grelotter dans cette robe noire moulante, les bras nus. La tête renversée, elle rit à ce que l'un des hommes vient de dire.

— C'est elle ? fais-je dans un murmure.

Tori acquiesce.

Comme Tori, elle est splendide. Toutes deux ont de longs cheveux noirs. Avait-elle commandé une Effacée à sa ressemblance ? J'ai effectivement entendu dire que certaines personnes se font livrer ainsi un fils ou une fille, comme un objet de marque. Il se peut qu'en grandissant, Tori ait commencé à éclipser sa mère, comme une copie d'elle plus jeune et plus belle.

— Que fais-tu ici, Tori ?

Elle ne répond pas. Je saisis sa main, qui est glacée.

— Viens, allons-nous-en, lui dis-je. Il n'y a plus rien qui te retienne ici.

Elle ne réagit pas. Elle regarde dans le vide, droit devant elle. Et puis une larme glisse sur sa joue.

— Tori ?

— Il fallait que je la voie, c'est tout. Je voulais qu'elle me dise pourquoi elle m'avait rendue, je voulais l'entendre prononcer ces mots et savoir comment elle allait se justifier.

— Il y a du monde, aujourd'hui.

— Oui. Ce serait peut-être encore mieux, devant tous ses amis. Tu imagines sa tête ?

— Les Lorders te reprendraient.

Elle cille.

— Ça vaudrait peut-être la peine de courir le risque, fait-elle.

Je la tire par la main.

— Viens avant qu'on soit repérées, dis-je.

Elle s'arrache à la contemplation de celle qui a été sa mère.

— Qu'ai-je fait de mal ? demande-t-elle, et une nouvelle larme glisse et rejoint la première sur sa joue.

Je secoue la tête.

— Rien. Rien du tout.

Elle se laisse entraîner et obéit quand je lui dis de se pencher et de se faufiler le long des haies pour rester invisible.

Nous rejoignons l'endroit où j'ai laissé ma bicyclette.

— Viens, je vais te conduire, dis-je.

Elle s'assied sur la selle et je pédale debout, les jambes endolories après la cavalcade de tout à l'heure.

— Où allons-nous ? demande-t-elle à mon oreille.

— Chez Nico. Chez qui d'autre pourrions-nous aller ?

— Il va être furieux.

— Il l'est déjà.

À notre arrivée, Nico n'est pas là. La maison est fermée à clef, mais Tori connaît la combinaison de la porte d'entrée et nous sommes bientôt à l'intérieur.

Elle tremble de tout son corps. Je vais chercher le whisky et lui verse un verre, dont je bois une gorgée un instant plus tard.

Et puis j'appelle Nico pour lui dire où nous sommes.

Tori dort à poings fermés sur le canapé.

— Qu'est-ce que tu lui as donné ? dis-je à Nico.

— Un calmant. Ça l'assommera pour une journée, le temps que je réfléchisse à la marche à suivre, répond-il avec froideur. Nous avons frôlé le désastre. Tu aurais dû me dire où elle était dès que tu l'as su.

— Je n'en étais pas sûre. Je l'ai seulement deviné.

— Tes déductions sont bonnes, Ondée, mais tu aurais quand même dû me prévenir.

Il s'approche de moi. Comme il est bien plus grand, il baisse les yeux vers moi, et je dois résister à une envie de reculer.

Mais je ne bouge pas.

— C'était ma responsabilité, dis-je. C'était à moi de régler ce problème. Que comptes-tu faire d'elle ?

Il soutient mon regard un bref instant, puis hoche la tête comme s'il s'adressait à lui-même.

— Je crois encore qu'elle peut nous être utile, répond-il. D'ici là, il faut la reloger dans une planque plus sûre. Mais que dois-je faire de toi ? demande-t-il avec un soupir, puis ses lèvres se retroussent en un semblant de sourire sans que son expression perde de sa froideur.

— Je suis désolée, Nico. Je voulais seulement tout arranger : ce qui est arrivé, c'est ma faute.

Il m'observe pendant quelques secondes, puis son regard s'adoucit. Il pose les mains sur mes épaules, m'attire à lui et je me blottis contre lui. J'ai peur de remuer, de respirer, de faire quoi que ce soit qui risque de gâcher cet instant.

— Ton cœur bat vraiment vite, dit-il enfin, puis il m'écarte de lui et plonge les yeux dans les miens. Je ne suis pas en colère contre toi, Ondée. Du moins, pas comme tu le crois.

Le soulagement m'envahit en entendant ces paroles.

— C'est vrai ? fais-je.

— Oui. J'ai eu peur, c'est tout.

— Toi, peur ?

Ces mots sonnent faux. Nico n'a peur de rien.

Il esquisse un sourire.

— Oui, répond-il. Même moi, j'ai parfois peur. J'ai eu peur qu'il ne t'arrive du mal. Et si tu avais été arrêtée ? Tu aurais dû me dire où elle était afin que je puisse régler ce problème. Tu dois rester en sécurité, Ondée. J'ai besoin de savoir que tu l'es.

Je le dévisage, stupéfaite.

— Je suis désolée, dis-je.

— Tu n'as pas à l'être. C'était très courageux de ta part, mais promets-moi de ne plus voler au secours de quelqu'un sans me prévenir. C'est d'accord ?

— C'est d'accord.

— Une dernière chose avant que tu t'en ailles : ces plans de l'hôpital que tu as dessinés sont merveilleux, mais je veux aussi des portraits du personnel. Je sais que tu peux les dessiner. Je veux les visages de tout le personnel de l'hôpital, les infirmières, les médecins et le personnel de surveillance. Tous ceux avec qui tu es en contact ou avec qui tu l'as été par le passé.

— Que vas-tu faire d'eux ?

Il ne répond pas et je me rappelle l'infirmière tuée lors de la dernière attaque du LRU à l'hôpital, et son sang répandu sur le sol. J'en ai le cœur soulevé. S'il est possible de reconnaître le personnel y compris à l'extérieur de l'hôpital, tous ses membres deviendront une cible plus facile.

— Tu le sais très bien, Ondée, répond-il enfin. Ne gaspille pas ta sympathie pour des serviteurs des Lorders. Rappelle-toi dans quel camp tu es. Réfléchis bien à ceci : si tu n'es pas avec nous, tu es avec les Lorders et tout ce qu'ils représentent. Dans ce cas, tu aurais aussi bien pu livrer Tori aux Lorders, enlever Ben et l'éliminer, ou allumer l'incendie dans lequel ses parents ont brûlé vifs. Penses-y, Ondée. Et maintenant, sauve-toi.

De retour à la maison, j'ai la sensation que mes pieds glissent et cherchent frénétiquement une prise sur une longue pente sablonneuse. Nico veut des visages, mais les lui livrer reviendrait à condamner à mort les infirmières et les médecins de l'hôpital.

Mais ils ne sont pas innocents !

Non, sûrement pas : ils m'ont Effacée et ils en ont Effacé bien d'autres. Ils portent toute la responsabilité de ce qui est arrivé à Ben.

Ils obéissent aux ordres, et je sais que ce n'est pas une justification !

Pourtant, certains sont gentils, et même mieux que cela. Mais que puis-je faire d'autre ? Nico a raison : ils sont tous complices.

Je ne peux pas dormir. J'étales des feuilles à dessin autour de moi. Dès que mon crayon effleure le papier, un visage, celui d'une personne réelle, apparaît et me rend mon regard. J'ai dessiné les cheveux gris broussailleux de Sally, l'infirmière du dixième étage. J'étais à cet étage, et c'était l'une de celles qui s'occupaient de moi au début. Elle riait toujours. Elle m'a parlé de son petit-fils qui venait de naître et montré sa photo.

Il se peut qu'un jour, il soit en danger. Son petit-fils – comment s'appelait-il ? Brian, Ryan, un nom de ce genre – dira ou fera peut-être un jour quelque chose qui déplaira aux autorités. Sally se sacrifierait-elle pour lui ? Puis-je prendre cette décision à sa place ? Pour son petit-fils et tous les autres enfants et petits-enfants dont l'existence est délimitée, contrôlée et menacée par les Lorders.

Je dessine toujours, incapable de m'arrêter, comme envoûtée.

Chapitre 18

— Kyla ? Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Kyla ? Kyla...

— Pardon, qu'est-ce que tu disais ? je réponds à Cam, car je me rends compte que j'entends prononcer mon nom depuis un instant. Je mangeais mon sandwich, perdue dans mes pensées, et sa voix était un bruit de fond apaisant.

Cam feint de me foudroyer du regard.

— Un simple oui ou non fera l'affaire, déclare-t-il.

— Hum, voyons un peu : si c'est du gâteau que tu m'offres, je devrais répondre oui. Mais tu aurais aussi bien pu me proposer n'importe quoi.

— Alors, c'est oui ou c'est non ?

— Euh... c'est oui !

— C'est d'accord : je passe te prendre à dix heures.

— Pour quoi faire ?

— Une balade, demain.

— Et le lycée ?

Il agite une main devant mes yeux.

— Il y a décidément quelque chose qui cloche avec ta mémoire, persifle-t-il, mais il blêmit en mesurant la portée de ces paroles. Je suis désolé... ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ne t'en fais pas. Il y a effectivement quelque chose qui cloche avec ma mémoire. C'est l'un des effets secondaires de l'Effacement.

Sans parler du reste, évidemment.

— Mais c'est seulement pour ton passé, non ?

— Tout juste. Quand je suis attentive, ma mémoire à court terme fonctionne.

— Quelle impression ça fait ?

— Quoi ?

Il hésite.

— Pardon, reprend-il. Oublie ce que je viens de dire.

— Décidément, il n'y en a que pour ma mémoire !

— Oh ! pardon, je...

Devant son air abattu, je prends pitié de lui.

— Je plaisantais, dis-je. Vas-y, pose-moi ta question. Ça ne me dérange pas.

— Quelle impression ça fait de ne pas avoir de souvenirs ?

— Eh bien, au départ, c'est plutôt bien, parce que tu ne peux plus faire la différence et que tout le monde à l'hôpital est dans le même état que toi.

— Et ensuite ?

Je fronce les sourcils.

— Pour moi, les difficultés ont commencé à ma sortie de l'hôpital, dis-je. Je voulais savoir ce qu'il m'était impossible de savoir. Dans ces moments-là, on a l'impression de faire du remplissage, parce qu'il y a trop de vide à combler. Et ensuite, on ne peut plus distinguer le réel du reste.

— La plupart des Effacés paraissent très contents de leur sort.

Je ris.

— C'est vrai, dis-je. On bricole nos paramètres de bonheur, comme tu le sais sûrement. Et les Effacés ont intérêt à rester heureux, pour empêcher leur Nivo de vibrer et de les faire partir dans les pommes pour un oui ou pour un non.

— Être heureux et oublier ne me paraissent pas si mal comme programme, commente-t-il calmement.

Pense-t-il à son père ? Je m'adosse au banc et réfléchis un instant. Je serais sans doute plus heureuse si je ne me souvenais de rien, si je n'étais pas poursuivie par l'image de Lucy et de ses doigts brisés et si les souvenirs d'Ondée ne refaisaient jamais surface. Mais dans ce cas, les Lorders auraient gagné la partie.

— L'ennui, quand on refoule ses émotions négatives pour rester stable, c'est que finalement on ne sait plus ce qu'on ressent, confié-je. Plus rien ne paraît réel. Peut-être vaudrait-il mieux oublier certaines choses, mais c'est vraiment frustrant de rechercher en vain des souvenirs qu'on voudrait garder !

Pour quelqu'un d'aussi bavard que lui, Cam paraît attentif. Quelque chose en lui me pousse à tout lui révéler.

— C'est quand même sympa d'avoir un jour de congé en l'honneur de ton infirmité, déclare-t-il.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu te paies ma tête ou tu as vraiment oublié ?

Je fais mine de lui envoyer un coup de poing qu'il esquive.

— Accouche !

— Demain, le lycée est fermé : c'est le Jour du Souvenir, répond-il.

Notre professeur principal a organisé une réunion sur ce thème cet après-midi. Il s'étend pendant plusieurs minutes sur le sens de cette commémoration : elle rend hommage à ceux qui ont combattu et qui sont morts pour ce pays au cours de guerres si anciennes que presque plus personne ne s'en souvient aujourd'hui. Le nombre de ces morts est hallucinant, même si la population du Royaume-Uni a diminué depuis.

— Et de quoi d'autre devons-nous nous souvenir ? demande-t-il, mais, sans attendre la réponse, il éteint la lumière et un film est projeté dans la salle. Des images effrayantes remplissent l'écran. Des foules déchaînées ravagent et détruisent tout sur leur passage. Ce sont les émeutes estudiantines des années 2020.

On brise des vitres, on pille des magasins et on allume des incendies. Une fille plus jeune que moi est enlevée, hurlante, par un groupe d'adolescents vêtus de sweatshirts à capuche, et la suite est facile à deviner même si on n'en voit rien. Un vieil homme est jeté à terre et piétiné, un enfant arraché aux bras de sa mère.

Je ferme les yeux pour ne plus voir ces scènes. Un souvenir ressurgit : Nico. Il nous avait montré ce film ! Je m'en souviens. Et il nous en avait projeté un autre ensuite.

Ceux qui gouvernent modifient la représentation de l'Histoire à leur gré...

C'est ce qu'il nous a dit. Les Lorders ont rassemblé tous les témoignages d'émeutes et de destructions qu'ils ont pu recueillir et contraint la population à les regarder. Ils n'ont pas projeté le deuxième film de Nico, qui montre les Lorders – ou la police, comme on les appelait alors – frappant les étudiants. Ce sont ces exactions qui ont provoqué les émeutes, avec leur cortège de blessés et de morts, mais les Lorders ont seulement gardé les films où eux-mêmes n'apparaissent pas pour faire croire que les émeutiers étaient responsables de tout.

Bien sûr, les étudiants n'étaient pas complètement innocents, puisqu'ils ont causé des destructions et agressé des personnes. Beaucoup méritaient des châtiments, sans compter les criminels et les bandes armées qui se sont joints aux émeutes pour piller et tuer.

Mais tous les torts n'étaient pas d'un seul côté, et je me demande comment l'Histoire serait réécrite si les combattants du LRU l'emportaient sur les Lorders. Pour commencer, on ne les appellerait plus les TAG. Ils deviendraient pour tout le monde le LRU, un nom plus engageant, débarrassé de la notion de terrorisme.

Je sens la lumière revenir à travers mes paupières et rouvre les yeux. Tout le monde est silencieux, stupéfié par la violence de ces images, bien qu'on projette sûrement ce film tous les ans.

Dans quelques semaines, le 26 novembre, on célébrera le Jour à la Mémoire d'Armstrong : cette année, vingt-cinq ans se seront écoulés depuis la mort du premier ministre des Lorders et de sa femme, les parents de ma mère. Ils ont été tués alors qu'ils se rendaient à leur maison de campagne à Chequers, pour le cinquième anniversaire de leur accession au pouvoir.

Les Lorders gouvernent ce pays depuis trente ans. Notre professeur nous parle des célébrations prévues.

Les célébrations d'un pouvoir qui manipule et détruit les esprits.

— Tu es bien silencieuse, aujourd'hui, commente Jazz en m'observant dans le rétroviseur tandis que nous arrivons au village.

— Mais je vais bien, merci.

Jazz et Amy s'embrassent et je me glisse dans la maison.

Amy se change en vitesse pendant que je lui prépare une tasse de thé. Je la lui tends quand elle redescend.

— Merci, Kyla, dit-elle. Tu es sûre que tout ira bien ?

— Mais oui, ne t'en fais pas. Vas-y.

Elle sort et remonte en courant la rue menant au cabinet du médecin.

La maison est trop silencieuse et mes pensées trop sombres pour que je puisse rester seule. J'erre d'une pièce à l'autre avant de m'asseoir avec mon cahier à dessin. Personne ne rentrera avant deux heures environ. Je voudrais dessiner mais, au lieu de me mettre au travail, je sors mes dessins de la nuit dernière, ceux de Sally et de ses collègues. Je pousse un soupir à leur vue.

Qu'est-ce que cela révèle de moi et de mes engagements ? Suis-je trop faible pour faire ce que je tiens pour juste, uniquement parce que c'est difficile ? Et je dois tout à Nico. Après tout ce qu'il a fait pour me sauver et pour me protéger, je ne peux pas lui refuser mon aide.

Mais si je lui remets ces dessins, que deviendront ceux que j'ai dessinés ?

Je ne ferai pas de portraits cet après-midi. L'hôpital : voilà ce que je choisis. J'ai déjà donné des plans à Nico, mais quelque chose me tracasse encore. Le Dr Lysander a disparu à une vitesse hallucinante pendant cette attaque. L'hôpital doit avoir une issue secrète, mais où ? Je commence à dessiner le couloir de son bureau.

Je suis si concentrée que je n'entends presque pas frapper à la porte au rez-de-chaussée. Je pose mon crayon et vais jeter un coup d'œil par la fenêtre. C'est un livreur avec un énorme bouquet. Peut-être un cadeau de papa pour se réconcilier avec maman ?

Je dévale l'escalier et ouvre la porte.

— C'est pour une livraison. Je suis bien chez O'Reilly ? demande le livreur.

— Vous vous êtes trompé d'adresse. Il n'y a personne de ce nom au village.

Il tire un papier de sa poche et l'examine.

— Janet O'Reilly n'habite pas ici ? insiste-t-il.

— Non, désolée.

Il lève les yeux au ciel.

— Désolé de vous avoir dérangée. Pouvez-vous me dire quelle heure il est ?

Je consulte ma montre, il se rapproche comme pour y jeter un coup d'œil et me glisse un papier dans la main. Puis, après m'avoir adressé un clin d'œil, il s'en va.

Je rentre, referme la porte et déplie le papier.

— Rendez-vous au point de vue du sentier au-dessus du village. C'est

urgent. Détruis ce message. A.

A pour Aiden ? Mes pieds sont comme rivés au sol. Je relis le message, opprimée. Mac allait demander à Aiden de scanner mon dessin de Ben pour le poster sur le site du SPD. Et maintenant, Aiden veut me voir.

Ben ! Ils ont sûrement des nouvelles de Ben !

Je déglutis péniblement. Ces nouvelles peuvent être bonnes ou mauvaises. Plus probablement mauvaises, mais dans ce cas, Aiden aurait pu me contacter par l'intermédiaire de Mac, non ? Or il est venu jusqu'ici...

Je monte l'escalier quatre à quatre, échange mon uniforme du lycée contre un jean et des bottes, puis ressors en courant. J'ose espérer...

Je réprime mon envie de courir et me force à traverser le village à une allure normale, comme si je partais seulement en balade.

Je ne vois personne au début du sentier. J'hésite un instant, car j'entends encore l'écho des avertissements que maman m'a donnés de ne pas me risquer seule dans ce genre d'endroit. Mais je n'ai plus peur depuis que mes souvenirs sont revenus. Je sais me défendre.

Je pars en courant, passe devant des champs et des haies, puis au milieu d'arbres quand le sentier commence à monter. L'air est froid et pur, le soleil d'après-midi bas au-dessus de l'horizon. Quand j'approche du point de vue, je ralentis et continue au pas. Maintenant, j'ai peur d'entendre ce qu'Aiden va me dire. Pour l'instant, je peux encore espérer que ce sera ce que je veux. Dès qu'il aura parlé, il n'y aura plus d'échappatoire.

Je ralentis, puis marche doucement et sans bruit dans l'ombre des arbres et prends le dernier virage avant le point de vue. La tête d'Aiden est tournée dans la direction opposée, mais ses cheveux roux flamboient dans le soleil couchant. Aiden ! Je fais un pas en avant et il se retourne, puis sourit.

Il me sourit bel et bien.

— Ça va, Kyla ?

Je scrute ses yeux, à la recherche de la réponse que j'attends. Ils sont bleus, mais pas de la couleur pâle de ceux de Nico. Ceux d'Aiden sont d'un bleu soutenu comme celui de la haute mer. Des yeux à l'expression rassurante. Peut-être les nouvelles ne sont-elles pas mauvaises ?

Je sens mes jambes se dérober sous moi et manque m'effondrer à côté de lui, sur le tronc d'arbre sur lequel il est assis.

— Dis-le-moi, je t'en prie : que sais-tu ? fais-je.

— Quelqu'un aurait vu Ben, répond-il.

— Quelqu'un l'aurait vu ? dis-je dans un murmure, craignant d'avoir mal compris.

— Oui, Kyla. J'ai moi-même du mal à y croire. Je pensais que les chances de le retrouver étaient quasi nulles, mais j'ai posté ton dessin de Ben sur le site du SPD et reçu une réponse : on aurait aperçu à plusieurs reprises quelqu'un qui lui ressemble. Je ne peux pas t'affirmer que c'est Ben, mais la personne qui m'a fourni cette information est fiable.

— Vraiment ?

Il fait signe que oui.

Je me sens pétrifiée, incapable de prononcer un mot, et même de comprendre toute la portée de cette révélation. Se peut-il que ce soit vrai ?

— Parle, dis quelque chose, reprend-il.

Je secoue la tête.

— C'est seulement que je... c'est vrai ? dis-je, et je souris.

Il me rend mon sourire. Alors, sans réfléchir, je me jette dans ses bras. Les siens se referment sur moi. Et, tout à coup, c'en est trop pour moi. L'émotion me submerge et je me mets à trembler, puis à pleurer.

— Ça ne peut pas être lui, dis-je. Je ne peux pas y croire. Et si c'était une erreur ?

— Tu as du mal avec les bonnes nouvelles, hein ? Et ton Nivo, ça va ?

— Oui, ça va. Je suis venue ici en courant pour qu'il reste élevé, je réponds, puis je m'écarte, gênée, la main dans ma poche afin qu'il ne voie pas mon Nivo.

— Mais tu as raison d'être prudente, observe-t-il. Peut-être y a-t-il erreur sur la personne.

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Nous allons essayer de prendre une photo de lui pour te la montrer. Si le type sur la photo ressemble à Ben, nous nous arrangerons pour que tu puisses le rencontrer. D'accord ?

— Où est-il ? Où l'a-t-on vu ? Quand pourrai-je... ?

— Doucement. Je te dirai tout ce que je sais. On l'a vu pas très loin d'ici, à une trentaine de kilomètres. Si c'est bien lui : on l'a aperçu seulement de loin, sur la piste d'un terrain de sport, alors...

— C'est lui ! Il adore courir. C'est sûrement lui. Quand pourrai-je le voir ?

— Il faut d'abord nous organiser. Patiente un peu et ne dis rien à personne, d'accord ?

J'acquiesce.

— Je te préviendrai.

— Par une nouvelle livraison de fleurs ?

Il rit.

— Cette fois-ci, j'étais dans le coin et un ami me devait un service, mais il vaut mieux ne pas utiliser ce genre de ruse plus d'une fois. S'il y a du nouveau, Mac sera au courant. Je passerai chez lui vendredi soir. Au besoin, je pourrai donner des nouvelles à ce moment-là, dit-il en se levant. Je dois me sauver. Ça me fait vraiment plaisir de te revoir, Kyla, ajoute-t-il avec un sourire chaleureux, et il pose la main sur la mienne. Prends bien soin de toi.

Il s'éloigne. Je ne l'avais pas revu depuis le jour où je l'avais accusé de la disparition de Ben, mais c'était injuste. Il n'avait pas contraint Ben à quoi que ce soit, et maintenant, il essaie de nous aider.

— Aiden... Attends.

Il s'arrête et se retourne.

— Écoute, je suis désolée de ce que je t'ai dit la dernière fois.

— Pas de problème, je sais bien que tu étais bouleversée. Dans ces moments-là, c'est normal de perdre un peu les pédales.

Il soutient mon regard avec calme et assurance, puis s'éloigne sur le sentier dans l'autre direction. Je fais demi-tour, la cervelle en ébullition. Serait-ce possible ? S'agit-il vraiment de Ben ? Et si près d'ici, à trente kilomètres seulement ? Et si c'est bien lui, qu'est-ce que ça signifie ?

Les Lorders ne le laisseraient pas s'en tirer si facilement. Il doit y avoir un hic.

Chapitre 19

À mon retour à la maison, je remarque que quelque chose va de travers.

Pour commencer, la porte d'entrée n'est pas fermée à clef. La voiture de papa n'est pas garée devant la maison. Maman et Amy sont toutes deux à leur travail. Se peut-il que j'aie oublié de fermer la porte avant de sortir ? Quand j'y réfléchis, je ne suis plus sûre de rien.

Mon instinct hurle au danger.

J'ouvre la porte et la pousse sans entrer. L'entrée est vide et je tends l'oreille, immobile, en retenant mon souffle.

Ça y est : j'entends des bruits de pas à l'étage. Ma gorge se noue : mes dessins ! J'ai oublié de les cacher avant de sortir ! Quelle idiote !

Doucement, avec précaution, je monte l'escalier. La porte de ma chambre est ouverte. J'inspecte la pièce du regard. Mes dessins sont encore étalés sur le lit, celui que j'ai commencé sur l'hôpital bien en évidence, pas tout à fait comme je les ai laissés, j'en suis certaine. Mon cœur se serre.

Un bruit de pas, derrière moi ! Je pivote sur moi-même, prête à... ma foi, à tout.

Amy sursaute à ma vue.

— Oh mon Dieu, Kyla ! Tu m'as fait peur ! Pourquoi ne cries-tu pas « Salut ! » ou autre chose quand tu arrives ?

Je secoue la tête.

— Moi, je t'ai fait peur ? C'est plutôt toi ! Tu n'étais pas censée rentrer si tôt, dis-je.

— Tu avais l'air tellement perdue cet après-midi que j'ai demandé la permission de partir avant l'heure pour passer un moment avec toi, bêtas. Mais quand je suis rentrée, je n'ai vu personne. Où étais-tu passée ?

— Je... je suis désolée. Je suis allée me promener, pour m'éclaircir un peu les idées.

Son visage s'adoucit.

— Ça va ? Vraiment ? demande-t-elle. Tu as été si étrange cette semaine... Et depuis que Ben...

Elle détourne les yeux sans achever sa phrase.

— Si on descendait prendre un thé ? dis-je.

— Pas si vite.

Elle passe devant moi, entre dans ma chambre en poussant la porte que j'ai laissée entrebâillée, se dirige vers mon lit et prend le dessin de l'hôpital que j'ai laissé en évidence.

— Parle-moi un peu de ça d'abord, reprend-elle.

Je hausse les épaules, mais je me sens oppressée.

— Ce n'est rien de spécial. Tu me connais : je dessine tout. Et toi, que faisais-tu devant ma chambre ?

— Comme tu ne m'as pas ouvert, j'ai pensé que tu ne te sentais peut-être pas très bien, ou que tu ne pouvais pas te déplacer parce que ton Nivo avait chuté.

Elle pousse un soupir et s'assied sur le lit.

— Je m'inquiète pour toi, dit-elle.

Elle me tend la main, je la prends et m'assieds à côté d'elle.

Elle est dangereuse, me dis-je.

Non. C'est Amy, et non une ennemie.

Elle prend mon dessin de l'étage du bureau du Dr Lysander.

— Explique-moi pourquoi tu dessines ça, demande-t-elle.

Alors, faute de trouver un mensonge convaincant, je m'exécute. Je lui parle de l'attaque et de la mystérieuse disparition des médecins qui m'a intriguée et poussée à faire ce dessin.

Elle hoche la tête.

— Kyla, tu es vraiment stupide : pense aux ennuis que ça pourrait t'attirer s'il était vu par la mauvaise personne ! Et pourquoi perdre ton temps à dessiner des trucs aussi ennuyeux alors que tu es tellement douée pour les portraits ?

Elle se penche pour examiner le portrait de Sally.

— C'est très beau : elle paraît si chaleureuse et si vivante... Qui est-ce ?

— Personne, je l'ai inventée.

— Ah bon ? C'est drôle, elle me rappelle quelqu'un, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

Sally était-elle à l'hôpital lors de l'Effacement d'Amy ? À quand remonte ce dernier ? Cinq ans ? C'est possible.

— Mais celui-là, reprend-elle en soulevant le dessin de l'hôpital, celui-là doit disparaître. Ne refais plus jamais ça, promis ?

Je le lui promets et, ensemble, nous le déchirons en petits morceaux qu'elle fait disparaître dans les toilettes.

— Voilà, c'est fini, conclut-elle. On va prendre ce thé ?

Nous descendons et je vais mettre la bouilloire sur le feu dans la cuisine.

— Où es-tu allée te promener ? demande Amy.

— Oh, juste autour du village, je réponds mensongèrement, car le sentier que j'ai pris se trouve en dehors des limites autorisées.

— Si maman savait que tu es partie te promener seule, elle piquerait une

crise. Surtout depuis qu'on a retrouvé Wayne Best.

— Tu as de ses nouvelles ?

— Oh, je ne te l'ai pas dit ? Il est sorti du coma. Il parle et il a des souvenirs.

Je me détourne pour prendre les tasses dans le placard, car j'ai peur de ne pouvoir rester impassible. Il a des souvenirs ? Mon Dieu... j'ai l'impression que tout s'obscurcit et se met à tourner autour de moi, comme si je descendais en vrille, aspirée par un gouffre noir. Je secoue la tête et ma vision s'éclaircit.

Parles-en à Nico, me dis-je.

Mon estomac se noue. Nico sera furieux de ne l'apprendre que maintenant. C'est trop tard. Je ne peux plus me confier à lui.

— Mais il a comme qui dirait une amnésie traumatique, poursuit Amy.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il se rappelle tout, sauf pourquoi il est allé en forêt et ce qui s'est passé là-bas.

— Ah bon ?

— Mais il retrouvera peut-être la mémoire, d'après le médecin. Il paraît que les Lorders étaient furieux parce qu'il ne pouvait pas répondre à leurs questions. À mon avis, ce serait une raison suffisante pour retrouver la mémoire en vitesse, ajoute-t-elle en frissonnant.

Alors que je verse le thé, le téléphone sonne et Amy se précipite pour répondre. Je fonce à l'étage, rassemble soigneusement le reste de mes dessins et les dissimule avec d'autres dans un dossier.

Au fait, Amy m'a-t-elle assuré qu'elle ne parlerait à personne de ces dessins ?

Je hausse les épaules, mal à l'aise, mais il est trop tard pour lui arracher une promesse. Si j'aborde de nouveau le sujet, elle va se poser des questions. Mieux vaut me taire.

Plus tard cette même nuit, je me glisse hors de ma chambre, descends et entre dans le bureau du rez-de-chaussée. Je referme la porte derrière moi et allume la lampe de bureau.

Maman est une passionnée d'histoire locale. Les étagères de ce bureau sont chargées de livres sur l'histoire ancienne et contemporaine des villages et des villes des environs, et de cartes : cartes routières ordinaires et cartes topographiques plus détaillées sur lesquelles figure chaque sentier et chaque canal de la région.

Je n'ai pas la patience d'attendre les résultats des prudentes recherches d'Aiden. Est-ce bien Ben qu'un témoin a vu ? Oui, sûrement. Je ne peux accepter d'autre éventualité. Mes pensées se bousculent, sautent par-dessus des bulles de joie, d'impatience, et d'angoisse à l'idée que tout cela n'est peut-être qu'un leurre. Et que mon espoir se muera en déception.

Une piste de course à trente kilomètres d'ici... Je trace mentalement un cercle autour du village, puis examine soigneusement chaque ville et chaque

village dans ce rayon, et les sentiers et les routes par lesquels on peut les rejoindre.

Ben, je te retrouverai...

Chapitre 20

Le lendemain, il fait froid et sec, avec un ciel clair semé de rares nuages légers et hauts qui annoncent le beau temps.

Je mets mon casque de cycliste.

— Tu es sûr que ça ne t'ennuie pas de faire du vélo cette fois-ci ? je m'enquiers.

— Tes désirs sont des ordres, répond Cam en s'inclinant. Où veux-tu aller ?

— Suis-moi !

Nous partons. Les rues sont paisibles en ce jour de congé, si l'on peut appeler ainsi le Jour du Souvenir. J'ai gardé en mémoire tout le réseau de la carte routière. Nous devrions pouvoir inspecter au moins trois endroits où se trouve peut-être la piste sur laquelle Ben a couru. Je chasse la voix sceptique qui me souffle que même si je retrouve le village et le terrain de sport figurant sur la photo, je ne pourrai en être sûre à moins que Ben n'y soit juste au bon moment. Mais je me dis qu'au moins, j'agis et je tente ma chance.

Amy était ravie d'apprendre que Cam et moi allions faire une balade à vélo. Maman, qui est sortie pour la journée avec tante Stacey, croit que nous nous chaperonnons mutuellement. Je me demande ce qu'Amy et Jazz ont en tête. Quand nous sommes partis, Cam et moi, Amy nous a adressé un petit sourire entendu, mais elle se trompe sur notre compte.

Quand nous arrivons devant un petit pont, je quitte la route pour prendre un chemin qui longe un canal. Je regarde derrière moi pour m'assurer que Cam me suit. Un véhicule gagne rapidement du terrain derrière lui sur l'étroite route de campagne. Le soleil m'éblouit et je plisse les yeux. On dirait une camionnette noire.

Tandis que nous nous éloignons sur le chemin du canal, je chasse ce sentiment de malaise. S'il s'agit bien de Lords, ce n'est qu'une coïncidence, car ils sont partout.

Quelques kilomètres plus loin, nous prenons une autre route de campagne. Nous pédalons maintenant côte à côte. Nous sommes tout proches du premier village de ma liste. Nous entendons soudain gronder le moteur

d'une voiture qui arrive derrière nous, et Cam me dépasse. La route est étroite et nous nous rabattons autant que possible sur la gauche. La voiture se rapproche, Cam jette un coup d'œil en arrière et ses yeux s'agrandissent.

Je me retourne juste à temps pour percevoir un mouvement indistinct. Une portière noire coulissante s'ouvre, un bras en jaillit et agrippe mon épaule. Je fais un vol plané au ralenti, puis atterris rudement, à demi sur la route, à demi dans une haie, enchevêtrée dans mon vélo.

Je lève les yeux. Ma vision est floue, mais je reconnais sans peine ce qui sort de la camionnette et se plante devant moi, grand et vêtu de noir : un Lorder.

— Debout, ordonne-t-il.

J'essaie de me relever en me hissant sur les bras, mais je n'y arrive pas avec mes jambes coincées sous le vélo. Il m'allonge un coup de pied dans les côtes.

Je pousse un grognement.

Je perçois un nouveau mouvement, puis, tout à coup, je vois Cam saisir le Lorder par le bras.

— Laissez-la tranquille ! Vous faites une grave erreur, dit-il.

Non, Cam, non ! ai-je envie de lui crier. La terreur me donne la force de repousser le vélo et de me remettre debout.

Je vois alors un spectacle plutôt rare : un Lorder qui sourit.

— Je crois que c'est toi qui vas comprendre ton erreur, répond-il à Cam. Tout ça n'a rien à voir avec toi.

Il pivote et envoie valser Cam à terre.

— Toi, monte là-dedans, ordonne-t-il en me désignant.

Comme je ne bronche pas, il se penche vers moi, empoigne mon bras et le tord dans mon dos pour me pousser vers la camionnette.

Cam se relève en titubant.

— Laisse-la tranquille ! hurle-t-il.

Le Lorder pousse un soupir comme si une mouche exaspérante bourdonnait autour de sa tête, puis lâche mon bras pour frapper Cam. Son poing heurte sa joue avec un bruit écœurant et Cam s'affaisse lentement à terre. Mon instinct me hurle d'en profiter pour m'enfuir, et sur-le-champ, mais je ne peux pas abandonner Cam. Je serre les poings rageusement.

Il est trop fort, me dis-je. Attends.

Et maintenant, il est trop tard pour fuir. Maintenant, c'est Cam qu'on pousse dans la camionnette avec moi.

Deux Lorders : le mastodonte, qui reste à l'arrière avec nous, tandis que l'autre, une femme d'une taille plus proche de la normale, est au volant.

Nous roulons sur des routes défoncées. Allongé sur le sol, les yeux fermés, Cam pousse des grognements. J'ai posé sa tête sur mes genoux. Sa joue saigne. Il tousse, puis essaie de parler.

— Silence ! tonne le mastodonte.

Où allons-nous ? Et pourquoi ?

Je me suis toujours demandé ce qu'il arrivait exactement à ceux qui étaient arrêtés par les Lorders. Nous ne tarderons pas à le savoir.

Je compte les minutes. Nous avons parcouru peut-être un peu plus de trois kilomètres sur des chemins creusés d'ornières, puis encore une trentaine sur des voies rapides bien lisses, quand la camionnette reprend une route de campagne. Il n'y a pas de vitre à l'arrière de la camionnette : nous pourrions nous trouver n'importe où dans ce rayon de trente kilomètres et quelques.

Les yeux de Cam se sont rouverts. Il observe le mastodonte, l'évalue, puis me regarde de nouveau. Je m'attendais à le voir pétrifié de terreur, mais son regard est calme. J'éprouve un pincement douloureux : Cam s'est dressé contre cette montagne de muscles pour me défendre, et voilà ce que ça lui a rapporté.

— Monsieur ? dis-je.

Le mastodonte se retourne avec une expression surprise sur son visage épais.

— Quoi ? fait-il.

— S'il vous plaît, pouvez-vous le laisser partir ?

— Comme c'est mignon... ferme-la.

La camionnette s'arrête et la porte est ouverte de l'extérieur, où d'autres Lorders en uniforme noir attendent. Le mastodonte descend, échange quelques mots avec eux, puis disparaît derrière une porte. L'un des Lorders me saisit, un autre en fait de même avec Cam, et ils nous entraînent hors de la camionnette. Ma fureur restée intacte, mais refoulée, couve au fond de moi. Le mastodonte a disparu et les autres Lorders me paraissent plus à ma taille.

Je pivote, lève la jambe et mon pied frappe la tête de l'un des Lorders, qui s'écroule. Cam lutte avec celui qui l'immobilise. Je frappe ce dernier à l'arrière de la tête, mais j'entends des bruits de pas bien trop nombreux se rapprocher. Plusieurs mains m'empoignent et je me débats, mais on me tord le bras. Tout s'obscurcit autour de moi. Je dois faire un effort pour garder les yeux ouverts. Cam inerte est traîné à terre. Les Lorders sont quatre... non, bien davantage. Leurs visages surgissent et s'évanouissent tour à tour devant mes yeux et, au bout d'un moment, tous ont la même face inexpressive. Je glisse à terre.

Je me réveille lentement et à contrecœur. La mémoire me revient peu à peu. J'étais dans une voiture dont je sentais les cahots sur une route, mais c'était tout ce que je savais, car je ne voyais rien et ne pouvais pas remuer. J'ai encore la tête lourde, peut-être à cause de ce qu'on m'a fait boire ?

J'essaie de me souvenir. Comment me suis-je retrouvée dans cette voiture ?

Les souvenirs affluent et je m'affole. J'étais censée rejoindre mon père, mais ce n'est pas lui que j'ai rencontré. Un inconnu m'a dit qu'on me mènerait à lui, qu'il s'agissait d'un jeu.

Papa est agent secret. Il m'a confié qu'il allait sauver le monde et que je ne devais rien raconter à maman comme la fois où j'avais dessiné tous ces signes pour lui : elle était furieuse.

J'ai mal au crâne et tout me paraît décousu, sans aucun lien. J'essaie de déglutir, car j'ai la bouche sèche.

— Elle a repris connaissance, lance une voix d'homme.

Qui est-ce ?

J'ouvre les yeux.

— Te voilà réveillée, Lucy. Bienvenue dans ton nouveau foyer.

Je m'assieds précipitamment et tout se met à tourner autour de moi.

— Où est papa ? Qui êtes-vous ?

— Je suis ton médecin, le docteur Craig.

— Mais je ne suis pas malade !

— Non, mais tu vas l'être, affirme-t-il avec un sourire qui n'a rien de plaisant.

Je me mets à hurler et une femme surgit – une infirmière. Elle s'affaire auprès de moi, me dit que tout ira bien et que je dois me rendormir.

Un peu plus tard, la porte se referme dans un déclic, une clef tourne dans la serrure avec un raclement métallique et des bruits de pas s'éloignent dans le couloir.

Chapitre 21

— Debout ! braille une voix, suivie d'un choc glacé. De l'eau. Un seau d'eau ?

Je reflue du noir vers le gris, la sensation de mon corps me revient, à mon grand regret. J'ai mal partout. Mes mains sont immobilisées dans mon dos. Je tire sur elles, sans résultat. Elles sont liées. Ma tête pend en avant. Je suis assise... sur une chaise ? Une main redresse brutalement ma tête en me tirant les cheveux.

Dois-je faire la morte ?

Mais à quoi bon faire traîner les choses ? J'ouvre les yeux.

— Ah, tu es réveillée ! Kyla, c'est bien ton nom ? Réponds !

— Non, je réponds d'une voix pâteuse qui sonne faux. J'ai la bouche sèche. Qui est Kyla ? Je me concentre, les sourcils froncés. Lucy l'enfant... c'était un rêve du passé. Mais maintenant, je suis Ondée, non ?

— C'est bien elle, déclare une autre voix plus calmement. Mais avec ce qu'elle a maintenant dans ses circuits, elle devrait être incapable de mentir.

— Qui es-tu ? hurle la première voix.

On peut résister aux sérums de vérité à condition de croire à ce qu'on dit. Je suis Ondée, mais je suis aussi Kyla.

— Kyla. Oui, je suis Kyla.

— C'est bien, tu es une bonne fille.

La voix qui hurlait se déplace. Elle est maintenant derrière moi, hors de ma vue. La voix plus calme se rapproche et son propriétaire tire une chaise pour s'asseoir face à moi.

— Maintenant, Kyla, je vais juste te poser quelques questions, c'est d'accord ? demande-t-il.

— Bien sûr, allez-y, dis-je.

— J'ai entendu dire que tu aimais dessiner.

Je soutiens le regard de cet homme.

— Alors ? insiste-t-il.

Je prends un air perplexe.

— Est-ce une question ?

— Pardon, tu as raison : aimes-tu dessiner ?

— Oui.

— J'ai également entendu dire que tu aimais dessiner l'hôpital de Londres, celui où tu as été Effacée. C'est vrai ?

Je me concentre, les sourcils froncés. Je n'aime pas dessiner cet hôpital, je m'estimais seulement tenue de le faire. Mais, au fait, je suis censée répondre.

— Non.

Mon interrogateur regarde quelqu'un qui se tient derrière moi.

— Soyez plus précis dans vos questions, recommande une troisième voix.

— As-tu dessiné cet hôpital hier ?

Je ne trouve pas d'échappatoire. Réfléchis, me dis-je.

Ce n'était pas exactement un dessin de l'hôpital, mais seulement de l'un de ses couloirs. Je sens mon visage s'éclaircir.

— Non.

— On augmente la dose ?

— Non, ça l'assommerait.

— Essayons une méthode plus... douloureuse, propose une autre voix.

Un visage surgit devant moi. L'un de ses yeux est fermé et enflé. L'une de ses mains touche mon sourcil.

— J'aimerais bien te faire ce que tu m'as fait, déclare-t-il. Mais ce que j'aimerais surtout savoir, c'est comment un Effacé a pu apprendre à flanquer un coup de pied pareil.

Il suit du doigt le contour de mon œil comme pour repérer l'endroit qu'il va frapper, et je suis prise de nausée.

J'entends une porte s'ouvrir et je sens un déplacement d'air.

Mon voisin est soudain très attentif.

— Bonjour, monsieur ! dit-il.

J'entends d'autres voix, mais je suis trop désorientée pour les distinguer nettement. Incapable de me concentrer, je n'ai plus qu'une envie : dormir. Une nouvelle voix s'élève, une voix froide qui m'est familière sans que je puisse la reconnaître. Elle ordonne aux autres de sortir. Des bruits de pas diminuent. Le silence retombe. Mes yeux se referment.

À mon réveil, je suis allongée. J'ai l'impression que ma tête est un ballon au beau milieu d'un match.

Ne bouge pas, me souffle mon instinct. Tends l'oreille.

Mais il n'y a rien à entendre, sauf le tic-tac d'une horloge. J'ouvre les yeux avec précaution.

Un cabinet. Un bureau. Je suis allongée sur un divan contre le mur opposé au bureau. Un Lord en complet gris assis derrière ce bureau pianote sur une tablette. Il lève les yeux et remarque que les miens sont ouverts.

— On est réveillée, à ce que je vois, commente-t-il.

Je ne pourrai jamais oublier ce visage aux lèvres minces comme si on lui avait taillé une bouche d'un coup de couteau. C'est celui de Coulson.

C'est donc sa voix que j'ai reconnue un peu plus tôt.

Je m'assieds non sans peine pour lui faire face. J'ai mal partout, mais je semble fonctionner normalement. Pas de séquelles durables. Je palpe mon visage et le contour de mon œil : tout est intact.

— L'incident qui s'est produit aujourd'hui est tout à fait regrettable, commente Coulson en secouant la tête. Ce n'est pas ainsi que cela aurait dû se passer, ajoute-t-il avec un soupir. Mais ne vous inquiétez pas, une enquête aura lieu. Des sanctions seront prises si nécessaire.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Je m'en vais vous l'expliquer, Kyla. Voilà de quoi il s'agit. Je vous observe depuis un certain temps. Il y a chez vous quelque chose qui cloche. Vous avez fait des choses dont un Effacé est en principe incapable, ce qui est très inquiétant, dit-il avec un nouveau soupir. Nous aimerions vraiment vous voir tous réussir votre réinsertion, faire bon usage de cette seconde chance qui vous est donnée. Bien entendu, je me suis intéressé à vous de plus près depuis cette histoire avec Ben Nix. Ces Pilules du Pur Bonheur qu'il avait... il est évident que vous en avez pris, vous aussi, sans quoi vous auriez été incapable de résister à ce qui est arrivé aujourd'hui. Vous seriez depuis longtemps dans le coma.

Je ne dis rien mais, en moi-même, je blêmis en entendant le nom de Ben.

— Pauvre Kyla... Je sais que vous n'êtes qu'un pion : les TAG se servent de vous pour obtenir des dessins d'un hôpital qui veille à la sécurité de son personnel dévoué et de ses patients. Nous avons décidé de vous observer, comprenez-vous, afin de remonter jusqu'aux TAG et à leurs projets. J'étais donc furieux quand j'ai su qu'on vous avait arrêtée aujourd'hui. Le moment n'était pas encore venu, et maintenant, la situation a changé.

Il s'interrompt pour boire une gorgée de café et je soutiens son regard, hébétée. Il est au courant pour les dessins... Amy est la seule à les avoir vus... Non. Elle ne ferait jamais une chose pareille... Vraiment ?

Les lèvres minces de Coulson se retroussent pour former ce qui pourrait être considéré comme un sourire, mais ressemble plutôt à une grimace.

— Mais tâchons de tirer le meilleur parti de la situation, si vous le voulez bien, reprend-il. Voici ce que j'ai décidé : nous allons vous libérer et vous allez poursuivre votre coopération avec les TAG, découvrir leurs projets et nous en informer. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Je n'ai rien à voir avec des terroristes.

Il secoue la tête d'un air peiné.

— Nous savons tout, Kyla, déclare-t-il. Il est inutile de mentir. Et que vient faire ce Cameron dans tout ça ? Qu'allons-nous bien pouvoir faire de lui ?

Je sens l'affolement me gagner.

— Rien ! crié-je. Il n'a rien à voir avec tout ça ! Nous faisons seulement une promenade à vélo.

— Votre désir de protéger un ami vous fait honneur, Kyla, mais pourquoi devrais-je vous croire ?

— Parce que c'est vrai.

— Et Ben ?

— Que voulez-vous dire ?

— N'avez-vous pas envie de savoir où il est ?

C'est donc vrai : il est vivant ! Une partie de moi exulte tandis que l'autre est glacée d'effroi. Si Coulson sait où il se trouve, c'est mauvais signe.

— Où est-il ?

Il secoue la tête.

— Je ne donne pas de renseignements pour rien : il faut les mériter, répond-il. Mais si vous me mentez sur certains points, comment puis-je savoir quand vous dites la vérité et quand vous mentez ? Maintenant, parlez-moi des terroristes.

Il est inutile de mentir puisqu'il est au courant, me dis-je.

— Je ne sais rien de leurs projets, rien de rien ! Je fais seulement des dessins.

Il hoche la tête.

— J'incline à croire qu'ils ne vous confieraient pas d'informations vraiment importantes, mais je sais aussi combien vous êtes ingénieuse, Kyla. Avec un peu de bonne volonté, vous parviendrez à en apprendre davantage sur leur compte. Et, malgré tous vos torts, je me sens porté à l'indulgence envers vous. Ce n'est pas une tâche facile que nous vous confions.

Voici ce que je vous propose : nous vous libérerons dès aujourd'hui, Cameron et vous. Il restera en sécurité, pour l'instant du moins, tout comme votre vieil ami Ben. Quant à vous, vous allez vous renseigner sur les projets des TAG et sur les personnes impliquées dans ces projets, et me tenir au courant. Si vous réussissez, si vous prouvez votre loyauté envers nous, vous pourrez revoir Ben. Vous pouvez vous mettre au travail dès aujourd'hui. Et, écoutez bien ceci : nous allons même vous débarrasser de votre Nivo, comme Ben l'a fait du sien.

Il m'observe calmement dans l'attente de ma réponse. L'horloge égrène les secondes et je reste pétrifiée.

— Alors, qu'en dites-vous ? Êtes-vous d'accord pour coopérer ? demande-t-il.

Une seule réponse est possible et l'expression suffisante de son regard indique qu'il le sait parfaitement. Il n'existe qu'un seul moyen de sauver Ben. Et Cam. Et moi-même.

— Oui.

Un peu plus tard, Cam et moi sommes largués au bord de la route à côté de nos vélos.

— Mon Dieu... ton visage est dans un état... ! dis-je en effleurant sa joue écorchée et enflée.

— Ça guérira, répond-il en soutenant mon regard.

Cam qui a volé à mon secours quand il était clair qu'il ne pourrait qu'échouer. Blessé et en danger par ma faute.

— Je suis vraiment navrée, je reprends, mais les mots me restent dans la gorge. Maintenant que tout est fini et les Lorders repartis, l'horreur et la frayeur me submergent. Je me mets à trembler.

Il saisit ma main, la serre et m'attire à lui. Nous restons immobiles et silencieux au bord de la route. Je m'efforce de respirer lentement, de retrouver mon sang-froid, de ne pas pleurer. Mais sa présence et la chaleur de ses bras autour de moi ne font que rendre tout plus difficile, et je m'écarte de lui.

— Maintenant, veux-tu bien m'expliquer ce qui se passe entre les Lorders et toi ? demande-t-il.

Cam mérite de connaître la vérité, mais je ne peux la lui révéler. S'il savait à quoi s'en tenir sur le marché que j'ai passé avec Coulson et sur mes relations avec le LRU, il serait encore plus en danger que maintenant.

Je secoue la tête.

— Il n'y a pas grand-chose à expliquer. Les Lorders ont cru que je m'étais attiré des ennuis, mais quand ils ont compris leur erreur, ils nous ont libérés.

— Et je suis censé avaler ça ? Ne me mens pas, lance-t-il avec un air blessé qui me fait mal.

Mais je suis résolue à ne rien dire. Moins il en saura, mieux cela vaudra pour lui.

— Si j'avais une explication à te donner, je le ferais. Je suis désolée, dis-je.

Il se lève et vérifie que mon vélo a survécu à sa collision avec la haie sans me regarder dans les yeux. J'ai une envie folle de tout lui raconter uniquement pour voir disparaître ce regard distant.

Ça n'arrangera rien, me dis-je. Ne te confie pas à lui. Jusqu'à ce que tu aies découvert qui t'a trahie, ne fais confiance à personne.

Voilà ce qui occupe mes pensées pendant le long trajet de retour. Le soleil est maintenant bas dans le ciel : l'après-midi touche à sa fin. L'heure à laquelle nous sommes censés rentrer chez nous est passée depuis longtemps.

Qui a parlé aux Lorders de mon dessin de l'hôpital ?

Amy est la seule à l'avoir vu, mais elle ne me dénoncerait pour rien au monde ! D'ailleurs, ça ne tient pas debout : si elle comptait me dénoncer aux Lorders, pourquoi m'aurait-elle poussée à détruire ce dessin, pourquoi aurait-elle même reconnu l'avoir vu ?

Mais si elle en avait parlé à quelqu'un sans penser à mal, et si ce quelqu'un l'avait répété à un tiers ?

C'est possible, mais elle n'a vu le dessin que la veille. Comme le lycée était fermé aujourd'hui, les seules personnes qu'elle a rencontrées ce jour-là

sont Maman et Jazz.

Ça ne peut donc être que l'un d'eux.

Non ! Je ne peux y croire. Mais de qui d'autre pourrait-il s'agir ?

Il existe si peu de gens auxquels je me fie et auxquels je tiens, et l'un d'eux m'a trahie... J'ignore lequel et je ne peux croire que l'un d'eux en soit capable. Surtout maman.

La mère que tu as depuis moins de deux mois...

Regarde la réalité en face.

Celle dont les parents ont été tués par des terroristes, ainsi que le fils, du moins à sa connaissance. La crois-tu vraiment incapable de te dénoncer si elle te soupçonnait d'être l'un de ces terroristes ?

Je me sens très mal à l'aise. Peut-être est-ce vrai, mais... non, je ne peux y croire.

Mais une autre partie de moi exulte à l'idée que Ben est vivant ! Il est bien vivant, et pas seulement d'après l'information fournie par Aiden. Coulson me l'a confirmé.

Il pourrait mentir, mais pourquoi se donnerait-il cette peine ?

Ses menaces contre Cam et moi suffisent. Et Coulson ignore que si je ne peux localiser Ben toute seule, j'y parviendrai avec l'aide d'Aiden. Il ne me reste plus qu'à retrouver Ben et à l'avertir des menaces de Coulson. Peut-être pourrions-nous alors nous enfuir ensemble et aller nous cacher quelque part où les Lords ne nous retrouveront pas.

Sur la Lune, peut-être ? ricane la sceptique en moi, mais je l'ignore afin de conserver ce faible espoir.

Sans cet espoir, il ne me resterait plus rien.

Quand nous arrivons dans notre rue, Cam descend de vélo devant sa maison, puis, sans un mot, commence à le pousser dans l'allée.

— Attends, dis-je, et il s'arrête, puis se retourne. Que vas-tu raconter chez toi sur ce qui s'est passé ?

— Je dirai que je suis tombé de vélo. Et toi ?

— Je ne dirai rien.

Il se détourne.

Des larmes me brûlent les yeux. C'est désormais le seul ami qui me reste ici, en dehors d'Amy, de Jazz et de maman. Et l'un d'eux au moins est tout sauf mon ami.

— Cam, je suis désolée, fais-je doucement.

Il se retourne de nouveau, puis hoche la tête.

— Je sais, dit-il avant de rentrer chez lui.

Je me force à respirer régulièrement pour me calmer, puis je vais ranger mon vélo dans la remise et déverrouiller la porte de l'entrée.

— Il y a quelqu'un ? crié-je dans l'entrée sans recevoir de réponse. La maison est silencieuse.

Je fonce sous la douche. Au moins, quand tous seront rentrés, j'aurai une

allure à peu près normale. Et je verrai lequel d'entre eux paraîtra surpris de ma présence.

Pendant le dîner, je les observe tous attentivement. Jazz est invité, si bien que tous les suspects sont réunis. Mais tous sont comme à l'ordinaire : soit l'un d'eux est un excellent comédien, soit je me suis trompée sur toute la ligne. Comment savoir ? Non, mon délateur ne peut être que l'un d'eux.

Chapitre 22

Le lendemain est lugubre et pluvieux, et les douleurs que je ressens de la tête aux pieds n'arrangent rien.

Je fais traîner le petit déjeuner en remuant mes céréales en tous sens et en mangeant à peine.

— Qu'est-ce que tu as ce matin ? me demande maman.

— Peut-être a-t-elle trop soupiré après Cameron pendant la nuit ? suggère Amy avec un sourire narquois, et je la foudroie du regard.

— Tu as tout faux : Cameron et moi sommes seulement amis.

Du moins l'étions-nous jusqu'ici, et je soupire, car je me demande s'il voudra encore m'adresser la parole.

— Tu as vu ? lance Amy dans un éclat de rire, et maman sourit comme si elle se rangeait à son avis. Comment peuvent-elles croire cela si peu de temps après la disparition de Ben ? Son nom déclenche en moi un fourmillement d'excitation.

Ben, vais-je bientôt te revoir ?

Qu'importe ce qu'elles pensent ! Mieux vaut qu'elles le pensent plutôt que de savoir ce qui trouble réellement mon sommeil. Mais, bien entendu, l'une d'elles au moins le sait, puisqu'elle a averti les Lorders.

Pourtant, alors que je les observe et les écoute ce matin, il me paraît incroyable qu'elles aient pu être impliquées dans ce qui m'est arrivé la veille.

Et Nico ? Si je lui parle de Coulson, il saura comment réagir. Mais que pensera-t-il de moi quand il apprendra que j'ai laissé ce dessin en évidence dans ma chambre ? Coulson a dit qu'il me surveillait depuis un certain temps. Ma bévue m'a sans doute trahie, mais maintenant j'ai au moins l'avantage de savoir que je suis surveillée. Je doute cependant que Nico voie les choses de cet œil.

Je le croise dans le couloir alors que je me rends en cours ce matin et il me fait signe de le rejoindre dans son bureau.

Est-il déjà au courant de ce qui est arrivé la veille ? L'incertitude et l'angoisse me paralysent.

Mais il vaut mieux savoir, me dis-je.

Après avoir vérifié que personne ne me regarde, je frappe à la porte de son bureau. Il ouvre, m'attire à l'intérieur et referme.

— Ondée ! Comment ça va ? demande-t-il avec un sourire.

— Euh, bien.

— J'ai une surprise pour toi. N'aie pas l'air si inquiet ! Ça te plaira, dit-il, et je ne lis rien d'alarmant dans son regard, mais ça ne me rassure pas.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il secoue la tête.

— Pas si vite. Nous allons d'abord faire un petit tour en voiture ce midi.

— Où ?

— Attends un peu et tu verras, petite impatiente.

Il me fixe un lieu de rendez-vous hors du lycée où il passera me prendre.

— Et mes cours de cet après-midi ?

— Tu me remettras ton badge à la pause de midi et j'arrangerai ça. Personne ne remarquera rien.

Quand la cloche sonne midi, je me dirige vers la porte latérale du lycée, puis fonce sur la route. Tout en me hâtant, je me demande pourquoi je me donne la peine d'aller à ce rendez-vous. Si Nico est au courant de tout, c'est dangereux. S'il ne l'est pas, je devrais l'avertir. Dans les deux cas, je suis dans le pétrin. Mais je crois que je suis tout simplement incapable de désobéir à ses instructions.

Quand j'arrive au virage qu'il m'a indiqué, j'ai à peine le temps de souffler que sa voiture surgit et s'arrête à côté de moi. La portière du passager s'ouvre et je monte.

Un instant plus tard, nous quittons la route principale pour des routes secondaires sinueuses et à demi envahies par la végétation que je ne connais pas. Nico garde le silence. Mes entrailles sont nouées. Peut-être veut-il seulement m'emmener dans un endroit isolé et bien tranquille pour me régler mon compte.

— Nous sommes presque arrivés, annonce-t-il, mais je ne vois qu'une succession d'arbres. La route devient plus étroite, laissant à peine le passage à la voiture. Nico s'arrête. Rien en vue. Il me montre un sentier presque invisible dans le sous-bois.

— Tu comprendras pourquoi je t'ai amenée ici quand tu auras marché dix minutes sur ce sentier, m'annonce-t-il. Je repasserai te prendre plus tard.

Il saisit le badge du lycée qui pend à mon cou et le fait passer au-dessus de ma tête. Dans ce mouvement, je sens la chaleur de ses doigts qui effleurent mon visage.

— Vas-y et fais bien attention à toi, me recommande-t-il.

Quand je suis descendue, il repart en marche arrière et je respire plus librement à mesure qu'il s'éloigne.

J'hésite un instant, mais je me dis que je n'ai pas vraiment le choix.

Je m'avance au milieu des arbres sur le sentier à peine visible, doucement et avec précaution, sans trop savoir à quoi m'attendre. Je dois également faire attention à ne pas me perdre.

Avec Nico, il y a longtemps, nous avons toutes sortes de séances d'entraînement au fin fond des bois, par exemple pour apprendre à nous déplacer sans bruit dans le sous-bois, à baliser ou à suivre une piste que personne d'autre ne puisse repérer. Ici, seules les faibles inclinaisons de certaines plantes indiquent le chemin à intervalles irréguliers. À un moment donné, je me perds et dois rebrousser chemin.

Tu manques d'entraînement, me dis-je.

Et je me demande si je ne vais pas tomber dans un nouveau piège tendu par Nico. Fais bien attention, m'a-t-il dit : où voulait-il en venir ? Il nous mettait toujours à l'épreuve en nous exposant à des dangers imprévus. Peut-être veut-il vérifier si je suis encore à la hauteur ?

Au bout d'environ dix minutes, je rebrousse chemin en quittant le sentier, puis repars en avant plusieurs fois, en décrivant des boucles. J'avance en rampant, aux aguets.

C'est lors de l'un de ces détours que j'aperçois une petite clairière. Sur l'un de ses côtés, sous des branches d'arbre tombantes, une bâche verte et des branches coupées recouvrent un objet massif. À l'autre extrémité, quelqu'un attend assis sur une souche, les yeux fixés sur le chemin par lequel je suis censée surgir. Il consulte sa montre. Peut-être se demande-t-il où je suis en ce moment.

Je cille une fois, puis deux. Ma vision a changé, comme si je dormais les yeux ouverts, comme si j'étais à la fois ici et perdue dans un rêve – ou un cauchemar. Soudain, mes bras et mon dos se couvrent de chair de poule. L'arrière de sa tête m'est familier, très familier, même. Ses cheveux noirs sont plus longs et ses épaules plus larges qu'autrefois. Mon cœur bat vite. Je me demande en même temps si c'est bien lui, et, sinon, de qui il s'agit. Je m'avance avec hésitation, sans regarder où je pose les pieds. Une brindille craque sous l'un d'eux.

Il se retourne vivement en direction du bruit. Ses yeux s'agrandissent et il regarde droit devant lui pendant quelques secondes. Une émotion trop fugitive pour être reconnaissable se lit sur son visage, puis il se ressaisit.

— Ça alors, incroyable ! lance-t-il. C'est toi, Ondée ?

Son visage se renfroge en une expression que j'avais presque oubliée, mais dont le souvenir me revient nettement. La cicatrice du coup de couteau sur sa joue droite n'a guère pâli depuis la dernière fois que je l'ai vu. Je le regarde et je chuchote le nom qu'il s'est choisi.

— Bonjour, Katran, dis-je.

— Je n'aurais jamais cru te revoir, répond-il.

Sa mâchoire est contractée et un petit muscle tressaille sur sa joue.

— Moi de même, fais-je. Nico ne m'avait pas prévenue que tu serais là.

— Pareil pour moi : il m'a seulement donné pour instruction de rejoindre

quelqu'un. Comment a-t-il réussi à te retrouver ? Je croyais que tu avais été Effacée.

Je soulève mon poignet et retrousse ma manche pour lui montrer mon Nivo.

— Ne devrais-tu pas t'évanouir à la vue de mon visage magnifique ? demande-t-il avec un sourire narquois.

— Je suis désolée de te décevoir, mais tu n'es pas effrayant à ce point. Et puis ce machin ne fonctionne plus, dis-je en le faisant tourner sur mon poignet.

— Tu es vraiment quelqu'un.

Je lui lance un regard noir. L'écho de railleries anciennes tinte dans mes oreilles. Ondée n'est pas n'importe qui, on ne peut pas lui demander de faire ceci ou cela. Je me souviens à cet instant que Nico m'empêchait très souvent de partir avec mon groupe, jusqu'au jour où... je fronce les sourcils. J'ai oublié le reste.

— Allez, viens, il vaut mieux se mettre en route, dit Katran.

— Pour aller où ?

Sans répondre, il soulève la bâche, dévoilant des vélos tout-terrain.

— Tu te souviens, maintenant ? demande-t-il sur un ton de défi.

— Essaie seulement de me suivre, je réponds en partant devant lui sur le sentier. Le chemin est défoncé, au grand dam de mes bleus de la veille, mais je m'en moque. J'ai l'impression de voler ! Je suis plus rapide que Katran et c'est tout ce qui compte.

Un instant plus tard, je parviens à un embranchement où je m'arrête pour repérer le chemin. Il me dépasse sur la gauche, ralentit, puis traverse un ruisseau rocailleux. Nous descendons de nos vélos et les poussons au milieu d'arbres resserrés. Soudain, une maison apparaît. Vue de l'extérieur, c'est une ruine, et il en irait probablement de même dans une vue aérienne : d'horribles blocs de béton croulants qui datent de plusieurs décennies. Probablement d'avant les émeutes, mais pas de beaucoup. Un chemin longe l'un des côtés de la maison.

— Une planque ? je m'enquiers. Le LRU en a dans tout le pays et dans les endroits les plus inattendus, pour y dissimuler des combattants et des armes.

Il acquiesce.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ici ? je reprends.

— Nico seul le sait, répond-il, en une vieille rengaine que j'avais oubliée. Il m'a seulement donné pour instruction de te laisser un moment seule avec notre plus jeune recrue.

— Une nouvelle recrue ? Qui ?

— La princesse au petit pois, répond-il, les yeux levés au ciel.

Nous cachons nos vélos sous des arbres.

— Fais gaffe, il y a une alarme, m'avertit Katran, et il me montre au sol le câble presque invisible qui alerterait les occupants de la maison de l'arrivée

d'intrus.

Nous l'enjambons et nous approchons de la maison. C'est alors que je vois, se prélassant sur une chaise longue dans le soleil automnal de fin d'après-midi... Tori.

Tori, une recrue ? J'en reste bouche bée et je dois faire un effort pour la refermer.

Katran repart en marmonnant qu'il doit rejoindre son groupe et nous laisse seules. Au coup d'œil qu'il jette en arrière et au regard glacial que lui lance Tori, je devine qu'ils ne s'apprécient guère.

— Alors, comment ça va ? dis-je pour rompre le silence.

— Ça va, répond-elle en soutenant mon regard avec une expression indéchiffrable et assez longtemps pour que je me sente mal à l'aise. Elle se lève enfin pour aller prendre une boîte de couteaux de jet.

— Viens, dit-elle. Il y a des cibles. J'ai entendu dire que tu te défendais bien au lancer.

Nous contourignons la maison. À l'arrière s'élève un arbre sur lequel on distingue vaguement des cercles concentriques. Je prends dans la boîte un couteau, dont le contact et le poids dans ma main me paraissent étrangement familiers, comme si j'en maîtrisais l'usage depuis longtemps. Ces sensations réveillent en moi le souvenir d'une victoire à un tournoi de tir, une victoire contre Katran. Je souris en y pensant.

— Les couteaux, c'est ma spécialité, dis-je.

— J'ai toujours su que tu cachais quelque chose, Kyla, mais je te trouve quand même incompréhensible.

— Eh bien, nous sommes deux ! je réponds dans un éclat de rire. Mais ici, il n'y a plus de Kyla. Ici, je suis Ondée. Et toi ?

Elle lève les yeux au ciel.

— On m'a dit de choisir un nom en regardant autour de moi, mais comme je n'étais pas assez rapide, un crétin m'a baptisée « la princesse au petit pois », et ça m'est resté, conclut-elle d'un air renfrogné.

Nous lançons nos couteaux en direction de la cible. Tout en feignant de me concentrer, j'observe Tori.

— Et ici, tout va bien ?

— Ouais, super... à part mon surnom, répond-elle en s'assombrissant de nouveau.

— Princesse, je comprends, mais pourquoi le petit pois ?

— Je me suis plainte des conditions de vie à mon arrivée, il y a quelques jours, avoue-t-elle, l'air penaud. Katran m'a répondu que j'étais comme la princesse du conte qui pleurniche pour un petit pois sous son matelas.

— Mais maintenant, ça va ?

Elle sourit.

— Oui, répond-elle. Ici, au milieu de nulle part, on peut faire et dire tout ce qu'on veut. On peut même hurler ! Il n'y a personne pour s'en soucier, et surtout, pas de Lorders, déclare-t-elle en soupesant un couteau. Il suffit que je

regarde cette cible pour y voir qui je veux. Ma mère.

Elle lance l'arme et met dans le mille.

— Ou un Lorder.

Elle lance un autre couteau, qui se fiche loin du centre, et elle claque la langue, agacée.

Nous allons récupérer les couteaux, puis rebroussons chemin.

— Essaie de plus loin cette fois-ci, lui dis-je, et nous nous éloignons de la cible. Tu penses à un Lorder en particulier ? Tu as un compte à régler ?

— C'est trop tard, il est déjà mort.

Elle lance un couteau, mais distraitement. Le tir manque de précision et l'arme atterrit loin du centre. Elle jure, réessaie et met dans le mille.

— Tu ne m'as jamais raconté ce qui t'est arrivé, je reprends.

Nous allons chercher nos couteaux, mais, au lieu de regagner sa place, elle s'assied, adossée à l'arbre, et ferme les yeux.

Je l'imites. Elle garde le silence.

— Tori ?

— Tu n'es pas censée utiliser ce nom ici. Je ne suis plus celle qui le portait. Il lui est arrivé trop de malheurs, et je les ai laissés derrière moi en changeant de nom.

Elle se penche en avant, arrache un brin d'herbe et le déchiquette en petits morceaux.

— Tu connais le début de l'histoire, poursuit-elle. J'ai été emmenée de nuit par les Lorders. Ils ont refusé de me dire pourquoi. Ils m'ont enfermée quelque part avec d'autres Effacés. Nous étions une demi-douzaine, tous terrifiés. Je n'avais encore jamais entendu vibrer autant de Nivos en même temps. L'un des Lorders nous a lu un document déclarant que nous avions enfreint nos contrats, et ils ont refusé de nous laisser la parole ensuite. Et alors...

Elle s'interrompt, le visage crispé.

— Tu n'es pas obligée de continuer, dis-je.

— On les a tués, chuchote-t-elle.

— Quoi ?

— On les a liquidés par injection, puis jetés dans un trou comme des déchets. Dès le premier mort, presque tous les autres se sont évanouis et ne se sont donc pas rendu compte de ce qui leur arrivait.

On a beau soupçonner le sort des disparus, l'apprendre par quelqu'un qui le sait avec certitude, qui a assisté à tout... j'en ai la nausée.

— Et toi ?

— J'étais la dernière. Je ne me suis pas évanouie, mais plus tard, je l'ai regretté, répond-elle avec un mince sourire. On m'a fait une injection. Je me suis débattue, mais on me l'a faite de force. Mais ce n'était pas la même que pour les autres : c'était du Liquide du Pur Bonheur.

— Quoi ? Je ne comprends pas...

— Moi non plus, je n'ai pas compris pourquoi sur le moment. Et puis

l'un des Lorders m'a fait monter en douce dans sa voiture.

Sauvée par un Lorder ? Incroyable. Mais au moment où elle le dit, ses yeux se rétrécissent.

— Mais pourquoi ? dis-je.

— Au début, j'ai cru qu'il avait une conscience. Qu'il voulait me sauver, même si je ne comprenais pas pourquoi moi, et pas les autres. Il m'a cachée chez lui et il a fait venir un médecin pour m'ôter mon Nivo. C'était vraiment merveilleux ! Et puis il m'a offert des tas de trucs, des vêtements, des jolies choses. Il me traitait comme si j'étais sa fille. Mais ce n'était que de la comédie. C'était un malade. Ce qu'il m'a fait... au début, ce n'était pas grand-chose, mais c'est devenu de pire en pire. Je préfère ne pas en parler. Je ne peux pas !

Oh, Tori... me dis-je. Même rempli de haine comme en cet instant, son visage est magnifique. Cette beauté, qui a probablement incité sa mère à la rendre aux Lorders, lui a fait un mal qu'elle ne peut exprimer et dont l'idée m'est intolérable. Je lui tends la main, elle la saisit et la serre convulsivement.

— Et puis un jour, j'ai tenté ma chance, reprend-elle. J'ai cessé de résister. J'ai feint de me soumettre à lui, à ce qu'il exigeait de moi. Alors j'ai profité d'un moment... de distraction de sa part, pour le tuer.

Elle lâche ma main, saisit l'un des couteaux et passe un doigt sur le fil de la lame.

— Le couteau était moins affûté que celui-là. C'était un couvert. Ça a été un sale boulot et ça a pris du temps. Il a souffert, et moi, j'étais heureuse de le voir souffrir, dit-elle en relevant les yeux. Et puis je me suis enfuie. Je pensais que je n'irais pas loin et je m'en foutais. J'étais prête à me tuer, pour ne pas les laisser s'en charger quand ils me rattraperaient. Pour ne pas leur donner ce plaisir, tu comprends ? Mais j'ai compris à ce moment-là que je voulais revoir Ben avant de mourir, dit-elle, et ses yeux se remplissent de larmes.

J'ai les entrailles nouées. Si elle découvre le rôle que j'ai joué dans la disparition de Ben, elle saura faire usage du couteau qu'elle tient à la main.

Elle serre le manche si fort que ses jointures blanchissent.

— Je n'avais aucune envie de parler de tout ça, déclare-t-elle. Sais-tu pourquoi je te l'ai raconté ?

— Non, pourquoi ? dis-je, la bouche sèche, le corps tendu, prête à réagir, à me défendre si nécessaire.

— Parce que Nico m'a demandé de le faire.

Je me détends, mais à peine. Est-ce pour cette raison qu'il m'a fait venir ici ? Mais dans quel but ?

— J'ai dû tout lui raconter, explique-t-elle. Il a insisté, en disant qu'il devait absolument savoir ce qui s'était passé avant de décider si je pouvais rester ici. Il a réussi à m'en faire dire plus que je n'aurais cru pouvoir le faire à voix haute.

— Il a l'art et la manière.

Elle acquiesce avec un demi-sourire, visiblement à la pensée de Nico, de

son art et de sa manière, et je ressens un pincement de jalousie.

Mais son sourire vacille.

— Et, en échange, il m'a appris que Ben a coupé son Nivo et que les Lordsers l'ont emmené, poursuit-elle. Je suis arrivée trop tard.

Sa tête s'incline vers ses genoux, qu'elle serre dans ses bras. Son corps est secoué de sanglots. Je passe un bras autour de ses épaules. Je devrais lui révéler que quelqu'un a vu Ben, mais je n'en fais rien. Peut-être parce que ce n'est pas encore sûr. Ou pour protéger Aiden. Ou pour une raison plus inavouable, je n'en sais rien au juste.

Elle relève la tête, essuie son visage avec sa manche et sourit.

— Mais maintenant, j'ai rejoint le LRU et je vais tuer d'autres Lordsers. Et c'est pour ça que je me plais ici, conclut-elle avant de se lever d'un bond. Allez, viens, j'ai besoin de m'entraîner.

Et elle s'entraîne sans ménager sa peine. Elle a un bon coup d'œil, et soif de sang de Lorders.

Chapitre 23

Tori vise soigneusement, puis presse la gâchette.

La bouteille vole en éclats. Elle lève le poing en signe de triomphe.

— Enfin ! crie-t-elle.

Elle n'est pas naturellement douée pour les armes à feu comme pour le jet de couteau, et la séance de tir a été longue, frustrante et parfois dangereuse. Nous rions toutes deux. Quand nous nous retournons, nous voyons Nico, qui nous observe.

— Bravo ! lance-t-il, et Tori rougit de plaisir.

Je me demande avec irritation s'il a vu un seul des douzaines de tirs précédents qui ont manqué leur but. Nico me lance mon badge, que j'attrape au vol.

— Alors, ça a marché pour le lycée ? dis-je en le passant à mon cou.

— Bien sûr. Tu as assisté à tous les cours. C'est du moins ce que l'ordinateur du lycée confirmera en cas de doute. Viens, dit-il en me faisant signe, et il se dirige vers la maison.

Je le suis. J'entrevois par la porte des salles de dortoir rudimentaires avec des matelas de camping sur le sol. Des cartons et des caisses. Des armes ? À première vue, pas d'eau courante. Ça ne doit pas plaire à Tori.

— Assieds-toi, m'ordonne Nico en me montrant une caisse et en s'asseyant sur une autre face à moi. Il faut que nous parlions. Tori t'a raconté ce qui lui est arrivé ?

— Oui.

— Tu comprends pourquoi je lui ai demandé de te le raconter ? Comme nous devons travailler en équipe, nous devons être d'une franchise totale les uns envers les autres. J'ai demandé à Tori de te raconter sa triste histoire parce qu'il fallait que tu sois au courant, que tu connaisses ses forces, ses faiblesses et sa motivation, afin de pouvoir bien travailler avec elle.

Il nous range dans la même catégorie, il nous met au même niveau, Tori et moi ! Je me sens blessée et je n'arrive pas à démêler si je le suis pour cette raison ou pour une autre. En tout cas, pour la franchise totale, c'est raté. Si Tori savait ce qui s'est passé entre Ben et moi, elle me rejetterait. Je pousse un

soupir.

— Pauvre Ondée, dit Nico. Mais tu sais bien que je suis de ton côté, hein ?

Il me tend la main et je la serre très fort, submergée par un sentiment de solitude. Je ne peux plus me fier à maman et à Amy. Cam ne m'adresse plus la parole, et de toute manière je dois l'éviter pour son bien. J'avais eu l'impression qu'un lien d'amitié encore fragile s'ébauchait entre Tori et moi, mais il se rompra aussi sec si elle découvre la vérité sur Ben.

Il ne me reste plus que Nico. Je lève les yeux et rencontre les siens, qui soutiennent mon regard. Ils ne changent pas. Une franchise totale... je dois tout lui raconter.

J'inspire à fond.

— J'ai quelque chose à te dire. Je...

— Attends un instant, me coupe-t-il, alors que j'entends des bruits de pas et le murmure de voix à l'extérieur. Sors d'abord afin de rencontrer tes nouveaux amis.

Je sors et vois Katran, de retour avec un groupe de neuf adolescents épuisés, visiblement de nouvelles recrues, qui doivent avoir entre quatorze et quinze ans. J'en connais quelques-uns de vue, au lycée, et si je suis surprise de les rencontrer ici, ils le sont encore plus de me voir. Ils regardent mon Nivo.

Quand Nico surgit derrière moi, les murmures s'interrompent et tout le monde se redresse.

Nico regarde Katran.

— Au rapport, dit-il.

Katran secoue la tête.

— Une belle bande de bons à rien, ces nouveaux, commente-t-il. Quand je suis rentré de ma... diversion, dit-il en me lançant un regard noir, ils flemmardaient.

Je sens autour de moi une peur palpable, à la fois poisseuse et étouffante. On a l'impression de pouvoir presque la toucher. Nous avons tous débuté ainsi, terrifiés devant Nico. Peu à peu, à mesure que nous faisons nos preuves et recevions son approbation, notre vision des choses changeait : nous avions encore peur, mais nos sentiments évoluaient. Nous commençons à comprendre que tout ce qu'il faisait, il le faisait pour nous. Pour nous rendre plus forts. Pour nous protéger.

Nico se contente de hausser un sourcil.

— C'est ton groupe, Katran, observe-t-il. Que proposes-tu pour l'améliorer ?

Katran sourit.

— Un nouvel entraînement de nuit dès ce soir, répond-il.

Il lève la main pour faire signe aux autres de se retirer et certains commencent à s'éloigner d'une démarche incertaine.

— Attends, intervient Nico. Nous avons encore un problème.

Tous s'immobilisent, les yeux fixés sur lui.

— Nous avons un grave problème d'infraction à nos règles de sécurité, explique-t-il. L'un de vous a divulgué des informations sur notre mouvement. Lequel ?

Sa voix est glaciale, et, bien que je sache que je ne suis pas la coupable, qu'il s'agit de l'un des membres de ce groupe, la peur émanant d'eux est si contagieuse qu'elle me gagne. L'effroi m'envahit à l'idée de ce qui va suivre.

Nico regarde les visages blêmes un à un et droit dans les yeux. Je repère le coupable avant lui : c'est une fille brune qui est en seconde au lycée, je crois. Elle tremble et évite son regard.

Nico pousse un soupir, puis fait signe à Katran, qui l'empoigne, la tire en avant et l'immobilise face à lui.

— Holly, c'est bien ton nom ? demande Nico.

Il tend la main vers elle et elle tressaille, mais il se contente d'effleurer sa joue. Il sourit.

— Raconte-nous ce que tu as fait, dit-il d'une voix douce.

Elle lève les yeux et je lis un espoir fou dans son regard. Mais elle connaît Nico moins bien que moi : il vaudrait mieux pour elle qu'il soit franchement en colère.

— Je suis désolée, Nico, fait-elle. Je devais lui dire au revoir.

— À qui ? Ton petit ami ? demande Nico, et il regarde Katran, qui lève les yeux au ciel.

— Non, mon frère.

— Holly, je crois me souvenir de t'avoir entendue dire avec une grande conviction que tu haïssais les Lords, que tu étais prête à tout pour les chasser du pouvoir et que ta nouvelle famille, c'était nous désormais.

— Mais c'est bien ce que vous êtes ! Je ne veux qu'une chose : travailler avec vous. Je veux être des vôtres. Il faut me croire. Je suis prête à tout pour ça.

— À tout ? répète Nico avec un hochement de tête. C'est ce que nous verrons. Mais tu nous as mis en danger.

— Il n'en parlera à personne !

— Alors comment se fait-il que je sois au courant ?

Elle comprend soudain ce qu'il veut dire et devient encore plus pâle.

— Nous n'édictons pas des règles à la légère, Holly. En gardant des liens avec son passé, on compromet sa loyauté au mouvement. On se rend vulnérable.

Nico regarde au-dessus des têtes, agite la main et le groupe se divise en deux docilement. Deux hommes émergent des bois. Ils encadrent un garçon d'environ treize ans qu'ils tiennent par les bras et qui se débat entre eux.

Nico scrute les visages du groupe.

— Je vous présente le frère de Holly, déclare-t-il. Maintenant, voici le dilemme auquel je suis confronté, dit-il à celle-ci. Tu me fais des discours, des promesses, et puis tu enfrens le règlement. Et pourtant, ajoute-t-il avec un

sourire, tu affirmes être prête à tout pour servir notre cause.

Il fait signe à Katran, qui lâche Holly. Elle tremble.

— Tu nous as fait courir un risque, reprend-il. Tu dois maintenant éliminer ce risque.

Nico plonge la main dans sa veste, en sort un revolver qu'il examine, puis tend à Holly.

Non, c'est impossible, me dis-je. Elle ne va pas le faire. Il ne va pas l'y forcer. Non !

Son frère comprend de quoi il retourne avant elle. Il cesse de se débattre et regarde fixement de ses grands yeux bruns sa sœur aînée qui tient un revolver. Et qui contemple cette arme en paraissant se demander comment elle a atterri entre ses mains.

Nico pose la main sur son épaule, repousse une mèche de cheveux derrière son oreille et lui parle doucement.

— Tu dois bien comprendre que c'est toi qui lui as fait ça, que ce soit toi ou quelqu'un d'autre qui presse la gâchette, dit-il. C'est toi la responsable. Finis donc ce que tu as commencé.

Le revolver tremble violemment dans les mains de Holly et je dois faire un effort pour ne pas me jeter sur elle et le lui arracher...

Elle lève enfin les yeux et les plonge dans ceux de Nico. Il hoche la tête.

Le visage inexpressif, elle tient le revolver à deux mains et lutte contre leur tremblement.

— Pan ! hurle Katran. Tout le monde sursaute, il éclate de rire et lui ôte l'arme des mains. Puis il ouvre le barillet et en montre le contenu à la ronde. Il est vide.

Holly s'effondre à terre et Nico s'agenouille à côté d'elle.

— Je ne te forcerai jamais à tuer ton frère, idiot, dit-il. Je tiens trop à vous tous. Mais il fallait te donner cette leçon, à toi et aux autres, conclut-il.

Il se relève et regarde chacun droit dans les yeux.

Il adresse un signe aux deux hommes, qui lâchent le frère de Holly. Ce dernier sourit maintenant. Il se précipite vers sa sœur et tous deux se serrent l'un contre l'autre.

— Je suis désolé, lui dit-il. J'ai dû jouer le jeu pour venir ici, pour rejoindre le mouvement, moi aussi.

Nico tend la main à Holly pour l'aider à se relever. Je tremble de soulagement.

Holly s'accroche à la main de Nico avec un air reconnaissant.

— Merci, Nico, merci du fond du cœur ! dit-elle. Tu ne regretteras pas de m'avoir donné une seconde chance.

— J'en suis certain, répond-il avec un calme plein d'assurance.

Contrairement à moi, Holly ne comprend sans doute pas qu'elle s'est avancée sur un terrain miné. On ne peut pas mettre Nico en colère et s'en tirer aussi facilement. Mon cœur se serre quand je pense à quel point sa faute, ces confidences à son frère, est dérisoire comparée à ce que j'ai fait. Si jamais

Nico découvre que c'est ma négligence qui a entraîné mon arrestation par les Lords. ... ce revolver sera probablement chargé.

Je ne peux rien lui révéler.

Mais que puis-je faire pour Ben ?

Nico s'adresse maintenant à tout le groupe.

— Puisque vous êtes tous là, j'ai une nouvelle à vous annoncer, déclare-t-il. Ce sera un grand honneur pour vous tous.

Il désigne alors Tori en réprimant un sourire.

— Grâce à des renseignements fournis par notre princesse... nous avons réussi à localiser un CRC des Lords, un Centre de Retour et de Cessation, où ils éliminent les Effacés qui ont, selon leurs termes, rompu leur contrat. Vous l'attaquerez dans les jours qui viennent.

Je me demande si c'est le centre où Tori a été emmenée, où les Effacés sont tués, puis jetés dans un trou. Je serre les poings, ravagée de douleur à l'idée de ce qu'on leur a fait subir là-bas.

Tout le monde sourit avec nervosité, puis pousse des acclamations. Est-ce leur première attaque ? Sont-ils prêts ? Je regarde Katran, qui hausse un sourcil. Il en est visiblement aussi peu convaincu que moi.

Moi, je suis prête. Peut-être pourrai-je me tirer du pétrin où je me suis fourrée avec Coulson en faisant peau neuve.

— Nico, puis-je... ?

— Un instant, répond-il en posant la main sur mon épaule. Viens, retons, ma précieuse. Il est temps de finir notre conversation.

Je le suis à l'intérieur avec la sensation des regards des autres dans mon dos. Précieuse, oui, et estampillée telle aux yeux de tous. J'entends l'écho des railleries de Katran : trop précieuse pour suivre les autres. Eh bien, c'est ce que nous verrons, me dis-je.

— Bon, de quoi voulais-tu me parler ? demande Nico.

— Laisse-moi vous aider. Je veux rester ici et participer aux opérations.

Nico sourit.

— Je suis ravi de t'entendre dire ce que je sais déjà, Ondée, dit-il, et il se penche vers moi et m'embrasse sur le front. Mais tu ne peux pas rester ici.

— Mais...

Il lève la main pour m'imposer le silence.

— Laisse-moi finir. Tu ne peux pas rester ici... pour l'instant, explique-t-il. Tu peux cependant nous aider en prolongeant encore un peu ton autre vie. Nous avons de grands projets, Ondée. Je t'en parlerai bientôt plus en détail. Dans l'immédiat, sache que les Lords et leur pouvoir sont menacés : des attentats contre eux auront lieu sur plusieurs fronts et tu joueras dans ces opérations un rôle vital. Tu dois donc rester en sécurité d'ici là.

— Je t'en prie, laisse-moi participer à l'attaque contre le CRC ! Je ferais n'importe quoi...

Il m'observe en réfléchissant. Son silence se prolonge au point que je m'appête à le rompre par de nouvelles implorations, mais il acquiesce.

— C'est vrai, je peux venir ? m'écrié-je.

— Oui, Ondée, tu peux venir, répond-il avec un sourire, et j'exulte. Maintenant, as-tu autre chose à me dire ?

Oui, sur Ben, je réponds mentalement. Aide-moi à le retrouver. Protège-le de Coulson. Libère-moi de Coulson. Mais, en cet instant, sous le regard de Nico, je suis incapable de parler. Je ne peux rien lui révéler sur Coulson. Il serait trop furieux contre moi. Et tout ce que je veux, c'est me joindre à son combat. À notre combat. Pour que Nico continue à me regarder comme en cet instant, avec une partialité affectueuse. J'éviterai Coulson et je ne lui raconterai rien. Et je trouverai seule ce que je dois faire pour Ben.

— Non, rien d'autre, dis-je.

— Alors sauve-toi : il est temps.

Quand je ressors, Katran m'attend près de la porte.

— Ramène-la chez elle, ordonne Nico.

Katran hoche la tête et nous nous dirigeons vers nos VTT.

Sans un mot, il part très vite sur le sentier et je le suis. Nous suivons le même chemin qu'à l'aller, jusqu'à l'embranchement après le ruisseau, mais nous prenons ensuite l'autre sentier.

Nous débouchons sur un chemin longeant un canal et visiblement peu fréquenté, à en juger par son état.

Après un nouvel embranchement, le chemin s'élargit et devient familier : son autre extrémité ramène au sentier qui longe la maison de Ben, j'en suis certaine. Ou plutôt l'emplacement de sa maison disparue. Ce qui revient à dire que ce chemin rejoint le sentier qui domine notre village.

Katran fait bientôt halte.

— Nous avons aménagé une cachette pour vélos par ici, explique-t-il.

Nous quittons le sentier et nous nous frayons un passage au milieu des arbres et des broussailles.

— Tu peux y laisser le tien : comme ça, tu nous rejoindras plus facilement en cas de besoin.

— Merci.

— C'est Nico qui m'a demandé de m'en charger.

Il pousse mon vélo dans l'abri et me montre une boîte peinte en camouflage qui a l'aspect d'un amas de feuilles mortes.

— C'est la réserve habituelle de provisions : eau, nourriture, carburant, ajoute-t-il, puis il recouvre le tout d'une bâche et de branches. Je n'aurais jamais cru que ce serait pour toi, sinon j'y aurais réfléchi à deux fois.

Je me renfrogne devant le mordant de ces dernières paroles.

— Si tu as un problème avec moi, dis-le.

Il remonte sur son vélo.

— Moi, je n'ai aucun problème, répond-il. C'est plutôt toi qui es une source d'ennuis, ma précieuse.

Sur ces mots, il repart et s'éloigne sur le sentier.

Merveilleux ! Katran est la seule connaissance issue de mon passé que je

n'ai aucune envie de revoir, et c'est face à lui que je me retrouve.

Le soleil est bas à l'horizon tandis que je rentre en hâte pour éviter des questions sur mon arrivée tardive. Mon vélo avale les derniers kilomètres pendant que je réfléchis.

Tout à l'heure, je me suis dégonflée.

Pour être honnête, j'ai eu peur de dire la vérité à Nico.

Il suffit de voir ce qui est arrivé à Holly. S'il traite ainsi un membre du mouvement dont le seul tort est d'avoir révélé à son frère la raison de son départ, que me fera-t-il ? S'il découvre la vérité sur Coulson, je ne serai plus sa précieuse, d'autant plus que je ne lui en ai pas parlé dès que l'occasion se présentait... je perdrai toute valeur à ses yeux et je le paierai cher, probablement de ma vie.

Ta famille, c'est nous désormais... Nico n'a aucun intérêt à m'aider à retrouver Ben. À ses yeux, Ben représente un nouveau facteur de risque, car il me fait perdre toute prudence. Les liens avec le passé compromettent la loyauté au mouvement...

Je me sens écartelée entre Nico et Ben.

Je n'ai plus qu'un moyen de savoir ce que je dois faire : revoir Ben.

Chapitre 24

— Oui, ma chérie ?

La tante de Cam est plus âgée que je ne l'aurais cru, avec des cheveux gris relevés au sommet de la tête. Ses yeux inquiets me regardent à travers des lunettes à fine monture métallique.

Je danse d'un pied sur l'autre sur la marche de l'entrée.

— Cam est-il chez lui ?

— Oui, je crois. Entrez, ma chérie.

Je la suis dans une entrée tapissée de chintz qui donne sur une salle de séjour remplie de tout un bric-à-brac de maison de campagne, avec des fanfreluches et des animaux en porcelaine dans tous les coins.

— Cameron ? Tu as de la visite ! appelle-t-elle.

Il descend l'escalier et, à sa vue, j'ai le souffle coupé : la moitié de son visage est meurtrie, violacée et enflée. Il a un œil au beurre noir monstrueux, et tout ça par ma faute.

— Merci, répond-il en regardant sa tante, qui paraît soudain un peu nerveuse, s'éclipse dans la cuisine et referme la porte.

— Euh... c'est gentil, chez toi, dis-je.

— Arrête tes conneries. C'est complètement nul.

— Ça te dirait de t'évader le temps d'une balade ?

— Tu parles, répond-il en souriant avec la moitié de son visage qui peut sourire.

Nous sommes déjà sortis du village quand il m'adresse la parole.

— Je ne t'ai pas vue au lycée, observe-t-il.

— Désolée.

— Je ne t'ai pas vue non plus à la pause de midi. Où étais-tu ?

— J'ai traîné dans le coin.

— J'ai aussi attendu la fin des cours, mais je ne t'ai pas vue à ce moment non plus.

— Je crois que je préférerais encore ton silence d'hier, dis-je sans réfléchir.

J'ai seulement pensé à voix haute mais, devant son air blessé, je le regrette aussitôt.

— Excuse-moi.

— Écoute, si tu me racontais ce qui se passe, je pourrais peut-être t'aider, déclare-t-il en me prenant la main, et il m'entraîne vers un sentier obscur qui longe un champ.

Dès que nous sommes invisibles depuis la route, il s'arrête et s'adosse à la clôture.

— Kyla, je comprends très bien qu'en ce moment tu préfères ne pas tout me confier de tes ennuis, mais ne me dis pas que tu n'as rien à raconter : je ne te croirais pas, déclare-t-il.

— Très bien.

— Si jamais je peux t'aider, n'importe comment, dis-le-moi et je le ferai.

Je le dévisage sans répondre. J'ai la gorge serrée comme si j'allais pleurer, parce qu'il tient assez à moi pour m'offrir une aide qui risque de lui attirer toutes sortes d'ennuis. Mais en même temps, je me demande pourquoi il agit ainsi. Pourquoi risquerait-il sa peau pour quelqu'un qu'il connaît à peine ? Est-ce uniquement par amitié ? Je tends la main et effleure sa joue meurtrie.

— C'est en m'aidant que tu as récolté ça, dis-je.

— Si j'avais eu un peu plus de temps, j'aurais aplati ce crétin. Il était déjà dans les cordes, tu as vu ?

— Bien sûr, je réponds avec un sourire. Même s'il n'avait pas un bleu, il tremblait dans ses braies.

— Il n'osera plus venir nous embêter, déclare Cam en prenant une pose de boxeur.

— J'en suis certaine, dis-je dans un éclat de rire. Merci encore pour ton soutien, même si c'était suicidaire de ta part.

— Je ferais n'importe quoi pour me venger des Lords, affirme-t-il en reprenant son sérieux. Son regard est maintenant tourné vers l'intérieur, vers le passé. Et puis il secoue la tête.

— Et toi ? demande-t-il.

Il lève les yeux et son regard, de nouveau tourné vers l'extérieur, sonde le mien.

J'hésite avant de répondre.

— J'ai des affaires à régler, c'est tout ce que je peux te dire, je réponds.

— Énigmatique Kyla, commente-t-il. Allez, viens, sinon on sera en retard pour le dîner.

Il tend la main, je la saisis et la serre un peu trop fort tandis que nous rentrons. C'est un lien avec une autre vie – une vie qui s'éloigne insensiblement de la mienne.

Cette nuit-là, je me concentre sur le visage de Ben, j'essaie de le graver dans ma mémoire, mais en vain : ses traits se dérobent.

S'il représente tout pour moi, ce n'est qu'un individu, l'une des innombrables victimes que font et feront les Lords chaque jour tant qu'ils

resteront au pouvoir. Que signifie un individu quand le sort de tant d'autres est en jeu ? Nico a affirmé que j'allais jouer un rôle crucial dans les projets du LRU, une perspective qui me remplit à la fois de fierté et d'appréhension. S'il a raison, si les Lords sont réellement menacés, comment pourrais-je remettre tous ses projets en question, même pour sauver Ben ?

Et comment pourrais-je ne pas le faire pour Ben ?

Même si je me méprise pour ma faiblesse et mes contradictions, au bout du compte, je parviens toujours à la même conclusion : je dois revoir Ben. Je dois l'avertir de la menace que représente Coulson pour nous.

Je cours de toutes mes forces.

Mais je ne suis jamais assez rapide.

Parfois, à mon réveil, je cours encore, pourchassée par des terreurs invisibles et sans nom. Parfois, c'est pire : je suis tombée et je sais qu'il ne me laissera pas en paix.

Au moment où je le fais, je sais que c'est un rêve, car il revient si souvent...

Mais la lucidité n'est d'aucun secours contre la terreur.

Je tombe et il n'abandonne pas la poursuite. Je ferme désespérément les yeux, incapable de regarder, de voir ce qui arrivera ensuite. Incapable de...

Et je hurle, mais une main plaquée sur ma bouche étouffe ce cri. Je me débats, mais des bras vigoureux et chauds me retiennent fermement et me bercent. Une voix murmure des sons apaisants dans mes cheveux.

— Chut, Ondée. Tout va bien. Je te tiens contre moi.

J'ouvre les yeux et, quand je me suis ressaisie, il ôte la main de ma bouche. C'est Katran qui me serre dans ses bras. Ce n'était qu'un rêve.

— C'est toujours le même ? demande-t-il.

Je hoche la tête, encore tremblante, incapable de parler, en proie à une crainte nouvelle : celle de perdre d'autres fragments de moi-même, de les dissimuler et de les pousser de côté.

Mes yeux se rouvrent dans l'obscurité. À la peur éprouvée dans ce rêve succède la stupéfaction. Je croyais que ce cauchemar récurrent datait de mon Effacement, mais je me trompais. Du moins, si le rêve de cette nuit contient une part de vérité. Si Katran était là quand je le faisais, il remonterait donc à la période où je m'entraînais encore avec les Chouettes. Bref, avant ma capture par les Lords et avant mon Effacement.

Mais Katran qui me réconforte, qui me serre contre lui... cela ne peut être qu'une invention de mon inconscient. C'est tout simplement impossible dans la réalité. Mais au moment même où je rejette ce Katran attentionné qui m'est inconnu en me demandant si le reste de mon rêve est tout aussi imaginaire, je sais qu'il n'en est rien. Il me paraît plus réel, plus véridique que tout ce que j'ai pu vivre auparavant.

Et je pressens l'existence d'un autre élément dissimulé dans ce rêve, si

proche qu'il est presque à ma portée, mais il m'échappe toujours.

Alors que je serre les poings en refrénant mon envie de hurler, exaspérée par ces trous de mémoire, je sais que ce rêve recèle une froide pépite de vérité.

Mais cette vérité, je n'en veux pas.

Chapitre 25

— Venez.

Il n'a prononcé que ce mot à mi-voix. Ce Lorder ne m'est pas familier. Il me précède sans même regarder derrière lui, car il ne doute pas que je le suive. J'envisage un instant de m'enfuir, mais à quoi bon ? Je reste un peu à la traîne sans le perdre de vue au milieu du flot d'élèves qui se rendent d'un cours à un autre. C'est facile de le repérer, car la foule laisse un grand espace entre elle et lui : je n'ai plus qu'à suivre un vide qui se déplace dans un couloir grouillant de monde.

Il ouvre la porte d'un bureau du bâtiment administratif et entre en la laissant entrebâillée. Je regarde rapidement autour de moi : Nico est censé être dans le bâtiment des sciences, mais on ne sait jamais. Toutefois, je ne vois ni lui ni personne de connu.

J'examine la porte, qui diffère de toutes ses voisines dans le couloir, sans nom, ni chiffre sur son battant.

Je frappe et j'entre.

Le Lorder qui m'a escortée jusqu'ici se tient au garde-à-vous près d'un bureau derrière lequel Coulson est assis.

— Asseyez-vous, ordonne-t-il.

Il n'y a qu'une chaise, placée face à lui de l'autre côté du bureau, et trop proche de lui pour s'y sentir à l'aise, mais j'obéis.

— Et maintenant, parlez.

Je déglutis, la gorge sèche.

— Joli bureau, dis-je.

Il ne répond pas, mais l'atmosphère de la pièce se refroidit assez pour me faire comprendre que je suis en mauvaise posture. Le silence est tendu.

La meilleure manière de mentir consiste à rester le plus près possible de la vérité, me dis-je.

— Je crois qu'ils ont des projets, mais je ne connais ni les dates ni les détails.

Il incline légèrement la tête et, le visage inexpressif comme à son habitude, réfléchit.

— C'est insuffisant, commente-t-il au bout d'un instant. Quel genre de projets ?

Mon cerveau glacé d'effroi refuse de coopérer. Ce que je devrais dire ou ne pas dire reste un mystère entier, et plus son regard pèse sur moi, plus je me sens paralysée. Mais il doit à tout prix croire que je respecte notre marché jusqu'à ce que j'aie retrouvé Ben.

— Je crois qu'ils projettent une série d'attentats, mais je n'en sais pas plus. J'ignore où et quand ces attentats doivent se dérouler, dis-je.

J'ai parlé avec précipitation, et je tressaille intérieurement. Nico est au cœur de ces projets. Je ne peux rien révéler qui risque de mener les Lords à lui ou à d'autres membres du LRU.

Coulson me dévisage en silence. Le tic-tac de l'horloge murale placée derrière moi me paraît bruyant et beaucoup trop lent, comme si les secondes s'étiraient démesurément. Les yeux de Coulson me sondent, détectent les failles de ma réponse, tout ce que je passe sous silence.

— J'ai entendu des rumeurs à ce sujet. Quelques... confessions qui vont dans le même sens que la vôtre. Quoi d'autre ? demande-t-il.

— C'est tout ce que je sais, je réponds, et je manque de peu m'étrangler sur ces mots.

L'heure du prochain cours sonne, me faisant sursauter.

Le regard de Coulson a une expression indéfinissable. Il sait que je ne lui ai pas tout dit.

Je me sens blêmir.

Il sourit, ce qui ne me rassure pas précisément.

— Allez-y, sinon vous serez en retard à votre cours de mathématiques, dit-il.

Je me lève vivement et me dirige vers la porte. Il connaît même le contenu de mon prochain cours !

— Kyla, un instant, s'il vous plaît... Estimez-vous heureuse de vous en tirer si bien aujourd'hui. Je ne suis pas quelqu'un de patient. La prochaine fois, il faudra m'en dire plus. Je veux tout savoir. Maintenant, sortez ! aboie-t-il, et je détaille.

Je fonce dans le couloir, heureuse d'être en retard, d'avoir une excuse pour courir.

J'entre en classe, m'assieds et sors mon cahier. Je feins d'écouter le professeur pérorer à propos de statistiques pendant que mon esprit rumine mes propres probabilités.

Deux jours seulement ont passé. Coulson s'impatiente. Il sait certainement quelque chose. Il sait que je n'étais pas où j'étais censée me trouver hier après-midi. Mais comment ? Il m'a surveillée ou quelqu'un d'autre m'espionne.

Nous nous rendons à la réunion hebdomadaire du vendredi comme d'habitude, mais aujourd'hui, c'est différent. Coulson est de retour avec les

Lorders, et, cette fois-ci, je suis sûre que je n'imagine rien. Son regard est braqué sur ma tête, comme s'il me désignait. Comme si une inscription au néon était apposée sur mon front : espionne des Lorders. J'ai l'impression d'être un papillon épinglé sous un objectif, les ailes brûlées par l'ampoule d'une lampe puissante.

Quelqu'un d'autre a-t-il remarqué que Coulson m'observe ? Je regarde autour de moi, puis tressaille, car j'ai repéré Nico assis avec les élèves de son groupe de soutien, sur la gauche, plusieurs rangs derrière moi. Ses yeux rencontrent furtivement les miens. Coulson l'a-t-il remarqué ?

Jeux dangereux...

Le visage impassible, je me concentre sur le directeur qui parle d'inspections scolaires, mais je suis en ébullition à l'idée de ces deux hommes respirant le même air dans la même salle.

Je songe à tout ce que Nico représente pour moi... Tout le reste paraît simple en comparaison.

J'aurais dû tout lui dire dès le départ. J'aurais dû lui parler de Coulson, du marché qu'il m'a imposé, et laisser Nico décider de la marche à suivre, du moyen de retourner la situation à notre avantage. C'est ainsi que l'ancienne Ondée aurait agi.

Mais pas moi. Je ne peux pas exposer Ben à un tel danger. Ni Cam, d'ailleurs. Mais au LRU, on agit différemment. On secourt les siens si on le peut sans prendre de risques inconsidérés. Sinon, nul n'est irremplaçable, comme nous le savons tous. Ça fait partie du jeu. La sécurité du groupe, et, partant, de la cause qu'il défend, compte plus que l'individu, membre du groupe ou non.

Je me sens nauséuse. Il est trop tard pour parler à Nico. Le retard que j'ai pris me condamnerait. Il comprendrait que je suis divisée. Et vulnérable.

Quoi que je fasse, c'est le mauvais choix.

Chapitre 26

Avec un clin d'œil, Jazz me glisse une enveloppe dans la main à notre retour à la maison. Je me précipite dans ma chambre et referme la porte. Que contient cette enveloppe ? Mes mains tremblent si fort que je manque la déchirer.

Elle contient une photo. Celle d'un coureur sur une piste, légèrement floue et prise à une certaine distance. Ses cheveux, sa carrure, ce regard lointain qu'il a quand il court...

C'est Ben.

Au verso, ces quelques mots écrits sans appuyer au stylo : C'est lui ?

Je me mords violemment la langue pour refouler un cri libérateur. C'est beaucoup trop peu. Je ne peux pas attendre.

La dernière fois que je l'ai vu, Aiden m'a informé qu'il serait chez Mac vendredi, donc aujourd'hui. Peut-être s'y trouve-t-il encore ? Sinon, peut-être Mac sait-il où est Ben.

Je frappe à la porte de chez Mac. Personne ne répond, alors que j'aurais juré avoir entendu quelqu'un à l'intérieur en approchant de la maison. J'essaie d'ouvrir, mais la porte est verrouillée. J'escalade tant bien que mal la haute clôture sur le côté de la maison. Une camionnette blanche de la compagnie du téléphone est garée de l'autre côté. Celle d'Aiden ? Soudain, Skye me saute dessus et me lèche le visage, manquant de peu me renverser.

— Où sont les autres ? lui dis-je, et elle remue la queue.

Je frappe à la porte de derrière.

— C'est Kyla. Ouvre ! Je sais que tu es là ! crié-je.

J'entends le bruit de pas et de verrous. La porte s'ouvre sur Aiden.

Je tire la photo de ma poche et la brandis.

— Où est-il ? fais-je.

— Entre, dit-il, et il me prend la main et m'entraîne dans la cuisine de Mac. Désolé de ne pas avoir ouvert, mais je ne savais pas que c'était toi. Mac est sorti et je ne devrais pas être là. Skye n'est pas terrible comme chien de garde, hein ?

— Non, pas vraiment.

Skye pèse de tout son poids contre mes jambes et manque de nouveau me renverser, la queue battante.

— J'allais justement faire du thé, reprend Aiden.

Il saisit une autre tasse et la lève d'un air interrogateur. J'acquiesce, il pose la bouilloire sur le feu, puis se détourne et s'appuie contre le plan de travail.

— Bon, dit-il. Puisque tu es ici, tu penses que cette photo représente Ben, je suppose.

— Oui, c'est lui.

— Fais bien attention. Tu es sûre de ne pas prendre tes désirs pour des réalités ? Regarde-la encore.

J'examine attentivement la photo, mais c'est bien lui, son attitude quand il court.

— Oui, j'en suis sûre, dis-je. Où est-il ? Quand pourrai-je le voir ?

— Pas si vite ! Ça risque d'être... un peu compliqué.

— Que veux-tu dire ?

Il hésite un instant.

— Il est dans un pensionnat dont les environs sont infestés..., commence-t-il.

— Infestés ? De quoi ?

— De Lorders.

— Je ne comprends pas. Pourquoi ?

— J'ignore pourquoi, mais ils sont très nombreux au village où se trouve ce pensionnat. Nous étudions la situation.

— Je dois le voir.

— Tu devras attendre encore un peu.

— Non. Dis-moi où il est.

— Non, Kyla. C'est trop risqué. Nous devons d'abord savoir ce qui se passe là-bas. Patiente un peu.

Je le dévisage en silence. Il est raisonnable et prudent, mais il ne connaît pas tous les enjeux de cette affaire.

— Si tu ne veux pas m'aider, je le retrouverai toute seule, dis-je.

— Vraiment ? interroge-t-il, sceptique, un sourcil levé.

— Oui : tu m'as parlé d'un terrain de sport à une trentaine de kilomètres. J'ai fait des recherches. Il existe neuf endroits possibles. J'en ai déjà visité trois.

J'exagère, bien sûr, mais c'est ce que j'aurais fait le jour où Cam et moi sommes partis nous balader à vélo, si les Lorders ne nous avaient pas arrêtés. J'en suis capable.

Aiden ouvre de grands yeux.

— Tu as fait quoi ? demande-t-il.

— Tu m'as bien entendue.

Il secoue la tête.

— Tu es vraiment dingue, commente-t-il.

— Je le ferai avec ou sans toi, dis-je. Alors, tu veux m'aider ou non ?

Il hésite, réfléchit. Je soutiens le regard de ses yeux bleus, pleine d'un espoir fou. J'ai beau dire, cette recherche ressemble à celle de l'aiguille dans la botte de foin, et nous le savons tous les deux.

— Il vaudrait mieux attendre d'en savoir plus..., commence Aiden.

— ... mais... ?

— Mais je suis aussi dingue que toi, conclut-il avec un grand sourire, et je lui saute au cou.

— Merci, Aiden ! crié-je. On commence quand ?

— Dimanche, ça irait ? C'est risqué, tu sais.

— Ça m'est égal.

— Pas à moi. Tu dois me promettre de faire ce que je te dirai, Kyla, et t'y tenir, sinon c'est terminé.

— Je te le promets.

Aiden me tend la photo.

— Elle a été prise dimanche dernier : il s'entraînait sur le terrain de sport du village, explique-t-il. Nous pouvons donc espérer qu'il s'y rendra dimanche prochain vers la même heure. Tu peux au moins confirmer que c'est lui, qu'en dis-tu ?

— Oui, je le ferai.

Aiden m'explique alors où et à quelle heure il passera me chercher. Je note ces informations, les yeux fixés sur la photo de Ben que je tiens à la main.

Oui, c'est bien lui. J'ignore comment et pourquoi il a survécu après avoir été emmené par les Lords, mais c'est Ben, mon cher Ben.

Chapitre 27

Le lendemain matin, je dois patienter, les nerfs tendus, dans la salle d'attente du Dr Lysander.

Cette fois encore, un Lorder est posté devant son bureau. Une infirmière sort du bureau voisin, mais son visage ne m'est pas familier. Je le mémorise, car une partie de mon cerveau enregistre les visages de tous les employés de l'hôpital afin de les dessiner plus tard pour Nico. Soudain, je me dis que je devrais en faire autant avec les Lorders.

Je me force donc à observer le garde. C'est difficile, car je dois résister au réflexe de détourner les yeux des Lorders, d'éviter leur regard et de ne pas me faire remarquer. Sauf Coulson, dont le visage est gravé dans ma mémoire, je serais incapable de décrire avec précision la plupart des Lorders. Hommes ou femmes, tous s'habillent à l'identique, généralement en gris, ou revêtent la combinaison noire de combat que ce garde porte, avec une veste noire sur un T-shirt de même couleur et un revolver à la ceinture. D'après Nico, ces vestes sont des gilets pare-balles. Et tout dans leur attitude et leur démarche incite à garder ses distances avec eux. Leurs visages sont la plupart du temps inexpressifs, leurs cheveux coupés court ou tirés en arrière. Rien ne doit permettre de les distinguer individuellement. Si je croisais ce garde en jean pendant son jour de congé, ressemblerait-il à monsieur Tout-le-Monde ?

Il est jeune, ce qui me surprend. Pourquoi ? Je suppose que son uniforme et l'autorité de son attitude m'incitent à le croire plus vieux qu'il n'est. Impassible, il regarde droit devant lui sans daigner remarquer la présence d'êtres inférieurs tels que moi. Il doit pourtant avoir l'âge de Mac ou d'Aiden, soit guère plus de vingt ans. Il est de taille et de corpulence moyennes. Il a des doigts fins de musicien qui ne semblent pas faits pour tenir un revolver. Il a des yeux noisette et des cheveux châtain clair courts. Des traits ordinaires dans un visage ordinaire qui serait difficile à dessiner pour cette raison, mais je le mémorise pour le reproduire plus tard sur le papier et...

Il lève les yeux au ciel et se détourne légèrement, le visage toujours aussi inexpressif. Je manque en tomber de ma chaise.

Le Dr Lysander surgit sur le seuil de son bureau.

— Kyla ? Tu peux venir, dit-elle.

Sauvée ! Je passe devant le garde et entre dans le bureau sans traîner.

Le Dr Lysander sourit, visiblement de bonne humeur.

— Bonjour, Kyla. À quoi penses-tu ? interroge-t-elle.

— Les Lorders sont-ils des êtres humains ? dis-je, et je fais aussitôt la grimace : j'étais si absorbée par le garde que j'ai parlé sans réfléchir.

— Pardon ? répond-elle dans un éclat de rire. J'adore parler avec toi, Kyla. Bien entendu, ce sont des êtres humains.

— Oui, je sais. Ce n'est pas vraiment ce que je voulais dire.

— Alors explique-toi.

— Sont-ils comme tout le monde ? Ont-ils des animaux de compagnie, des passe-temps, font-ils de la musique et se rendent-ils à des soirées ? Ou bien passent-ils leur temps à marcher au pas avec un air mauvais ?

— Je suppose qu'ils ont une vie au-delà de ce que nous voyons d'eux, déclare-t-elle avec un demi-sourire, mais maintenant que tu m'en parles, je dois dire que je n'en ai jamais invité un à dîner, sauf si je compte celui qui garde la porte de mon bureau.

— Vous êtes gardée même à l'heure du dîner ?

— Je suis gardée presque partout où je vais ces derniers temps, mais ce n'est pas de moi que nous devons parler aujourd'hui.

Elle se retourne vers son ordinateur, pianote un moment sur le clavier, puis lève les yeux.

Elle m'observe avec la plus grande attention.

— As-tu eu de nouveaux souvenirs, ou des rêves qui te paraissent réels ? demande-t-elle.

— Des rêves, peut-être.

— Raconte-les-moi.

Il est impossible de lui mentir, et même si je le pouvais, je n'ai pas intérêt à le faire. Il faut qu'elle me croie, sinon elle risque de me faire passer au scanner.

— J'ai rêvé que je faisais un cauchemar, et...

— Oui, Kyla ?

— Quand je me suis réveillée, un garçon me tenait dans ses bras, sauf que je ne me suis pas vraiment réveillée. C'était seulement dans mon rêve, dis-je, et je sens mes joues devenir brûlantes.

— Oh, je vois, commente-t-elle, amusée. Ce genre de rêve est courant à ton âge.

Je me hérисse intérieurement. C'est un souvenir bien réel. Même si j'aurais préféré que ce garçon ne soit pas Katran, je suis inexplicablement certaine que cette scène a eu lieu.

Le docteur se concentre de nouveau sur l'écran de son ordinateur.

— Tout va bien à la maison ? demande-t-elle.

— Oui.

— Vraiment ?

Elle se retourne et son regard me sonde. Elle a dû entendre quelque chose. J'en ressens un coup au cœur : c'est maman. C'est sûrement maman, car elle doit faire des rapports sur moi. Papa n'est pas à la maison en ce moment, et de qui d'autre pourrait-il s'agir ?

Que pourrais-je donc raconter au docteur ?

— Eh bien..., mais je m'interromps.

— Continue.

— Je n'en suis pas tout à fait sûre, mais j'ai l'impression que ça ne va pas très fort entre maman et papa.

— Je vois. Et ça t'inquiète ?

— Non. Ça ne me dérange pas qu'il soit moins souvent à la maison.

Elle incline la tête pour réfléchir.

— Ton contrat recommande que tu aies deux parents pour faciliter ta réadaptation en société, chez toi comme à l'extérieur.

— J'ai toujours deux parents, mais pas en continu, c'est tout ! dis-je, soudain alarmée.

— Ne t'inquiète pas. Tant que ta sœur et toi menez une vie stable chez vous, je ne vois aucune raison d'en parler dans un rapport. Il est l'heure d'arrêter, déclare-t-elle après avoir consulté l'horloge murale. As-tu autre chose à me dire ?

Ses yeux me sondent de nouveau. Quand elle me regarde ainsi, je voudrais parler d'une foule de choses. Je dois prendre sur moi pour faire signe que non, puis je me lève et me dirige vers la porte.

— Kyla, attends.

Je me retourne.

— Nous parlerons de ce qui te préoccupe la prochaine fois.

Je m'éclipse, soulagée.

Le Lorder est toujours devant la porte. Il se tient au garde-à-vous et regarde droit devant lui. Malgré moi, je le dévisage avant de m'éloigner.

Il m'adresse un clin d'œil.

Je trébuche et manque de peu m'étaler.

Ça alors ! Je parie qu'un clin d'œil à une Effacée pourrait lui valoir de gros ennuis.

— Ton père a appelé hier soir, m'annonce maman pendant le trajet de retour, un œil sur la route et un autre sur moi. À proximité de l'hôpital, la circulation londonienne est comme toujours si lente que les conducteurs n'ont pas besoin d'être très vigilants.

— Ah bon ? Comment va-t-il ?

— Bien. Il a demandé de tes nouvelles.

— Vraiment ? dis-je, surprise. Qu'as-tu répondu ? poursuis-je sans réfléchir.

— Ce que tu m'as dit : tout va bien au lycée, Cam n'est qu'un ami et tu n'as aucun problème, dit-elle, avant de pousser un soupir. J'aimerais bien

que...

— Quoi ?

— Qu'à moi, au moins, tu parles franchement. Avant, nous avions de vraies conversations, Kyla, tu t'en souviens ? Que se passe-t-il avec toi en ce moment ?

Je me mords l'intérieur de la joue en me répétant : fais attention.

— Mais rien de particulier, je réponds avec un sourire, et même si j'ai appris à mieux jouer la comédie, elle ne paraît guère convaincue.

— Nous pouvons parler si tu en as besoin, reprend maman. Et ça restera entre nous, d'accord ?

— Oui, je sais, bien sûr.

En revanche, j'ignore qui m'a dénoncée aux Lorders. Et même si j'étais sûre que ce n'est pas elle, que pourrais-je lui dire ? Que je suis au LRU, le mouvement qui a assassiné ses parents ? Ou qu'en réalité, je suis une espionne des Lorders infiltrée dans le LRU ? Dans un cas comme dans l'autre, je ne pense pas que cela l'enchanterait.

Je l'observe pendant qu'elle conduit. Fille du premier chef des Lorders, elle est naturellement de leur côté. Malgré tout, quelque chose me tracasse.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dis-je, rompant le silence.

— Quoi donc ?

— Pourquoi nous as-tu adoptées, Amy et moi ? Tu ne sais pas ce que nous avons pu faire par le passé. Nous sommes peut-être des terroristes, nous avons peut-être tué des gens.

— Tu ne me fais pas l'effet d'une tueuse sanguinaire.

Mais les apparences peuvent être trompeuses, je réponds en moi-même.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Je ne le peux pas, mais je sais qui vous êtes à présent, Amy et toi.

Je regarde par la vitre. Sait-elle qui je suis vraiment ? M'a-t-elle dénoncée aux Lorders parce qu'elle l'a découvert ?

— Mais tes parents ? Et ton fils ? Ils ont été tués par les TAG, dis-je en bafouillant sur ce dernier mot, car j'ai failli dire : le LRU.

Elle ne répond pas et se concentre sur sa conduite. La circulation ralentit, puis s'arrête.

— Kyla, que sais-tu de Robert... de mon fils ? demande-t-elle.

Je me retourne et la regarde, stupéfaite de voir des larmes dans ses yeux.

— Son nom figure sur le monument aux morts du lycée, je réponds. Il a été tué par l'explosion d'une bombe dans un bus scolaire.

C'est la réponse que je lui donne, bien que Mac, qui était sur place pendant l'attentat, m'ait apporté une autre version de l'événement.

Elle secoue la tête.

— Non, c'est ce que j'ai longtemps cru, mais c'est faux, déclare-t-elle. J'ai découvert qu'il a survécu à cet attentat, mais je ne l'ai jamais revu. Je crois qu'il a été Effacé, même si je n'ai jamais pu le prouver. J'ai fait mon

possible pour le retrouver, en vain.

Je la dévisage, stupéfaite. Elle sait donc à quoi s'en tenir.

Un coup de klaxon retentit derrière nous. La circulation reprend. Maman repart.

— C'est la raison pour laquelle je vous ai adoptées, Kyla, tu comprends ? dit-elle. Parce que j'espère que, quelque part, quelqu'un a pris soin de Robert et l'a aimé. C'est la raison pour laquelle je fais cela pour Amy et pour toi.

Chapitre 28

La porte coulissante de la camionnette s'ouvre.

— Fais vite, dit Aiden, et je grimpe dans le véhicule. Désolé, ce n'est pas très confortable à l'arrière. Tu veux t'asseoir ? ajoute-t-il en avançant une boîte à outils.

Je m'assieds sur le bord de la boîte, il frappe la cloison nous séparant de l'avant et la camionnette démarre bruyamment. Elle est bourrée d'outils et de pièces détachées qui pendent du plafond, le long des murs et s'entassent sur des étagères. Il y a tout juste assez de place pour nous deux au milieu de ce fouillis.

— Est-ce l'autre moitié de ta double vie ? Réparateur de téléphones de jour et super héros de nuit ?

Aiden part d'un rire chaleureux et spontané. À l'entendre, on a l'impression qu'il rit souvent.

— Il y a de ça, approuve-t-il avec un sourire.

— Merci de faire ça pour Ben, dis-je.

— Attends avant de me remercier. J'ai vu la photo et je ne suis pas encore tout à fait convaincu que c'est Ben, mais nous allons le vérifier. J'ai prévu une réparation urgente dans une maison en face du terrain de sport.

— Vraiment ?

— Oui : un boulot tout simple, mais qui pourra se prolonger aussi longtemps que nous le voudrons. La réparation elle-même sera rapide, car je sais exactement ce qui cloche. Je me suis offert juste avant le lever du jour une petite séance de sabotage de super héros.

— Mes félicitations ! Où allons-nous ?

Il prend une carte routière sur une étagère et me montre notre destination, qui est à environ trente kilomètres d'ici par des routes de campagne. Je mémorise rapidement l'itinéraire.

Après ce qui me paraît une éternité, mais ne dure en réalité qu'une demi-heure, la camionnette s'engage sur une route plus lisse et accélère. Elle a une fenêtre arrière, mais la silhouette d'Aiden et le fouillis à l'intérieur masquent la vue.

La camionnette ralentit et prend quelques virages.

— Nous y sommes presque, annonce Aiden à mi-voix.

La camionnette fait halte. Un instant plus tard, on frappe à la portière, qui s'ouvre. Le conducteur nous salue de la tête et je lui dis bonjour. Aiden ne fait pas de présentations. L'homme se détourne et s'éloigne si vite que j'ai à peine eu le temps de le voir.

— Viens, me dit Aiden. Dissimulés par la camionnette, nous contournons la maison par l'arrière pendant que le conducteur sort l'équipement. Il vérifie ostensiblement les câbles extérieurs de la maison tandis que nous nous approchons de la porte. Aiden passe la main sous une plante en pot et brandit une clef.

— Il n'y a personne ? dis-je.

— Ce sont des amis d'amis qui se sont arrangés pour nous laisser la maison. Elle m'a dit que le meilleur poste d'observation est dans la chambre du devant, à l'étage. C'est de là qu'elle a pris la photo.

La fenêtre de la chambre du devant donne sur un terrain gazonné entouré d'une piste. Au fond de ce terrain s'élève un grand bâtiment, peut-être un gymnase. Un groupe de quelques douzaines de garçons, avec un entraîneur et une poignée de spectateurs, occupe le terrain. Les garçons éparpillés ici et là font des exercices d'étirement.

— On pourrait se rapprocher d'eux ? je m'enquiers.

— Attends un peu. Ils vont courir sur la piste, et tu pourras alors les voir de plus près, répond-il. Pour l'instant, observe-les avec ça.

Il me passe une paire de jumelles avec lesquelles j'examine avidement la piste en essayant de distinguer des visages, mais les sportifs sont continuellement en mouvement, tournent la tête et...

Ça y est.

— Je crois que je l'ai repéré, dis-je. Il est en queue de peloton.

Après un moment qui me paraît infiniment long, ils commencent à courir sur la piste. Plus ils se rapprochent, plus je suis sûre d'avoir reconnu Ben. Je reconnais son corps et sa manière de courir autant que ce que je peux entrevoir de son visage : sa longue foulée puissante et souple qui laisse les autres loin derrière lui.

— C'est lui ! crié-je.

Je me lève et me tourne vers la porte avec un large sourire. Cette vision lointaine fait battre mon cœur violemment et courir le sang dans mes veines. Je n'ai qu'une envie : me ruer vers lui, le serrer dans mes bras et...

— Attends, intervient Aiden en posant la main sur mon bras.

— Mais je dois le rejoindre !

— Doucement : tu étais trop occupée à le regarder pour remarquer autre chose.

— Quoi donc ?

— Une camionnette noire vient de se garer dans le coin. Regarde les bâtiments de l'autre côté de la piste. Tu les vois ?

Le cœur serré, je reprends les jumelles et les braque vers le fond du terrain. Je vois quelques silhouettes. Des hommes. En noir. Immobiles, ils observent les coureurs qui prennent le virage pour revenir vers nous et s'approchent d'eux. Un frisson glacé court le long de mon dos et je m'écarte machinalement de la fenêtre. Ils ne peuvent nous repérer à cette distance, à moins d'avoir eux-mêmes des jumelles, ce qui est tout à fait possible s'ils sont à la recherche de quoi que ce soit. De n'importe quoi de suspect, comme par exemple un camion de réparateur téléphonique en circulation le dimanche. Je sens soudain ma bouche se dessécher.

— Pourquoi les Lorders viendraient-ils ici ? dis-je.

— Je n'en sais rien. Je suis désolé, mais ils sont trop proches pour que tu puisses aller voir Ben aujourd'hui. Ils sont même trop proches pour que nous puissions rester ici. Ça ne me plaît pas... pas du tout.

Je me sens atterrée à cette idée.

— Mais je ne peux pas partir sans lui parler, sans savoir s'il va bien. Je ne peux pas ! Il faut que je le voie ! m'écrié-je.

Il faut surtout que je l'avertisse à propos de Coulson. Tôt ou tard, quand ce dernier comprendra que je ne lui apporterai pas Nico et les projets du LRU sur un plateau, il mettra sa menace à exécution.

— Je suis désolé, mais c'est trop dangereux, déclare Aiden. Il faut filer d'ici, et en vitesse.

Il attend que la plupart des coureurs arrivent sur la portion de piste de l'autre côté du terrain, afin qu'ils nous masquent à la vue des Lorders, et nous en profitons pour nous éclipser.

Cette fois-ci, je suis seule à l'arrière de la camionnette. Aiden est à l'avant avec le conducteur car il tient à voir lui-même tout ce qui se passe.

Quand je suis sûre que nous avons quitté le terrain, je me fraie un passage au milieu des outils, des pièces détachées et des câbles qui pendent du toit pour jeter un coup d'œil par la vitre arrière. Je vois de l'autre côté du terrain toute une série de ce qui ressemble à des bâtiments scolaires – est-ce le pensionnat où Ben poursuit ses études, comme l'affirme Aiden ? – et, plus loin, un canal. Nous franchissons un pont et je remarque un sentier au bord de ce canal.

Je suis certaine que Ben court ici tous les matins.

La déception m'envahit et me fait trembler de tout mon corps. Je me laisse tomber assise, puis ramène mes genoux contre ma poitrine. Nous étions si près de Ben ! Je prends sur moi et refoule les larmes qui me montent aux yeux en me répétant qu'il était impossible et même dangereux de rester.

La camionnette ralentit, puis s'arrête.

Un instant plus tard, Aiden ouvre la porte. J'essuie mon visage d'un revers de manche.

— J'ai déposé mon collègue au dernier croisement, explique-t-il. J'ai fait halte ici pour souffler un peu, d'accord ? Viens, dit-il en me tendant la main.

Je la saisis et me penche pour descendre, les jambes raides.

— Tu as envie de te dégourdir les jambes ? demande Aiden.

Nous traversons la route et prenons un chemin. Après quelques minutes de marche en silence, nous arrivons devant un ruisseau que nous longeons. Le chemin débouche sur une clairière. Un banc usé est installé sur l'un des côtés.

— Parlons un peu, dit-il en s'asseyant sur le banc, où je le rejoins. Bon. Tu es sûre que c'est Ben ?

— Oui.

— Attends un peu : on avait toutes les raisons de le croire...

— ... de le croire mort.

— Oui. Et pourtant, il est bien vivant là-bas. Maintenant, il faut s'armer de patience et tâcher d'en découvrir le plus possible sur lui, sur ce pensionnat qu'il fréquente et sur ce qui s'y passe. Il faudra ensuite trouver un endroit sûr où tu puisses le rencontrer. Je te ferai signe dès que j'aurai du nouveau, d'accord ?

— Quand ?

— Je n'en sais rien au juste. Je vais faire mon possible. Écoute, je repasserai chez Mac vendredi prochain. Rejoins-moi là-bas à la fin des cours : s'il y a du nouveau, je te le dirai.

— Il faut que je le voie, que je lui parle. Il le faut, dis-je, et je me rends compte du ton implorant de ma voix, mais je ne peux m'empêcher de parler ainsi. Il ne s'agit plus seulement de prévenir Ben : depuis que je l'ai revu, j'ai désespérément besoin d'être proche de lui. J'agrippe le bras d'Aiden et le serre. Il desserre mes doigts et prend ma main entre les siennes.

— Je sais, dit-il doucement. Et tu sais quoi ?

— Non. Quoi ?

— Ben a vraiment de la chance.

Les yeux d'Aiden plongent dans les miens. Ils sont d'un bleu soutenu, de la même nuance que la haute mer. Leur regard, à la fois chaleureux et grave, me rappelle celui que Ben posait sur moi. Je retire ma main de celle d'Aiden et détourne les yeux.

— Écoute-moi, Kyla. Je ne veux pas te mettre sous pression aujourd'hui, mais je te demande de réfléchir encore, tu veux bien ? Afin de décider si tu veux bien signaler sur le site du SPD que tu as été retrouvée. Tu pourrais ainsi aider quelqu'un d'autre comme nous t'aidons.

En entendant ces mots, je sens la nervosité me gagner. C'est vrai, je pourrais signaler que Lucy Connor a été retrouvée, mais à quoi bon ? Elle n'existe plus que sous la forme de quelques lambeaux de rêves.

— Allez, viens, il faut que tu rentres chez toi, maintenant, me dit Aiden.

Nous reprenons le chemin en sens inverse et Aiden m'ouvre la portière coulissante de la camionnette. Je remonte, m'installe à l'arrière, puis, une fois la portière refermée, me rapproche de la vitre arrière.

Je veux retenir l'itinéraire.

Chapitre 29

Quand j'ouvre la porte de la maison, une surprise m'attend à l'intérieur : papa, assis sur le canapé. À côté de lui, Amy babille, lui raconte sa semaine. Maman lit dans un fauteuil. Trois paires d'yeux convergent vers moi et me dévisagent.

Maman referme son livre et fronce les sourcils.

— C'était une longue promenade, commente-t-elle.

— Je suis désolée, je..., fais-je.

— Laisse-lui au moins une chance d'entrer et de dire bonjour, lance papa à maman. Je ne l'ai pas vue depuis une semaine.

Il tend la main et, quand je m'approche de lui, prend la mienne, m'attire à lui et m'embrasse sur la joue.

— Viens donc t'asseoir avec nous, me dit-il, et je me perche à l'autre bout du canapé, à côté d'Amy.

— Où étais-tu ? demande maman.

Papa secoue la tête.

— Elle peut quand même faire une balade pendant un après-midi sans être soumise à un interrogatoire, la pauvre, observe-t-il.

Maman se renfrogne. L'atmosphère est à couper au couteau.

— Tu ne t'es pas aventurée toute seule sur des sentiers, j'espère ? reprend-elle.

— Non, je réponds sans mentir.

Pas aujourd'hui, du moins : sur le seul sentier que j'ai pris, j'étais avec Aiden.

— C'est dangereux : on n'a toujours pas arrêté la personne qui a agressé Wayne Best, explique-t-elle. Tu dois faire très attention et...

— Allons, Sandra, l'interrompt papa, elle a dit qu'elle n'a pas pris de sentiers.

Amy et moi le regardons, les yeux écarquillés, et maman se hérisse comme un porc-épic. Papa prend mon parti ? Incroyable. Et maman irradie le soupçon. Elle ne me fait pas confiance.

— Non, vraiment, j'ai seulement fait l'aller-retour jusqu'au château sans

quitter la route.

J'ai calculé la distance et la durée du trajet en fonction de mon heure de départ, et ça colle à peu près.

— Je croyais que tu avais des devoirs et que tu voulais juste faire un petit tour pour t'aérer ? interroge maman.

— Je ne voulais pas aller aussi loin, mais il faisait tellement beau..., je réponds, mais même à mes propres oreilles, je ne suis guère convaincante.

— Ne néglige pas tes devoirs, recommande papa avec une lueur indéfinissable dans le regard.

— Je monte les faire, dis-je en me levant.

Mais, à l'expression de maman, je devine que nous n'allons pas en rester là.

— Un instant, fait papa. Puisque nous sommes tous là, je crois que nous devrions avoir une petite réunion de famille à propos du JMA. Le Jour à la Mémoire d'Armstrong, précise-t-il devant mon air perplexe.

— C'est à toi et à Amy de décider si vous voulez y assister, intervient maman.

— Bien entendu, elles vont y assister, coupe papa avec un ricanement de dérision. C'est une célébration très importante cette année : il y a vingt-cinq ans que ces assassinats ont eu lieu et trente que la Coalition Centrale est au pouvoir. La cérémonie se déroulera à Chequers, la maison de campagne du premier ministre, dit-il en me regardant.

— Que se passera-t-il pendant cette cérémonie ? je m'enquiers.

— Il y aura d'abord la cérémonie habituelle à Chequers, retransmise en direct à la télévision comme chaque année, répond maman. Elle réunira seulement la famille, donc nous quatre, avec une équipe de la télévision pour nous filmer. On nous exprimera la sympathie de toute la nation et la fille durement éprouvée du premier ministre fera un discours, bref, le bla-bla-bla d'usage, poursuit-elle sur un ton qui fait hausser le sourcil à papa. Ensuite, pour cette année, le premier ministre assistera avec nous à une seconde cérémonie également retransmise en direct, qui commencera à l'heure de la signature du traité qui a donné naissance à la Coalition Centrale trente ans auparavant. Des représentants du gouvernement, des célébrités et tout le gratin seront là pour fêter cet événement. Il y aura ensuite un dîner long et assommant.

Des représentants du gouvernement... donc des Lords, me dis-je.

— Il faut absolument que vous assistiez à la cérémonie, précise maman sur un ton de regret.

— C'est un honneur pour vous ! s'exclame papa.

— Mais vous n'êtes pas obligées de venir au dîner, reprend maman, avec une expression laissant entendre que ce serait plus avisé de notre part. Elle me regarde fixement et je décèle de l'incertitude derrière son masque inexpressif.

— Je peux me sauver, maintenant ? J'ai mes devoirs à faire, dis-je.

— Vas-y, répond papa.

Je monte l'escalier. Que se passe-t-il avec eux ? Maman est soupçonneuse et papa détendu, comme s'ils avaient échangé leurs rôles.

Et, comble de bonheur, cette cérémonie en présence des Lords à laquelle je suis tenue d'assister...

Des cérémonies en présence des Lords, de celles auxquelles il est presque impossible d'être invité quand on n'est pas de la famille. De cette famille-là. Je me fige en haut de l'escalier alors que les dernières pièces s'assemblent dans mon puzzle mental.

Nico a affirmé que je devais poursuivre pour quelque temps encore ma vie dans cette famille, parce que je serai amenée à jouer un rôle crucial dans les projets du LRU. Est-ce à cela qu'il faisait allusion ? Au rôle que je dois jouer lors du Jour à la Mémoire d'Armstrong ?

Une série d'attentats, a-t-il dit. Quelle meilleure date choisir pour cela ? Les Lords seront évidemment sur le qui-vive ce jour-là, mais moi, j'aurai mes entrées dans la place !

Je me force à monter les dernières marches, à entrer dans ma chambre et à en refermer la porte.

Avant que tout s'ébranle, je dois prévenir Ben et le mettre en sûreté afin que Coulson puisse exercer de représailles sur lui pour me punir. Je garde en mémoire le visage de Ben tel que je l'ai vu aujourd'hui. Il est bien vivant. Mes larmes d'il y a quelques heures n'avaient pas lieu d'être. Bien sûr, je n'ai pas pu lui parler, le toucher, m'assurer qu'il respire encore et que son sang circule toujours dans son corps, mais je l'ai vu. Il est vivant. Dans l'immédiat, cette certitude me suffit.

Et maintenant, que va-t-il se passer ?

Il faut patienter, a dit Aiden. Patienter jusqu'au moment où il en saura plus sur Ben et sur sa situation, où il aura trouvé le moyen de me permettre de le voir sans danger.

Mais je ne peux pas attendre aussi longtemps. Coulson a laissé entendre que Ben était vivant : il n'a donc pas menti sur ce point. Il m'a également fait comprendre que Ben resterait en vie seulement si je fais ce qu'il veut. Mais il ignore que je sais maintenant où est Ben.

Enfin, pour le moment... Nico doit croire que je suis de son côté, et Coulson aussi. Aucun d'eux ne doit découvrir ce que je fais pour le compte de l'autre.

Cette situation m'évoque deux trains à grande vitesse lancés l'un vers l'autre et courant à la catastrophe.

Tard dans la nuit, Nico m'appelle. Aussitôt réveillée, je cherche à tâtons l'interrupteur.

— Oui ? dis-je dans un murmure.

— On peut parler ?

— Oui, mais doucement.

— L'attaque du Centre de Retour et de Cessation aura lieu demain. Tu

pourras y participer à une condition.

— Laquelle ?

— Ondée, tu devras faire exactement ce que Katran te dira, c'est promis ?

Katran sera aux anges, mais je n'ai pas le choix. Je promets à Nico ce qu'il me demande, puis écoute ses instructions détaillées.

Le premier train quitte la gare...

Chapitre 30

Holly adosse son vélo à l'arbre, puis se dirige vers la porte.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, dis-je à l'oreille de Katran.

Il pousse un grognement, mais ne dit rien. Son visage me révèle que la situation ne lui plaît pas plus qu'à moi. Ce projet est l'œuvre de Nico, et quand Katran nous l'a exposé en détail un peu plus tôt, il était visible que cette intervention de Nico dans son groupe lui pesait autant que ma présence aujourd'hui.

Ce centre des Lorders est isolé, ce qui n'a rien de surprenant vu ce qui s'y déroule. Pas de voisins en vue, seulement une route à quelques kilomètres pour assurer la liaison. Une camionnette noire est garée devant le bâtiment. Nos espions ont affirmé que le lundi était le bon jour pour attaquer, car les autres jours le centre reçoit davantage de livraisons : des Effacés à éliminer.

Avant que Holly ait atteint la porte, un garde sort du bâtiment.

— Bonjour ! lance-t-elle avec un sourire un peu trop radieux.

— Que faites-vous ici ? interroge le garde.

— Je suis désolée, mais je me suis perdue. Pourriez-vous m'indiquer comment me rendre au marché paysan ?

C'est un prétexte vraiment stupide. Sans un mot, le garde s'approche d'elle. Le visage impassible, il la surveille d'un œil, et, de l'autre, scrute les bois environnants. Instinctivement, je m'accroupis plus bas derrière le buisson qui me dissimule. La main du garde monte vers le talkie-walkie passé à sa ceinture.

D'un coup de pied, Holly repousse sa main et je me tends, prête à voler à son secours, mais Katran saisit mon poignet.

— Attends que les autres soient sortis, siffle-t-il.

Des caméras sont disposées sur toute la largeur de la façade. En ce moment, à l'intérieur, les services de surveillance voient certainement le garde en venir aux mains avec une fille frêle. Un instant plus tard, il l'immobilise, un bras en étau autour de son cou.

La porte s'ouvre et un autre Lorder apparaît.

— Au rapport, ordonne-t-il.

— Elle m’a raconté qu’elle s’était perdue, puis elle m’a flanqué un coup de pied.

— Je n’aime pas ça. Inspecte les alentours.

— J’ai les mains prises.

— Eh bien, libère-les, lance l’autre avec un haussement d’épaules.

Le garde place une main sous le menton de Holly et une autre sur son épaule. Je réprime un : « Non ! », prête à bondir, mais Katran me retient d’une poigne de fer.

Après une pression brutale, le Lorder la relâche et elle s’affaisse à terre.

Son corps tressaille, puis s’immobilise : il lui a brisé la nuque. En moi, l’horreur indicible se mue en rage. Je foudroie Katran du regard et prépare une réplique mordante, mais vois que tout son visage exprime la souffrance. Quand il sent mon regard sur lui, son expression se durcit et son visage n’est plus qu’un masque.

Un instant plus tard, deux autres Lorders sortent du centre. L’un d’eux s’approche de Tori, qui se tient à l’affût, un poignard à la main, l’autre de Katran et moi.

Katran lâche mon bras, me fait signe de me tenir à l’écart, et je lis sur son visage sa soif de vengeance.

Soudain, les Lorders s’arrêtent, puis reculent. Des bruits de moteur se rapprochent sur la route. Non, pas maintenant, me dis-je. Est-ce une camionnette ?

Le véhicule se gare devant le bâtiment.

Katran secoue la tête.

— Trop de cibles, chuchote-t-il.

Deux Lorders descendent de l’avant de la camionnette et s’entretiennent avec les autres. Ils jettent un coup d’œil au cadavre de Holly et l’un d’eux ouvre la portière de la camionnette.

Un garçon en bondit et tente de frapper l’un des Lorders. Son visage est livide. C’est un Effacé : j’entends son Nivo de ma cachette avant qu’il s’effondre. Un hurlement retentit à l’intérieur de la camionnette. Les Lorders en font descendre de force une fille qui tente de se précipiter vers le garçon.

— Fais quelque chose ! dis-je dans un sifflement. Le visage de Katran exprime le désarroi le plus complet. Mes doigts se crispent sur le manche de mon poignard.

— Ne bouge pas, souffle-t-il. Tiens ta promesse !

Il allume son talkie-walkie pour lancer l’ordre d’attaquer, puis se rue sur le centre avec les autres.

Un instant plus tard, tout n’est plus qu’un chaos de mouvements, de cris et de coups. Une partie de moi rêve de le rejoindre, de se retrouver au cœur de la mêlée, de frapper les Lorders. Une autre me retient, écœurée de cette violence, les yeux hermétiquement clos. Quelle est donc mon utilité ? Pourquoi m’avoir fait venir ici si c’est pour rester les bras croisés ? Je me force à rouvrir les yeux.

L'un des Lorders se dégage et s'enfuit dans les bois, droit vers ma cachette.

Je me redresse en position de combat et le fauche quand il arrive à ma hauteur. Il s'abat à terre, le souffle coupé. J'ai mon poignard en main et, dans les quelques secondes qui suivent, je pourrais le frapper, mais je n'en fais rien. Il m'envoie un coup de poing dans le bras, mon poignard tombe et je remarque alors que lui-même en a un. Il sourit.

J'entends alors un choc : Katran lui a envoyé un coup de pied à l'arrière de la tête. Il s'écroule et reste immobile, la nuque couverte de sang. Katran fait volte-face et fonce vers le bâtiment.

Je me relève en titubant. Je vois du rouge dans les cheveux de l'homme, tant de rouge, et j'entends un rugissement dans mes oreilles. Je recule, chancelante. Un peu plus tard, quelqu'un ordonne l'évacuation des lieux. J'ignore combien de temps je suis restée debout, immobile, incapable d'ouvrir les yeux et de m'éloigner, presque en transe. Une transe rouge sang.

Mais mes perceptions me reviennent : j'entends un hurlement. Celui d'une fille : l'Effacée que j'ai vue sortir de la camionnette ? Le bourdonnement de son Nivo me fore le crâne.

Elle a besoin d'aide.

Bravant le brouillard, je me force à avancer au milieu des arbres, les yeux fixés sur la fille plutôt que sur ce qui gît à terre. Je la rejoins et passe un bras autour de ses épaules.

— Tout va bien, ferme les yeux et chasse-le de ton esprit, lui dis-je. Respire régulièrement. Tu peux t'en sortir.

Son Nivo est à 3,4, c'est-à-dire beaucoup trop bas.

Elle secoue la tête, les yeux grands ouverts et le regard fixe. C'est alors que Tori surgit.

— Elle a besoin de Liquide du Pur Bonheur. Ils en ont sûrement au centre ! s'exclame-t-elle, et nous entrons dans le bâtiment en soutenant la fille.

À l'intérieur, Katran immobilise un médecin, un bras en étau autour de sa gorge.

— Où est le Liquide du Pur Bonheur ? demande Tori.

Katran relâche sa prise et le médecin, pantelant, montre du doigt une armoire. Sur un signe de Katran, il sort une seringue d'un tiroir et la lui tend.

Katran se tourne vers la fille, qui lève les mains.

— Non, ne faites pas ça, non ! implore-t-elle, alors que ses mains descendent devant son ventre en un geste de protection. Vous ne pouvez pas... le bébé.

Elle est donc enceinte ?

J'interroge le médecin du regard.

— Si vous lui en donnez, ça tuera le bébé, explique-t-il.

Le Nivo de la fille recommence à bourdonner.

— Il est à 3,2, dis-je.

Le médecin hausse les épaules.

— Elle mourra de toute façon, alors qu'est-ce que ça changera ? observe-t-il.

Tori lui envoie un coup de poing en pleine figure.

— Donne-lui-en ! lance-t-elle à Katran.

— Nous ne pouvons pas la forcer, répond Katran, qui s'agenouille devant la fille et lui prend la main.

— Que devons-nous faire ? Que veux-tu ? lui demande-t-il.

Ses yeux agrandis expriment l'affolement, comme ceux d'un daim qui essaie de s'enfuir dans les bois alors que sa patte est prise dans un piège.

— Non, pas de médicaments, dit-elle distinctement.

— Elle a dit non, déclare Katran en rendant la seringue à Tori.

Soudain, tout se précipite : son Nivo descend encore, au-dessous de la limite. Son corps s'arque, saisi de convulsions. Elle hurle de douleur.

— Donne-lui du Liquide ! De toute manière, le bébé mourra si elle meurt, s'écrie Tori.

— C'est trop tard pour la secourir et nous n'avons pas de remède plus puissant ici, intervient le médecin. C'est une mort plus pénible que celle que nous infligeons.

Il tend la main vers l'armoire, ouvre un autre tiroir et en sort une autre seringue.

— Donnez-lui toute la dose pour en finir vite.

— Elle a dit qu'elle ne voulait pas de médicaments, répète Katran d'une voix vibrante de rage.

J'immobilise la fille. Elle est inconsciente, mais son visage est tordu de douleur. Son corps se convulse une dernière fois, se tend, puis se relâche soudain.

Elle est morte.

Tori regarde le médecin, puis le poignard qu'elle tient à la main.

— Laisse-moi m'en charger, dit-elle à Katran. Et faire durer le plaisir.

Katran secoue la tête et prend la seringue que le médecin tient à la main.

— Non, donne-lui plutôt ce qu'il administre aux autres, répond-il en tendant la seringue à Tori.

Quand Katran immobilise le médecin, ce dernier se débat.

— Vous ne pouvez pas faire ça, c'est de l'assassinat ! proteste-t-il.

— Et ce que vous faites ici, c'est quoi ? rétorque Tori.

— Les lois n'existent pas pour rien. Celle-là, si elle avait eu son bébé, que se serait-il passé ? Soit elle serait morte pendant l'accouchement, soit son bébé serait mort parce que nous lui aurions donné des médicaments. En tombant enceinte, elle a rompu son contrat. Selon la loi, les Effacés de plus de seize ans qui rompent leur contrat se voient retirer leur seconde chance. C'est l'une des clauses du contrat qu'ils ont signé.

— Comme si nous étions libres de le signer ! dis-je en crachant les mots, puis je lève le poignet et ses yeux s'agrandissent à la vue de mon Nivo. On aurait pu lui ôter son Nivo pour que son bébé et elle-même puissent survivre !

— Et qu'arriverait-il ensuite ? dit-il en secouant la tête. Ensuite, toutes les Effacées du pays tomberaient enceintes pour échapper à leur condamnation.

Tori contemple avec un sourire la seringue qu'elle tient à la main.

— Vous disiez que toute la dose provoque une mort rapide ? Et la moitié ? demande-t-elle.

L'expression horrifiée du médecin est suffisamment éloquente.

Tori s'approche de lui, mais c'en est trop pour moi. Je ne peux pas rester ici. Je ne peux pas regarder ce qui va arriver. La tête me tourne et tout devient gris. Je sors du centre en trébuchant. Je passe devant des cadavres que je m'efforce de ne pas regarder, mais je les vois néanmoins du coin de l'œil. Du sang. Des morts. Assez !

J'atteins les arbres, passe un bras autour d'un tronc et vomis. Des cris fusent dans le bâtiment derrière moi.

Je tente de réfléchir, d'analyser ce que je viens d'entendre : une Effacée doit fatalement mourir en couches et les médicaments qu'on lui donnerait pour la sauver tueraient l'enfant avant la naissance. Est-ce la raison pour laquelle Amy et Jazz ne devraient jamais rester seuls ? Ni moi avec Ben ? Je l'ignorais. Et cette fille, le savait-elle ?

Combien d'années la séparaient de son vingt et unième anniversaire et de la liberté ? J'ouvre la main. Sur la paume repose une bague que j'ai ôtée de son doigt après sa mort : un anneau en argent. À l'intérieur est gravé : Emily & David pour l'éternité. David... était-ce l'Effacé qui l'accompagnait ? Maintenant, ils sont réunis pour l'éternité. Je serre l'anneau dans le creux de ma main.

Emily... je ne l'oublierai pas. Je n'oublierai pas ce moment.

Trois d'entre nous sont morts, sans compter les deux Effacés. Cinq Lorders et un médecin dans l'autre camp. Et un centre est hors service : Katran l'a incendié avant notre départ. Nous nous enfuyons deux par deux dans les bois pour rejoindre nos points de ralliement. Je suis avec Katran.

— Espèce d'idiote, siffle-t-il tandis que nous courons, qu'est-ce qui t'a pris de tomber sur ce Lorder avec ton poignard ? Je t'avais dit de rester planquée.

— Tu m'as dit de ne pas bouger et c'est ce que j'ai fait ! C'est lui qui m'est tombé dessus.

— Si je n'avais pas dû te protéger sur ordre de Nico, nous n'aurions peut-être pas perdu trois des nôtres, déclare-t-il en secouant la tête, l'air écœuré.

— Quoi ? Toi, me protéger ?

— Tu as très bien entendu. Quel jeu joues-tu ? Écoute, je sais que tu veux nous aider, mais tu ne nous aides pas, au contraire. Tu nous mets en danger.

— Et Holly ?

— Quoi, Holly ?

— Elle n'aurait pas dû partir seule en éclaireur.

— Elle s'est portée volontaire. La meilleure stratégie consistait à les faire sortir, répond-il, visiblement mal à l'aise.

Holly devait faire ses preuves auprès de Nico après avoir enfreint le règlement, et c'est ce qu'elle a fait, pour son malheur.

Nous nous taisons pendant le reste du trajet. Et moi, qu'est-ce qui m'a pris ? Je voulais pourtant tuer ce Lorder. J'avais l'arme, l'occasion, tout à portée de main, mais rien qu'à l'idée de me servir du poignard, de planter la lame, de trancher peau, veines et muscles, je suis restée paralysée.

Si Katran n'était pas intervenu, je serais morte.

Je serre les poings. À quoi bon tout cet entraînement avec Nico et les Chouettes ? Je connais tant de manières de tuer, mais aujourd'hui, j'en ai été incapable.

Je garde en mémoire le visage d'Emily. Elle a refusé le Liquide du Pur Bonheur qui aurait pu la sauver, mais dans quel but ? Maintenant, son bébé et elle sont tous deux morts. Ainsi que Holly, la nuque brisée, et les deux autres membres de son groupe dont je ne connais même pas les noms.

Tout cela par la faute des Lorders.

La prochaine fois que j'aurai une arme et un Lorder devant moi, je n'échouerai pas.

Chapitre 31

— Et toi, tu aurais fait la même chose que cette fille ? demande Tori.

— Ce qu'elle a fait était inutile : elle n'a pas sauvé son bébé.

— Mais peut-être se sentait-elle incapable de survivre en sachant que c'était sa décision qui l'avait tué. Moi, si je n'avais pas réussi à sauver Ben, je n'aurais pas pu continuer à vivre.

Sait-elle quelque chose à propos de Ben ? Non. Elle établit simplement un lien entre l'histoire de cette fille, elle-même et celui pour lequel elle ferait l'impossible.

Tori passe un bras autour de mes épaules.

— Là-bas, au moins, ils ne liquideront plus personne, ou du moins, pas avant longtemps, déclare-t-elle. Ça a été génial, cette attaque, non ?

— Oui, ce que j'ai pu en voir, je réponds, et c'était plus qu'assez, je conclus en moi-même.

Tori regarde devant elle. Katran, qui marche en tête, est presque hors de vue.

— C'est injuste de te tenir à l'écart, reprend-elle à voix plus basse. Parles-en à Katran, fais-lui comprendre que, la prochaine fois, tu dois participer. Mais tu as quand même participé cette fois-ci, et nous avons fait du bon boulot, ajoute-t-elle en haussant la voix. On leur a montré ce qu'on avait dans le ventre, hein ?

Les autres membres du groupe, autour de nous, répondent par des acclamations.

Nico sort de la maison au moment où nous en approchons. L'après-midi touche à sa fin et il est rentré du lycée, où j'aurais dû me trouver, moi aussi. Il lance un regard à la ronde et repère qui est absent.

— Ont-ils eu une belle mort ? demande-t-il à Katran.

— Oui, répond ce dernier.

Le frère de Holly surgit de la maison sur les talons de Nico. Il n'a pas été autorisé à participer à l'attaque, car il manque d'entraînement, a déclaré Nico.

— Où est Holly ? demande-t-il.

Personne ne répond. Katran le rejoint, lui serre l'épaule et il tremble de

tout son corps. Nous restons groupés et la minute de silence s'étire en secondes interminables.

Nico relève les yeux, hoche la tête et tout le monde se disperse. Un bras passé autour des épaules du frère de Holly, Katran lui parle à voix basse. Il est transformé, radouci, comme le Katran de mon rêve, qui me réconfortait quand j'avais peur. Est-ce arrivé pour de bon ? Si délirant que ça puisse paraître, une voix intérieure m'affirme que oui.

— Ça me fait plaisir de vous voir si bien vous entendre toutes les deux, déclare Nico en nous désignant, Tori et moi, bras dessus bras dessous.

— Pourquoi ne nous entendrions-nous pas ? demande Tori.

— C'est plutôt rare que deux filles qui ont eu le même petit copain soient amies, répond-il.

Tori me dévisage d'un œil féroce, puis me repousse.

— Ben ? chuchote-t-elle. Je la regarde, puis hausse les épaules, désespérée. Que pourrais-je dire ? Elle tourne les talons, s'éloigne et s'enfonce dans les bois.

Nico sourit.

— J'ai un mot à te dire, reprend-il en me montrant du doigt, avant de rentrer. Je reste un instant immobile, trop stupéfaite pour réagir.

— Entre ! me crie-t-il.

Je le rejoins dans la pièce sans fenêtres qu'il a choisie comme bureau. Des bougies éclairent d'une lumière vacillante ses murs humides.

— Pourquoi as-tu fait ça ? lui dis-je, incapable de me contenir.

— Quoi donc ?

— Pourquoi as-tu parlé à Tori de Ben et moi ?

— Ondée, tu sais comment nous devons fonctionner en groupe : avec la franchise la plus totale. Pas de secrets entre nous. Les Lorders mentent, mais nous, nous disons toujours la vérité.

— La vérité, c'est la liberté. La liberté, c'est la vérité, dis-je, et ce sont des paroles surgies du passé, jaillies d'un lieu secret, de l'intérieur de moi-même.

Il sourit.

— Tout juste, commente-t-il. Et maintenant, donne-moi ton avis : que devons-nous faire après cette attaque du centre ? demande-t-il. Son visage est affable, mais ses yeux me sondent.

Je chasse le rouge sang de mon esprit et serre l'anneau froid d'Emily dans ma main, au fond de ma poche. Je me concentre sur ce que les Lorders lui ont fait, sur ce qu'ils font à ses semblables, jour après jour. Nous devons les en empêcher. Je sens ma résolution se raffermir.

— Je suis du bon côté : du nôtre, je réponds.

— Très bien. Nous aurons bientôt une nouvelle mission.

Il sourit, pose une main sur ma joue et la joie d'être toujours dans ses faveurs me réchauffe.

— J'en suis, dis-je.

— Je n'en ai jamais douté, affirme-t-il alors que je suis sûre du contraire. Qu'y a-t-il ? demande-t-il, comme toujours sensible à mes changements d'expression les plus fugitifs.

— Rien, c'est seulement que... je ne comprends pas vraiment pourquoi tu veux que je participe à ces opérations : en quoi puis-je être utile ?

— Tu es des nôtres, dit-il. Peu importe ce qui t'est arrivé quand on t'a arrêtée ou qui tu es devenue après avoir été Effacée, tu seras toujours des nôtres. Mais avant tout, tu comptes beaucoup pour moi.

Sans en dire davantage, il passe un bras autour de mes épaules et je me sens pleinement heureuse. Ma place est ici, au sein du LRU : cela correspond à ce que je suis et à ce que je dois faire, mais en quoi cela consiste-t-il exactement ?

— De quoi s'agit-il ?

— Tu le sauras bientôt, Ondée. Bientôt.

Ma déception doit se lire sur mon visage.

— Tu ne me fais pas confiance, dis-je.

— Si, répond-il, et, après un instant d'hésitation, il sourit. Je peux déjà te dire ceci : des attaques coordonnées auront lieu sous peu à Londres, avec des cibles d'envergure.

— Et celle d'aujourd'hui ? Elle n'était coordonnée avec aucune autre.

Il sourit de nouveau.

— Bien vu, Ondée. Nous ne voulons pas trop attirer l'attention sur nos activités. Les Lords doivent croire que nous préparons nos actions habituelles, sans se douter que nous avons un projet plus ambitieux. Nous avons déjà repéré des cibles.

— Des assassinats ? dis-je, les entrailles nouées.

— Ne sois pas si émotive, lance-t-il froidement. Tu sais pourtant ce que ce gouvernement a fait et continue de faire à des gens comme toi. Et à Tori. Pense à ce qui lui est arrivé. Nous avons également prévu des enlèvements de personnalités. Nous attirerons l'attention sur nous partout où ce sera nécessaire.

— Et l'attaque de l'hôpital ? Il est maintenant très protégé et surveillé. Ça demanderait des moyens importants et...

Je m'interromps, comprenant soudain.

— C'est une diversion, hein ?

— Tout juste. Nous leur ferons croire à une attaque de l'hôpital, mais quand ils seront prêts à nous cueillir là-bas, nous serons ailleurs.

Ailleurs et à un autre moment.

— Le Jour à la Mémoire d'Armstrong, dis-je tout haut, sur le ton de l'évidence. À Chequers. C'est le lieu et le jour où tout démarrera, pas vrai ?

Nico ne répond pas.

— Ma famille sera là-bas.

— Ta famille, c'est nous, affirme-t-il sur un ton de doux reproche, et je rougis.

— Nico, tu ne sais pas tout. Maman n'est pas dans le camp des Lords. Plus maintenant.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Les Lords ont Effacé son fils.

Je raconte à Nico l'histoire de Robert en me sentant coupable de divulguer ces confidences, mais je dois lui ouvrir les yeux.

— Elle a essayé de découvrir ce qui lui est arrivé. Elle ne marche pas avec les Lords.

— Si elle ne nous soutient pas, peu importe ce qu'elle ressent vis-à-vis des Lords. Mais elle peut devenir une martyre de notre cause.

Il passe la main sous mon menton et le soulève : il a dû lire l'horreur dans mes yeux.

— Ondée, je sais que c'est dur, mais il faut que tu sois forte. Nous devons frapper les Lords en plein cœur. Elle est un symbole de leur cause, et avec son consentement. Quels que soient ses sentiments, elle est un instrument entre les mains des Lords.

Je serre l'anneau d'Emily dans ma poche.

Il faut que je sois forte, me dis-je.

Il m'embrasse sur le front.

— Voilà de quoi satisfaire ta curiosité, conclut-il. Il est temps que tu rentres avant qu'on ne remarque ta disparition.

— Pourquoi ne puis-je pas rester ici ? dis-je sans réfléchir, mais, en effet, pourquoi pas ? Quand je suis ici, avec Nico, et même avec Katran, j'ai l'impression d'avoir ma place quelque part. Je crois à leurs projets – à nos projets.

Nico pose une main chaude sur chacune de mes épaules.

— Essaie de tenir le coup encore un peu, d'accord ? demande-t-il. Nous avons besoin de toi dans la place. Tu ne peux pas abandonner cette vie dans cette famille – pas encore. Va, Ondée, dit-il en me poussant doucement vers la porte, et je franchis le seuil. À chaque fois que je m'éloigne de Nico, j'ai l'impression que la température chute de plusieurs degrés.

Tori reste invisible, mais Katran est de retour. Il me suit tandis que je me dirige vers le couvert des arbres.

— Je n'ai pas besoin d'une escorte, tu sais, dis-je. Je connais le chemin.

Mais il persiste à me suivre.

— Tu m'as entendue ?

Je me retourne pour lui faire face près de nos vélos.

— Bien sûr que oui, ma précieuse, réplique-t-il avec un sourire narquois, mais c'est un ordre venu d'en haut : te ramener chez toi saine et sauve.

— Je ne dirai rien. Va plutôt faire une petite sieste au milieu des rochers.

M'ignorant de plus belle, il sort les vélos de leur cachette et nous nous éloignons, lui en tête. Il est bien trop rapide pour respecter la consigne de discrétion, mais c'est lui tout craché depuis toujours. Plus de bravoure que de bon sens, disait Nico de lui dans le temps, mais il savait laisser du mou à

Katran quand il le voyait au bord de l'explosion. C'était un baril de poudre qui ne sautait jamais. Malgré tout, l'euphorie me gagne sous l'effet de la vitesse, au souvenir du bon vieux temps qui chasse celui des événements de la journée, et, en cet instant, je me moque bien du danger.

Cela me rappelle le passé, et la sensation du danger éprouvée alors. Des lambeaux de souvenirs surgissent, disparaissent, me donnent l'impression d'être vivante, me tentent avant de se dérober.

Et je reste perplexe à la vue de Katran, qui roule devant moi. Qui est-il, en réalité ? Qu'a-t-il représenté pour moi autrefois, pendant toutes ces années ? Ces questions brûlantes se pressent dans mon esprit.

La planque, qui est à quelques kilomètres de chez moi, apparaît dans le lointain. Katran ralentit, s'arrête et fait pivoter son vélo sur le sentier pour rebrousser chemin.

— Attends un peu, lui dis-je, puis, après un instant d'hésitation : J'ai quelque chose à te demander.

— Quoi ? Tu ne peux pas retrouver ton chemin, finalement ?

Je me renfrogne et serre les poings. Pourquoi me donnerais-je tant de peine avec lui ?

— Pourquoi es-tu si con, parfois ?

— Tu tiens vraiment à le savoir ? demande-t-il avec une intonation coléreuse.

Je me détourne, jette mon vélo dans la planque et le dissimule. Katran m'observe sans un geste, probablement pour vérifier que je m'y prends correctement. Je recouvre le vélo avec la bâche et des branches, puis repars sur le sentier.

— Allez, reviens. Je regrette, lance-t-il.

Katran, faire des excuses ? Je suis si stupéfaite que je m'arrête court, puis me retourne. Il est descendu de son vélo quand je le rejoins. Il me regarde avec un air de défi et je soutiens son regard sans ciller. Mais à la vue de ses yeux sombres fouillant les miens, les mots me manquent soudain.

— Alors ? demande-t-il enfin.

Je déglutis avant de répondre.

— Mes souvenirs sont un peu... embrouillés, dis-je. Je peux te poser une question ? C'est sur le passé.

— Vas-y.

Je croise les bras.

— J'avais des cauchemars terribles. Je les ai toujours, d'ailleurs, dis-je avec un soupir, les yeux baissés, car je n'ai aucune envie d'en parler mais je dois découvrir ce qu'il sait là-dessus. Dans ces cauchemars, je suis poursuivie. Je cours sur du sable, et je suis terrifiée. Et...

Je m'interromps et relève les yeux.

— Alors, tu me réveillais et tu me serrais dans tes bras pour me rassurer.

Je ne l'ai pas formulé comme une question, mais comme une affirmation, parce que je suis certaine que c'est la vérité.

Et son regard me le confirme aussitôt. Il se détourne et je ne vois plus le rouge agressif de la cicatrice zébrant sa joue droite. Parfois, comme maintenant, quand il n'est pas dans une colère assortie à sa cicatrice, il ne se ressemble plus. Il redevient celui qui a passé un bras autour des épaules du frère de Holly.

Et celui qui me serrait dans ses bras, la nuit, plusieurs années auparavant.

— Merci, lui dis-je.

— Ce n'est rien, répond-il, visiblement embarrassé. Toi et moi, nous étions amis dans le temps. Et puis tout a... changé.

— Pourquoi ?

— Tu as changé.

— Je n'y comprends rien.

— Moi non plus, je n'y comprends pas grand-chose, dit-il avec un soupir. Quand tu es arrivée parmi nous pour suivre l'entraînement, tu étais différente. Tu avais très peur et tu pleurais souvent. Tu ne voulais pas être là, contrairement à nous tous. Et puis, petit à petit, tu as changé. Tu es devenue agressive et étrange. Tu n'étais plus qu'une marionnette dont Nico tirait les fils. C'était sûrement lié à lui et à ce médecin qui t'emmenait, parfois plusieurs jours de suite. Chaque fois que tu revenais, tu changeais, et de plus en plus. À la fin, la fille que tu étais au départ avait presque disparu.

Un médecin. Un souvenir me revient, celui d'un médecin peu ordinaire, pas du genre à soigner les maladies ou à réparer les os cassés. J'avais peur de lui, une peur atroce. J'essaie de chasser ce souvenir, mais son visage et son nom ressurgissent. Le Dr Craig. Dans ce cauchemar, il m'annonçait que je serais malade.

— Nico nous avait donné pour consigne de te traiter comme l'une des nôtres quand tu serais changée, et de t'ignorer si tu restais la même. Petit à petit, la fille d'autrefois a disparu. À la fin, elle ne revenait plus que quand tu avais des cauchemars.

Une migraine me martèle le crâne. Deux personnes, comme le disait Nico : Lucy et Ondée. J'ai été scindée en deux... par ce médecin ? Prise de nausée, je me détourne et m'éloigne, mais Katran me rejoint. Il me fait pivoter et, les mains sur mes épaules, me force à le regarder.

— Écoute-moi bien, reprend-il. Nico se sert de toi pour préparer quelque chose, et cela depuis plusieurs années. Je ne sais pas de quoi il s'agit et ça ne me plaît pas du tout. Ne le laisse pas se servir de toi. Tu n'es pas des nôtres et tu ne l'as jamais été. Sauve-toi tant que tu le peux encore.

— Non, dis-je faiblement, puis, plus fort : non. Tu veux seulement te débarrasser de moi. Tu es jaloux de moi à cause de Nico, parce que je compte autant pour lui et pour notre cause.

Il éclate d'un rire empreint de fureur.

— Mais oui, c'est ça, lance-t-il.

Il tourne les talons et enfourche son vélo pendant que je m'éloigne.

— Attends, dit-il, et je m'arrête. Écoute, Ondée, je crois en ce que nous

faisons. Je suis certain que c'est le moyen, et le seul, de nous libérer des Lorders et de connaître une vie meilleure. Mais tu n'es pas obligée de mener ce combat alors que tu ne sais même pas qui tu es : comment peux-tu choisir dans de telles conditions ? Essaie d'abord de retrouver tes souvenirs. Ne les refoule pas.

Je le regarde disparaître sur le chemin. Je tremble de désarroi, de colère et de frayeur. Des souvenirs rôdent à la lisière de ma mémoire, menacent de me submerger, mais je n'en veux pas. Je les chasse.

Je rentre chez moi tant bien que mal, monte l'escalier sans bruit et me roule en boule sur mon lit.

L'après-midi touche à sa fin. Personne d'autre ne rentrera avant une heure. J'ai besoin de prendre une douche, de me changer, de reprendre une allure ordinaire avant le retour des autres, mais mon esprit est en ébullition.

Retrouver mes souvenirs ?

Mais il ne reste presque rien de ce que Katran vient de me raconter, de ce que j'étais autrefois, il y a des années. C'est comme une chanson à demi oubliée dont on siffle l'air sans en retrouver les paroles.

Je croyais que la confusion de ces souvenirs, leur perpétuel va-et-vient résultaient de mon Effacement. Pourtant, à en croire Katran, tout a commencé bien avant que les Lorders me capturent.

J'essaie de me concentrer. Nico m'a affirmé qu'il m'a scindée en deux pour me protéger de l'Effacement, mais comment s'y est-il pris ? Je sais qu'il a rendu Lucy droitière et qu'Ondée était dissimulée en elle quand les Lorders m'ont arrêtée. Ils m'ont Effacée en tant que droitière. Lucy a disparu et les souvenirs d'Ondée ont survécu à l'Effacement, enfouis, dans l'attente de ce qui les ferait ressurgir.

C'était du moins ce que projetait Nico, mais tout ne s'est pas passé comme prévu. Des fragments de Lucy et de ses souvenirs – de ses rêves et de ses peurs – subsistent en profondeur. À l'appréhension qui me crispe le ventre en y pensant, je devine que cette nouvelle n'enchanterait pas Nico. Quand je lui ai parlé de Lucy, il était sur ses gardes, visiblement surpris que je sache encore qui elle était.

Soudain, je suis furieuse, folle de rage contre Katran. Un peu plus tôt, j'étais certaine de faire partie du LRU sans restriction, d'être vraiment des leurs. J'avais alors ma place quelque part et je savais qui j'étais. Katran a tout gâché.

Il m'a laissée dans le chaos le plus total.

Dire que quelque chose cloche avec ma mémoire est un doux euphémisme.

N'est-ce qu'une question de choix ? Je pourrais peut-être oublier Kyla et la vie qu'elle mène pour rejoindre le LRU, sans restriction et sans souvenir du passé. Je serre l'anneau d'Emily si fort qu'il laisse un cercle au creux de ma paume.

Mais je ne veux pas oublier Ben. Je me concentre sur son visage pour en

garder une vision bien nette, mais ce n'est pas assez. Ce n'est jamais assez. Je sors mon carnet à dessin, un crayon et le dessine encore et encore, en me concentrant sur mon travail. Je tente de ressaisir l'expression de ses yeux, son attitude, sa manière de courir. Katran défie la nature quand il s'y meut. Ben ne fait qu'un avec elle comme s'il était l'un de ses éléments.

Et moi, j'ai la sensation de ne faire qu'un avec lui.

Je meurs d'envie de le voir et de le toucher. Avec lui, je savais toujours qui j'étais. Ensemble, nous saurons comment nous en sortir.

Aiden m'a promis de me recontacter dès qu'il aurait trouvé un moyen sans danger de me faire rencontrer Ben, mais cela ne peut plus attendre.

Je ne peux plus attendre.

Chapitre 32

L'herbe brille au clair de lune sous une épaisse couche de givre. Je frissonne autant de froid que d'excitation tandis que je traverse en silence le village endormi pour rejoindre le sentier. J'espère que j'ai vu juste, que Ben sera là-bas, mais peut-être fait-il trop froid et trop sombre en cette saison pour un jogging matinal ?

Je regrette de ne pas avoir apporté de gants. Mes mains engourdis de froid sont maladroitement tandis que je me fraie un chemin dans l'obscurité vers la planque. Je réussis enfin à en sortir le vélo et pars sur le sentier qui longe le canal.

Dès que je me retrouve en territoire inconnu, je veille à bien m'orienter à l'aide de la carte de la région que j'ai mémorisée, mais je ne pense plus qu'à Ben. Je dois allumer ma lampe-torche de temps en temps quand je distingue mal le chemin, de crainte de me perdre dans l'obscurité.

À environ deux kilomètres de la maison, je m'arrête et sors l'anneau d'Emily de ma poche. Je ne peux pas le garder : c'est trop dangereux. Qu'arriverait-il si quelqu'un le voyait ? Je l'embrasse, et m'apprête à le lancer dans la partie la plus profonde du canal afin qu'il s'enfouisse dans la vase, mais je n'ai pas le cœur de le perdre. Je grimpe donc sur un arbre et le passe à une branche mince invisible d'en bas. Je repère soigneusement l'endroit, dans une courbe du canal. Un jour, je reviendrai le chercher.

Ensuite, les kilomètres défilent, mais quelque chose me tracasse, m'empêche de me concentrer. Quelque chose qui va de travers, quelque chose que j'entends faiblement derrière moi, trop loin pour que je puisse le reconnaître avec certitude, mais c'est comme un bruissement, qui rappelle celui d'un vélo.

Je m'arrête, abandonne le mien sous le couvert des arbres et rebrousse chemin doucement, sans bruit, avec précaution. Je longe le chemin plus que je ne le foule, quand soudain...

Dans le mille !

Une silhouette est immobile sur le chemin. À vélo. La luminescence d'un système de localisation fixé au guidon indique que l'objet poursuivi est

maintenant à l'arrêt. L'indécision se lit sur le visage du cycliste.

Je m'avance vers Katran.

Il sursaute avec un air coupable qui disparaît aussitôt.

— Salut, lui dis-je.

— Salut, répond-il.

— Préfères-tu t'expliquer ou me laisser deviner ? je m'enquiers, et il hausse les épaules sans répondre. Ton vélo est équipé d'un dispositif de suivi à distance. Tu me suis et tu me surveilles.

Katran rougit assez fort pour que je le voie même dans la pénombre.

— Oui, j'ai un système de localisation, répond-il, mais ce n'est pas ce que tu crois. Tous les vélos en sont équipés, par mesure de sécurité, tu piges ?

— Mais tu te servais du tien.

— Sur ordre de Nico.

Nico... la peur m'étreint en entendant son nom.

— Est-il au courant ?

— Pas encore. Où vas-tu ?

Je garde le silence.

— Eh bien, où que tu ailles, j'y vais avec toi, déclare-t-il.

Je fais demi-tour et repars sur le chemin. Peut-être pourrais-je me débarrasser de mon vélo avant que nous soyons trop proches du terrain de sport, et m'éclipser. Ou trouver et ôter le système de localisation.

Mais Katran, désormais sur ses gardes, me suit comme mon ombre.

Quand nous arrivons devant mon vélo, je me tourne vers lui.

— S'il te plaît, arrête de me suivre, dis-je. Attends-moi ici si tu veux. Je serai vite revenue et nous pourrions rentrer ensemble.

— Non.

— Je n'ai pas besoin d'un baby-sitter !

— Si.

Je pousse un soupir. Je n'ai plus le choix : je suis obligée de tout lui dire.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit sur la nécessité de découvrir qui je suis, de ne pas chasser les souvenirs ?

Il m'écoute sans répondre.

— Je vais voir Ben.

— Quoi ? Le type dont Tori parle sans arrêt ?

— Elle n'a pas tout compris. Ben et moi étions... très proches.

— Mais je croyais qu'il était mort ?

— Non, il est bien vivant et je vais le voir.

— Il t'a contactée ?

— Non. Il ne sait pas que je viens le voir. Il se peut même qu'il ne soit pas là aujourd'hui. C'est juste une idée que j'ai eue.

— Mais comment... ?

— Ne me demande pas comment je l'ai retrouvé : je ne te le dirai pas. Mais maintenant, tu comprends pourquoi tu ne peux pas venir avec moi ?

Le visage de Katran exprime tant d'émotions contradictoires —

inquiétude, souffrance, fureur – que, sans même m'en rendre compte, je fais un pas vers lui et pose une main sur son bras.

— Katran ? Ça va ?

— Non, répond-il, et il pousse un soupir en s'ébouriffant les cheveux. Écoute, je te suivrai de loin, en me dissimulant. Je te couvrirai au cas où ça tourne mal. C'est le mieux que je puisse faire. Ça marche ?

Et c'est si visiblement malgré lui qu'il me le propose, et tellement plus que ce que j'aurais attendu de lui, que je souris.

— Ça marche, dis-je.

Je remonte sur mon vélo, prends quelques virages et constate que ma mémoire m'a bien guidée : je suis sur le bon chemin. Le ciel est encore sombre quand nous arrivons devant le terrain où je suis sûre que Ben ira courir, à côté de son pensionnat. Nous cachons nos vélos et attendons, dissimulés au milieu des arbres, à l'affût.

À la pénombre succède lentement une faible lueur dans le ciel. Pas de trace de Ben. Ma gorge se noue et je suis sur le point de me retourner vers Katran pour lui dire : « Désolée, j'ai dû me planter », quand il saisit mon bras.

— Regarde, chuchote-t-il, et il me montre la colline à laquelle le chemin mène. Une silhouette solitaire la dévale, dos au soleil. Je plisse les yeux, car je la distingue mal, et... oui, c'est bien lui ! Un sourire s'épanouit sur mon visage et mes pieds m'entraînent hors des bois, sur le sentier, derrière la silhouette qui s'éloigne.

Ben a la course dans le sang. J'accélère de plus en plus. Il m'a probablement entendue, car il tourne légèrement la tête pour voir qui le suit, puis se retourne et poursuit son chemin.

Peut-être ne me reconnaît-il pas dans cet éclairage. J'accélère encore.

— Attends, dis-je à mi-voix. Ben, attends-moi !

Il ralentit, puis continue au pas.

Je le rejoins.

— Pardon ? demande-t-il.

Je lui adresse un large sourire en le regardant droit dans ses yeux bruns pailletés d'or. Je lui prends la main, il regarde la sienne et la mienne avec un demi-sourire.

Je commence à comprendre que quelque chose ne va pas.

— Ben ? dis-je.

— Je suis désolé, mais vous me confondez avec quelqu'un d'autre, répond-il.

— Non, pas du tout, dis-je en m'accrochant à sa main.

Il secoue la tête, puis se dégage.

— Je suis désolé, mais je ne m'appelle pas Ben, déclare-t-il. Maintenant, excusez-moi, mais je n'ai pas beaucoup de temps pour finir mon jogging.

Il repart, s'éloigne, tandis qu'immobile je le regarde courir, et chacun de ses mouvements est celui de Ben, mon Ben. Les larmes me montent aux yeux.

Il ne me reconnaît pas.

Il ne se souvient de rien.

Mon estomac se noue. Il a été de nouveau Effacé, c'est la seule explication valable. Mais il a dix-sept ans et on ne peut le faire légalement qu'à quelqu'un de moins de seize ans. Pourquoi les Lorders ont-ils enfreint leur propre loi pour Ben ?

Il ne me reconnaît pas...

J'entends des bruits dans les bois derrière moi, mais je reste immobile et regarde Ben disparaître dans la lueur du soleil levant.

— Ondée ? appelle à mi-voix quelqu'un — Katran.

Je ne me retourne pas, car je ne veux pas lui laisser voir sur mon visage les larmes que je suis incapable de retenir. Une main tiède se pose sur mon bras et me fait pivoter.

— Que se passe-t-il ?

Je secoue la tête, trop oppressée pour parler. Il hésite un instant, pose la main sur mon épaule et m'attire contre lui, d'abord maladroitement, avec raideur, puis il se détend. Je commence à sangloter et lui raconte que Ben ne me reconnaît plus.

Au bout d'un moment, il m'écarte de lui et plonge les yeux dans les miens.

— Il faut que tu te reprennes, et vite, dit-il. Il faut partir. Il fait trop clair maintenant. D'autres gens risquent d'arriver.

Il m'entraîne dans les bois, nous reprenons nos vélos et repartons sur le sentier du canal. L'air froid me brûle les yeux et j'ai du mal à y voir, tandis que trois mots tournent en rond dans mon esprit, dépourvus de toute réalité.

Ben a disparu...

Malgré mon Effacement, j'ai pu retrouver certains souvenirs, grâce à l'aide de Nico. Pour Ben, c'est impossible : son Effacement le lui interdit. Il vit désormais comme si je n'avais jamais existé. À ses yeux, rien n'a jamais eu lieu entre nous. Il en ignore tout.

Ben a disparu...

Mes larmes se sont taries. Je ne suis plus qu'un grand vide. Il ne me reste plus rien, ni espoir ni la moindre issue.

Nous rejoignons la planque et je reste immobile tandis que Katran range mon vélo.

— À quoi pensais-tu donc en allant là-bas ? interroge-t-il en secouant la tête, redevenu le Katran ordinaire.

Comme je garde le silence, il pousse mon épaule pour me provoquer.

— Tu dis à Nico et à nous tous que tu es avec le LRU, et puis tu fais ça, poursuit-il. C'est trop risqué, Ondée. Et si tu t'étais laissé surprendre ? Ils t'auraient fait parler. Ils savent y faire. À cause de toi, on les aurait tous eus sur le dos.

Soudain, quelque chose se tord et se durcit en moi.

— Les Lorders m'avaient déjà pris Ben, et ils viennent de me le reprendre, dis-je. Il a disparu, fin de l'histoire. J'en ai assez. Je suis prête à le

leur faire payer par tous les moyens.

— Tu as l'air d'y croire. C'est la goutte d'eau, alors ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La goutte qui fait déborder le vase, qui vous rend capable de tout.

Je hausse les épaules, mais je sens une transformation en moi, comme si tout à l'intérieur de moi se mouvait pour se remettre en place. L'anneau d'Emily, maintenant dissimulé dans un arbre, a donné naissance à cette goutte. Et maintenant, Ben. Oui, je suis prête. J'ai basculé, et pour moi, il n'y aura pas de retour.

— Et pour toi, c'était quoi, cette goutte ? dis-je.

Il saisit ma main, la porte à la cicatrice de sa joue, puis la lâche.

— Tu ne te souviens pas ? demande-t-il. Quand j'avais dix ans, ma sœur aînée a disparu. Elle se planquait. Elle avait eu des ennuis, rien de bien grave, en fait, mais tu connais les Lorders.

Soudain, il pivote, me tire vers lui, le dos contre lui, et passe un bras autour de mon cou.

— L'un d'eux me tenait comme ça, chuchote-t-il, tandis que son autre main monte vers ma joue et s'arrête juste en dessous de mon œil. Nous étions dans le hangar à bateaux de mes parents. Il a pris le couteau de plongée de mon père et il a enfoncé la pointe ici, explique-t-il en traçant sur ma joue la ligne de sa cicatrice. Quand il est arrivé là, je lui ai dit où ma sœur se planquait. Nous ne l'avons jamais revue.

Il me repousse. Le couteau de plongée est un katran, le nom qu'il s'est choisi afin de ne rien oublier. Il porte toujours ce couteau sur lui. Maintenant, je m'en souviens.

Je le regarde fixement, horrifiée.

— Mais ce n'était pas ta faute, dis-je. Tu n'étais qu'un enfant !

— Peut-être, mais je préférerais mourir plutôt que de trahir de nouveau quelqu'un. Je ne raconterai pas à Nico ce que tu as fait aujourd'hui. Et je ne parlerai pas de Ben à Tori. Maintenant, file. Rentre chez toi avant qu'on te croie disparue.

— Katran ?

— Oui ?

— Merci.

Il me dévisage à son tour.

— Je comprends que tu veuilles être des nôtres, mais tu dois être consciente de tes limites, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il secoue la tête.

— Ce sera pour une autre fois, répond-il, puis, après un temps d'hésitation, il touche ma joue. Je suis désolé pour Ben.

Il est presque l'heure de se préparer pour le lycée quand je remonte notre rue au trot et arrive trop tard pour me glisser par la porte de derrière, en me

félicitant d'avoir laissé un mot au cas où... Un mot disant : « Sortie courir. »

Inutile d'être discrète cette fois-ci, donc.

J'ouvre la porte de devant.

— Coucou, me revoilà ! crié-je.

Maman passe la tête par la porte de la cuisine alors que je me penche pour défaire mes lacets.

— Il ne faisait pas un peu froid pour courir ce matin ? demande-t-elle.

— Excellent pour courir, le froid ! dis-je avec une jovialité de commande qui sonne faux.

Elle sort dans l'entrée au moment où je lance mes chaussures dans la garde-robe.

— Qu'est-ce qui cloche ? demande-t-elle, et son regard exprime une inquiétude qui paraît sincère. J'aimerais tant y croire, me jeter dans ses bras et lui parler de Ben, mais je ne peux ni le faire ni nier ce qu'elle lit de toute évidence sur mon visage. Et dans mes yeux rougis.

— Je pensais à Ben, c'est tout. Je ne pouvais pas dormir, alors je suis allée courir.

Elle pose une main sur mon épaule et la presse avant de me pousser vers l'escalier.

— Va prendre une douche et te réchauffer, dit-elle. Je crois qu'un petit déjeuner chaud ne te ferait pas de mal.

Chapitre 33

On dirait que, depuis hier matin, le monde s'est refroidi, comme par sympathie pour moi : la température reste toute la journée proche de zéro, et chute encore la nuit. Ce froid et le souvenir de Ben m'ont plongée dans l'hébétude. Je vais et viens entre le lycée et la maison presque sans m'en rendre compte. Les minutes s'écoulaient étrangement, par exemple quand je regarde par la fenêtre, vidée de toute émotion, puis relève les yeux un peu plus tard pour découvrir que plusieurs heures ont passé.

Et ce soir, réunion de Groupe.

D'habitude, après avoir couru, je me sens mieux, davantage moi-même – qui que soit ce moi. Mais tandis que mes pieds martèlent la route, je me demande si c'était finalement une bonne idée de courir. Ça ne fait que me rappeler mes courses avec Ben juste avant ces réunions.

Nous avions l'habitude de courir pour contrer les effets de nos Nivos. Toutes ces sécrétions chimiques produites par un entraînement intensif, les endorphines, nous permettaient de parler de sujets déplaisants ou d'y penser sans que nos Nivos chutent. Mais la course représentait bien davantage pour nous, et Ben aimait courir encore plus que moi. Elle faisait partie intégrante de lui.

Je trébuche et manque tomber avant de rectifier : la course fait toujours partie de lui.

Je ralentis et poursuis mon chemin au pas. Au milieu de mon chagrin, un détail m'a tracassée : j'ai deviné que Ben irait courir sur la colline ce matin-là parce que je le connais bien, et c'est ce qu'il a fait. Ce qui signifie qu'une partie de lui a survécu à son nouvel Effacement.

Je me force à me rappeler chaque instant de notre rencontre de la veille afin de l'examiner attentivement, ce que j'ai évité de faire jusqu'ici. Comme il ne me reconnaissait pas, j'en ai conclu qu'il avait été de nouveau Effacé. Je n'ai pas vu de Nivo à son poignet, mais il portait un T-shirt à manches longues.

Quelque chose cloche dans ce raisonnement. S'il avait été Effacé, il aurait dû avoir un comportement typique d'Effacé de fraîche date : béat et tout

sourire. Pourtant, il n'était nullement ainsi quand je l'ai revu. Il paraissait plutôt moins guilleret. Ce qu'il a subi est probablement tout autre chose qu'un Effacement.

Je longe la route verglacée, plongée dans mes réflexions, à peine consciente du froid mordant. De temps à autre, des lumières étincellent derrière moi avant de disparaître : les phares de voitures, puis d'une camionnette qui me dépassent.

Alors que je débouche d'un tournant, je vois la camionnette garée sur le bas-côté.

Une partie de mon cerveau note sa couleur blanche.

Et lit : « Maçons & Co » sur son flanc.

Sauve-toi ! me hurle mon instinct.

Cette pensée est à peine née en moi que des mains surgies de l'ombre sur le bas-côté m'empoignent par le bras.

Je vais pivoter pour le frapper du pied quand des phares de voiture s'approchent de nous. Il me lâche et la lumière qui nous balaie me confirme que c'est bien Wayne.

Mais il a changé. Son visage, qui n'a jamais été beau, est encore enlaidi : une vilaine cicatrice partant de son œil se perd dans ses cheveux, qui ne repoussent plus aux alentours.

— Joli, non ? persifle-t-il devant l'expression de mon visage.

— Que voulez-vous ? dis-je pour gagner du temps.

Une autre voiture passe.

— Je crois que tu le sais très bien, répond-il.

Mon instinct me répète de m'enfuir.

— Non, dites-le-moi.

Il hausse les sourcils, dont l'un, traversé par la cicatrice, paraît coupé en deux.

— Juste un petit conseil : fais bien attention à toi, ma mignonne, parce qu'un de ces jours et dans un coin bien tranquille, je te retrouverai, dit-il.

Il m'adresse un clin d'œil et je remarque alors qu'un de ses yeux est en verre, car il ne regarde pas dans la bonne direction.

— À plus tard, ajoute-t-il.

Il regagne sa camionnette, monte dedans, démarre et s'éloigne sur la route. Il klaxonne deux fois de suite avant de disparaître.

Mes genoux tremblent tellement que je dois m'adosser à un arbre. Je regarde mes mains, ces mains qui ont fait tant de mal. Face au danger, l'entraînement que m'a donné Nico a fait ses preuves. C'était bien entendu de la légitime défense, mais je ne vois plus que le sang, sa tête baignant dans son sang. Je me force à respirer régulièrement et lutte contre la nausée.

Et Wayne se souvient de ce qui est arrivé. Il sait que c'est moi qui lui ai infligé ces blessures, mais il n'en a rien dit aux autorités. Il veut régler ses comptes seul à seule avec moi.

Les sourires béats des Effacés à la réunion de Groupe ne me remontent guère le moral. Quand maman vient me chercher à la fin de la réunion, je frissonne encore.

— Tu vois, je t'avais bien dit qu'il faisait trop froid pour courir, me dit-elle. Tu devrais plus écouter ta mère.

Les coups de klaxon me vrillent les tympans, mais la circulation est bloquée. Plus personne ne peut avancer. « Remuez-vous, faites quelque chose ! » crié-je au conducteur du bus, car je sais ce qui va arriver, mais il ne peut pas m'entendre.

J'entends alors une sorte de sifflement, suivi d'un éclair et d'une explosion qui fait vibrer mes os et me précipite à terre, mais il est impossible de sortir du bus. L'un de ses flancs est fendu et enfoncé.

Des hurlements jaillissent à l'intérieur, des mains sanglantes frappent les vitres, des flammes lèchent l'arrière du bus.

Un instant plus tard, tout recommence : sifflement, éclair, explosion.

En face du bus, un panneau pend d'un mât, à demi arraché, peut-être par un éclat de bombe ? Le bâtiment qui s'élève derrière lui est intact.

On peut lire sur le panneau : Centre des Lorders de Londres.

Le cœur battant, les yeux enfin ouverts, tremblante, j'étouffe un cri dans une couverture.

Un attentat du LRU qui a mal tourné. Un visage surgit devant mes yeux, celui du Dr Craig. Pourquoi ? Que vient-il faire ici ?

Katran est prêt à tout pour abattre les Lorders, et moi aussi ! Ma détermination est sans faille, *mais pas ça*, me dis-je. J'en serais incapable.

Quelque chose est allé de travers : le bus a été touché par erreur.

Étais-je sur place ? Tout semble me le confirmer : détails, bruits, odeurs, le tout incroyablement palpable et précis.

J'ai déjà fait ce rêve à plusieurs reprises. Dans l'une de ses versions, Robert, le fils de ma mère, et sa petite amie étaient dans le bus. Mais cet attentat a eu lieu six ans auparavant : je n'avais que dix ans à l'époque ! Je ne pouvais pas avoir été sur place, ça ne tient pas debout. Et je n'ai connu Katran et les Chouettes qu'à quatorze ans.

Mais j'ai sûrement participé à des attentats depuis. C'est sans doute la raison pour laquelle je me les rappelle aussi nettement et de manière aussi détaillée. Au temps où j'étais membre des Chouettes, j'étais prête à tout pour abattre les Lorders. J'étais forte.

Je le redeviendrai.

Je sais que je suis prête à tout.

Chapitre 34

Le lendemain, à la pause de midi, Nico m'entraîne dans son bureau au lycée et referme la porte à clef derrière nous.

— J'ai un boulot pour toi, m'annonce-t-il en brandissant une petite enveloppe. Place-la dans un endroit où seule ta mère pourra la trouver, mais pas avant demain après-midi.

Je tends la main et saisis l'enveloppe.

— Tu ne me demandes pas ce qu'elle contient ? interroge-t-il.

J'hésite un instant, puis secoue la tête.

— Non, parce que je sais maintenant que tu avais raison.

— J'ai toujours raison, mais pourquoi penses-tu que j'ai raison dans ce cas précis ? demande-t-il avec une grimace.

— À propos de ma mère. C'est une marionnette des Lorders. Quels que soient ses penchants personnels, si elle consent à être un symbole de leur cause, elle sera pour nous une cible toute désignée.

Les yeux de Nico s'illuminent et il sourit.

— Mais toi aussi, tu avais raison, dit-il.

— Vraiment ? En quoi ?

— Tu as bien fait de me parler de son fils, Robert. Ça pourrait nous être utile. Et si nous pouvons amener ta mère à prendre parti pour nous publiquement, ce sera encore mieux.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? je m'enquiers en regardant l'enveloppe que je tiens à la main.

— Disons que c'est une invitation.

Une invitation scellée, comme je le remarque quand je la range dans mon sac.

En cours, je rumine ces nouvelles. Malgré mon engagement inconditionnel pour le LRU, Nico m'a-t-il trouvé une porte de sortie ? Il tient à moi. Il ne veut pas me faire de peine. Il m'a crue quand je lui ai révélé qu'en réalité maman ne soutient pas les Lorders, et il a trouvé une autre solution.

En fin de journée, Jazz nous emmène chez Mac, Amy et moi, pour une

visite décidée en début de semaine, mais que j'avais oubliée comme tout le reste.

Quand Jazz et Amy sont partis se promener, je rejoins Aiden dans la pièce du fond.

Il me regarde sans mot dire de ses yeux bleu profond jusqu'à ce que je cille, puis détourne les miens.

— As-tu du nouveau ? je m'enquiers.

— Je ne voulais pas attendre plus longtemps pour t'en parler, mais maintenant que tu es devant moi, c'est vraiment difficile, répond-il.

— Il est arrivé quelque chose à Ben ? dis-je, affolée.

— Non, du moins pas à ma connaissance. Mais je me suis renseigné sur le pensionnat où il se trouve, et cet établissement n'existe pas.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Nous l'avons bien vu.

— Il n'existe pas officiellement : il ne figure sur aucun des registres du comté et du pays. On ne trouve aucune information sur lui par les voies officielles, explique Aiden en appuyant sur ce dernier mot.

— Et par les voies non officielles ?

— Il s'agit plus de spéculations et de rumeurs que d'autre chose, répond-il après une seconde d'hésitation.

— Dis-moi quand même de quoi il s'agit.

— Bien. Il est possible que certains liens existent entre ce pensionnat et les Lorders. Tu te souviens que nous en avons vu sur le terrain de sport ? Ce n'était pas une coïncidence. Ils sont dans la place.

— Des Lorders viennent parfois aussi à mon lycée, pour la réunion hebdomadaire, et je crois même qu'ils y ont un bureau.

— Mais dans ce pensionnat, c'est différent : ils y sont en permanence et en grand nombre. D'après la rumeur, ils se livrent à des expériences et à des séances d'entraînement inédites. Les élèves aussi sortent de l'ordinaire : tous en pleine forme, grands et sportifs, athlétiques ou très doués dans d'autres disciplines.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais rien de plus, mais je suis sûr d'une chose : ce serait bien trop dangereux de rencontrer Ben.

Je croise les bras et regarde dans le vide. Aiden m'attire à lui et passe un bras autour de mes épaules.

— Tu parais moins bouleversée que je ne l'aurais cru, observe-t-il.

Quand on garde tant de secrets, quel est le bon moment pour se confier ? Je me penche en avant, la tête entre les mains, et pousse un soupir.

— Si je ne suis pas aussi bouleversée que tu l'aurais cru, c'est pour une bonne raison, dis-je.

— Laquelle ?

Je me redresse et regarde Aiden bien en face – Aiden et la vérité.

— Je l'ai vu, je réponds.

— Quoi ?

— Tu te souviens de ce canal que nous avons traversé à côté du terrain de sport ? Je l'ai vu par la fenêtre arrière de la camionnette. J'étais certaine que Ben, tel que je le connais, allait courir là-bas au petit matin. Et c'est bien ce qu'il fait.

Aiden me dévisage, bouche bée.

— Tu es complètement folle ! s'exclame-t-il.

— Il ne m'est rien arrivé, comme tu peux le constater.

— Ce n'est pas la question, tranche Aiden, visiblement furieux. Je t'avais dit d'attendre que nous en sachions plus.

— Je ne suis pas à tes ordres ! glapis-je, mais je regrette immédiatement ces paroles. Je suis désolée : je ne pouvais plus attendre, confié-je.

Il ne dit rien, se ressaisit et m'observe.

— Je suppose que les retrouvailles n'ont pas été particulièrement joyeuses, dit-il enfin.

— Non : il ne me reconnaissait plus. J'ai cru sur le moment qu'on l'avait de nouveau Effacé, même s'il n'a plus l'âge légal.

— Sur le moment ? Et ensuite, qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Je ne sais trop que penser, mais ça ne colle pas. D'abord, parce que je l'ai reconnu. Je l'ai d'abord reconnu extérieurement. Et je savais qu'il irait courir là-bas au petit matin. Enfin, il n'avait pas l'allure d'un Effacé tout récent : il ne souriait pas comme un crétin. Il était seulement plus... distant. Pas du tout comme un Effacé.

— Intéressant. Avait-il un Nivo ?

— Je ne sais pas : il portait un T-shirt à manches longues. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Plusieurs choses. D'abord, qu'il n'est pas traité comme un prisonnier, tu ne crois pas ? On le laisse libre de ses mouvements, sinon il n'irait pas courir seul au petit matin.

Il a raison, et je m'accroche à ce détail rassurant.

— Ensuite, je crois que les Lorders préparent quelque chose de nouveau, poursuit-il. Ce n'est plus de l'Effacement, du moins pas sous la forme que nous connaissons. Mais dans quel but agissent-ils ainsi ?

Il saisit ma main et plonge les yeux dans les miens.

— Kyla, promets-moi de ne plus aller le revoir, du moins pour l'instant. Je vais voir ce que nous pourrions récolter comme renseignements.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. C'est bien trop dangereux d'aller là-bas avec tous ces Lorders sur place. Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit. Ben non plus ne l'aurait pas voulu.

Ben... soumis à on ne sait quelle expérience des Lorders. Malgré la menace de Coulson, il me paraît peu probable que les Lorders s'en prennent à lui à cause de moi. Si cruels soient-ils, ils se montrent toujours rationnels. Ils ne vont pas gâcher une expérience uniquement pour me punir. Coulson ignore que je sais où est Ben. Il peut me raconter n'importe quoi en s'imaginant que

je vais le croire.

— D'accord, je te le promets, dis-je à Aiden.

Malgré tout, même si je peux raisonnablement supposer que Ben est en sûreté, du moins pour l'instant, tout en moi hurle de peur pour lui. Qui sait ce qui lui arrive ou ce qui risque de lui arriver là-bas ?

Le Dr Lysander le sait peut-être et, si elle l'ignore, elle est probablement en mesure de le découvrir. Je dois la voir demain, pour notre séance habituelle à l'hôpital. Mais si elle sait quelque chose, voudra-t-elle me le dire ?

Chapitre 35

Le même Lorder que la fois précédente monte la garde devant le bureau du Dr Lysander tandis que j'attends mon tour. Il regarde droit devant lui, le visage inexpressif. Le clin d'œil qu'il m'a adressé la fois précédente n'est visiblement plus qu'un souvenir.

— Entre, Kyla, m'appelle le Dr Lysander, et je me réfugie dans son bureau dont je referme la porte.

Elle m'observe pendant que je vais m'asseoir. Ses mains sont croisées devant elle et son ordinateur éteint. *Quelque chose se prépare. Danger*, me murmure mon instinct.

Je déglutis, oppressée.

— Bonjour, Kyla, dit-elle enfin. Comment vas-tu aujourd'hui ?

— Bien. Et vous ?

— Bien, merci, répond-elle après un silence. Mais j'ai compris quelque chose après notre dernier rendez-vous. Nous avons joué au chat et à la souris.

— Suis-je le chat ou la souris ? dis-je sans réfléchir.

— En principe, tu es la souris, mais parfois je n'en suis pas si sûre. Kyla, je voudrais des réponses à mes questions.

— Moi aussi, j'ai des questions à vous poser.

Pendant un bref instant, l'agacement le dispute à la curiosité sur son visage.

— Bien, dit-elle enfin. Tu peux me poser une question à laquelle je répondrai, et ensuite, ce sera mon tour. C'est d'accord ?

— C'est d'accord, fais-je, même si la prudence me souffle qu'il vaudrait mieux que ce soit elle qui commence. Je me demande comment je vais formuler ma question.

— Alors ? interroge le docteur.

— Vous vous souvenez de Ben ? Ben Nix, mon ami, je reprends, et elle fait signe que oui. Je veux savoir ce qui lui est arrivé et où il est maintenant.

— Je te l'ai déjà dit : je n'en ai aucune idée.

— Vous savez qu'il a coupé son Nivo. Vous me l'avez dit. Vous en savez sûrement plus.

— Tu le savais aussi et je ne t'ai jamais posé de questions à ce sujet. J'ai essayé de découvrir ce qui lui est arrivé ensuite, mais je n'ai rien trouvé dans nos registres, dit-elle avec un soupir, et elle allume son ordinateur. Regarde, je peux te le prouver. Son nom de famille est Nix, c'est bien ça ?

J'acquiesce. Elle tape « Ben Nix » dans la barre de recherche, sans résultat.

— Peut-être y figure-t-il sous le prénom de Benjamin, poursuit-elle, et elle tape ce prénom, sans plus de résultat. Je ne comprends pas, murmure-t-elle, les sourcils froncés, puis son visage s'éclaire. Il est certainement sur notre base de données. Oui : j'ai fait des recoupements avec les références de tes amis et de ta famille, poursuit-elle en ouvrant une autre fenêtre. Oui, voilà un numéro, dit-elle, et elle tapote de nouveau sur son clavier.

Pas de résultat.

Son visage exprime tour à tour l'inquiétude et une autre émotion. Elle éteint son ordinateur.

— Que se passe-t-il ? je m'enquiers.

Elle se rassied et ôte ses lunettes pour se frotter les yeux. Sans elles, elle ne se ressemble pas. Ce sont des lunettes à l'épaisse monture noire. Sans leurs verres, ses yeux paraissent las et plus humains. Elle les remet.

— Son dossier a probablement été détruit, répond-elle.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Est-il...

— Mort ? Je n'en sais rien. Un simple décès n'est pas une raison suffisante pour supprimer un dossier de cette base de données, Kyla. Même moi, je ne suis pas autorisée à le faire, ni personne d'autre à l'hôpital, pas même la direction. Je peux créer des dossiers, les mettre à jour, les publier, mais pas les détruire. Ce serait une infraction au règlement. Et pourtant, c'est comme si Ben n'avait jamais existé.

— Mais qui a pu faire ça ?

— Des visages sans nom, avec..., s'interrompt-elle. Mais tu m'as posé assez de questions. Comme tu peux le constater, je t'ai répondu dans la mesure du possible et révélé ce que j'aurais dû te taire. À ton tour de répondre. As-tu de nouveaux souvenirs ?

Elle se penche vers moi avec une impassibilité étudiée derrière laquelle transparaissent de l'intérêt et de la curiosité.

Une partie de moi aspire à tout lui raconter. Elle saurait alors ce qui m'est arrivé et peut-être pourrait-elle me l'expliquer. Mais ce serait trop dangereux. Personne ne doit rien savoir. Je suis dans le collimateur des Lorders. Peut-être m'écoutent-ils en ce moment même ?

Mes yeux fouillent la pièce. On y a peut-être dissimulé des micros.

— Qu'y a-t-il ? interroge le docteur.

— Pas ici : je ne peux pas en parler ici. Je ne me sens pas en sécurité.

— Je peux te promettre que cette pièce n'est pas sous surveillance. Ce serait contrevenir à l'obligation du secret professionnel entre le médecin et ses patients.

— Est-ce une infraction plus grave que celle qui consiste à détruire le dossier d'un patient ?

Elle entrouvre la bouche, la referme et réfléchit un instant.

Elle griffonne quelque chose sur un bout de papier qu'elle me tend : Rendez-vous à 9 h mardi, lis-je. Sur un plan tracé en dessous, une allée cavalière voisine de mon lycée est marquée d'une croix.

Je serre le papier dans ma main et acquiesce alors que tout devrait me pousser à dire non.

— Sais-tu monter à cheval ? demande-t-elle.

— Oui, je réponds avant même d'en être sûre, mais soudain, je le suis. Un souvenir ressurgit comme un éclair, celui de chevaux galopant dans un pré, d'un saut par-dessus une clôture basse, comme un envol !

— Kyla ? Que se passe-t-il ?

— Je me souviens, je réponds dans un murmure. Un cheval. Noir et blanc. Nous volions littéralement !

Ses yeux trahissent son désir de tout savoir. De comprendre ce qui est allé de travers dans mon cerveau.

Mais une fois sa curiosité satisfaite, qu'arrivera-t-il ?

De retour à la maison, dans ma chambre, j'examine l'enveloppe de Nico comme pour la contraindre à révéler ses secrets.

Je pourrais l'ouvrir pour en découvrir le contenu, mais je la fourre dans ma poche et descends.

— Je vais chez Cam, dis-je avant d'enfiler mes chaussures et d'ouvrir la porte.

Je sors, m'arrête sur le seuil, puis repasse la tête par la porte.

— Maman ? crié-je.

— Oui ? répond-elle en surgissant dans l'entrée.

— J'ai trouvé ça sous la porte. C'est à ton nom, dis-je en brandissant l'enveloppe.

Elle n'est pas dissimulée là où seule maman pouvait la trouver conformément aux instructions, mais je dois à tout prix savoir ce qu'elle contient et comment maman y réagira.

Les sourcils froncés, elle prend l'enveloppe, la déchire et en sort une feuille de papier. Elle la parcourt rapidement et ses yeux s'agrandissent. Elle inspire brusquement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien d'important, déclare-t-elle, et elle la fourre dans sa poche.

Je la dévisage, incrédule, et pendant une seconde son regard exprime de l'incertitude. Elle est tout près de me révéler quelque chose, la vérité ou je ne sais quoi d'autre. Tant de secrets nous séparent. Se confiera-t-elle à moi ? Et si oui, en ferai-je autant avec elle ?

Un martèlement nous fait sursauter.

Maman rouvre la porte.

— Oh, bonjour, Cam. Entre, dit-elle.

Il entre, puis nous regarde tour à tour comme s'il devinait quelque chose.

— Les grands esprits se rencontrent, dis-je. J'allais justement chez toi pour te demander si tu avais envie de faire un tour.

— Bien sûr, répond-il, mais j'ai d'abord une question à te poser. Que dois-je porter à la réception pour le Jour à la Mémoire d'Armstrong ?

Comme Maman et moi le regardons, ahuries, il nous dévisage.

— Oh, il ne vous a rien dit ?

— Qui ? Dit quoi ? fais-je.

— Ton père. Il m'a demandé si je voulais assister à cette cérémonie avec vous. Comme ça, je pourrai te ramener avant le dîner.

Mes yeux s'agrandissent d'angoisse et je dois prendre sur moi pour ne pas me trahir. Non, Cam ne doit pas venir ! Qui sait ce qui arrivera ce jour-là ?

— Si vous préférez que je ne vienne pas..., commence-t-il.

— Mais si, Cam, bien sûr ! l'interrompt maman. C'est une excellente idée ! Je n'étais pas au courant, c'est tout. Mais tu devras porter un complet et une cravate, je le crains.

Je m'efforce d'exprimer mon approbation en paroles et dans mon attitude, tout en me demandant comment je pourrais le dissuader de venir quand nous serons seuls.

— Il vaudrait mieux sortir avant qu'il fasse nuit, dis-je.

Tandis que nous suivons le sentier qui domine le village, j'observe Cam de côté.

— Ne me raconte pas que tu as envie d'aller à cette cérémonie idiote à Chequers, lui dis-je.

— Mais si ! C'est l'occasion de se mettre sur son trente et un et de côtoyer le gratin : qui n'en aurait pas envie ?

— Mais ça va être mortellement ennuyeux...

— C'est tout à fait probable ! déclare-t-il avec un sourire suivi d'un clin d'œil. Mais tu seras là.

— Arrête de faire l'idiot. On va se farcir des discours, des politiciens toute la soirée et des Lords dans tous les coins. Si je pouvais y couper, je le ferais avec joie.

— C'est pour ça que je viens : pour t'enlever ensuite, alors pas de discussion.

Nous arrivons au point de vue le plus élevé. La présence de Cam m'apaise et me rassure. Il joue les Tarzan en se balançant à une branche d'arbre, et je ris dans la lumière de fin d'après-midi. Le soleil est bas au-dessus de l'horizon ; il fera bientôt nuit. Je frissonne.

— Viens, il vaut mieux rentrer maintenant, dis-je à Cam, et il me suit sur le chemin.

— Bon, veux-tu bien me dire ce qui se passe ? demande-t-il. Ça crève les yeux que quelque chose te tracasse.

— Non, tout va bien.

— Arrête de me prendre pour un imbécile.

— Non, ce n'est pas ce que je fais, je réponds avec un haussement d'épaules. Il ne se passe rien de particulier, dis-je après un instant d'hésitation.

— Il ne se passe rien de particulier, mais c'est toujours le même mystère ?

— En gros, oui.

Il me tient par la main pendant toute la descente, me dit au revoir devant chez moi et ajoute à mi-voix que, si j'ai besoin d'un ami avec qui parler, il sera toujours là.

Mais je ne peux pas lui faire courir un tel danger.

Chapitre 36

Nico se gare derrière un pub, nous descendons de voiture et il frappe à la porte du pub, qui s'ouvre. Nous traversons une cuisine, puis une enfilade d'autres pièces. Le bâtiment est très ancien, avec un toit de chaume, un sol inégal et une multitude de recoins dans des pièces en désordre. On entend de loin les voix de gens qui parlent à l'avant du bâtiment. Nous entrons dans une arrière-salle vide, meublée de quelques tables et chaises dépareillées. Nico pousse une porte au fond, qui s'ouvre sur un petit débarras.

— Entre là-dedans, me dit-il.

— Merci de m'avoir laissée venir.

Il sourit.

— C'est une opération que tu as lancée, déclare-t-il. Ce qui se passera pendant cette réunion te concerne de près. J'ai donc pensé que tu devais être au courant. Maintenant, entre et tiens-toi tranquille. Si tout se passe comme prévu, ça ne durera pas bien longtemps, dit-il après avoir consulté sa montre.

Il referme la porte. Elle est garnie d'un grillage qui me permet d'observer la salle. Dix minutes plus tard environ, l'homme qui nous a fait entrer revient avec un plateau pour prendre le thé, suivi de maman.

Elle s'assied en face de Nico. Elle est pâle et ses mains s'agitent nerveusement jusqu'à ce qu'elle les noue devant elle. Ses yeux se posent un peu partout, y compris sur la porte derrière laquelle je me dissimule, et je recule par réflexe alors que je sais qu'elle ne peut pas me voir dans ce réduit obscur.

— Voulez-vous du thé ? demande Nico à maman.

— Où est-il ? dit-elle.

Il remplit deux tasses de thé et en pose une devant elle. Il ne répond pas et elle lutte visiblement pour ne pas répéter sa question, mais en vain.

— Où est mon fils ? Vous m'aviez dit qu'il serait ici ! dit-elle en se levant.

Robert... c'est donc la carotte avec laquelle il l'a attirée ici.

— Je vous ai dit de venir ici si vous vouliez revoir votre fils. Je ne vous ai pas dit qu'il y serait.

Elle s'immobilise avec une expression circonspecte, puis se rassied.

— Alors de quoi s'agit-il ? demande-t-elle.

— Nous savons où il est.

— Vraiment ? Cela fait des années que j'essaie de le retrouver.

Nico la dévisage, un sourcil levé.

— Nous avons peut-être nos propres sources d'information, déclare-t-il.

— Mais qui êtes-vous au juste ?

— Je crois que vous le savez.

— Je le devine, mais je veux vous entendre le dire.

Les coins de la bouche de Nico tressaillent. Il s'amuse. Il joue avec elle, et une partie de moi voudrait ouvrir la porte du réduit à la volée pour leur hurler de dire ce qu'ils pensent sans détour.

C'est justement ce qu'elle fait.

— Vous avez tué mes parents, lance-t-elle. Vous avez fait sauter le bus dans lequel se trouvait mon fils.

Il secoue légèrement la tête.

— Je ne suis pas assez vieux pour avoir tué vos parents et ce n'est pas ce qui est arrivé à votre fils, dit-il.

— Vraiment ?

— Vous savez ce qui est arrivé à Robert.

Ce n'est pas une question, mais un constat.

— Moi aussi, j'ai mes sources d'information, affirme-t-elle.

— Et alors ?

Elle pousse un soupir.

— Selon la version officielle, il a été tué dans l'explosion du bus, mais en réalité on l'a revu plus tard, vivant et bien portant, répond-elle. Il a sûrement été Effacé.

— Vous savez sans doute que si vous le revoyez, il ne vous reconnaîtra même pas.

Elle ne répond pas, mais ses épaules sont voûtées. Bien entendu, elle le sait.

— Réfléchissez à ce qu'on vous a fait subir, reprend Nico, et à ce qu'on a fait subir à d'innombrables parents.

— Et à leurs enfants, murmure-t-elle.

— Vous avez la possibilité de changer cela.

— Vos moyens diffèrent des miens.

Il incline la tête.

— Je n'ai jamais dit qu'ils étaient semblables, commente-t-il. Mais vous pouvez faire en sorte que de futurs parents et enfants ne soient pas contraints de subir ce que vous avez subi. Ne vous leurrez pas : les Lords sont responsables de cette situation. Sans eux, nous n'aurions aucune raison d'être ici.

— Je vous écoute.

— Quand vous ferez votre discours à Chequers le Jour à la Mémoire

d'Armstrong, racontez l'histoire de votre fils à tout le pays. Commencez par le rappel rituel de la perte tragique de vos parents, dites que Robert a également été tué dans un attentat des terroristes et puis révélez la vérité sur son sort. Expliquez que les Lorders enfreignent leurs propres lois. Si vous levez le secret sur leurs agissements, si l'opinion apprend ce qui se passe en réalité, ils devront y mettre fin.

Elle secoue la tête.

— Ça ne marchera jamais, objecte-t-elle. Les Lorders interrompront la retransmission.

— J'ai des informateurs et je peux vous assurer que cette émission est en direct. Il n'y aura donc aucun délai dans la retransmission. Vous pourrez tout révéler sans être interrompue si vous vous y prenez bien.

— Et ensuite ?

— L'opinion vous fait confiance. Ce sera le début de la fin des Lorders. Et nous vous mènerons à Robert.

J'ai les entrailles nouées. Quelle décision prendra-t-elle ? Que fera Nico si ce n'est pas la décision qu'il souhaite ?

Soudain, alors qu'elle reprend la parole, il la fait taire d'un geste.

— Vous avez besoin de réfléchir à tout ça, dit-il. Ne décidez rien dans l'immédiat. Rentrez chez vous.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

Une longue minute s'écoule avant que Nico se lève et ouvre la porte du réduit.

— Viens, il est temps de partir, dit-il.

Nous ressortons par la porte de derrière et remontons dans sa voiture. Nous prenons une route secondaire, une autre, et plusieurs détours rapides. Nico reste sur ses gardes, mais personne ne nous suit.

— Nous rentrons chez moi. Il faut que nous parlions, toi et moi, m'annonce-t-il.

— Tu sais vraiment où est Robert ?

— Pas encore, mais nous le saurons bientôt, répond-il en me regardant de côté. Tu la connais mieux que moi : à ton avis, que fera-t-elle ?

— Je n'en suis pas sûre, si tu veux tout savoir.

— Moi non plus, je n'en suis pas sûr, avoue-t-il, ce qui me surprend de sa part, car il reconnaît rarement qu'il se sent incertain. Mais ne t'inquiète pas, nous avons un plan B.

Il fait le reste du trajet en silence.

À notre arrivée, il m'emmène dans son bureau et nous passons devant une rangée d'yeux curieux.

Katran est là, comme tous les autres membres du groupe. Le regard de Tori semble me traverser comme si j'étais indigne de son attention.

— Assieds-toi, m'ordonne Nico avant de refermer la porte du bureau.

Nous sommes seuls à présent. Il s'assied face à moi et soulève mon

menton afin que nous nous regardions les yeux dans les yeux.

— Nous devons parler d'un certain sujet, Ondée. J'ai appris que tu étais allée voir Ben.

— Quoi ? m'écrié-je en sursautant, stupéfaite d'avoir été trahie à ce point. Après m'avoir exposé les raisons pour lesquelles il garderait le secret, Katran lui a donc tout raconté ?

— C'était vraiment stupide de ta part, Ondée, déclare Nico.

Il me fait rasseoir en me tenant par la main comme pour m'immobiliser. À la vue de son visage figé, je frissonne de peur. Il lève l'autre main pour me faire taire.

— Attends, reprend-il. Tu n'aurais pas dû aller le voir, car c'était dangereux. Si tu t'étais fait prendre, tu nous aurais tous mis en danger, et tu le sais. Mais je peux comprendre pourquoi tu l'as fait.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Je sais ce que c'est d'aimer et de perdre ce qu'on aime, dit-il avec un regard plein de compréhension. Raconte-moi, Ondée : que s'est-il passé quand tu as parlé à Ben ? demande-t-il, et ses yeux, des yeux qui me sont à la fois si familiers et si étrangers, plongent dans les miens, m'apaisent et m'incitent à parler. Raconte-moi, répète-t-il.

Je déglutis avant de répondre.

— C'était affreux. Il ne me reconnaissait pas, il ne se souvenait plus du tout de moi ! Je ne sais pas ce qui lui est arrivé et...

— Moi, je sais.

— Tu... quoi ?

— Je sais ce qui lui est arrivé.

Il se tait un instant.

— Il faut que tu sois forte, Ondée, reprend-il. Ce pensionnat où Ben séjourne n'en est pas un, du moins, pas tel que tu l'imagines. C'est un centre de formation des Lorders, dans lequel ils se livrent à diverses expériences, comme l'Effacement, mais en moins radical. Les sujets utiles à ces expériences conservent leur autonomie et leurs facultés, mais sous surveillance, explique-t-il en reprenant mes mains et en les gardant dans les siennes. J'en suis navré pour toi, tu peux me croire, mais tu as définitivement perdu Ben.

— Non, dis-je en secouant la tête tandis que les larmes me montent aux yeux.

— Il est formé à devenir notre ennemi : un agent des Lorders.

Je suis incapable de croire à ce que Nico vient de me dire. Je comprends soudain qu'Aiden me l'avait laissé entendre de manière plus détournée, mais Ben, un Lorder ? Non, il en serait incapable. Jamais il ne l'accepterait.

Je me sens soudain glacée, car je comprends qu'après ce qu'on lui a fait subir, il n'est plus lui-même. Ce n'est plus lui qui décide.

Secouée de sanglots, j'essaie de me maîtriser devant Nico en me disant que je pourrai pleurer plus tard, mais il m'attire à lui, pose ma tête contre son

épaule et mes larmes jaillissent.

On frappe à la porte.

— Un instant ! lance Nico.

Il sort en refermant la porte derrière lui.

J'enfouis ma tête dans mes mains. Au fond de moi, je savais à quoi m'en tenir, mais je ne voulais pas regarder la vérité en face. Mais en voici une autre que je vais affronter : Katran a raconté à Nico que je suis allée voir Ben. J'en suis certaine, sinon comment Nico pourrait-il être au courant ? Et dire qu'il m'avait promis de ne pas en parler !

Ma souffrance et mes larmes se muent en colère, puis en furie. Katran a affirmé que je ne pouvais pas prendre cette décision, mais il avait tort : c'est à moi seule de le faire. Il faut neutraliser les Lords, sans reculer devant aucun moyen. Ni aucun sacrifice.

Avant le retour de mes souvenirs, je n'aurais jamais pu rejoindre le LRU. En tant que Kyla, j'aurais été révoltée par leurs méthodes, indépendamment de leurs buts. Mais maintenant, j'en suis capable. Capable d'oublier l'aversion de Kyla pour la violence, sa peur et jusqu'à son existence. Tout comme j'ai oublié Lucy. Mais jamais je n'oublierai Ben.

C'est ça : garde ta souffrance et sers-t'en pour te concentrer sur ton but, me dis-je.

Quand Nico rouvre la porte, ma fureur a éclipsé toutes les autres émotions, sauf le désir de vengeance.

Il se rassied face à moi.

— Où en étions-nous ? demande-t-il. Ah oui : nous devons encore parler d'autre chose. Katran et moi-même avons discuté aujourd'hui... de toi.

— Quoi ?

A-t-il révélé d'autres secrets que je lui avais confiés ? Je serre les poings, reprise de fureur.

— Il a pris bien soin de m'assurer que tu es avec nous.

— Bien sûr que oui !

— Mais il a également exprimé son inquiétude : il a l'impression que tu es trop... fragile pour nous être utile.

— C'est faux ! Je suis prête à tout !

— En es-tu si sûre, Ondée ?

Nico se rejette en arrière avec une expression dubitative, puis lève une main pour m'apaiser. Je me mords les lèvres.

— Voilà le problème auquel je suis confronté, déclare-t-il. Katran te considère plutôt comme un handicap pour nos opérations, et je me fie généralement à son opinion.

Je ressens de nouveau un choc devant cette trahison. Quand je pense que Katran m'a rappelé que nous étions amis autrefois, que c'était lui qui me serrait dans ses bras quand j'avais peur et qu'il m'a exprimé sa sympathie à propos de Ben... oui, nous étions amis, mais c'est du passé.

— Maintenant..., reprend Nico avec un haussement d'épaules, même si

je ne demande pas mieux que de te croire, Ondée, j'ai encore une question à te poser : Représentes-tu un facteur de risque pour nous ?

— Que veux-tu dire ?

— Je veux parler de ton impulsivité, de ton manque de réflexion sur les conséquences de tes actes. Tori en est un bon exemple, poursuit-il en levant de nouveau la main pour m'imposer le silence : Elle constitue un risque que j'aime beaucoup, mais toujours un risque. Et quand tu es allée voir Ben, que serait-il arrivé si tu t'étais fait prendre ? Aurais-tu été capable de garder le secret sur nous ?

— Oui, je réponds sans hésiter.

Après tout, je n'ai rien révélé sur eux à Coulson qu'il ne savait déjà.

Nico, comme toujours attentif aux pensées ou aux émotions les plus subtiles, devine mon trouble.

— Parle-moi, Ondée : Me caches-tu quelque chose ? As-tu encore agi sans réfléchir ? Nous as-tu encore mis en danger ? demande-t-il.

Mais il est trop tard pour lui parler de Coulson et du marché qu'il m'a imposé.

— Ondée ? insiste-t-il sur un ton exigeant une réponse immédiate. Dis-moi ce que tu me caches, et tout de suite. Quel est ce danger ?

Je me jette à l'eau.

— J'ai retrouvé la mémoire quand j'ai été agressée et contrainte de me défendre. Il... a survécu et il se souvient de tout.

— Son nom, ordonne Nico sans détour.

— Wayne Best.

Les mots sont sortis lentement et doucement de ma bouche, comme s'ils répugnaient à être entendus.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? demande Nico en secouant la tête. Comment puis-je te faire confiance dans de telles conditions ?

— Je suis prête à tout pour faire mes preuves.

— Vraiment ? dit-il avec un soupir.

Il se tourne brusquement vers moi, et, les mains posées sur les bras de mon fauteuil, plonge les yeux dans les miens.

— Réfléchis un peu, Ondée, reprend-il. Que pourrais-tu faire pour nous ? Que pourrais-tu nous apporter afin de prouver que tu es vraiment prête à tout, afin que je sois sûr de pouvoir te faire confiance ?

Je me creuse la cervelle à la recherche d'une réponse qui lui prouvera ma loyauté. Des images et des visages tournoient devant mes yeux, et soudain...

Mes yeux s'agrandissent tandis que l'un de ces visages se fige.

— Tu as quelque chose à me dire. Vas-y, ordonne Nico.

J'ai la vision subite d'un autre moment et d'un autre lieu. Une brique. Des doigts. Je frémis intérieurement. Il faut lui obéir.

Chacune des paroles que je m'arrache me fait l'effet d'une blessure fraîche. Un trait est tiré. Une décision prise.

— Je peux vous livrer le Dr Lysander, dis-je.

Quand je sors, les doutes et la frayeur le disputent en moi à l'exultation d'avoir regagné la confiance de Nico.

Il a suffi de lui livrer le Dr Lysander, me dis-je.

Je serre les dents à cette idée. Elle le mérite. Elle est l'unique responsable : l'Effacement est son invention maléfique, si c'est le nom qu'on peut donner à ce procédé. Tout est de sa faute. Elle a décidé du sort de Ben, ne serait-ce qu'indirectement.

Nico adresse un signe de tête à Katran, qui se lève tandis que je me dirige vers la porte.

À sa vue, je rougis.

— Je peux rentrer seule, lui dis-je, mais il sort sur mes talons. Dehors, je vois une voiture garée derrière la maison et un homme qui fume, adossé à la portière. Il se détourne comme pour dissimuler ses traits. J'entrevois fugitivement un visage et une carrure ordinaires, mais familiers, sans pouvoir les reconnaître.

Nous prenons le chemin dans les bois pour aller chercher nos vélos. Je démarre en ignorant Katran, mais plus j'avance, plus ma fureur grandit. Nous ne sommes même pas à mi-chemin quand je ralentis et lui fais signe de s'arrêter. Je lance presque mon vélo à terre.

— Qu'est-ce qui te prend ? demande-t-il.

— Tu as tout raconté à Nico !

— Raconté quoi ?

— Que je suis allée voir Ben.

Il paraît surpris, puis blessé.

— Je t'ai dit que je n'en parlerais à personne et je n'en ai parlé à personne, affirme-t-il.

— Alors comment le sait-il ?

— Nico sait tout ! rétorque-t-il, notre vieille rengaine, mais cette fois-ci, le haussement d'épaules et le sourire manquent à l'appel.

Je secoue la tête, sceptique. Et pourtant... ce visage familier derrière la maison : ça me revient. N'était-ce pas le conducteur de la camionnette d'Aiden ? Peut-être est-ce lui, et non Katran, qui a renseigné Nico. Mais ce n'est qu'une question parmi tant d'autres.

— Comment as-tu pu parler de moi à Nico dans mon dos et lui dire que j'étais un handicap pour le groupe ? fais-je entre mes dents, les poings crispés. Je tire mieux que toi ! Je suis aussi bonne que toi au lancer de poignard et...

— Je sais, Ondée. Je ne remets pas en question ton savoir-faire. Face à des cibles immobiles, tu es la meilleure.

— Que veux-tu dire ?

— L'as-tu oublié ?

— Quoi ?

— Je vais te montrer, répond-il en levant les yeux au ciel.

Il tire de son étui un poignard qu'il porte au côté et en élève la lame, qui

scintille d'un éclat argenté dans la pâle lumière de fin d'après-midi. Ce n'est pas n'importe quel poignard, mais le katran, le couteau de plongée avec lequel un Lorder lui a lacéré le visage plusieurs années auparavant. Il remonte la manche de son bras libre et presse la lame contre l'intérieur de l'avant-bras.

— Qu'est-ce que tu fais ? Arrête ! m'écrié-je.

Trop tard : il promène la lame sur la peau, qu'elle entaille. Une traînée rouge suit la lame, non en gouttes, mais en un filet qui ruisselle vers sa main. Je hais le sang, sa vue, son odeur, sa consistance, son goût. Je recule avec un haut-le-cœur, mais incapable de détacher les yeux de ce rouge. Quelques gouttes tombent de son bras, restent un bref instant suspendues en l'air, puis s'écrasent sur le sol, et mon estomac se soulève spasmodiquement. Je respire laborieusement, pliée en deux, et ma vision se brouille tandis que je lutte contre la nausée.

Katran tend la main vers moi et je tressaille. Avec un soupir, il tire un mouchoir de sa poche, s'essuie le bras, puis me le montre.

— C'est juste une égratignure, je vais bien, tu vois ? dit-il.

Je me détourne et, dès que je cesse de voir tout ce rouge, je respire mieux.

— Tu comprends ce que je veux dire maintenant, Ondée ? demande-t-il à mi-voix. Tu comprends pourquoi tu ne peux pas te joindre à nous ? Tu nous mets en danger, tu représentes un facteur de risque pour nous tous. Si tu réagis ainsi à quelques gouttes de sang, qu'est-ce que ce sera au milieu de bombes et de balles ? Tu pourrais t'effondrer à tout moment. Et si je dois jouer les baby-sitters avec toi, les autres seront en danger.

— Je ne comprends pas : j'ai pourtant des souvenirs d'attaques et de sang, dis-je.

Je déglutis et me concentre sur ces souvenirs : j'entends le vacarme, les hurlements. Je vois des gens s'enfuir. Mais les détails restent flous : je ne me souviens plus de ce que j'ai fait.

— À quel jeu joue Nico ? s'interroge Katran presque comme s'il parlait seul. Il se rend sûrement compte que c'est impossible. Pourquoi veut-il t'impliquer dans nos opérations ? Pourquoi est-ce si important pour lui ?

Soudain, comme s'il se rappelait ma présence, il se détourne, puis me prend les mains.

— Ondée, promets-moi seulement de réfléchir à tout ça. À ce qui est arrivé aujourd'hui, et auparavant, à chaque fois que tu vois du sang. Réfléchis à tout ça et souviens-toi.

Il se tait et m'observe attentivement, sans ciller. J'aimerais détourner les yeux des siens, mais j'en suis incapable.

Sans réfléchir, je tends la main vers lui et suis du doigt le tracé de sa cicatrice, tout en songeant, stupéfaite, que j'ai déjà fait ce geste auparavant.

Il recule soudain comme si mes doigts le brûlaient, remonte sur son vélo, et je le suis. Pendant tout le reste du trajet, je m'interroge : A-t-il dit vrai ? Suis-je une terroriste ratée ?

Tout en moi hurle que non. C'est précisément ce dans quoi j'excelle, tout ce que Nico nous a enseigné. J'ai lutté pour être la meilleure en tout et j'ai souvent réussi.

Tout cela ne tient pas debout. Si ce que Katran affirme est vrai, pourquoi Nico voudrait-il me faire participer à leurs opérations ? Il n'a certainement pas été facile de me rechercher et je me suis toujours demandé comment il était parvenu à me retrouver après mon Effacement. Peut-être grâce à ce conducteur de camionnette, s'il est bel et bien sa taupe. C'est sans doute par lui qu'il a su que j'étais allée voir Ben. Je sais que ma mémoire est chancelante, mais je suis sûre d'une chose : Katran ne ment jamais. S'il avait parlé, il me l'aurait dit.

Pourquoi Nico se serait-il donné tant de mal pour me retrouver si je ne lui servais à rien ? Il ne pouvait pas deviner que je serais placée chez ma mère, ni savoir qui elle était. Et il ne pouvait pas davantage être au courant de mon rendez-vous avec le Dr Lysander à l'extérieur de l'hôpital avant que je lui en aie parlé.

Je serre les dents. Le sang me répugne profondément, c'est vrai, mais je surmonterai cette aversion par la force de ma volonté. Si Nico croit en moi, j'en serai capable.

Et je le dois.

En tout cas, la livraison du Dr Lysander au LRU, ce n'est pas rien. Ça représente même beaucoup.

Plus tard cette même nuit, je tente l'expérience. Avec un couteau de cuisine affûté et une main tremblante. Mais je flanche à la première goutte de sang, et je lance à travers la pièce le couteau, qui se fiche dans le mur.

Chapitre 37

— Kyla ! Attends ! appelle la voix de Cam derrière moi, au pire moment dont je puisse rêver.

J'envisage un instant de l'ignorer, mais comme il est tout à fait capable de se lancer à ma poursuite, je me ravise.

— Oui ? je réponds en pivotant sur moi-même.

— Tu ne vas pas en cours ?

— Si, bien sûr.

— Alors tu prends la mauvaise direction.

Le flot d'élèves qui passent devant nous en tous sens, se hâtant pour arriver au premier cours du mardi, me fournissent un camouflage tout provisoire.

Je me concentre un instant, puis souris.

— J'ai un devoir à rendre à la première heure. Un projet pour le cours d'art, dis-je, choisissant un cours auquel il n'assiste pas. À plus tard, je promets mensongèrement avant de m'éloigner en vitesse, mais il m'emboîte le pas et je le maudis intérieurement.

— Tu es sûre que tout va bien ? demande-t-il.

— Mais oui, je réponds avec un sourire. Et pour toi ?

Il hausse les épaules. Son visage a désenflé et les ecchymoses ont viré du violet au brun, mais tardent à s'effacer. Ce sont les traces du coup qu'il a reçu pour moi. Je me radoucis en y pensant. Pauvre Cam ! Les Lords s'en prendront-ils à lui quand ils découvriront que je n'ai pas respecté le marché conclu avec eux ? Je songe que je devrais l'avertir.

Non, pas maintenant : ce n'est pas le moment.

Je m'arrête et lui souris.

— Désolée, mais il faut que je me sauve, sinon j'arriverai en retard à mon cours, lui dis-je. À plus tard, d'accord ?

— Ça marche.

Je fonce sur le sentier, traverse la pelouse pour rejoindre le bâtiment des arts au cas où il m'observerait, puis hausse intérieurement les épaules. Pourquoi ferait-il cela ? Mais je ne dévie pas de ma trajectoire jusqu'à la porte

du bâtiment, dont je fais le tour en courant. J'arrive devant la porte latérale juste à temps pour rejoindre des élèves en agronomie qui se rendent aux jardins ouvriers du lycée. Pour un observateur non averti, je suis simplement une élève qui se rend en cours. Mais dès qu'on ne peut plus me voir de l'enceinte du lycée, je me laisse distancer par le groupe et prends le sentier, puis la route.

Alors que je devrais me dépêcher, je ralentis malgré moi. Elle veut me parler, connaître mes secrets. Eh bien, elle va découvrir le plus crucial de tous.

Je me sens nauséuse. Est-ce de la nervosité ?

Ou un sentiment de culpabilité ?

Non ! Elle est complice des Lorders, responsable de l'Effacement et de tout ce que cela implique, comme ce qui est arrivé à Emily. Et à Ben. Je suis incapable d'éprouver la moindre pitié pour elle.

Et je ne le veux pas.

La boue et les ornières de l'allée cavalière me freinent. Elle m'attend au lieu de rendez-vous et je l'aperçois avant qu'elle remarque ma présence. Son cheval est superbe, mais ce n'est pas tout : j'en vois un autre, monté par le Lorder qui garde son bureau à l'hôpital.

Je pousse un grognement de contrariété. Nico m'avait prévenue qu'elle serait probablement accompagnée. Je vais devoir les séparer, puis avertir Katran et les autres du moment où ils pourront intervenir.

Je salue le docteur et son garde de la main en m'approchant d'eux sur l'allée. Les yeux du Lorder s'agrandissent à ma vue. Il est donc surpris de mon arrivée ? Tant mieux. Le Dr Lysander lui dit quelque chose et il semble d'abord protester, puis acquiesce. Il descend de cheval alors que je les rejoins.

— Magnifique journée ! lance-t-elle avec un grand sourire. Elle paraît transformée. Ses cheveux bruns striés de gris tombent dans son dos. Sa tenue de cavalière lui va bien mieux que la blouse blanche que je lui ai toujours vue à l'hôpital. Elle ne porte plus ses lunettes à monture épaisse : a-t-elle des verres de contact, ou ces lunettes ne sont-elles qu'un accessoire ?

— Quand tu m'as dit que tu savais monter, c'était sérieux ? demande-t-elle.

— Oui.

— L'agent Lewinski a la gentillesse de te prêter ce cheval, mais il a précisé que nous pouvions seulement aller au pas et qu'il ne devait pas nous perdre de vue. As-tu besoin d'aide pour monter en selle ?

Je fais signe que non. Mon pied atteint tout juste l'étrier, mais je réussis à me hisser.

Le cheval danse d'un pied sur l'autre. Je m'adapte à lui et à la selle. Je cille sous un afflux de souvenirs. Des images de chevaux, mais où et quand ? Les yeux clos, je suis transportée ailleurs et à une autre époque. Je ne discerne pas de détails : c'est plutôt de l'ordre de la sensation, de l'émotion. La joie ! Et le plaisir de la vitesse. La certitude que je suis en sécurité, que rien ne peut

m'arriver tant que... quoi ? Une assurance enfantine qui est en réalité de la naïveté.

— Kyla ? Ça va ?

Je sursaute et regarde autour de moi : je suis de retour ici et maintenant.

— Oui, ça va. Comment s'appelle-t-il ? dis-je en caressant la crinière de mon cheval.

— Jéricho, répond-elle. Et le mien s'appelle Heathcliff, ajoute-t-elle en tapotant l'encolure de son cheval, qui piaffe et s'ébroue.

Nous nous éloignons dans l'allée. Son garde du corps reste à l'arrière, visiblement de mauvaise grâce. J'imagine qu'un rapport détaillé sur moi parviendra à Coulson dans les meilleurs délais.

Nous accélérons un peu. J'éperonne Jéricho avec mes genoux pour accroître la distance entre le Lorder et nous avant d'appeler Katran.

Le docteur me lance un regard oblique.

— Le rapport de l'hôpital sur ton ami Ben n'est pas le seul à avoir disparu, m'informe-t-elle à voix basse. J'ai fait quelques vérifications. Et d'autres rapports sont incomplets. Mais il y a pire.

— Quoi donc ?

— Des disparitions de médecins, répond-elle, l'air horrifié.

Je ricane en mon for intérieur. Je parie qu'à ses yeux, la disparition d'un médecin est bien plus grave que l'Effacement de cent personnes.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dis-je, mais je me demande en même temps si ces médecins disparus travaillent maintenant au prétendu pensionnat de Ben.

— Pour l'instant, je ne peux faire que des suppositions, répond-elle après un temps d'hésitation. Et elles sont toutes déplaisantes.

Je soutiens son regard avant de poser les questions qui me harcèlent depuis un certain temps.

— Pourquoi me racontez-vous cela ? Pourquoi n'avez-vous pas signalé au Conseil Scientifique de l'hôpital que je retrouvais la mémoire ? Pourquoi m'avez-vous donné rendez-vous ici ? Je n'y comprends rien.

— D'abord par curiosité, parce que je voudrais comprendre ce qui est allé de travers chez toi, afin d'éviter que cela ne se reproduise.

— Et ensuite ?

Elle hésite un instant, puis secoue la tête.

— Par une sentimentalité plutôt inattendue chez moi : tu me rappelles une fille que j'ai connue à l'école, il y a longtemps, répond-elle, le visage empreint de tristesse.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle a été mêlée aux émeutes. Elle a été exécutée : à l'époque, c'était la seule solution. Mais j'ai assez répondu à tes questions, dit-elle après avoir regardé derrière elle. Ce garde est maintenant assez loin derrière nous pour que tu te sentes à l'aise, Kyla. À ton tour de me dire ce que tu m'avais promis de me raconter. De quoi te souviens-tu ? Comment as-tu retrouvé la

mémoire ?

Je pourrais presser l'interrupteur de l'appareil fixé à mon poignet pour prévenir Katran et mettre fin à cette conversation, mais l'expression de ses yeux... leur curiosité... Le moins que je puisse faire pour elle serait de répondre franchement à ses questions. Peut-être pourrait-elle comprendre ce que je ne comprends pas moi-même. Ou peut-être qu'une partie de moi a été programmée pour lui répondre, sans que je puisse m'y opposer ?

— J'ai des souvenirs déroutants, dis-je. Des images, des bruits, des sensations, des gens et des lieux, parfois complètement décousus, parfois non. C'est vraiment difficile à expliquer. Quand je suis montée à cheval, par exemple, ça a réveillé des souvenirs et des sensations, mais de quand et d'où ? Je n'en ai aucune idée.

— C'est fascinant, commente-t-elle. D'après tous les scanners et les examens que tu as subis avant ta sortie de l'hôpital, tout s'était pourtant passé comme prévu.

— Mais je n'avais pas encore retrouvé la mémoire à ce moment-là, sauf dans des rêves. C'est seulement après ma sortie de l'hôpital que des souvenirs me sont revenus. Et, au début, ce n'était que par bribes.

— Et ensuite ?

J'hésite. Et ensuite, Wayne est entré en scène.

— J'ai éprouvé un choc, et mes souvenirs sont revenus d'un seul coup. Quant à mon Nivo, dis-je en le montrant, il est hors d'usage.

Et je le tords pour en faire la démonstration.

— Je ne comprends pas : c'est pourtant impossible, déclare-t-elle.

— Je ne suis pas sûre de le comprendre entièrement, moi non plus, mais j'en sais un peu plus maintenant. Je suis née gauchère, mais le LRU m'a soumise à un entraînement, à un conditionnement. J'ignore en quoi il consiste au juste. C'est comme si j'avais été scindée en deux personnes, et ma mémoire divisée entre elles, entre la gauchère et la droite. Lors de mon Effacement, on m'a prise pour une droite, parce que c'est ce que j'étais à ce moment-là. En fait, la gauchère était seulement restée enfouie en moi.

— C'est intéressant. Dans certaines circonstances, une pression trop grande peut entraîner un trouble dissociatif de l'identité : en gros, une division du moi en différentes strates, explique-t-elle, le regard tourné vers l'intérieur, songeuse. Il est théoriquement possible de provoquer une rupture à la suite de laquelle l'une des personnalités conserve les souvenirs rejetés par l'autre, mais seulement par des procédés drastiques : traumatismes délibérément infligés ou sévices de nature si grave que la division de la personnalité représente la seule solution de survie pour le moi.

Ces paroles me font frissonner. Quel traumatisme a permis d'obtenir un tel résultat ? Quelle était la nature de la brique que Nico tenait à la main ?

— Mais je ne comprends pas pourquoi on ferait subir pareil traitement à quelqu'un, Kyla, reprend le docteur.

— On me l'a fait subir afin qu'une partie de moi puisse survivre à

l'Effacement.

Ses yeux agrandis de stupeur rencontrent les miens. De minuscules rouages tournent derrière eux tandis qu'elle réfléchit à tout ce que cela implique.

— On a longuement débattu de cette question, pour conclure que c'était tout bonnement impossible, observe-t-elle, mais, tout à coup, son expression change. Pourquoi as-tu été Effacée ? demande-t-elle doucement.

— Les Lorders m'ont faite prisonnière : n'est-ce pas noté dans mon dossier ?

— D'après ton dossier, tu as été capturée lors d'un attentat. Ton identité est restée inconnue jusqu'à ce jour, mais alors qu'elle prononce ces paroles, elle hausse un sourcil, sceptique.

— Inconnue ? dis-je, stupéfaite. L'ADN de chaque individu est pourtant prélevé à sa naissance, non ?

— Légalement, oui. Mais il existe des exceptions, dans des lieux isolés ou quand les parents vivent en marge de la société.

Je réfléchis à toute vitesse. Se peut-il que les Lorders n'aient pas connu ma véritable identité, même si j'étais sur le site des personnes disparues ? J'ai du mal à croire qu'ils ne le surveillent pas, puisqu'il est illégal. Voilà qui me pousse à poser une nouvelle question.

— Si les Lorders ignoraient qui je suis, comment ont-ils pu déterminer mon âge afin de savoir s'ils pouvaient m'Effacer ? dis-je.

— Un simple examen des cellules peut révéler l'âge avec une grande précision, Kyla, et on t'en a fait subir un conformément à la loi. Tu avais moins de seize ans lors de ton Effacement.

— Non : je sais que j'avais déjà seize ans. Je me souviens maintenant de ma date de naissance.

— Tu dois te tromper : ces examens sont infaillibles. Mais assez de digressions : revenons-en à ma question, Kyla. Pourquoi as-tu été Effacée ? répète-t-elle, et cette question me désoriente.

— Je n'en sais rien. Je ne me souviens plus de ce qui est arrivé.

Ses yeux se détournent soudain, regardent derrière nous et s'agrandissent. Je me retourne juste à temps pour voir le Lorder jeté à terre par Katran, alors que je n'avais pas encore fait appel au LRU. J'avais l'intention de semer le Lorder d'abord. Que se passe-t-il ? Au même instant, le docteur lance son cheval au galop dans la direction opposée, et je pousse un juron. Ses questions m'ont distraite ! J'aurais dû l'empoigner, agir d'une manière ou d'une autre.

Mais avant même que je me lance à sa poursuite, elle tire brutalement sur les rênes de son cheval et lève les mains en signe de reddition. Pourquoi ? Je vois alors au-devant d'elle deux membres du LRU qui braquent des fusils sur Heathcliff. Elle ne veut pas mettre son cheval en danger.

J'entends derrière moi un bruit de suffocation et un gargouillement. Katran plaque le Lorder au sol en maintenant l'un de ses bras dans son dos,

puis le relâche et le repousse. Il essuie son couteau sur l'herbe tandis que le Lorder s'affaisse lentement.

Rouge.

Non une goutte de sang, comme celle que j'ai fait couler hier soir à titre d'essai, mais une nappe écarlate. Sa gorge est un rideau de sang palpitant au rythme de son cœur. Son corps tressaille, puis s'immobilise juste au moment où je tombe de cheval.

Chapitre 38

J'ai la bouche remplie de graviers au goût acide et je suis plongée dans l'obscurité. Je suis allongée sur quelque chose de doux, la tête bourrée de coton duveteux. Où... qu'est-ce que... ? Mes yeux s'ouvrent. Tout baigne dans un flou qui redevient net quand je cille.

Une pièce exiguë, une porte fermée, une fenêtre carrée garnie de barreaux. Et je ne suis pas seule : à quelques pas de moi, le Dr Lysander regarde à travers les barreaux.

Je m'assieds.

Elle m'entend et se retourne.

— Ça va, Kyla ? demande-t-elle doucement, d'une voix calme.

Je nage en pleine confusion.

— Que s'est-il passé ? dis-je d'une voix qui sonne faux.

— Peut-être le sais-tu mieux que moi, ou peut-être pas. Tu es de toute évidence enfermée ici avec moi.

J'ai un goût horriblement amer dans la bouche et mes vêtements sont dans un état lamentable, couverts de boue et de quelque chose de pire – du vomit ?

Cette puanteur me donne la nausée et je me force à respirer lentement et régulièrement jusqu'à ce qu'elle passe.

— Y a-t-il de l'eau ? je m'enquiers.

— Non. Quelqu'un est là ? demande-t-elle en frappant à la porte. Nous avons besoin d'eau.

Sa voix dégage comme toujours une autorité sereine, qui risque de rester sans effet ici.

On entend un murmure de l'autre côté de la porte.

— Écartez-vous de la porte, ordonne une voix un peu plus tard.

La porte s'ouvre et Tori jette un coup d'œil dans la pièce.

— Ça pue, dit-elle en fronçant son nez parfait, puis elle me regarde. Tu pues !

Derrière elle, j'entrevois Katran assis sur une chaise, vigilant, un fusil à la main. Je reconnais le bureau de Nico. Nous sommes bien où je le pensais,

mais pourquoi suis-je... ?

La frayeur m'étreint. Peut-être Nico a-t-il découvert mon marché avec Coulson et croit-il que j'ai trahi le LRU.

Katran secoue légèrement la tête pendant que Tori tend une bouteille d'eau au docteur, et ses yeux me disent : Du calme. Sois patiente.

— Laissez-moi m'en aller, dis-je sur un ton qui se voudrait impérieux, mais qui n'est plus qu'un gémissement plaintif.

Tori éclate de rire.

— Je ne crois pas que ce soit possible, rétorque-t-elle, et elle ressort en refermant la porte, visiblement enchantée du tour qu'a pris la situation.

Le docteur boit quelques gorgées, puis me passe la bouteille.

— Finis-la. Tu dois être déshydratée après tout ça, dit-elle en montrant mes vêtements souillés.

Je bois, puis mouille le coin de ma manche le plus propre pour essuyer mon visage. Quant au reste, c'est sans espoir. Je soupire. J'ai mal au crâne.

Que s'est-il passé ? J'essaie de me concentrer, de réfléchir, mais tout est bien trop confus.

— Je croyais que tu ferais un bon médecin, Kyla, mais je constate que c'était une erreur, déclare le docteur. As-tu toujours eu la phobie du sang ?

— Je n'ai pas... !

Je m'interromps, car ce mot fait tout ressurgir. Je ne vois plus que le Lorder et du rouge, du rouge et encore du rouge...

Un rideau de sang. Les larmes me montent aux yeux et je tremble. Tout ce sang... Oublie-le, repousse-le, chasse-le...

Mais Katran a dit que je ne devais rien oublier, que je ne devais pas refouler mes souvenirs, que je...

Katran. Il l'a tué. Il l'a égorgé devant moi, presque comme s'il me lançait un défi : Regarde un peu ça. Pourquoi l'a-t-il tué ? Et pourquoi d'une manière aussi atroce ?

On ne peut pas être terroriste et avoir la phobie du sang.

— Peut-on surmonter une phobie ? dis-je au docteur.

— Bien entendu, mais c'est difficile. La solution la plus efficace est une désensibilisation systématique, qui consiste à affronter ce qu'on redoute dans un environnement sous contrôle jusqu'à ce qu'il ait perdu son pouvoir terrifiant. Par exemple, mettre quelqu'un qui a peur des araignées en présence de ces animaux et de plus en plus longtemps, tout en lui apprenant à se détendre en leur compagnie. Quand tu auras assisté à quelques dizaines d'assassinats de plus, tout s'arrangera.

La désensibilisation... Ce mot résonne au fond de moi, tout tourne autour de moi et je suis transportée dans le passé. Des visions se succèdent à la vitesse de l'éclair, comme dans un vieux film d'épouvante en 3D dans lequel des créatures terrifiantes vous assaillent sans répit. Explosions, hurlements, sang... J'enfouis ma tête entre mes bras, me roule en boule tandis qu'une partie de moi entend le Dr Lysander appeler mon nom et sent sa main sur mon

épaule. Je tremble et je lutte contre ce tremblement, les yeux convulsivement fermés, mais les souvenirs refont surface. Un sifflement, un éclair, une explosion. Un bus rempli d'enfants. Des hurlements et des mains sanglantes qui frappent des vitres. Et puis tout recommence.

En boucle. Comme une séquence projetée indéfiniment. Dès que j'en prends conscience, les images se déforment et s'aplatissent. Je vois un écran de cinéma et moi devant, assise sur une chaise, immobilisée. Ce n'était pas réel, toutes ces horreurs, je n'étais pas sur place, mais bel et bien forcée d'y assister. C'était une séance de désensibilisation, mais elle a toujours échoué.

Je me redresse et rouvre les yeux. Peut-être... peut-être n'ai-je jamais tué personne. Peut-être en étais-je incapable.

Le temps passe. J'évite le regard du Dr Lysander. Elle doit savoir que tout est de ma faute, mais elle ne fait et ne dit rien. Elle est retirée en elle-même, calme et maîtresse d'elle-même, vigilante et dans l'expectative.

Soudain, j'entends le moteur d'une voiture.

Un peu plus tard, des voix s'élèvent de l'autre côté de la porte et j'en ai froid dans le dos, car j'ai reconnu celle de Nico. Lui seul a pu donner l'ordre de m'enfermer. Pourquoi ?

Plusieurs minutes passent, puis notre porte est déverrouillée par Nico en personne. Un Nico jovial.

— Bonjour tout le monde ! lance-t-il. Docteur Lysander, je présume ? Voulez-vous bien me suivre ? Je crois qu'il est l'heure de prendre le thé.

Il tient la porte ouverte pour nous laisser passer et nous sourit comme à des invités. Le docteur marque un temps d'arrêt, franchit le seuil et Nico se détourne pour jeter les clefs dans le tiroir d'un bureau. J'ai l'impression qu'il m'ignore délibérément mais, après avoir prié le docteur de s'asseoir, il s'adresse à moi.

— Regardez qui voilà ! s'exclame-t-il, et puis il fronce le nez. Oh, ma pauvre petite ! Peut-être... oui, je crois qu'avant de te joindre à nous, il serait préférable que tu fasses un brin de toilette. Emmène-la se nettoyer, trouve-lui des vêtements de rechange et ramène-la ici, s'il te plaît, dit-il à Tori.

Elle me tire hors de la cellule et m'entraîne sur le côté de la maison. J'envisage un instant de m'enfuir, mais je dois compter avec tous les autres : les gardes armés, Katran et deux autres types, qui sont postés dehors, sans doute en raison de la présence du Dr Lysander.

— Attends, ordonne Tori.

Elle se dirige vers l'arrière de la maison, où j'entends de l'eau couler. Elle revient en portant un seau d'eau qu'elle me verse sur la tête. Transie par l'eau glacée, je tousse et je crache. Elle recule et m'observe.

— Non, ça ne suffit pas, décide-t-elle.

Le contenu d'un autre seau se déverse sur moi. Elle me plante là, frissonnante, et rentre pour ressortir un instant plus tard.

— Mets ça, ordonne-t-elle en me lançant un jean et un sweatshirt à

capuche.

Je lève les yeux et vois que les gardes m'observent. Quand Katran tousse en les foudroyant du regard, ils se détournent. Je m'habille à la hâte, tremblante, engourdie de froid et prise de vertige. Quand je me penche pour mettre le jean, j'ai la tête qui tourne tellement que je manque perdre l'équilibre. J'enfile le sweatshirt et je tremble si violemment en passant les bras dans les manches que Tori, impatientée, tire dessus. Les autres gardes regardent toujours ailleurs, sauf Katran, dont les yeux rencontrent les miens. Leur regard calme et assuré semble me dire quelque chose, mais quoi ?

— Allez, viens, reprend Tori en repoussant mes vêtements sales du pied avec une moue de dégoût. Nico nous attend.

Elle sourit. J'ai la chair de poule quand je la suis à l'intérieur, où il fait à peine plus chaud. Je tremble à la fois de froid et de frayer.

On a apporté une chaise supplémentaire dans le bureau de Nico.

— Ah, te voilà, dit-il. Assieds-toi, Kyla.

Tori s'attarde sur le seuil pour nous observer.

— Dehors ! ordonne-t-il.

Elle sort en vitesse et referme la porte derrière elle, mais j'ai le temps d'entrevoir son visage : elle est furieuse.

— Un peu de thé, Kyla ? demande Nico, la théière à la main.

— Ou-ou-oui s'il vous plaît, je réponds en claquant des dents malgré mes efforts pour me maîtriser.

— Oh, ma pauvre petite ! Nous n'avons malheureusement pas d'eau chaude ici, explique-t-il au Dr Lysander, mais nous faisons de notre mieux.

Il remplit une tasse qu'il me tend, et je la serre entre mes mains en me concentrant sur la chaleur qu'elles absorbent.

Nico sort et revient un instant plus tard avec une couverture qu'il drape sur mes épaules.

— On ne peut pas te laisser mourir de froid avant de décider quoi faire de toi, déclare-t-il.

Le Dr Lysander est assise, jambes croisées, une tasse de thé à la main. Elle porte toujours ses vêtements de congé, bien sûr, mais elle a repris l'attitude qu'elle a à l'hôpital, comme si elle était en blouse blanche. Une attitude calme et observatrice.

— Peut-être serait-il temps que vous m'expliquiez de quoi il retourne, dit-elle à Nico, un sourcil levé, comme si elle interrogeait avec précaution un patient délirant.

— Prenons d'abord un biscuit.

Il ouvre une boîte de biscuits et me la tend. Je secoue la tête, l'estomac vide, mais incapable d'avaler autre chose que le thé que j'ai entre les mains.

Quand Nico a enfin fini son thé avec quelques biscuits au chocolat, il se renverse dans son fauteuil.

— Vous avez peut-être entendu parler du LRU ? demande-t-il. Mais vous nous connaissez sans doute mieux sous le nom par lequel les Lords nous

désignent : les TAG.

— Oui, j'ai entendu parler de vous, acquiesce-t-elle.

— Vous venez de recevoir aujourd'hui une invitation à soutenir notre cause, à renverser le pouvoir pernicieux des Lords qui étouffe notre jeunesse et tout le reste dans ce beau pays, poursuit-il.

Le docteur hausse un sourcil. Nico me regarde.

— Regardez cette pauvre fille, par exemple, reprend-il. Regardez-la, frissonnante de froid, perdue et solitaire. Le gouvernement l'a Effacée et ainsi rendue incapable de distinguer ses amis de ses ennemis, incapable de penser par elle-même et manipulable par n'importe qui. Généralement par les Lords, mais nous pouvons en faire autant. Quel sera son avenir ? Quel avenir offre ce pays à ses citoyens ?

Une partie de moi, une minuscule partie encore capable de s'insurger, hurle de rage en entendant ces paroles. Est-ce là ce qu'il pense et ce qu'il a accompli avec moi ? M'a-t-il manipulée pour atteindre ses objectifs, me considère-t-il à présent comme inutile, ce que je suis en effet, et, partant, comme bonne à jeter à la poubelle ? Mais la plus grande partie de moi-même est glacée, engourdie et pourtant consciente que si j'interromps Nico, ce sera peut-être le dernier geste que je ferai.

— Quelle drôle de question vous me posez là, commente le Dr Lysander. En l'impliquant dans l'enlèvement d'aujourd'hui, vous avez détruit son avenir aussi sûrement que si vous aviez soufflé la flamme d'une allumette.

— Dans ce cas, autant en finir maintenant, déclare Nico.

Il ouvre un tiroir de son bureau et en sort un revolver. Il examine l'intérieur du canon, sourit, le redresse avec désinvolture, abaisse le cran de sécurité et le braque sur ma tête.

Une terreur brûlante et palpable m'envahit. Et pourtant... c'est impossible : Nico ne m'abattrait pas ici. Il n'aime pas le désordre ni la saleté. Il m'emmènerait dans les bois.

— Non, murmure le docteur, l'air oppressée, je vous en prie !

Il hausse un sourcil, visiblement surpris, puis se renfrogne un peu.

— Pourquoi ? demande-t-il.

Cette question semble ébranler le docteur.

— Je suis médecin, j'ai fait serment de protéger toute vie et c'est ma patiente, répond-elle.

— Non, dit-il avec un demi-sourire, ce n'est pas la vraie raison, n'est-ce pas, docteur ? Je peux le lire clairement sur votre visage. En réalité, vous tenez à elle, c'est visible. Cette petite vaurienne, déclare-t-il en me souriant affectueusement comme à un chiot qu'on adore même s'il fait des saletés, est pour vous l'enfant que vous n'avez jamais eu. Vous tenez à elle tout comme moi, et c'est ce qui fait la différence, docteur Lysander, conclut-il, et il abaisse le revolver. Tu peux partir, Kyla.

— Mais que..., balbutié-je.

Il rouvre le tiroir, y dépose le revolver et prend un autre objet.

— Tiens, dit-il en jetant mon badge du lycée sur le bureau. J'ai fait en sorte que tu aies officiellement assisté à tous tes cours. Maintenant, sauve-toi, sinon tu rentreras chez toi en retard et tu devras encore inventer des excuses.

Mais je reste immobile, désespérée, et mes yeux vont de Nico au Dr Lysander. Elle a perdu son sang-froid juste au moment où Nico a sorti le revolver. Elle n'a pas de phobie du sang et je suis sûre qu'elle a vu pire que des blessures par balle, même si ces balles n'ont pas été tirées à bout portant devant elle.

Je m'avance vers la porte, stupéfaite de cette idée toute nouvelle pour moi : elle tient à moi.

— Pourquoi, Kyla ? Pose-toi la question, dit doucement le docteur tandis que je franchis le seuil et referme la porte derrière moi.

Toute cette opération se ramène à un jeu que Nico joue avec elle.

Nico et ses jeux, jeux à l'intérieur d'autres jeux, sens et manipulations cachés. C'est un maître du genre, et j'ai au moins compris ceci : il veut obtenir quelque chose du Dr Lysander.

Mais je crois qu'avec elle, il a rencontré un adversaire à sa taille.

Allongée sur l'un des matelas de camping du dortoir, les mains derrière la tête, Tori s'esclaffe.

— Tu aurais dû voir ta tête ! « Laissez-moi m'en aller ! » me singe-t-elle en imitant un murmure plaintif.

— Ça t'a visiblement fait très plaisir.

— C'est possible, répond-elle, mais j'avais un compte à régler avec toi, à cause de Ben. Maintenant, nous sommes quittes et nous pouvons redevenir amies, conclut-elle en me tendant la main, mais je l'ignore et je me rue dehors, poursuivie par son rire.

Quand j'entre dans les bois, j'ai soudain peur que ma libération ne soit qu'un leurre, que Nico n'ait décidé de me liquider là où ce sera moins salissant, qu'il n'ait envoyé des tueurs à mes trousses, mais seul Katran me suit.

— Ondée, m'appelle-t-il, mais je ne réponds pas. C'est ça, la punition ? Le silence ? demande-t-il un instant plus tard.

Je hausse les épaules.

— Qu'est-ce qui te rend furieuse, plus précisément ? insiste-t-il.

— J'ai trop froid, je suis trop fatiguée et je me sens trop vide pour avoir envie de retourner le fer dans la plaie, dis-je avant de blêmir devant cette image, et je m'affaisse contre un arbre.

— Je ne pouvais rien te révéler, explique-t-il. Je suis désolé.

— Qu'est-ce que tu ne pouvais pas me révéler ? Que c'était une embuscade pour laquelle on n'attendrait pas mon appel ? Que je serais capturée avec elle ? Que ma capture n'était qu'une comédie ?

— Tout ça à la fois. Si tu avais été au courant, Nico l'aurait deviné. Tu le

connais.

Je hausse les épaules, mais il a raison. Rien n'échappe à Nico.

— Je voulais juste te dire que je n'aurais jamais marché là-dedans si ça n'avait pas été une mise en scène, reprend-il.

— Vraiment ? Après ce que tu as fait aujourd'hui, je te crois capable de tout.

La souffrance que je lis dans ses yeux est sincère. Il tend la main pour saisir la mienne, mais je tressaille et m'écarte de lui. Cette main a tenu un poignard, égorgé un homme, mis fin à une vie.

— Tu étais vraiment obligé de le tuer ? dis-je.

— Ondée, c'était un Lorder. Un ennemi. Mis à part le fait qu'il nous a vus et qu'il pouvait t'identifier, oui, je devais le tuer. Nous menons une guerre. Avec des morts.

Il hausse les épaules et rien dans son regard n'exprime le moindre regret, ni la moindre pensée pour cette mort qu'il a provoquée.

— Ramène-moi chez moi, dis-je dans un murmure, la gorge serrée.

— Alors viens.

Nous devons repartir sur son vélo, puisque le mien est resté chez moi. Il me fait asseoir derrière lui. Nous sommes très proches physiquement et je me sens avide de sa chaleur, mais j'ai l'impression que l'un de nous pourrait aussi bien être sur la Lune.

Quand nous rejoignons l'embranchement dont l'un des chemins mène à ma maison, il s'arrête. Je descends, puis m'éloigne sans un mot.

Ce soir-là, ni un bain chaud ni le dîner ne parviennent à me réchauffer. J'ai beau m'emmitoufler dans des couvertures et pousser le radiateur de ma chambre au maximum, je frissonne toujours. Les images de la journée tourbillonnent en désordre dans mon esprit, sans trêve ni repos. J'aimerais tant les chasser, revenir en arrière, tout oublier, mais...

Si j'oublie, comment pourrai-je aller de l'avant ? Je dois me souvenir et tenter de comprendre le pourquoi. Je dois regarder la peur en face pour mieux la connaître.

Au milieu de toutes ces préoccupations harcelantes, le « Pourquoi, Kyla ? » du Dr Lysander me poursuit. Elle ne parle pas pour ne rien dire. Sa question vole en cercles dans mon esprit, à la recherche d'un endroit où se poser. Je m'endors, épuisée, le corps et l'esprit bercés au même rythme, comme si je courais ou montais un cheval lancé au galop à travers champs et sautant par-dessus des clôtures.

Pourquoi... ?

Je hurle sans répit.

La porte de ma chambre s'ouvre et de la lumière se déverse du couloir.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ? demande papa, assis à mon chevet.

Au début, je ne fais que pleurer, puis je montre le sol.

— *Que se passe-t-il ? reprend-il.*

— *J'ai entendu quelque chose là-dessous, je réponds dans un murmure.*

— *Où ?*

— *Sous mon lit.*

— *Oh ! Je vais regarder ce que c'est.*

— *Fais attention !*

— *Ne t'inquiète pas.*

Il prend dans l'armoire la lampe-torche que nous utilisons pour la chasse aux monstres, l'allume, se penche et éclaire le sol sous le lit en promenant le faisceau lumineux d'avant en arrière. Puis il relève les yeux.

— *J'ai fouillé dans tous les coins. Pas de monstre en vue, annonce-t-il.*

— *Mais je l'ai entendu ! J'en suis sûre !*

— *Je te jure qu'il n'y a rien sous ton lit.*

Il se redresse, mais reste accroupi, l'air pensif.

— *Tu sais, déclare-t-il, le meilleur moyen d'en être sûr est de vérifier toi-même.*

Je secoue la tête, mais petit à petit il parvient à me persuader de sortir de mon lit.

— *Regarde sous ton lit, Lucy, dit-il. C'est seulement ainsi que tu pourras être sûre. Regarde en face ce qui te fait peur, et ça te paraîtra moins effrayant.*

Tremblante, je m'agenouille et promène le faisceau de la lampe sous le lit. Je vois quelques chaussures et un livre égaré.

Mais pas de monstre en vue.

Chapitre 39

Quand je me réveille, il fait encore nuit. J'essaie de me rappeler mon rêve, de garder en mémoire ce que Lucy ressentait quand elle était avec son père. Je le reconnais toujours, même si son visage n'apparaît jamais nettement dans ces rêves. Aux yeux de Lucy, l'enfant que j'étais autrefois, il n'existait pas de monstres que son père fût incapable d'affronter. Est-ce vraiment un souvenir, ou juste un produit de mon imagination ? Non, tout en moi me confirme que c'est bien réel, mais, à mesure que je m'éveille, ce souvenir se dissipe.

En revanche, quand j'essaie de me rappeler le moindre détail sur Lucy, c'est toujours en vain. Je connais certains éléments, des données, par exemple son anniversaire, qui a eu lieu quelques semaines auparavant. Malgré ce que le Dr Lysander m'a affirmé sur les examens de cellules déterminant l'âge, je suis certaine qu'ils se sont trompés : ma date de naissance est le 3 novembre. Mais pour ce qui est des émotions ou des visages, rien.

Lucy a en principe définitivement disparu. Selon les propres paroles du Dr Lysander, j'ai été divisée en plusieurs strates – Lucy et Ondée – et Ondée est restée dissimulée en moi pendant que Lucy était Effacée. Mais alors que signifient ces rêves ?

Et ce « pourquoi » du Dr Lysander ? Je m'efforce de me souvenir de ce qui s'est passé et de tout ce que nous avons dit la veille. Avant l'embuscade, quand nous étions à cheval, je lui ai confié mes secrets, du moins ce que j'en savais. La question qui la préoccupait alors était la suivante : Pourquoi avais-je été Effacée ?

Était-ce le sens du « pourquoi » qu'elle a prononcé à mon départ ?

J'essaie de retrouver des souvenirs, comme des fils sur lesquels je tirerais, mais tout est aussi confus qu'un écheveau de laine emmêlé. Les Lorders m'ont Effacée parce qu'ils m'ont arrêtée, point final. Je n'en ai aucun souvenir. Effacé ou refoulé dans un lieu inaccessible, quelle différence ? J'ai perdu ce souvenir et j'ignore tout de ce qui m'est arrivé.

Peut-être le pourquoi du docteur a-t-il un autre sens : peut-être ne porte-t-il pas sur mon Effacement, mais sur ce qui m'a amenée ici, aux côtés du LRU.

C'est Nico, bien sûr. Si je n'avais pas rejoint le LRU, je n'aurais jamais

été Effacée. Mais c'est un risque que nous prenons tous : quels que soient mes choix dans le passé, maintenant, j'ai pris parti pour le LRU. J'ai décidé de ne pas respecter le marché conclu avec Coulson et d'affronter les Lorders.

Malgré tout, cette question du Dr Lysander me taraude comme une dent cariée dont on sait qu'on devrait la faire arracher, sans avoir le courage d'aller chez le dentiste.

Il y a pourtant pire. Même là-bas, prisonnière de Nico, en danger de mort, par ma faute qui plus est, n'essayait-elle pas encore de m'aider ?

En bas, une surprise m'attend : maman et papa prenant leur petit déjeuner ensemble.

— Tu es bien matinale, observe maman.

— Oui, je me suis réveillée et je n'ai pas pu me rendormir.

Je me verse du thé et je m'assieds. Amy nous rejoint un peu plus tard, pousse un petit cri de joie à la vue de papa et le serre dans ses bras. Elle est avec lui comme Lucy avec son père, et à cette idée je ressens un pincement de jalousie. Amy a retrouvé une famille ici après son Effacement. Elle est particulièrement proche de papa. Avec moi, il a toujours été étrange : tantôt très gentil, tantôt froid et menaçant.

Quelque chose me tracasse à propos de papa et d'Amy. Maman s'affaire dans la cuisine en évitant de rencontrer le regard de papa. Ce dernier réagit aux bavardages d'Amy comme il se doit, par des exclamations marquant son intérêt et son approbation, mais il ne me quitte pas des yeux. Il m'observe et il m'évalue. Il paraît même curieux, mais en retrait, ce qui ne lui ressemble guère.

Soudain, une sorte de déclic s'opère en moi. Peut-être ai-je tout compris de travers jusqu'ici.

À l'étage, je frappe à la porte de la chambre d'Amy et j'entre alors qu'elle tourne et vire en fourrant des affaires dans le sac qu'elle emporte au lycée.

— Amy, tu te souviens du jour où tu as vu mes dessins ? Tu sais, mes dessins de l'hôpital ? Est-ce que tu en as parlé à papa ? dis-je.

Elle me lance un regard penaud.

— Je suis désolée, répond-elle. Il a téléphoné ce jour-là et je lui en ai parlé. Il m'a demandé de veiller sur toi afin que tu n'aies pas d'ennuis. Il t'a fait des histoires ?

— Non, non, tout va bien, je réponds, car je tiens à éviter qu'elle ne lui en reparle. Et maman ? Tu lui en as parlé ?

Elle fronce les sourcils.

— Non, je ne me souviens pas, déclare-t-elle. Pourquoi ?

— Oh, juste pour savoir. Ne t'en fais pas.

Je regagne ma chambre et me brosse les cheveux sans me regarder dans le miroir.

Je me suis trompée du tout au tout.

C'est donc mon père qui a alerté les Lorders. C'est à cause de lui que Cam et moi avons été arrêtés ce jour-là.

Pauvre maman... je voudrais me jeter dans ses bras et lui demander pardon pour lui avoir tourné le dos, mais c'est trop tard. Les jeux sont faits. Le Dr Lysander est prisonnière et son garde du corps est mort à cause de moi. Je ne peux plus me confier à maman. J'ai choisi ma voie, celle du LRU, et il m'est impossible de revenir en arrière.

Si j'ai pu me tromper aussi complètement sur le compte de maman, quelles erreurs ai-je pu encore commettre ?

Pourquoi ai-je été Effacée ?

— Amy, Kyla ! appelle maman dans la cage d'escalier. Jazz est là.

À la sortie du village, nous sommes pris dans un embouteillage. Nous avançons cahin-caha et rejoignons finalement la raison de cet embouteillage. Une ambulance est à l'arrêt, avec, à côté d'elle, quelques Lorders. L'une des voies de la route est bloquée, un Lorder dirige la circulation et nous attendons notre tour pour repartir. Je vois un drapeau recouvrant une forme à terre et une camionnette blanche carbonisée, qui s'est écrasée contre un arbre.

Mon sang se glace à sa vue, car j'ai lu des restes de l'inscription « Maçons & Co » peinte sur son flanc.

Je me glisse dans le bureau de Nico à l'heure du déjeuner et il ferme la porte à clef.

— Ondée ! s'exclame-t-il avec un grand sourire, comme ravi de me voir ici, et il me serre contre lui, mais je reste inerte.

Il me relâche.

— Es-tu encore fâchée à cause de la petite comédie d'hier ? Je suis désolé, Ondée, mais tout pour la cause, n'est-ce pas ? Assieds-toi, dit-il en me poussant sur une chaise. C'est mon dernier jour ici.

— Au lycée ? dis-je, surprise.

— J'ai trop de projets en cours pour rester ici, explique-t-il avec un clin d'œil. Entre nous, je serai rappelé chez moi ce soir en urgence pour raisons familiales.

— Comment va le Dr Lysander ? je m'enquiers, incapable de refréner ma curiosité. Que va-t-elle devenir ?

— C'est une femme vraiment fascinante, répond Nico. Quelle force de caractère elle a...

Il ne m'en dit pas davantage. Peut-être n'a-t-il pas obtenu ce qu'il voulait d'elle. Lui a-t-il fait quelque chose ?

Il doit lire mes émotions sur mon visage.

— Souviens-toi, Ondée : c'est une ennemie, reprend-il. Cela dit, elle est en sécurité... pour l'instant. Mais assez parlé d'elle : nous devons nous entretenir de ce qui se passera à Chequers. Si ta mère d'adoption ne fait pas ce qu'il faut, si elle ne révèle pas la vérité, que devons-nous faire ?

— Tu m’as parlé d’un plan B. Qu’est-ce que c’est ?

— Le plan B, c’est toi, ma très chère.

— Que veux-tu dire ?

— Soit elle révèle la vérité à tout le monde, soit elle meurt. Et cela devra se produire pendant cette émission, en direct, devant tout le pays.

Je le dévisage avec stupeur.

— Si je suis le plan B, ça signifie que je devrai... ? balbutié-je.

— C’est la seule solution. Seules ta famille et toi-même assisterez à cette cérémonie. Vous vous rendrez là-bas en voiture officielle comme le premier ministre. Ces véhicules ne sont pas soumis aux détecteurs. Tu es donc la seule à pouvoir introduire une arme dans la place.

Je sens l’affolement me gagner. Moi, tuer quelqu’un ? Et pas n’importe qui, mais... maman ?

— Nico, je...

— Tu es la seule à pouvoir le faire, Ondée, la seule à pouvoir neutraliser les Lorders. La liberté repose entre tes mains : saisis-la !

— Mais je...

— Ne t’inquiète pas, je sais que tu ne me feras pas défaut, dit-il avec une assurance sans faille en plongeant les yeux dans les miens. Des yeux auxquels on ne peut qu’obéir.

Pourtant, malgré mon effroi, cette question me hante : Qu’est-ce qui m’a amenée ici aujourd’hui ? C’est le « pourquoi » qui est la clef de tout.

— Puis-je te poser une question ? dis-je alors que je l’ose à peine, mais, sans que je sache comment, les mots sortent de ma bouche. Pourras-tu y répondre franchement ?

Il se fige.

— Tu sembles insinuer que je ne réponds pas toujours franchement aux questions, commente-t-il avec une note menaçante dans la voix. Tu devrais pourtant savoir que c’est faux. Je ne satisfais pas toujours la simple curiosité mais, quand je le fais, je dis toujours la vérité.

Mais les vérités de Nico ne sont pas toujours celles d’autrui.

Soudain, il me sourit.

— Mais toi, très chère, après la belle prise que tu nous as rapportée hier, tu as le droit de poser la question que tu voudras et j’y répondrai, déclare-t-il en s’asseyant sur le bord de sa chaise, l’œil vigilant. Vas-y.

Je déglutis.

— Pourquoi ai-je été Effacée ?

— Tu sais pourquoi.

— Ah bon ?

— Ou, pour être plus précis, tu savais pourquoi. Réfléchis, tente de trouver la réponse toute seule. Rappelle-toi ce que je t’ai dit : nous avons protégé une partie de toi de l’Effacement. Et maintenant, des souvenirs te reviennent peu à peu.

Une autre question surgit dans mon esprit comme si elle était toujours

restée à l'arrière-plan : Pourquoi me préparer à l'Effacement si je n'y avais pas été de tout temps destinée ? Est-ce là le « pourquoi » du Dr Lysander ? À cette idée, mes yeux s'agrandissent de stupeur.

— Que se passe-t-il ? demande Nico.

— J'étais destinée à être Effacée. Ce n'était pas un simple risque, un coup de déveine, ni rien de semblable.

Il acquiesce.

— Bravo, Ondée : tu retrouves la mémoire, dit-il.

Je recule et, en moi, la stupeur et l'horreur l'emportent trop sur la peur pour que je tente de les dissimuler.

— Mais pourquoi ? m'écrié-je.

— Nous devons démontrer aux Lorders qu'ils pouvaient échouer, que nous pouvions déjouer leurs manœuvres. Que partout et à tout moment, y compris celui où ils s'y attendent le moins, ils sont vulnérables.

— Mais comment as-tu pu me faire ça ?

— Tu avais donné ton accord, Ondée, tout comme tes parents. Ils ont fait don de toi à notre cause dans ce but.

— Non, dis-je dans un murmure, non, ils n'auraient jamais fait une chose pareille.

— Si. Ton père avait rejoint le LRU. Il savait que, dans un pays dirigé par les Lorders, il n'y avait pas d'avenir pour son enfant, ni pour aucun autre, déclare Nico en me regardant avec compassion. Voilà la vérité que tu as voulu savoir aujourd'hui.

Je ferme les yeux pour chasser le visage et les paroles de Nico, et je m'accroche au rêve de cette nuit. L'homme de ce rêve serait incapable d'une telle action. Il ne remettrait jamais sa fille à Nico. Jamais.

Je rouvre les yeux en veillant à dissimuler mon incrédulité.

Nico pose une main sur chacune de mes épaules.

— Tu as fait ce choix, reprend-il, et c'est le bon. Tu sais par expérience qu'il faut neutraliser les Lorders et mettre un terme à l'Effacement.

— Il faut les neutraliser, dis-je dans un chuchotement, et je n'ai pas besoin de me forcer. La vérité, c'est la liberté. La liberté, c'est la vérité.

— Tu ne me feras pas défaut, affirme Nico, et il se penche vers moi et m'embrasse sur le front. Et n'oublie pas ce qu'ils ont fait à Ben.

Ce nom ravive ma souffrance. J'ai été si préoccupée ces derniers temps que je l'avais oublié.

— Ben était avec nous, tu sais, poursuit Nico. Il aurait voulu que tu reprennes la lutte à sa place.

Nico me fait sortir de son bureau. C'est seulement en m'éloignant dans le couloir, puis en émergeant dans un jour gris de novembre, que je prends pleinement conscience de la signification de ses paroles.

Ben avait rejoint le LRU ? Nico ne pourrait le savoir que s'il l'avait recruté.

À cette pensée, mes mains se muent en poings rigides. Voilà un autre

« pourquoi » qui m’a toujours tracassée : Pourquoi Ben a-t-il décidé de couper son Nivo du jour au lendemain et envisagé de rejoindre le LRU ? Il ne peut exister qu’une seule réponse : Nico.

Il en a recruté d’autres à notre lycée, mais pourquoi Ben ? Les Effacés ne font pas des recrues idéales, car ils ont le plus grand mal à garder un secret et, à l’exception de Tori, ils sont incapables de violence. Si Ben a été choisi, c’est uniquement à cause de moi.

Cette nuit, pas moyen de dormir. Mon corps frémit de rage, mon cœur et mes veines charrient du métal en fusion à la pensée de tout ce que Nico nous a fait subir, à moi et à Ben. Cette rage grandit en moi faute d’exutoire.

Mais, en définitive, elle vise d’abord les Lords. Le véritable ennemi, c’est eux, avec leur Effacement : c’est à cause d’eux que j’en suis là. Ils ont Effacé Ben et ils l’ont enlevé. La cible, c’est encore et toujours eux. Mais le tour de Nico viendra.

Une vibration à mon poignet me fait sursauter. C’est un appel de Nico, comme s’il avait lu dans mes pensées et attendu le moment le plus favorable. J’envisage un instant de ne pas répondre, mais je me ravise et presse l’interrupteur.

— Allô ? dis-je à voix basse.

— C’est Katran. Rendez-vous à la planque de ton vélo dans une heure.
Et la communication est coupée.

Chapitre 40

Je me fonds dans l'ombre derrière notre maison et m'éloigne sur le chemin. Avec toutes ces questions et ces ébauches de réponses qui se pressent dans mon esprit, le trajet de plusieurs kilomètres me paraît court.

Je suis si perdue dans mes pensées que je manque de peu percuter Katran.

— Salut, lui dis-je.

— Regarde où tu mets les pieds, siffle-t-il. Et essaie d'être plus discrète : je t'ai entendue arriver à des kilomètres.

— menteur. Que se passe-t-il ?

— C'est Nico qui m'envoie.

Ce nom réveille ma fureur et je serre les poings.

— Pourquoi ?

— Il veut te donner ça, mais moi, je ne veux pas.

Il plonge la main dans sa poche et en tire un petit revolver qui luit dans le clair de lune. Il va m'abattre. Je recule.

Il éclate de rire.

— Tu devrais voir ta tête, idiot ! lance-t-il. C'est seulement pour le plan B de Nico, pour tuer ta mère. Mais quelle bonne blague : tu n'en seras jamais capable ! Laisse tomber et sauve-toi pendant qu'il est encore temps.

Je tends la main en m'efforçant d'en maîtriser le tremblement.

Il tient le revolver comme s'il allait presser la détente.

— Regarde, Ondée : tu appuies là, à bout portant, un seul coup, dit-il. Imagine les dégâts dans les tissus et les muscles. Et le sang, Ondée : une giclée de sang rouge et chaud qui t'éclaboussera.

Le cœur soulevé, je fais appel à toute ma volonté pour ne pas imaginer ce qu'il me décrit et contenir le tremblement de ma main.

Il jure à mi-voix et la colère qui se lit sur son visage se mue en une émotion plus douce.

— Je t'en prie, Ondée, réfléchis à tout ça, reprend-il. Si tu presses la détente, que t'arrivera-t-il ? Tu seras morte en quelques secondes.

— Donne-moi ça tout de suite.

Il laisse tomber le revolver dans ma main, secoue la tête et me montre le fonctionnement de l'arme, en bonne et due forme cette fois-ci : un canon court, un étui fixé au bras pour le dissimuler et un revêtement de plastique qui fera échec aux détecteurs. Un tir à bout portant s'impose, ce qui sera facile, puisque je serai assise à côté de maman, prête à l'abattre si elle ne fait pas le discours exigé par Nico.

— Nico m'a chargé de vérifier que tu marches toujours avec nous. Qu'est-ce qui le tracasse ? demande-t-il.

— J'ai deviné quelques trucs et j'ai été assez bête pour lui en parler.

— Oh ! Quoi, comme trucs ?

— Pourrais-tu d'abord répondre à une question ?

— Pose-la toujours : je ne peux rien te promettre pour ma réponse.

— Comment les Lorders m'ont-ils capturée ? Quelle est la raison de mon Effacement ?

Katran garde le silence et je commence à croire qu'il ne me répondra pas. Puis il soupire et passe ses doigts dans ses cheveux comme toujours quand il est déconcerté. Comment puis-je me rappeler de tels détails, mais jamais ce qui compte vraiment ?

— Franchement, je n'en ai aucune idée, déclare-t-il enfin. C'était au cours de l'attaque d'un entrepôt d'armes des Lorders, mais je n'y étais pas. J'étais censé y participer, mais Nico m'a envoyé en dernière minute faire une commission idiote. J'étais furax ! Et quand je suis rentré..., poursuit-il en secouant la tête, j'ai appris que c'était une embuscade : ils savaient que nous les attaquions. Il y a eu trois morts. Toi et quelques autres combattants de moins de seize ans avez été capturés, et nous avons supposé que vous seriez Effacés. Et moi, je n'avais pas été là pour te protéger ! Jusqu'à ce que je t'aie revue ici, c'est tout ce que je savais sur ce qui t'est arrivé.

Je le dévisage, stupéfaite, en pensant à toutes ces vies gâchées.

— Ce n'était pas ta faute, dis-je. D'ailleurs, qu'aurais-tu pu faire si tu avais été là avec moi, à part être tué ?

— Peut-être. Je ne sais pas, répond-il.

Katran a toujours paru invincible, si bien qu'on pouvait croire que sa présence sur les lieux changerait tout. Est-ce pour cela qu'on l'a envoyé ailleurs ?

— Ce n'était pas ta faute. Mais maintenant, je sais qui est responsable.

— Les Lorders.

— Ils ont fait le sale boulot, mais qui a tout combiné ?

— Que veux-tu dire ?

— Écoute, ce que j'ai compris aujourd'hui, c'est que j'étais destinée à être Effacée. Ce n'est pas par hasard ou par malchance que j'ai été capturée. C'était ce que Nico avait prévu.

— Non, sûrement pas. Même en admettant que ce soit possible, il n'aurait pas fait ça avec tous les autres sur le terrain. Jamais !

— Il ne pouvait quand même pas me livrer aux Lorders en leur disant :

« Tenez, nous avons fait des expériences sur cette fille. Maintenant, soyez assez aimables pour l'Effacer », n'est-ce pas ?

— Si c'est vrai, je le tuerai, dit-il en serrant les poings.

— C'est vrai, il me l'a dit lui-même, mais pense au LRU et à tout ce pour quoi tu as combattu...

— Comment pourrais-je faire semblant d'ignorer ça ? riposte-t-il avec un regard féroce. Comment pourrais-je lui faire de nouveau confiance ?

— C'est simple : ne te fie pas à lui. Fais comme moi. Ça ne change rien à notre but, qui est également le sien : renverser les Lorders.

Alors que je prononce ces mots, je me hais de défendre Nico après ce qu'il nous a fait, à Ben et à moi. Et je m'en veux d'avoir accusé Aiden alors que c'était Nico qui manipulait Ben depuis le début. Mais ce sont les Lorders qui ont Effacé Ben et qui lui ont fait subir ce qu'il a subi ensuite.

— Mais après le départ des Lorders..., poursuis-je, et puis je m'interromps avec un haussement d'épaules. Cet « après » ouvrira une nouvelle ère, mais Nico ne s'en tirera pas si facilement, pas maintenant que Katran est au courant.

— Oui, après leur départ, répète Katran, et je lis dans son regard l'arrêt de mort de Nico.

— Tu crois que c'est possible ? Tu crois que nous pourrions vaincre les Lorders ? dis-je.

— Oui : cette fois, nous tenons le bon bout. Nous sommes mieux organisés que jamais.

— Vraiment ?

— Nous avons prévu tout un dispositif. Des attentats organisés un peu partout dans le pays et des assassinats de personnalités, le tout pour l'anniversaire de la signature du traité. Mais nous aurons besoin d'un soutien massif, sans quoi... Il se tait et hausse les épaules.

Sans quoi nous échouerons...

— Nous aurons besoin du discours de maman afin qu'elle révèle la vérité, mais que se passera-t-il si elle refuse de le faire ?

Il me fait pivoter, les mains sur mes épaules, les yeux dans les miens.

— Alors on passe au plan B, selon les instructions de Nico, répond-il. Tu devras frapper les Lorders en plein cœur en tuant la fille de leur héros pour leur montrer que personne n'est en sécurité, qu'ils sont vulnérables où qu'ils se trouvent. Mais ne fais pas ça, Ondée. Sauve ta peau.

— Je dois le faire, dis-je, opprimée. Les Lorders doivent quitter le pouvoir, et tous les souvenirs du passé, de tout ce que Nico a fait, n'y changent rien.

Les yeux sombres de Katran m'implorant de changer d'avis. Sans réfléchir, je lève la main comme autrefois vers son visage et j'effleure sa cicatrice. Son « pourquoi » à lui. Cette fois-ci, il ne recule pas.

— Katran, tu avais raison quand tu m'as dit que je devais découvrir ce qui m'est arrivé et pourquoi – tout savoir.

— Tu le penses vraiment ?

— Oui. Nico m'a raconté que ce sont mes parents qui m'ont remise à lui, que nous étions d'accord, eux et moi, pour me faire tout ça. Je veux savoir si c'est vrai. Il faut que je sache la vérité.

— Je t'ai apporté quelque chose, dit-il, mais je te le donnerai seulement si tu es sûre de ce que tu dis. Tu veux vraiment retrouver tes souvenirs, quels qu'ils soient ?

— Oui, j'en suis sûre.

Il ôte le lacet en cuir qu'il porte au cou, et je vois alors l'objet passé à ce lacet.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

— Ce que tu m'as donné il y a plusieurs années, répond-il en me le tendant.

Comme je distingue mal cet objet dans la pénombre, je le palpe du bout des doigts. Il a gardé la tiédeur de sa peau. C'est une pièce en bois sculpté de quelques centimètres de longueur. Je reconnais une tour de jeu d'échecs. Mes doigts se souviennent de ses contours. Et ce n'est pas n'importe quelle tour, mais celle d'autrefois, ma tour, celle que m'a donnée mon père. J'étouffe un cri.

— Tu t'en souviens ? demande-t-il.

— Oui, je crois. C'est un souvenir d'enfance. Mais je ne comprends pas... pourquoi te l'ai-je donnée ?

— Tu faisais des cauchemars épouvantables. Tu m'as dit alors que, même si tu ne voulais pas perdre d'autres souvenirs, tu ne pouvais plus garder celui-là. Tu préférerais y renoncer et l'oublier. Comme il était lié à cette tour, tu m'as demandé de la jeter, parce que tu étais incapable de le faire. Mais je ne l'ai pas jetée, Ondée, car je voulais garder ce qui, de toi, était resté avec moi. Peut-être qu'elle t'aidera à retrouver la mémoire.

Je le regarde, ahurie qu'il ait porté quelque chose venant de moi si près de son cœur.

— Merci, dis-je en passant le pendentif à mon cou, sous mes vêtements. Une angoisse indéfinissable m'envahit à le sentir contre ma peau.

— Il faut repartir, maintenant, annonce-t-il.

Pourtant, il reste immobile tout comme moi.

— Fais bien attention à toi demain, je reprends. Livre une belle bataille.

Ces paroles me rappellent celles de Nico : « Meurs d'une belle mort », et j'en ai froid dans le dos.

— On s'en tirera tous les deux, affirme-t-il.

Puis, en un geste lent et hésitant, il tend les mains vers moi. Ses mains de tueur. Ses mains qui savent réconforter et protéger. Je m'approche et il me serre contre lui. Son cœur bat violemment.

— Va, maintenant, me dit-il à l'oreille en me repoussant avec douceur. Et cette fois, sois plus discrète.

Je m'éloigne, et, un instant plus tard, j'entends le bruissement léger de sa

bicyclette.

Dans mon lit, je referme les doigts sur la tour. Mes mains sont-elles celles d'une tueuse ? Pourquoi cette tour est-elle aussi importante pour moi ? Il ne m'en reste plus qu'un rêve heureux dans lequel je joue aux échecs avec mon père.

Nous courons. Il tient ma main et la serre comme s'il ne voulait plus jamais la lâcher.

Mais mes jambes se dérobent et j'ai l'impression que ma poitrine va éclater par manque d'air. Le sable glisse sous mes pieds, mais je cours toujours.

Et puis je tombe. Je trébuche et j'atterris brutalement sur la plage, le souffle coupé, à bout de forces.

— Va-t'en ! crié-je.

Je le repousse, mais il se retourne et me serre contre lui.

— N'oublie jamais, dit-il. N'oublie jamais qui tu es !

Ce qui me terrifie se rapproche. Je l'entends sans le voir. Il s'interpose pour me protéger, mais je me dégage pour le protéger, lui, les yeux obstinément clos. Je ne peux pas regarder. Je n'en ai pas la force.

J'entends résonner en moi l'écho d'un autre jour et d'un autre lieu. Des terreurs nocturnes et une voix douce qui dit : Regarde toi-même, Lucy. Regarde en face ce qui te fait peur, et cela perdra son pouvoir sur toi.

J'ouvre les yeux, mais cette fois-ci ce n'est pas comme dans ma chambre.

Ce qui me terrifie est bien réel et soutient mon regard. De larges yeux bleu pâle dans lesquels brille une lueur sinistre et triomphante.

Je m'éveille en sursaut. Mon cœur martèle douloureusement mes côtes. Ma terreur est si palpable et si intense qu'il me faut de la lumière pour la dissiper. Malgré mes couvertures tirées jusqu'au menton, j'en tremble encore. Jusqu'ici, quand je faisais ces cauchemars, je n'osais jamais ouvrir les yeux pour regarder ce qui me poursuivait.

Un seul homme possède des yeux semblables.

Nico...

Je maudis l'effroi qui m'a éveillée, car j'étais tout près de découvrir... quoi donc ?

Qui était avec moi ? Qu'est-il arrivé ensuite ?

Chapitre 41

— Alors, de quoi ai-je l'air ? demande Cam en pivotant comme un mannequin dans son complet. M. Tenuë Négligée présente bien en veston et cravate, ce qui est plutôt surprenant, mais j'ai franchement autre chose en tête. Je fronce les sourcils.

— Ta cravate est de travers. Tu sais, Cam, tu ferais mieux de rester ici : tu ne perdras rien, dis-je avec un regard qui l'adjure de m'obéir.

Il redresse sa cravate devant le miroir, puis se tourne vers moi.

— Qu'est-ce qui cloche, Kyla ? interroge-t-il. Dis-le-moi.

— Rien, mais ça sera mortellement ennuyeux. Tu n'es pas obligé de venir. Sauve-toi alors qu'il est encore temps.

Il paraît pensif, comme s'il devinait que je lui dissimule quelque chose. Il est sur le point de parler quand papa déboule du salon.

— Vous êtes beaux comme tout ! commente-t-il.

J'ai revêtu sans commentaire la tenue qu'on m'a donnée, une robe vert foncé à l'étoffe soyeuse et fluide, heureusement avec des manches longues, qui me va bien. Et des chaussures idiotes à talons hauts que je ne porterais en aucune occasion si j'avais le choix. Comme ce soir ma rapidité d'action sera sûrement cruciale, je serai obligée de m'en débarrasser. Je sens contre ma peau le froid et les courbes dures de l'arme fixée à mon bras.

— Ta mère n'est pas encore prête ? s'enquiert mon père.

— Je vais voir, dis-je, et je monte l'escalier pour aller frapper à la porte de leur chambre. Maman ?

— Entre, répond-elle.

— Ça va ?

Elle hausse les épaules tout en se poudrant.

— J'ai horreur de ces cérémonies, déclare-t-elle.

— Pourquoi ? C'est un hommage à la mémoire de tes parents et à la perte que représente leur disparition pour toi et pour tout le pays, dis-je, et, tout en récitant le discours du Jour à la Mémoire d'Armstrong, je l'observe attentivement.

— Tous deux me manquent terriblement mais, en cette occasion, je ne

suis qu'une marionnette. Il ne s'agit pas ici de mes parents ou de moi, mais seulement d'eux.

— Les Lorders ?

Elle acquiesce, un sourcil levé.

— Peut-être serait-il temps de couper les ficelles, dis-je en la regardant.

Elle soutient mon regard.

— Peut-être, admet-elle avec un soupir. Si seulement c'était aussi simple...

— Ne peux-tu pas simplement dire ce que tu ressens ? Dire la vérité ? N'est-ce pas ce qu'on devrait toujours faire ?

— Il ne suffit pas de savoir ce qui est bien et ce qui est mal, Kyla. J'ai choisi d'arrêter toutes ces foutaises, de ne plus me mêler de politique, de rester en dehors de tout ça, pour m'occuper désormais seulement de ceux que j'aime, de mes proches, comme toi, dit-elle en caressant ma joue, et je ressens une douleur aiguë. Si seulement tout le monde pouvait en faire autant...

— Peut-être que, dans certains cas, les circonstances comptent moins que de faire ce qui est juste. Peut-être que ceux que tu aimes peuvent comprendre que tu agisses ainsi.

Je sais que je vais trop loin et qu'elle va inévitablement se poser des questions, mais je ne peux pas me taire.

Elle me dévisage.

— Peut-être, acquiesce-t-elle.

— Cat est arrivée ! appelle papa d'en bas.

— Allons-y. Il est l'heure d'entrer en scène, me dit-elle.

Cam nous accompagne jusqu'à la voiture.

— Il est encore temps de changer d'avis, l'avertis-je.

— Pas question ! On se retrouve là-bas.

Notre limousine est une voiture officielle, comme me l'avait annoncé Nico, avec des drapeaux sur le toit. Nous sommes escortés par des motards en uniforme de Lorders, un devant et un autre derrière. Quand nous démarrons, papa, tout joyeux, bavarde avec Amy. Maman garde le silence, les yeux cernés et les traits tirés.

Tout en moi l'implore de dire la vérité, de se jeter à l'eau.

Ne me force pas à te tuer...

Nous nous approchons du portail de Chequers. Une camionnette noire est à l'arrêt à côté de l'entrée. Le service de sécurité des Lorders. Je sens la panique me saisir : peut-être tout va-t-il finir ici. On va me traîner hors de la voiture, me fouiller, trouver le revolver et m'enfermer. Je suis certaine que Coulson ne me laissera jamais franchir ce portail sans prendre de précautions, alors qu'il soupçonne la vérité et qu'il ignore si je vais respecter notre marché.

Mais, comme l'avait prédit Nico, notre limousine et son escorte passent devant les gardes et la loge du gardien, puis remontent Victory Drive, une allée de gravier qui fait le tour d'une pelouse ornée d'une statue brisée.

— Vous avez vu ? demande papa. C'est la statue de la déesse grecque de la santé. Elle a été brisée par des vandales pendant les émeutes. On les a retrouvés, ramenés ici et exécutés sur le lieu de leur profanation. Et on a gardé la statue en souvenir des valeurs pour lesquelles nous avons combattu.

On les a exécutés ici, sur la pelouse, pour avoir brisé une statue ? C'est typique des Lorders. Je sens une froide détermination s'affermir en moi.

Nous nous arrêtons devant la porte principale. Des gardes ouvrent la porte et nous nous avançons dans un vestibule en pierre. Un employé nous guide jusqu'à la salle de réception, à la vue de laquelle je retiens mon souffle. Le plafond atteint une hauteur vertigineuse et l'écho de nos pas résonne dans la salle immense tandis que nous la traversons. D'imposants tableaux ornent les murs, portraits de défunts qui nous dévisagent. Un feu crépite dans une cheminée blanche sur un côté de laquelle deux fauteuils sont disposés. La présence de caméras et d'un micro indique que le discours aura lieu ici.

On nous récite l'ordre du jour. Le discours en direct de maman commencera à une heure dix, à l'heure de l'explosion de la bombe qui a tué ses parents. À ce moment-là, elle sera uniquement avec ses proches : papa, Amy et moi. On laissera ensuite entrer les amis et le reste de la famille, y compris Cam, pour prendre le thé. Puis, afin de commémorer le vingt-cinquième anniversaire de la mort des Armstrong, le premier ministre fera un discours à la nation et à un aréopage de dignitaires. Cette partie de la cérémonie se déroulera à l'extérieur, en notre présence, à exactement quatre heures, au moment précis de la signature du traité qui a mis fin aux émeutes trente ans auparavant. Je repartirai ensuite avec Cam, tandis que maman et papa assisteront à une réception interminable suivie d'un dîner. Cette folle d'Amy a décidé de rester avec eux.

En réalité, tout prendra fin après le discours de maman, quelle qu'en soit l'issue.

Je lève la tête vers le plafond lointain. Un tir résonnera-t-il dans cette salle ?

— C'est impressionnant, hein ? commente maman. Et pourtant, je m'y sens toujours chez moi. J'adorais mes séjours ici. Il y a une bibliothèque si grande qu'on pourrait y jouer au cricket.

— Tu as essayé ?

— À l'époque, je n'aimais pas beaucoup lire, répond-elle avec un clin d'œil.

On nous installe, maman dans un fauteuil, papa dans l'autre, Amy et moi derrière maman, une main posée sur le dossier de son fauteuil. On règle l'éclairage, puis le son, tandis que je procède de mon côté à d'autres vérifications.

Les Lorders d'abord : il y en a dans tous les coins, mais pas trop proches de nous afin de rester hors champ. Je scrute leurs visages, certaine que Coulson est ici et qu'il mettra un terme à toute l'opération avant même qu'elle ait commencé, mais je ne le vois nulle part.

Une jeune fille se précipite pour poudrer le visage de maman.

Que se passera-t-il si elle ne fait pas le discours que nous souhaitons ?

J'ai le vertige. Quand je lève les yeux, j'ai l'impression de planer au-dessus de la salle : tout se meut au ralenti, chaque seconde dure une éternité.

Si elle ne fait pas ce discours, je devrai glisser la main dans ma manche et en sortir le revolver... non, je suis assise à côté d'elle : inutile de viser. Je tirerai à travers ma manche, ce qui ne leur laissera pas le temps de comprendre, ni de réagir.

Mais non, elle dira la vérité. Elle y est disposée.

Et alors, que se passera-t-il ? Les Lorders sont sur place. La retransmission sera interrompue. L'arrêteront-ils ? L'abattront-ils ? Je réfléchis.

Nico m'a assuré le contraire. Ils n'oseraient pas, car, pour une fois, ils sont tenus de respecter la loi et d'agir dans les règles. Sinon, le pays tout entier les verrait l'abattre. Nico a affirmé que, si on apporte la preuve de ce qu'elle dit, il n'y aura aucune raison de l'exécuter. Et qu'il a retrouvé Robert pour faire éclater la vérité.

À moins qu'ils ne tirent sans réfléchir, pour l'empêcher de parler avant l'interruption de la retransmission. Cette idée me donne la nausée. Le pays entier les verrait alors tels qu'ils sont.

Mais si elle ne révèle pas la vérité... j'essaie de retrouver ma détermination d'il y a un instant et de la conserver. Concentre-toi, me dis-je. La main dans la manche, le revolver, feu. Je peux le faire. Le sang coulera, mais seulement quand j'en aurai fini, et, à ce moment-là, quelle importance si je perds les pédales ? Avec tous ces Lorders sur les lieux, je serai morte avant de tourner de l'œil. Nous serons toutes deux mortes.

— Kyla ? intervient Amy en me donnant un léger coup de coude. Souris.

Je compose mon visage. Le compte à rebours commence. Une lumière s'allume sur la caméra et...

Elle prend la parole.

— Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, William Adam M. Armstrong et son épouse Linda Jane Armstrong ont été assassinés par des terroristes. Ce jour-là, notre nation a perdu son premier ministre et l'épouse de celui-ci. Quant à moi, j'ai perdu mes deux parents.

» Le choix de l'heure et du jour ne relevait pas du hasard. C'était le 26 novembre. Il y a trente ans, un traité signé dans cette même salle donnait naissance à notre gouvernement de la Coalition Centrale. Le gouvernement dirigé par mon père qui a mis fin aux émeutes et ramené la paix dans ce pays.

» Je suis maintenant ici, devant vous, avec ma famille, et je me demande ce que mon père dirait s'il était avec nous. Et ce qu'il ferait.

Elle fait une pause. Elle serre dans ses mains une pile de petites cartes blanches.

Je vois l'employé posté derrière la caméra échanger un regard aigu avec un autre. Elle ne fait plus le discours prévu ! J'ai un sursaut d'espoir.

— Mon père était un homme de principes, reprend-elle. Il était convaincu de faire ce qui était juste et il a lutté pour que ce pays reste un lieu où ses enfants et ses petits-enfants puissent vivre en sécurité, à une époque troublée où cet objectif apparaissait comme un rêve irréalisable. Mais il n’a jamais connu son petit-fils, le fils que j’ai également perdu.

Elle va tout révéler. Soudain, sans réfléchir, je porte la main à son épaule. Sa main s’élève et saisit la mienne.

L’employé parle à voix basse à un technicien, qui est tout ouïe et vigilant.

— Aujourd’hui, l’une de mes merveilleuses filles m’a rappelé l’essentiel : faire ce qui est juste, poursuit-elle. Ici, dire la vérité. Voici ma vérité : le temps est venu de tourner la page sur les tragédies du passé. Il est impossible de revenir en arrière, mais nous pouvons aller de l’avant. Il est temps que notre pays se consacre au bien, à ce que nous pouvons faire pour nos enfants et nos petits-enfants.

Les Lorders sont sur le qui-vive, car elle est sur le point de franchir la ligne rouge.

Ses yeux se posent sur eux, puis elle se tourne vers Amy et moi et nous sourit.

Un Lorder s’approche des cameramen.

Il est temps de finir le discours. Dis-le maintenant, la supplie-je intérieurement. Raconte ce qui est arrivé à Robert.

Elle se retourne face à la caméra.

— Merci, conclut-elle.

Je suis pétrifiée. C’est tout ? Quand elle s’est tournée vers Amy et moi, j’ai lu ses pensées dans ses yeux : elle ne voulait pas faire ou dire quelque chose qui pût nous mettre en danger. Elle s’en est donc tenue là. Elle tient encore ma main, celle qui devrait maintenant se glisser sous ma manche, saisir le revolver et mettre fin à sa vie. Et à la mienne.

Un employé s’avance vers nous. Nous sommes face à la caméra qui continue de nous filmer en direct. Il remercie maman et commence à nous exposer l’ordre du jour. J’ai encore le temps de lâcher sa main et de glisser la mienne sous ma manche. Les secondes s’écoulent au ralenti, les battements de l’horloge me semblent de plus en plus espacés et chacun d’eux est une éternité dans laquelle ma décision reste en suspens.

Réfléchis, me dis-je désespérément.

Frappe les Lorders en plein cœur. Ce sont les paroles de Katran, qui répétait probablement celles de Nico, car je les reconnais.

Nous avons besoin du soutien populaire, m’a également dit Katran. Mais l’obtiendrons-nous en assassinant ma mère, la fille du héros des Lorders ? La faille de cette logique s’impose à moi en cet instant. Cet assassinat pourrait avoir l’effet opposé, en détournant l’opinion de nous. Nico en est certainement conscient.

Il a affirmé que nous devons frapper les Lorders partout et par tous les moyens, pour démontrer leur vulnérabilité...

Non !

Je chasse leurs formules de mon esprit. C'est à moi, et à moi seule, de réfléchir en cet instant.

C'est à moi de décider, ici et maintenant. Je ne suis plus celle que j'étais autrefois, celle que Nico voulait que je sois. Je reste presque bouche bée devant l'idée qui se fait jour en moi : je serai uniquement ce que je déciderai d'être.

Comme maman : ce qu'elle est, fondamentalement, représente la somme des décisions qu'elle prend. Elle a fait ce qu'elle estimait juste : elle a repoussé les limites de ce qu'elle était autorisée à dire dans son discours, mais sans aller trop loin, afin de nous protéger, Amy et moi.

Je ne peux pas la tuer.

Je ne veux pas la tuer...

La lumière de la caméra s'éteint. Il est trop tard. Trop tard pour dire ce qu'elle aurait dû dire.

Et pour moi, trop tard pour faire ce dont je suis incapable.

— Ça va, Kyla ? demande maman. Tu as l'air épuisée.

— J'ai la migraine, je réponds sans mentir.

Les invités ont afflué dans la salle de réception pour prendre du thé et des gâteaux. J'entrevois quelques visages familiers, mais bien davantage d'inconnus. Et, partout, des Lords dont les yeux vigilants surveilleront désormais maman plus étroitement.

La situation a évolué, quelque chose est en train de s'ébranler. Maman a été incapable de faire quoi que ce soit qui aurait pu nous mettre en danger, quelles que soient ses opinions. Et moi, j'ai été incapable de lui faire le moindre mal. Toutes ces émotions éprouvées... est-ce un piège ? Tous ces liens qui compromettent nos loyautés, dirait Nico. Mais il s'est trompé sur mon compte : j'ai été incapable de passer à l'acte.

— Tu peux rentrer si tu veux, dit maman. Tu n'as pas besoin de rester pour la soirée. Tu devais seulement être présente pour la photo de famille, ajoute-t-elle, les yeux levés au ciel. Pourquoi ne pas vous en aller maintenant ? demande-t-elle à Cam.

— Oui, bien sûr, répond ce dernier. Ce complet me donne des démangeaisons. Allez, Kyla, on y va.

On nous demande de suivre un employé qui nous guide le long de couloirs jusqu'à une porte. Nous sortons et traversons une pelouse pour rejoindre la voiture de Cam sur le parking.

Pendant ce trajet, les pensées se bousculent dans mon esprit. Que va-t-il se passer maintenant ? Nico a déclaré que les attentats du LRU seraient réglés sur le discours de maman : tout dépendrait de ses révélations sur l'Effacement de son fils, ou, si elle refusait de les faire, de sa mort. Ni les unes ni l'autre n'ont eu lieu. Cela signifie-t-il que les projets du LRU sont à l'eau ?

Nico sera furieux de mon échec. Je pousse un soupir à cette idée. Non,

pas furieux, mais fou de rage. Je suis condamnée.

Peut-être Katran essaiera-t-il de le retenir, mais...

Katran... Il m'a dit que les attentats auraient lieu à l'heure de la signature du traité, pendant la seconde partie de la cérémonie, mais Nico avait affirmé qu'ils étaient prévus pour le début. Aurais-je mal compris l'un d'eux ? Je réfléchis fébrilement. Non, je suis sûre d'avoir bien compris dans les deux cas. Que m'a dit Katran au juste ? Les attentats et les assassinats étaient coordonnés et prévus pour la seconde partie de la cérémonie, qui commence à quatre heures.

Les assassinats... le Dr Lysander est-elle sur la liste ? Cette pensée me fait l'effet d'un coup de poignard.

Nous arrivons devant la voiture de Cam et montons dedans.

— Tu as raté l'occasion de rencontrer le premier ministre, déclare Cam alors que nous roulons dans l'allée vers la sortie, mais je ne réponds pas. Qu'est-ce qui cloche ?

Je secoue la tête, ferme les yeux et me renverse dans mon siège. Le Dr Lysander a été repoussée à l'arrière-plan de mes préoccupations par tous ces événements. Ou peut-être ai-je seulement évité de penser à ce qui l'attendait.

Elle m'a toujours protégée, y compris quand je n'avais aucune idée de ce qu'elle faisait. Elle est allée jusqu'à modifier des dossiers médicaux pour moi. Elle a enfreint règlement sur règlement pour me révéler ce que je devais savoir. Nico a affirmé que j'étais l'enfant qu'elle n'a jamais eu. Je sais bien qu'elle est complice de ce régime des Lorders que je hais, mais, à cause de moi, son garde du corps est mort et elle est maintenant prisonnière.

Le Dr Lysander est comme un membre de ma famille dans ce que ce lien possède d'essentiel : comme maman, elle me protégerait dans la mesure de ses moyens. J'entends de nouveau les paroles de maman : s'occuper de ceux qu'on aime, qui sont auprès de vous, au présent...

Je consulte ma montre. Il est deux heures et demie.

— Kyla, tout va bien ? demande Cam.

— Cam, te souviens-tu de ce que tu m'as dit : que tu ferais n'importe quoi pour m'aider ?

— Oui, bien sûr.

— Peux-tu me ramener chez moi en vitesse pour que je puisse me changer, puis me déposer ailleurs ? Et, surtout, ne pas me poser de questions ?

Il m'adresse un sourire, puis écrase l'accélérateur.

À la maison, je monte l'escalier quatre à quatre, envoie valser mes escarpins et dégrafe ma robe en courant. Je la jette sur le sol de ma chambre, enfille un jean et un T-shirt noir. Je déteste le contact du revolver de Nico, mais je le garde à mon bras. Il se peut que j'en aie besoin. Je me rue vers la porte de ma chambre, mais m'arrête court.

L'appareil de Nico qui est fixé sous mon Nivo... c'est peut-être un

dispositif de suivi à distance, or Nico ne doit à aucun prix savoir où je vais. Je tâtonne pour l'ôter, sans résultat, jure, exaspérée, mais alors que je suis sur le point d'abandonner, mon ongle heurte un rebord, le presse et l'appareil se détache. Je le jette dans un tiroir de ma commode et dévale l'escalier.

Cam, qui s'est également changé entre-temps, m'attend au volant de sa voiture.

— Tu as fait vite, observe-t-il. Il y a urgence ?

— Rappelle-toi : pas de questions, je réponds, mais je me radoucis. Disons que je dois aider une amie.

Je lui donne des indications en route, tout en m'interrogeant sur ce que je m'apprête à faire. Aurai-je le courage d'affronter Nico ?

Je l'aurai.

J'ai été trop longtemps manipulée, tiraillée entre ce que j'étais et ce que je suis devenue. Mais qui veux-je être, au fond ?

Je l'ignore encore, mais ce que je suis et ce que je fais maintenant, c'est à moi et à moi seule d'en décider.

Tant de questions fondamentales sont en jeu, comme les questions d'ordre politique. Comme la voie que Katran et Nico ont choisie. Les Lorders sont mauvais, fondamentalement mauvais, mais la solution consiste-t-elle à les égorger un à un ?

Je m'étais persuadée que Nico avait raison, et que, en tant qu'Ondée, j'avais fait depuis longtemps le même choix que lui, celui de recourir à tous les moyens nécessaires. Mais j'avais tort. Ce n'est pas la réponse que je veux apporter.

Tandis que je guide Cam sur la route à sens unique dans la direction prise par Nico la première fois qu'il m'a menée à la planque, je me demande avec effroi ce qui arriverait s'il reprenait la même route aujourd'hui et maintenant. Mais il est trop tard pour faire demi-tour.

— Arrête-toi ici, dis-je à Cam. Tu devras repartir en marche arrière avant de faire demi-tour.

— Ici ? Tu es sûre ? demande-t-il en observant les arbres de la colline.

— Oui, ici. Merci.

— Tu ne crois pas qu'il serait temps de m'expliquer de quoi il s'agit ? interroge-t-il, puis il se tait et m'examine attentivement. Alléluia ! Tu es sur le point de me faire une révélation, ou est-ce que je me trompe ?

— J'ai seulement une chose à te dire. Tu te souviens des Lorders que nous avons rencontrés l'autre jour ? Ils sont peut-être en pétard contre moi et j'espère de tout mon cœur que tu ne risques pas de payer les pots cassés avec moi. Je voulais juste t'avertir. Je suis désolée de ce qui est arrivé.

— Les Lorders en pétard, ça me plaît bien tant qu'ils ne sont pas dans mon entourage immédiat, mais s'ils veulent te faire payer pour l'autre jour, je reste avec toi : je pourrai peut-être te donner un coup de main.

— Non, pas question.

Il pousse un soupir.

— Tu es sûre que ça ira ? insiste-t-il.

— Certaine, je réponds fort mensongèrement, une main posée sur la portière de la voiture, prête à détalier s'il essaie de me suivre.

— Alors je te souhaite bonne chance, dit-il.

— À plus tard, Cam.

Je descends de voiture et me glisse sous le couvert des arbres, où je reste immobile, aux aguets, en attendant qu'il reparte. Il démarre en marche arrière, fait demi-tour et disparaît.

J'ai l'impression que quelque chose ne va pas, sans pouvoir mettre le doigt dessus. N'a-t-il pas renoncé un peu trop vite ? J'écoute le bruit du moteur diminuer, puis s'éteindre.

Cam est le pire de mes nombreux sujets de remords dans cette affaire. Ce n'est pas sa faute, mais uniquement la mienne s'il a été repéré par les Lorders. J'espère de tout mon cœur qu'il ne lui arrivera pas de mal. Si tout se passe comme prévu aujourd'hui, si le Dr Lysander réussit à s'évader, Coulson ne comprendra que trop tôt ce que j'ai manigancé et j'imagine qu'il n'en sera pas précisément ravi.

Chapitre 42

Dans la clairière, la bâche qui dissimulait les vélos est plus près du sol que je ne l'espérais. Quand je la soulève, je pousse un soupir de déception : pas de vélos. Je devrai donc marcher, et vite.

L'air est lourd et humide, sans un souffle de vent. Le ciel s'assombrit. Je crois entendre les bruits étouffés de quelqu'un ou de quelque chose qui se dissimule. L'imagination survoltée, je me retourne continuellement, certaine d'avoir entendu une brindille craquer ou un mouvement dans les arbres. Mais quand je reviens sur mes pas sans faire de bruit, je ne vois rien.

Tout en marchant, je réfléchis au point faible de mon plan : qui garde le Dr Lysander ? Si Katran a dit vrai sur les attentats prévus pour quatre heures, tous les combattants disponibles seront sur le terrain et il n'y aura peut-être qu'un seul gardien devant la pièce où elle est enfermée. En cas d'affrontement, je n'ai aucune illusion : je pourrais user de violence seulement pour me défendre, comme avec Wayne. Ce souvenir me fait grimacer.

Concentre-toi, me dis-je.

Si Nico est en ce moment à la planque, je suis dans le pétrin, mais il ne devrait pas s'y trouver puisqu'il doit surveiller le déroulement des attentats.

À moins qu'il ne se charge d'assassiner lui-même le Dr Lysander à quatre heures.

Je remonte le chemin en courant presque. Je consulte rapidement ma montre : il est trois heures et quart. Je presse le pas en envisageant des stratégies que je rejette au fur et à mesure, car elles recèlent trop d'inconnues.

Je rejoins l'endroit où les vélos sont rangés près de la maison : je suis presque arrivée. J'éprouve de nouveau la sensation d'être observée, si intensément que je m'arrête, retiens mon souffle et tends l'oreille, mais je n'entends rien. Je me dis que ma peur et mon imagination me jouent des tours.

Je me glisse en silence au milieu des arbres qui entourent la maison. Je suis maintenant à l'abri et invisible. Pas de voitures : Nico est absent ! Mon soulagement est si violent que je m'affaisse contre un arbre. J'ai beau me répéter que je peux l'affronter, en réalité, je suis loin d'en être sûre. Outre l'autorité qu'il a sur nous tous, il exerce sur moi un ascendant si profondément

enfoui que, jusque récemment, je n'en étais même pas consciente. Il est ma terreur, la substance noire de mes cauchemars.

Je perçois un mouvement du côté de la porte et m'accroupis en hâte. Une silhouette aux cheveux sombres franchit le seuil et jette le contenu d'une tasse sur le sol avant de rentrer. C'est Tori. Est-ce elle le gardien, voire le bourreau ?

Sinon, la maison paraît abandonnée et déserte. Je cherche des yeux les petits détails qui pourraient m'indiquer le contraire. Je repère, puis enjambe le câble dissimulé dans les broussailles qui encercle la maison, le système d'alarme protégeant ses occupants.

J'ai pourtant toujours l'impression que quelque chose ne va pas.

Le silence qui règne émane non de la maison, mais de ses alentours, comme si les arbres retenaient leur souffle. Les oiseaux se taisent, le vent est tombé, et...

Je reviens sur mes pas. J'entends soudain un léger craquement sur ma gauche et je pivote, le pied levé pour frapper, mais le retiens à la dernière seconde.

— Cam ? Qu'est-ce que tu fiches ici ? dis-je dans un murmure féroce en l'entraînant sous le couvert des arbres.

Il m'adresse un large sourire.

— Je ne pouvais pas te laisser partir sans être sûr que tout allait bien, déclare-t-il. Que se passe-t-il ?

— Inutile d'avoir l'air aussi satisfait : ce n'est pas un jeu !

Je suis furieuse, autant contre moi-même de lui avoir demandé de m'emmener ici, que contre lui parce qu'il m'a suivie.

Il redevient sérieux, mais une ombre de sourire persiste dans son regard.

— Désolé, mademoiselle, dit-il.

— Fais demi-tour, et tout de suite.

— Non, je reste ici. Au point où nous en sommes, laisse-moi plutôt t'aider. Que se passe-t-il ? Tu m'as dit que tu allais aider une amie, mais si c'est elle qui habite ici, tu prends bien des précautions pour faire le tour de sa maison, inspecter les lieux et ne pas faire de bruit. Et si j'allais frapper à la porte pour voir s'il y a quelqu'un ?

— Tu es donc bien décidé à ne pas lâcher prise et à ne pas repartir discrètement ? lui dis-je.

— Oui, confirme-t-il, et cette fois-ci, je lis dans ses yeux une résolution ferme qui a toujours existé sous ses plaisanteries.

— Cam, tu ne sais pas où tu mets les pieds.

— Alors explique-le-moi.

Je pousse un soupir et l'entraîne plus loin sous les arbres. Je suis prise au piège.

— Voilà ce qui arrive. Une personne est enfermée dans cette maison et je voudrais l'en faire sortir.

— Une évasion ? J'adore ça.

— J'espère qu'il n'y a qu'un seul garde.

— Bon, dit-il, et il s'accroupit, les poings levés. Tu veux que je le descende ?

Je lève les yeux au ciel.

— C'est une fille, rectifié-je. Tais-toi et laisse-moi réfléchir.

Il se tait. Je dois faire diversion auprès de Tori. L'affrontement est un moyen, mais il en existe un autre : Ben. Je révélerai à Tori que Ben est encore vivant. Cela devrait suffire pour la distraire.

— Bon, voilà mon plan. Je vais entrer et l'entraîner au-dehors, sur le côté de la maison, pour parler. Pendant ce temps, tu t'introduis dans la maison, tu déverrouilles la porte de la salle et tu fais sortir la prisonnière.

Je lui décris la disposition des pièces et lui indique le tiroir du bureau dans lequel Nico garde la clef, en espérant que Tori ne l'emportera pas avant de sortir.

— C'est compris, répond-il. *No problemo*.

Je secoue la tête. Il se peut au contraire que nous ayons toutes sortes de problèmes.

Je convaincs Cam de se dissimuler sur le côté de la maison, assez loin de la porte pour que Tori ne le voie pas quand nous sortirons.

— Je vais revenir sur mes pas afin d'apparaître au bon endroit, au cas où elle surveillerait le chemin, lui dis-je, alors attends quelques minutes avant d'entrer.

Tandis que je regagne le couvert des arbres en veillant à ne pas faire de bruit, une idée me tracasse. Je me sens même franchement mal à l'aise.

Je m'arrête pour réfléchir à ce qui me tourmente. Ma colère, mes efforts pour faire partir Cam, puis pour trouver un plan quand il s'y est refusé, m'ont tellement absorbée que j'ai perdu de vue la question cruciale.

Comment a-t-il pu me suivre jusqu'ici ? Logiquement, j'aurais dû le semer. Il est reparti assez loin en marche arrière pour que je n'entende plus le moteur de sa voiture. Il aurait dû ensuite faire demi-tour et repartir dans les bois. Comment savait-il quelle direction prendre ? J'allais vite : comment a-t-il pu ne pas se laisser distancer ?

Je croise les bras, soudain frappée par une idée : soit c'est un maître dans l'art de la filature et de la course, soit, ce qui est bien plus probable, il m'a repérée grâce à un système de localisation placé sur moi. Mais cela me paraît invraisemblable, surtout venant de Cam.

Je le rejoins avec les plus grandes précautions. Peut-être a-t-il tout simplement eu de la chance, pris le bon chemin qui débouchait sur la piste cyclable. Au bout de quelques kilomètres, cette piste est assez bien balisée pour qu'on puisse s'orienter sans trop de difficultés.

Mais c'est quand même peu probable, me souffle mon instinct.

Cam est toujours au même endroit, où il attend, selon mes instructions. Je me rapproche de lui. Il me tourne le dos et, penché en avant, semble manier un objet. J'entends un faible déclic. Quand il se détourne un peu, je vois à la

fois le revolver dans sa main et l'expression sinistre de son visage.

Cam avec un revolver ?

Ma stupeur me rend stupide. Je recule instinctivement, il se retourne en m'entendant et me voit. Je n'ai plus qu'une solution : l'attaque. Je frappe son poignet du pied et le revolver s'envole de sa main.

— Qui es-tu ? je parviens à articuler.

Il ne répond pas, mais un couteau surgit dans sa main. Il se rue sur moi, puis feinte sur un côté. Je roule sur le flanc, mais pas assez vite : je sens une pression, puis une brûlure à l'épaule. Je me souviens du revolver fixé à mon bras, tente de le saisir, mais il plonge vers moi et je sens une nouvelle brûlure, plus profonde, au flanc. Tant pis pour la diversion : j'ai besoin d'aide. Je recule sur les mains et les talons vers le câble invisible, et me laisse tomber dessus.

Cam me rejoint avec un sourire qui ne monte pas jusqu'à ses yeux. Le Cam que je croyais connaître a disparu.

— Qui es-tu ? Qui es-tu ? dis-je à voix basse, la main crispée sur le flanc. Je vois du rouge et sens une humidité gluante sous mes doigts. Tout se met à tourner autour de moi. Cam se démultiplie en quatre ou cinq exemplaires hideux et méconnaissables.

Il est face à moi et tourne le dos à la maison. Il ne voit donc pas Tori, qui a surgi sur le côté de la maison, ni le fusil qu'elle tient à la main. Je lis l'indécision sur son visage, car elle n'est pas bonne tireuse. Elle s'approche de Cam en douce et le frappe violemment à l'arrière de la tête avec son fusil.

J'entends un craquement répugnant, Cam pivote sur lui-même, puis tombe face contre terre.

Elle le contourne, puis le retourne du pied, mais il ne remue plus.

— Qui est-ce ? me demande-t-elle, puis elle remarque que je saigne, que je reste inerte et se précipite vers moi.

Une partie de moi note que Nico la jugerait sévèrement de ne pas s'être assurée de la présence d'autres adversaires, de n'avoir pas gardé Cam en joue et autres précautions du même ordre.

Je pousse un grognement tandis qu'un plan s'ébauche dans mon esprit.

— Je vais mourir, dis-je dans un murmure, bien que ce soit hautement improbable.

Mes blessures sont superficielles. C'est à cause du sang que je suis près de m'évanouir, mais cela, Tori ne peut pas le savoir.

J'ai l'impression qu'elle va perdre les pédales, non qu'elle me porte dans son cœur, mais elle sait que Nico a besoin de moi pour ses projets.

— Tori..., je reprends. Médecin... j'ai besoin d'un médecin tout de suite, c'est la seule solution...

Je m'interromps, ferme les yeux et m'affaisse, dans la meilleure imitation d'évanouissement que je puisse fournir, puis l'observe entre mes cils. Je dois dire en sa faveur qu'elle allonge un coup de pied à Cam pour vérifier qu'il est hors d'état de nuire avant de rentrer en courant dans la

maison.

Je me force à respirer régulièrement et à ignorer le rouge suintant de mon épaule et de mon flanc. J'essaie de remuer pour mieux savoir dans quel état je suis, mais le plus léger mouvement me donne le vertige et la nausée. Ça va mal. Je jure intérieurement.

Un instant plus tard, le Dr Lysander apparaît sur le seuil. Elle se précipite vers moi et Tori la suit, son fusil braqué sur elle.

Le docteur s'accroupit pour m'examiner et tire sur mes vêtements. Comme elle se tient entre Tori et moi, Tori ne voit pas mon visage. Je rouvre légèrement les yeux et adresse un clin d'œil au docteur. Ses yeux s'agrandissent.

— Apportez-moi ma trousse ! lance-t-elle à Tori, qui hésite. Faites vite, sinon elle va mourir !

Tori rentre en hâte et, dès qu'elle a disparu, je m'assieds.

— Sauvez-vous, dis-je au docteur. Suivez le chemin qui est là-bas, et à l'embranchement, prenez à gauche.

— Je ne pars pas sans toi.

— Sauvez-vous ! Moi, je ne peux pas. Le sang me donne le vertige.

— C'est hors de question.

Elle me relève. Mes jambes flageolent, mais elle passe un bras ferme autour de ma taille et nous nous éloignons en titubant vers les bois. Je jette un regard en arrière.

Tori sort de la maison, lâche la trousse et se penche vers son fusil, qu'elle avait laissé choir.

Mais avant qu'elle ait pu le saisir, une détonation déchire l'air et des éclats de bois volent au-dessus de nos têtes.

— La prochaine balle ne finira pas dans un arbre, déclare une voix qui me fait trembler.

Nous nous immobilisons, puis nous retournons.

Nico est campé devant nous, fusil en main, et c'est ma tête qu'il vise.

— Bon, et maintenant, quelqu'un veut-il bien m'expliquer ce qui se passe ici, bonté divine ? demande-t-il.

Chapitre 43

— Je ne suis pas d’humeur magnanime, déclare Nico, sur un ton et avec un regard glacials. Quelqu’un devra payer. Toi, lance-t-il à Tori, mais son fusil reste braqué sur moi. Tu as au moins fait preuve de bon sens quand tu m’as téléphoné, mais j’étais presque rentré, de toute façon. Je suis donc arrivé discrètement pour voir ce qui était si urgent, et qu’est-ce que je découvre ? Tu as laissé sortir notre prisonnière, dit-il à Tori en tournant son arme vers elle.

Elle blêmit.

— Non, Nico, non, je..., commence-t-elle.

— Tu nies l’avoir fait sortir ?

— Non, mais...

— C’était ma faute, dis-je.

Il se retourne vers moi.

— Qui est-ce ? interroge-t-il en désignant Cam, qui gît dans son sang.

— C’est quelqu’un du lycée, mais je ne le connais pas. Il m’a suivie. Il n’aurait pas dû pouvoir me rejoindre ici.

— Tu as laissé quelqu’un te suivre jusqu’ici ? dit-il en secouant la tête d’un air écœuré. Qu’ai-je donc fait pour être entouré d’abrutis pareils ? Qui va payer ?

Avec un soupir, il braque le fusil sur moi, et le Dr Lysander s’interpose, une main levée, sur le point de parler, mais je la tire en arrière.

Il presse la détente et le coup de feu résonne dans les bois, au-dessus de nos têtes.

Je reste pétrifiée de peur et de stupéfaction. J’évite autant que possible de regarder Cam, le sang maculant l’arrière de sa tête et mon propre sang. Je ne peux pas m’effondrer maintenant, surtout pas maintenant.

— Quant à toi, Ondée, tu m’as vraiment déçu, déclare Nico. Et blessé. Pourquoi n’es-tu pas en ce moment où tu devrais être, à Chequers ?

— Je n’ai pas pu... je ne pouvais pas lui faire de mal, à elle encore moins qu’à n’importe qui. Elle n’a rien fait pour mériter d’être abattue.

— Pauvre imbécile, commente-t-il en secouant la tête. Si elle avait fait le discours que nous voulions, c’aurait été la cerise sur le gâteau, mais il fallait

que tu sois là-bas à quatre heures ! Idiote ! crache-t-il, tremblant de rage.

Mais pourquoi aurais-je dû être là-bas à quatre heures ? Les secondes filent : il est maintenant quatre heures moins dix. Que devait-il arriver là-bas à cette heure ? J'étais censée la tuer lors de la première partie de la cérémonie.

À moins que Nico n'ait toujours su que j'en serais incapable.

Je lis dans ses yeux une fureur indicible.

— Après tout ce que j'ai fait pour toi, lance-t-il en redressant son fusil. Je devrais t'abattre sur place, mais je n'en ferai rien. J'ai une bonne raison de m'abstenir, figure-toi, poursuit-il sur le ton de la conversation. Tu dois survivre afin de mourir un autre jour. Ta mort peut encore avoir un effet foudroyant ! Ce jour-là aurait été idéal, mais peu importe. Ce n'est que partie remise. Même si nous devons te droguer et te soutenir à bout de bras, nous ferons en sorte que tu sois immortalisée sur l'écran comme la petite Effacée blonde au visage d'ange qui tue avant de se suicider.

Je secoue la tête, stupide, trop horrifiée pour faire un geste, pour prononcer un mot.

— Bien sûr, c'est parfaitement clair, commente le Dr Lysander. Vous voulez prouver publiquement qu'un Effacé est capable de violence afin d'anéantir tout ce que les Lords ont construit. Mais que deviendraient les Effacés ensuite ?

Bien que paralysée de frayeur, je le devine.

— Les Lords nous considéreraient tous comme dangereux et imprévisibles. Comment réagiraient-ils alors ? dis-je.

— Toutes les atrocités qu'ils pourront commettre nous vaudront le soutien de l'opinion et de nouveaux partisans, déclare Nico. Tori ! Enferme ces deux-là ensemble ! aboie-t-il.

Elle le dévisage sans faire un geste, et son visage exprime le désarroi.

— Mais qu'arrivera-t-il aux Effacés ? demande-t-elle.

Il lève les yeux au ciel, puis braque son fusil sur elle. Mais les yeux de Tori fixent maintenant un point derrière Nico, comme je le remarque en même temps que lui. Il se demande un bref instant si c'est une ruse, mais avant qu'il ait pu en décider, son arme s'envole de sa main, projetée en l'air par un coup de pied de Katran.

— Espèce de salaud ! gronde ce dernier en se jetant sur lui.

Nico feinte, pivote sur lui-même et le fauche.

— Tori ! hurle Nico. Choisis ton camp !

Elle ramasse le fusil et regarde fixement l'arme qu'elle tient à la main.

Ses yeux se posent ensuite sur moi, puis de nouveau sur le fusil. Je la rejoins, encore chancelante, mais un peu plus solide sur mes jambes malgré tout.

— Donne-moi ça, lui dis-je, la main tendue.

Nico et Katran luttent à terre. Un éclair brille et Katran hurle : Nico lui a tailladé le bras avec un couteau qu'il dissimulait sur lui. Nico se relève, couteau en main, et frappe de nouveau. Katran l'esquive en roulant sur le

flanc, tire son propre couteau et se relève à son tour.

— Ben est vivant ! lance Nico. Et elle le savait !

Le visage de Tori se convulse. Elle braque le fusil sur moi, je plonge et une balle ricoche derrière moi.

Le Dr Lysander est comme paralysée.

— Sauvez-vous ! lui crié-je.

Cette fois-ci, elle obéit et s'enfuit dans les bois. Je la suis, mais mes muscles fatigués m'empêchent de la rejoindre. Tout en moi hurle de peur pour Katran, et prie pour que Nico ne l'emporte pas.

De nouveaux bruits s'élèvent, cris et martèlements de pieds.

Quand je regarde derrière moi, j'entrevois à travers les arbres des Lorders. Ils sont au moins une demi-douzaine à converger vers la maison.

Cours ! me hurle mon instinct.

— Arrêtez-vous ! ordonne devant moi une voix familière.

Et c'est exactement ce que je fais, au lieu de plonger, d'attaquer, de tenter n'importe quoi : je m'arrête.

Face à moi se tient Coulson.

— Vous vous seriez considérablement facilité l'existence si vous m'aviez raconté ce qui se passait ici, commente-t-il. Heureusement, le jeune Cam nous a prévenus avant de vous rejoindre.

— Il m'a rejointe... Comment ?

Il se tapote le front avec un demi-sourire, ce qui exige de ses muscles faciaux un effort inhabituel. Il tient à la main un revolver qu'il braque sur ma tête.

Est-ce la fin de toute cette histoire ? Derrière nous, des cris, des bruits de lutte s'évanouissent. Il ne reste plus que ce lieu et cet instant. Mes yeux et les siens. Mes jambes sont en coton et mes genoux plient sous moi.

— Laissez-moi m'en aller, dis-je dans un murmure.

— Ce n'est pas en mon pouvoir.

— Je vous en supplie...

Il secoue la tête. Ce qui se déroule derrière nous paraît flou, lointain, sans aucun lien avec cet instant. Pourtant, un bruit répétitif s'élève tout près de nous, et soudain...

Coulson serre son revolver à deux mains et presse la détente.

Chapitre 44

Au lieu de connaître une fin rapide par balle, j’entends derrière moi un heurt suivi d’un cri, et me retourne.

— Katran ?

Ses mains se crispent sur sa poitrine. Un flot rouge vif en ruisselle tandis qu’il s’effondre, et tout en moi se met à tourner, vire au gris, se dissout en m’emportant loin de cette nouvelle atrocité, et...

Non ! Je me débats de toutes mes forces. Non ! hurle une voix intérieure. Je rampe vers lui, lui prends la main, puis le serre dans mes bras. Il frissonne et le rouge aveuglant jaillit de lui...

— Je regrette, je regrette..., dis-je encore et encore, et ses yeux reflètent la stupeur qui se lit dans les miens. Katran est invincible. Ni lui ni moi ne pouvons croire à ce qui arrive. Soudain, il m’adresse un signe de tête, l’expression de ses yeux change, il essaie de parler, mais se met à tousser, et c’est un nouveau flot de sang. Aucun mot ne sortira de sa bouche, mais ses yeux me parlent. Ils me regardent avec amour.

— Non, Katran ! Ne t’en va pas ! crié-je, affolée, mais consciente de ce qu’il ressent. De ce qu’il a toujours ressenti et dissimulé sous sa colère, cette colère qui a tenté de me chasser, loin de Nico et du LRU, pour me protéger.

Ses yeux se voilent et son corps cesse de frémir.

Non !

Non, non, non ! Je hurle maintenant à haute voix, et, tout à coup, je me souviens. Je me souviens d’un autre lieu et d’une autre époque trop semblables à cet instant pour que je puisse les fuir plus longtemps. C’est un souvenir que je voudrais oublier, mais que je suis condamnée à revivre éternellement.

Autrefois

Au début, je ne le connaissais pas. Pas de vue, en tout cas.

Les changements étaient importants et son visage oublié, consciemment du moins. Et pourtant, à sa vue, une cloche tintait en moi, réveillant un chaos

d'angoisse et de nostalgie. Je n'y comprenais rien, mais je le contemplais dès que j'en avais l'occasion.

Il était là-bas pour livrer à manger et d'autres provisions. Mais ce n'était pas un simple livreur : il était des leurs, ça sautait aux yeux. Je le voyais parler avec les gardes à travers les barreaux de la fenêtre de la cellule qui était ma chambre depuis deux ans.

Il venait une fois par semaine, passait la nuit dans le bâtiment voisin et repartait le lendemain. Un jour, il m'a vue regarder par la fenêtre et une émotion fugitive a altéré son visage. Un désespoir intense, aussitôt suivi d'une douceur surprenante. Je me suis rejetée en arrière, à la fois bouleversée et perplexe.

Chaque fois qu'il croisait mon regard, il me regardait avec une expression particulière, une bonté entièrement étrangère à ce lieu.

Il a commencé à apporter aux gardes une bouteille ou d'autres cadeaux qu'il dissimulait dans son manteau pour les glisser dans les leurs. Et puis les gardes ont été très malades pendant une semaine. C'était une intoxication alimentaire dont personne d'autre qu'eux n'avait souffert. Alors il est resté toute la semaine pour les remplacer et je ne l'ai plus seulement vu à travers les barreaux de ma fenêtre. Il était là quand j'allais à mes rendez-vous avec le Dr Craig et quand j'en revenais, et aux séances de maniement d'armes, sous la surveillance de l'homme froid aux yeux étranges qui commandait les gardes.

Et puis, un jour, il m'a glissé quelque chose dans la main et j'ai étouffé un cri. C'était un message que j'ai caché pour le lire plus tard. Voici ce qu'il contenait :

Lucy, je sais que je parais différent, mais c'est un déguisement : je suis ton père. Nous te ferons sortir d'ici et je te ramènerai à la maison dès que j'aurai trouvé un moyen. Je t'aime.

J'ai déchiré ce message en morceaux minuscules. Je n'avais plus de famille, c'est ce que le Dr Craig m'avait dit et répété. Et quand bien même cet homme aurait été mon père – pensée qui me plongeait dans le plus complet désarroi – il s'était débarrassé de moi. Il ne voulait plus de moi.

Je ne croyais donc pas consciemment à son existence, mais une autre partie de moi réagissait autrement, et je me surprénais à espérer et à ressentir des émotions. Toutes choses que le Dr Craig voyait d'un mauvais œil, comme à chaque fois que je me souvenais de ce que j'aurais dû oublier.

Et puis, une nuit, pendant mon sommeil, l'homme qui m'avait glissé ce message est entré dans ma chambre. Il m'a parlé à voix basse, avec une infinie tristesse, d'une autre époque et d'autres lieux. J'ai eu envie de hurler, d'appeler les gardes pour faire taire cette voix, pour la chasser et ne plus jamais l'entendre, mais je n'en ai rien fait.

Il faisait des projets, affirmait que nous partirions d'ici la semaine prochaine, mais je secouais la tête, effrayée pour je ne savais quelle raison. De quitter un lieu que je détestais ? Le désarroi et le désir luttait en moi. Tout à coup, il m'a tendu la main. Au creux de sa paume reposait un petit morceau

de bois sculpté qui ressemblait à un château.

Quand je l'ai serré dans ma main gauche, quelque chose a ressurgi, un souvenir, suivi d'un flot d'autres.

— Papa ? ai-je chuchoté, et il a souri avec une joie inexprimable.

Il a repris la tour.

— Il vaut mieux que je la garde en sûreté pour l'instant, afin que personne ne la voie, m'a-t-il expliqué, mais si tu la trouves cachée sur le rebord de ta fenêtre, ce sera le signal que nous partirons le soir même. Tiens-toi prête.

J'ai donc inspecté le rebord de ma fenêtre tous les soirs, et un soir, j'ai trouvé la tour cachée derrière un barreau, sur l'un des côtés, là où seuls de petits doigts pouvaient la trouver et la récupérer.

Cette nuit-là, le bâtiment était silencieux quand il a ouvert la porte de ma chambre et pris ma main. « Chut », m'a-t-il murmuré, et nous avons remonté le couloir jusqu'à la porte. Et les gardes ? Pas de gardes en vue, mais, alors que nous contournions le bâtiment à pas de loup, j'ai vu deux pieds dépasser sous une haie.

Il m'a chuchoté à l'oreille qu'un bateau nous attendait sur la plage et que nous devons nous dépêcher à cause de la marée. Nous avançons au milieu des premières dunes menant à la mer quand tout a commencé. Un bruit lointain. Des voix...

— Il va falloir courir, Lucy, a-t-il dit.

Et nous sommes partis en courant. Il me tenait par la main et nous courions de toutes nos forces. Nous entendions derrière nous des voix, des bruits qui se rapprochaient.

— Plus vite ! m'a-t-il ordonné, et nous avons accéléré.

Soudain, j'ai trébuché et je suis tombée. Il a essayé de me relever, mais la terreur et l'épuisement me paralysaient.

— Je ne peux plus ! ai-je crié.

— N'oublie jamais, m'a-t-il dit. N'oublie jamais qui tu es !

Alors ils se jettent sur nous. On m'empoigne, on m'arrache à lui et on le plaque au sol.

L'homme froid sourit et brandit un revolver.

— Ferme les yeux, Lucy, me dit papa d'une voix calme et apaisante. Ne regarde pas.

Mais je regarde fixement le revolver. Non, c'est seulement pour l'intimider, comme il le fait tout le temps avec moi. Il ne veut pas vraiment le faire, il ne le fera pas.

Ou peut-être que si ?

— Ne regarde pas, Lucy, répète papa, mais mes yeux restent grands ouverts comme si une volonté étrangère à la mienne les contrôlait, mes paupières bloquées frémissent et je suis incapable de détourner le regard ou de faire quoi que ce soit d'autre.

Les instants se fondent et s'étendent en une succession qui n'est pourtant

qu'un éclair. Un bruit assourdissant, la tour que je serre dans mon poing, le rouge qui s'étend lentement, et moi, toujours incapable de détourner les yeux. Les mains qui me tenaient me relâchent et je me rue vers lui juste à temps pour que ses yeux plongent dans les miens avant de se refermer définitivement.

La confrontation à ce qui nous terrifie ne nous apaise en rien, mais garde le pouvoir de nous briser le cœur indéfiniment.

Chapitre 45

Un mouvement, vaguement perçu, mais ignoré. Le bruit cesse, mais le heurt de ma tête contre une surface dure me ramène à l'instant présent, à mon corps, à la conscience. J'ouvre les yeux et m'assieds tant bien que mal. J'ignore combien de temps s'est écoulé.

Je gis à terre près de la maison. Je palpe mon bras : le revolver que je portais n'y est plus. Un Lorder armé d'un fusil se tient près de moi. Quand je remue, il se tourne vers moi, sur ses gardes.

Coulson aboie des ordres à d'autres Lorders, qui s'enfoncent dans les bois, à la poursuite de qui ?

Tori est immobilisée par un Lorder, un bras dans le dos, ce qui indique qu'elle s'est débattue. Cam est assis, mais ne regarde pas de mon côté. Un infirmier examine sa tête. Le Dr Lysander parle à Coulson. Katran est... mort, et je déglutis en prononçant mentalement ce mot. Je l'ajoute à la liste de ceux dont on note la disparition, mais refuse de penser à sa perte, au vide qu'elle laisse en moi et à ma responsabilité dans cette mort.

Le seul dont je ne sais rien est Nico. A-t-il réussi à s'enfuir ?

Il est en cavale et ils le poursuivent. S'il est pris, sera-t-il abattu dans les bois comme mon père l'a été sur la plage ? Ou comme Katran ? La douleur que j'éprouve de ces deux morts est si intense qu'elle menace de me submerger, et tout en moi n'est plus que souffrance. L'une de ces morts est toute récente, l'autre vieille de plusieurs années, oubliée, mais j'ai l'impression que les deux viennent seulement d'avoir lieu.

Je repousse ces pensées à plus tard.

Le Dr Lysander me repère à l'endroit où on m'a jetée comme un sac et plante Coulson au milieu d'une phrase pour me rejoindre.

Elle pose un genou à terre, me palpe et m'examine en tirant sur mes vêtements.

— Où as-tu mal ? demande-t-elle, mais je suis incapable de répondre. Il serait plus juste de me demander où je n'ai pas mal, me dis-je. Je remarque alors que c'est le sang sur mes vêtements qui retient son attention. Le sang de Katran.

— Ce n'est pas seulement le mien, réussis-je à articuler, mais ma voix n'est plus qu'un murmure.

Coulson nous rejoint en contournant quelques cadavres portant l'uniforme noir des Lorders.

— Je leur ai expliqué que tu m'as fait évader et que c'est pour ma propre sécurité que tu ne les as pas appelés, m'informe le Dr Lysander à voix basse.

Tout me paraît infiniment lointain. Cam servait-il donc les Lorders qu'il prétendait haïr ? Il t'a trahie, me souffle une voix intérieure, mais je repousse mes réflexions sur cette révélation à plus tard. Dans l'immédiat, je suis incapable d'affronter tout ce qui n'est pas la mort de mon père.

— La voilà, déclare Coulson. Survivra-t-elle ? demande-t-il au docteur.

— Je pense que oui. Il faudra lui faire des points de suture.

Le regard froid de Coulson m'examine et m'évalue.

— Si j'ai bien compris, c'est grâce à vous que le docteur est maintenant en sécurité, me dit-il. Nous mènerons une enquête sur ce qui s'est passé ici, mais dites-moi dès maintenant le nom de celui qui nous a échappé.

Quelle loyauté devrais-je à l'homme qui a assassiné mon père ? Aucune.

— Il s'appelle Nico... Nicholas. J'ignore son nom de famille.

Coulson marque un temps d'arrêt. Une étincelle s'est allumée dans ses yeux.

— Il est connu de nos services, déclare-t-il.

Il adresse un signe de tête au Lorder qui me tient en joue.

— Elle est libre de partir... pour le moment, lui dit-il. Je vous recontacterai plus tard, m'annonce-t-il.

Le visage convulsé de rage, Tori se rue sur moi, échappant au Lorder qui la garde. Elle est presque sur moi quand d'autres Lorders l'empoignent et la tirent en arrière.

— Traître ! hurle-t-elle. Kyla, Ondée ou quel que soit ton nom, je te retrouverai et je t'étriperais avec mon couteau !

On l'emmène et on la jette dans une camionnette. Avant que la portière se referme, j'entrevois encore son regard haineux.

Chapitre 46

Coulson me fait reconduire chez moi, dans l'une de leurs camionnettes noires, après une halte dans un hôpital local pour me poser des points de suture. Cette fois-ci, je suis assise à l'avant.

Il est maintenant tard ; il fait nuit. Alors que nous remontons la route principale du village, je me demande, l'esprit absent, si des rideaux ondulent aux fenêtres de cuisines et de chambres au passage d'une camionnette des Lords.

La camionnette s'arrête devant chez nous. La voiture de papa est garée là. La porte de la maison s'ouvre à la volée sur maman.

— Dehors, m'ordonne le Lord d'une voix sans timbre.

J'ouvre la porte de la camionnette, descends et me dirige d'une démarche raide vers la porte tandis que le conducteur redémarre.

— Mon Dieu ! s'écrie maman. Que t'est-il arrivé ? Qu'ont-ils fait ?

Je titube, elle essaie de me prendre par les épaules, mais je me dégage.

— Je vais bien, dis-je, battant tous les records du mensonge, et j'entre.

Le visage stupéfait d'Amy apparaît sur le seuil de la cuisine.

Papa surgit du salon, me dévisage de la tête aux pieds et sourit. Et puis il se met à applaudir avec une lenteur étudiée. Il est au courant, Dieu sait comment. C'est un Lord, me souffle mon intuition. Pas seulement un informateur, mais l'un des leurs.

Le regard de maman va et vient de lui à moi.

— Kyla ? demande-t-elle sur un ton hésitant. Que s'est-il passé ?

Mais je regarde fixement papa sans répondre.

— Tu ne m'as pas seulement dénoncée aux Lords. Tu es l'un des leurs, lui dis-je.

Il ne dit rien, mais son regard gêné se pose sur maman, puis de nouveau sur moi.

— Peu importe, je reprends, car je viens de comprendre ce qui est arrivé.

Cam était ici et avait commencé à s'insinuer dans ma vie avant même que j'aie fait ce dessin de l'hôpital. On me surveillait par tous les moyens possibles, comme me l'a dit Coulson. En me dénonçant et en me faisant

arrêter avec Cam, papa m'a simplement appris que j'étais surveillée.

— Tu n'es que du menu fretin, pas vrai ? lui dis-je. Ils ne t'ont même pas révélé ce qui se passait dans ta propre maison, et quand tu as enfin remarqué que quelque chose clochait, ils t'ont ordonné de la fermer et de ne pas t'en mêler.

Il ouvre la bouche, puis la referme.

— Kyla, répète maman, mais je me sens incapable de parler plus longtemps ce soir.

— Excusez-moi, parviens-je à dire, mais j'ai besoin de prendre une douche.

Je monte l'escalier, ouvre la porte de la salle de bains, me déshabille et jette à la poubelle mes vêtements couverts de mon sang et plus encore de celui de Katran. Je me déplace lentement et avec raideur comme une marionnette. Je ne contrôle pas complètement mon corps alors que les circonstances exigent tant de maîtrise de moi par ailleurs. Par exemple, pour me retenir de me rouler en boule dans un coin et de hurler en continu.

Le sang se nettoie, cela, au moins, je le sais. Je suis bientôt propre, la peau douce et souple, avec quelques cicatrices supplémentaires que je dois à Cam, une demi-douzaine de points de suture à l'épaule et davantage au flanc. Les calmants qu'on m'a donnés agissent encore, mais ne peuvent rien contre les dégâts psychiques.

Je suis pourtant bien résolue à ne rien oublier, jamais plus. Peu importe ce que j'aurai vécu et le mal que ça m'aura fait. Nico et le Dr Craig, dans ce lieu dont j'étais incapable de me souvenir jusqu'à cet après-midi, m'ont appris à oublier et à dissimuler. Toutes ces années oubliées, entre la disparition de Lucy à l'âge de dix ans et l'apparition d'Ondée à quatorze, je les ai passées là-bas, avec eux, contrainte de me scinder afin qu'une partie de moi reste à l'abri derrière un mur mental et survive à l'Effacement.

Et la brique assez puissante pour me fendre en deux, je sais maintenant ce que c'était : la vision de Nico tuant mon père. La mort de Katran entre mes bras a fait remonter ce souvenir à la surface.

Dans ma chambre, je passe un pyjama et m'enroule dans une couverture. J'entends un coup léger contre la porte.

Amy passe la tête dans l'embrasure.

— Tu veux un peu de compagnie ? demande-t-elle, hésitante. Je hausse les épaules et elle entre, suivie de Sebastian. Il saute sur le lit et monte sur mes genoux. Amy s'assied à côté de moi, puis passe un bras autour de mes épaules. Je tressaille et déplace un peu sa main afin qu'elle ne touche pas mes points de suture, puis m'affaisse contre elle.

Du rez-de-chaussée me parviennent les échos de voix coléreuses.

— Ils m'ont dit de monter, explique Amy.

— Ah bon ?

— Je suis désolée.

— De quoi ?

— D'avoir parlé à papa de tes dessins. Maman lui a fait avouer qu'il t'avait dénoncée. Je n'arrive pas à y croire, dit-elle, l'air ahuri.

— Qu'a-t-il raconté d'autre ? dis-je d'une voix qui me paraît faible et lointaine comme si je parlais sous l'eau.

— Des trucs incroyables : que tu étais une sorte d'agent double des Lorders. Une histoire de fous.

— Oui, une histoire de fous, fais-je à voix basse.

— Tu as envie d'en parler ?

Je secoue la tête et, au lieu de me bombarder de questions comme je le redoutais, elle paraît presque soulagée. Elle n'ajoute rien et se contente de rester à mon côté, chaude et solide.

J'entends soudain claquer une porte au rez-de-chaussée. Une voiture démarre devant la maison et s'éloigne dans un crissement de pneus. Après un long silence, j'entends un bruit de pas dans l'escalier. La porte de ma chambre s'ouvre, maman apparaît dans l'encadrement, silencieuse, et nous contemple toutes deux, pelotonnées avec le chat.

— La bonne idée ! s'exclame-t-elle, et elle réussit à se faufiler de l'autre côté de moi, si bien que je me retrouve en sandwich entre Amy et elle.

J'ai dû m'endormir. Quand je me réveille, des heures plus tard, la chambre est sombre et il ne reste plus que le chat à mon côté.

Mon engourdissement se dissipe, ne laissant plus que la souffrance dans son sillage. Je pleure la petite fille que j'ai été, celle dont je n'ai aucun souvenir, sauf qu'elle aimait son père. Je pleure ce père et tous ses efforts pour la secourir, quelle que soit la raison pour laquelle elle avait atterri dans cet endroit. Je pleure parce que j'ai été incapable de faire ce qu'il m'a demandé : n'oublie jamais qui tu es, m'avait-il dit, et pourtant, je l'ai oublié. Je pleure Katran, dont les défauts étaient tellement plus visibles que son amour pour moi. Alors qu'il aurait pu s'enfuir et s'en tirer comme Nico, il est venu me secourir et c'est ce qui a causé sa mort.

Et je pleure enfin sur moi-même, sur celle que je suis désormais. Où est ma place en ce monde ?

Chapitre 47

Un Lorder vient me chercher quelques jours plus tard. À la vue de la camionnette noire à l'arrêt devant notre maison au petit matin, je dois lutter contre mon envie de m'enfuir et de me cacher. Où va-t-on m'emmener ? Feraï-je le voyage à l'arrière ou à l'avant de la camionnette ? Ont-ils compris que c'est à cause de moi que le Dr Lysander a été enlevée ?

Le Lorder descend, ouvre la portière du passager et nous voilà partis. Menez-moi à votre chef, ai-je failli lui dire à voix haute et, à cette idée, je dois ravalier le fou rire qui me monte aux lèvres.

Nous roulons en silence pendant un moment.

— Où allons-nous ? je m'enquiers, mais le conducteur m'ignore.

Aux abords de Londres, nous franchissons une grille bien gardée avant d'entrer dans un vilain immeuble en béton aux murs épais, sans doute destinés à contenir les révoltes.

Le Lorder me mène à la porte d'un bureau et me fait signe d'entrer. J'obéis et, quand je franchis le seuil, j'entends derrière moi le déclic d'une clef tournant dans une serrure.

Je me retrouve face à un énorme bureau en bois. Je reste un instant immobile, hésitante, mais je me dis : « Et puis merde ! », et je cède à l'envie de m'asseoir dans l'imposant fauteuil du bureau. Il s'abaisse, tourne sur lui-même et je le fais pivoter pour le plaisir juste au moment où la porte du bureau s'ouvre.

Coulson me dévisage dans l'encadrement.

L'assassin de Katran... Il me regarde fixement et je soutiens son regard sans ciller en lui dissimulant ma souffrance et ma peur. Mais, en moi-même, je ne vois plus que ses mains, le revolver qu'elles tenaient, Katran et...

Il plisse les yeux et je saute du fauteuil.

— Vous avez de la chance que je sois de bonne humeur aujourd'hui, déclare-t-il, bien que ces paroles et le fait que je sois encore en vie en soient la seule preuve, car son visage est aussi froid et inexpressif que d'habitude. Asseyez-vous ici, ordonne-t-il en désignant un fauteuil face au bureau, et j'obtempère en boitillant. Nous avons conclu un marché, vous et moi,

poursuit-il. Vous n'avez pas tout fait exactement comme je l'aurais souhaité, mais le résultat est satisfaisant. Dans un instant, nous vous emmènerons à l'hôpital pour vous ôter votre Nivo.

Je regarde l'appareil inutile à mon poignet. Formidable ! J'ai décroché le gros lot ! me dis-je avec dérision. Bien entendu, Coulson ignore que mon Nivo est hors d'usage. Il doit penser que j'ai carburé aux Pilules du Pur Bonheur pour tenir le coup.

— Mais vous devrez encore nous rendre un petit service, reprend-il.

À l'intérieur de moi, c'est le chaos.

— Lequel ?

— Si jamais vous voyez ce Nico ou si vous apprenez quoi que ce soit sur lui, prévenez-nous.

S'il y a quelqu'un que je dénoncerais aux Lords avec joie, c'est bien Nico, mais je regarde Coulson avec incrédulité.

— Il n'a pas encore été pris ? m'écrié-je, et ma question paraît l'irriter, mais il se maîtrise.

— Non, mais nous avons contrecarré la plupart de ses sales petites machinations, déclare-t-il avec un rictus de satisfaction sinistre. Et cela en grande partie grâce à vous.

Cette idée m'est pénible. Dès que j'ai retrouvé ma lucidité, j'ai rejeté le LRU, ses attentats et ses tueries, mais son démantèlement implique des captures, des arrestations, des Effacements et des condamnations à mort. À cause de moi, l'étau des Lords s'est encore resserré sur le pays.

C'est ma faute. Et Nico, maintenant en cavale avec tous ses projets à l'eau, m'en fera porter toute la responsabilité.

— Il essaiera de me retrouver, dis-je d'une toute petite voix, en me détestant de l'avouer, et de cette manière, avec un appel au secours implicite. Je ne veux pas de l'aide des Lords.

— Nous prendrons toutes les précautions, affirme Coulson.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, je reprends. Si vous me surveillez, pourquoi ne l'avez-vous pas fait le Jour à la Mémoire d'Armstrong ? Pourquoi m'avoir laissée entrer sans m'interroger, sans me fouiller, ni rien ?

Ai-je entrevu une lueur de colère dans ses yeux ? C'était trop fugitif pour que j'en sois sûre.

— Cela ne vous regarde pas, répond-il au moment où l'on frappe à la porte du bureau. Maintenant, il est temps de partir pour l'hôpital.

— Une dernière chose, ai-je l'audace d'ajouter en me levant. Vous m'aviez dit que vous m'informeriez sur le sort de mon ami Ben Nix.

Il relève les yeux.

— Ah oui, Ben... il est malheureusement mort, déclare-t-il.

Je sens le sol se dérober sous moi. Non, c'est impossible ! L'est-ce vraiment ? Je m'arrête devant la porte et regarde en arrière.

— Que s'est-il passé ? je parviens à articuler.

— Il a eu une attaque quand il a coupé son Nivo. Mais ne vous inquiétez pas, cela ne risque pas de vous arriver aujourd'hui, pas à l'hôpital.

Je sors en titubant, suis le Lorder qui m'a conduite ici, et mon soulagement est si intense que je manque de peu trébucher. Coulson ment.

Un peu plus tard, j'entre dans le bureau du Dr Lysander à l'hôpital de Londres.

— Je suis désolée, dis-je, mais elle lève la main, la porte à son oreille et articule silencieusement un « plus tard ». Elle a sûrement découvert qu'on avait posé des micros dans la pièce.

— Aujourd'hui, nous allons vous ôter votre Nivo, déclare-t-elle. C'est un processus sans risque quand cela se passe à l'hôpital.

Elle me parle encore de cela et d'autres choses pendant que mes pensées vagabondent.

Je pince mon Nivo. Il y a longtemps qu'il est à mon poignet. Dans les premiers temps, il dirigeait complètement ma vie : une tristesse ou une colère trop intenses provoquaient des évanouissements pénibles. Des émotions plus fortes risquaient de me tuer.

Malgré tout, une partie de moi regrette ce contrôle de mes émotions qui rendait impossible une douleur trop violente. Que se passera-t-il quand je ne l'aurai plus au poignet ? Je comprends d'un seul coup tout ce que cela impliquera.

— Viens, Kyla, m'appelle le Dr Lysander, qui se tient dans l'encadrement de la porte.

Nous sortons de son bureau.

— Je ne veux pas qu'on me l'ôte, lui dis-je. Est-ce obligatoire ?

— Non, du moins, pas à ma connaissance. Je peux toujours vérifier, mais pourquoi veux-tu le garder ?

— Parce que tout le monde saura ce qui est arrivé, que je le garde ou non. Je ne pourrai plus jamais redevenir celle que j'étais.

— Après tout ce qui est arrivé, crois-tu que tu le pourrais, avec ou sans Nivo ? demande-t-elle doucement.

Nous descendons un escalier menant aux salles opératoires. Des infirmières s'affairent, certains patients sont convoyés dans des fauteuils roulants, d'autres gisent inconscients sur des civières.

Le docteur me fait entrer dans un petit bureau. Un homme pianotant sur une tablette lève les yeux. Sur un signe d'elle, il quitte la salle.

— Et maintenant, nous pouvons parler sans être dérangées, dit-elle, et elle s'assied. Qu'est-ce qui te tracasse au sujet de ton Nivo ?

— Si on me l'enlève, tout le monde saura que c'est sur ordre des Lorders : il n'y a pas d'autre moyen de s'en débarrasser sans danger. Tout le monde me considérera comme une espionne des Lorders.

— C'est probable, mais ne crois-tu pas qu'on te soupçonne déjà de l'être ?

Je revois les allées et venues des camionnettes de Lorders devant ma maison et je me souviens de toutes les disparitions dont on m'a tenue pour responsable, bien qu'injustement. Je pousse un soupir.

— Vous avez sans doute raison.

— Il faut également prendre en compte un autre élément, poursuit le docteur.

— Lequel ?

— Nico. On m'a affirmé qu'il n'a pas encore été capturé. Tant que tu auras ton Nivo, tu resteras une Effacée, c'est-à-dire une cible visible en permanence. Il essaiera à nouveau de t'utiliser dans un attentat afin de prouver qu'un Effacé est capable de violence. Sans ton Nivo, il ne pourra rien faire.

— Non, même avec mon Nivo, je ne me laisserai plus manipuler par lui. Il ne pourrait se servir de moi que si j'oubliais le passé, mais maintenant, je me souviens de tout dans les moindres détails. Il y a plusieurs années, j'ai été contrainte d'oublier ma souffrance à la mort de mon père, et c'est Nico qui l'a assassiné. Imaginez tout ce que ça aurait changé si j'avais gardé la mémoire ! Je n'aurais jamais subi son influence.

— Alors, ôtons-nous ton Nivo ou non ? demande le docteur.

— J'ai d'abord une question à vous poser.

— Vas-y.

— J'ai des bribes de souvenirs d'avant mon enlèvement par les TAG, mais je ne me rappelle rien de la maison de mes parents, ni de ma mère. Pourrais-je retrouver ces souvenirs ?

— Il existe des moyens. Les souvenirs que tu as consciemment supprimés comme appartenant à Lucy restent peut-être accessibles mais, pour les retrouver, tu auras besoin de déclencheurs adéquats. Quant à cette fission en deux personnes distinctes qu'on t'a fait subir, j'ignore tout de sa profondeur et de son étendue. Si ton autre moitié a bel et bien été Effacée, elle devrait avoir disparu, et pourtant...

Elle s'interrompt, le regard lointain, tout à ses réflexions, et je me force à me taire et à ne pas la déranger.

— Peut-être existe-t-il un moyen de retrouver également les souvenirs de cette moitié, reprend-elle. Par exemple en réparant par une opération chirurgicale les circuits rompus afin de rétablir l'accès à ta mémoire. C'est théoriquement possible, mais, à ma connaissance, on n'a encore jamais rien tenté en ce sens.

— C'est vrai ? Mais je croyais que les souvenirs des Effacés disparaissaient définitivement, dis-je, prise de vertige à cette idée. Et Ben ? Pourriez-vous aussi réparer ses circuits ?

— Ben ? Kyla, je t'ai déjà dit que nous n'étions pas en mesure de le retrouver. Si dur que ce soit à admettre, même s'il a survécu, tu l'as perdu.

— Non, je ne l'ai pas perdu, dis-je.

— Que veux-tu dire ?

— Il n'est ni mort ni disparu. Je sais où il se trouve.

Stupéfaite, elle m'écoute lui expliquer où il est et dans quel état : sans aucun souvenir de moi, mais sans les symptômes d'un Effacé de fraîche date.

— C'est très préoccupant, commente-t-elle quand j'ai fini. Les expériences menées dans cette école le sont sans l'aval du Conseil des Médecins. C'est contraire à toute éthique.

— Parce que l'Effacement est éthique ?

Elle m'adresse un regard aigu.

— Oui, répond-elle, mais je lis l'ombre d'un doute sur son visage. Aurais-tu préféré être condamnée à mort comme mon amie ?

— Comment puis-je le savoir puisque j'ai perdu la mémoire ? dis-je avec amertume, mais ces révélations sur la mémoire me captivent trop pour que je m'attarde sur cette pensée. Vous pensez donc que vous pourriez rendre la mémoire à Ben ?

Elle secoue la tête.

— Non. J'ignore ce qu'on lui a fait subir. Ce serait bien trop risqué d'envisager seulement ce genre d'opération dans son cas, affirme-t-elle.

— Risqué, mais quand même possible ?

— En théorie, peut-être. Bon, et maintenant, assez parlé. Viens, allons ôter ce Nivo.

Un instant plus tard, mon Nivo n'est plus à mon poignet. Ce dernier est maintenant une surface de peau nue qui me paraît incongrue. Mon Nivo m'a été ôté par une simple machine. Il a suffi de presser quelques boutons, et je l'ai regardé s'ouvrir, puis se détacher de moi.

Je me sens différente et exposée aux regards, comme si j'avais au-dessus de la tête un grand panneau lumineux sur lequel on pourrait lire : Regardez, c'est l'espionne des Lords !

De retour dans son bureau, le docteur démarre son ordinateur et me fait signe de m'approcher tout en bavardant de tout et de rien.

Elle ouvre mes dossiers et les parcourt. Je lis le numéro de mon Nivo : 19418.

Elle consulte une liste à la rubrique des « numéros inactifs » et modifie le mien : je porte désormais celui de 18736.

Je la regarde, perplexe.

Elle me passe un bout de papier sur lequel elle a écrit un seul mot : introuvable.

C'est seulement à mi-chemin de chez moi dans la camionnette que je comprends tout ce que cela implique : si je suis introuvable, cela signifie que je ne l'étais pas auparavant. Elle n'a pourtant fait que modifier le numéro de mon Nivo. Mais comment pouvait-on me retrouver avec ce numéro alors que mon Nivo ne fonctionnait plus ?

Il reste néanmoins la puce électronique implantée dans mon cerveau et reliée à mon Nivo.

Prise de nausée, je me souviens que Coulson a tapoté sa tête quand je lui

ai demandé comment Cam avait pu me prendre en filature : grâce à cette puce électronique, qui est probablement un système de localisation comme on en utilise sur des chiens.

Maintenant que le docteur a modifié mon numéro, on ne pourra plus s'en servir pour me localiser.

Introuvable...

Chapitre 48

— Tu ne peux pas te terroriser indéfiniment à la maison, me dit maman.

— Je sais.

Elle m’embrasse sur le front avant de sortir dans le froid et la pluie pour se rendre à son travail. Amy est déjà partie au lycée avec Jazz et la patience de maman face à mon refus de les suivre commence à s’user.

J’emporte une tasse de thé dans mon lit, où je passe le plus clair de mon temps depuis peu. J’ai beau savoir que maman a raison, je me sens comme en hibernation. On m’a retiré mes points de suture, mes blessures sont guéries, mais je dois encore digérer tout ce que j’ai vécu récemment, apprendre à vivre avec le deuil, la souffrance et les souvenirs, une expérience entièrement nouvelle pour quelqu’un qui a été contraint à l’oubli.

Et une foule de questions me tourmentent. J’avais toujours cru que ma capture et mon Effacement étaient un coup du sort, mais j’ai découvert qu’il n’en était rien. Nico avait tout manigancé. J’ai désormais du mal à croire aux coïncidences : j’en ai trop rencontré. Est-ce une coïncidence si, après mon Effacement, j’ai été placée chez Sandra Davis, la fille du héros Lorder ? Si je n’étais plus identifiable faute de relevés de mon ADN ? Si, lors de l’examen de mes cellules, une prétendue erreur sur ma date de naissance a rendu mon Effacement possible malgré mes seize ans révolus ? Si les Lorders n’ont jamais repéré sur le site du SPD la photo de Lucy qui leur aurait permis de retrouver ma véritable identité ?

Et ce qui est arrivé le Jour à la Mémoire d’Armstrong... Ça ne ressemble guère à Nico d’avoir laissé tant de place au hasard, ni à Coulson de ne m’avoir fait ni surveiller ni fouiller ce jour-là.

Au milieu de toutes ces questions sans réponses, des idées et des plans encore vagues naissent en moi, avec une nécessité qui a pour nom Ben. J’ai avant tout l’impression de rassembler mes forces dans l’attente de je ne sais trop quoi.

J’entends soudain un bruit léger, plus semblable à une vibration, et tends machinalement la main vers mon poignet, à l’ancien emplacement de mon Nivo.

La vibration reprend.

Mes yeux s'agrandissent de stupeur : je reconnais celle de l'appareil que m'a donné Nico, imitation parfaite du bourdonnement d'un Nivo. J'avais jeté cet appareil dans un tiroir de ma commode avant d'aller secourir le Dr Lysander, de crainte que ce ne soit un système de localisation.

Il vibre de nouveau.

Que dois-je faire ? Je me sens oppressée à cette idée, mais je préfère savoir à quoi m'en tenir...

Je le repêche au fond du tiroir, où il est resté dissimulé et oublié pendant tout ce temps, et presse l'interrupteur.

— Allô ? dis-je.

— Salut, Ondée, répond une voix que jamais je n'oublierai : celle de Nico.

— Ce n'est plus mon nom. Tout ça, c'est terminé.

— « Une rose embaumerait tout autant sous un autre nom¹... »

— Arrête tes conneries. Je me souviens maintenant que tu as tué mon père.

— Tiens, tiens... cela expliquerait-il ta trahison, Ondée ? demande-t-il froidement. Mais peu importe : nous pouvons repartir du bon pied ! Nous oublierons tout cela...

— Jamais. Du reste, les Lorders m'ont ôté mon Nivo. Je ne te suis donc plus d'aucune utilité, Nico. Trouve autre chose.

Sans lui laisser le temps de répondre, je coupe la communication, les mains tremblantes. Me croira-t-il ? Sera-t-il capable de lâcher prise et de changer ses plans ?

Non, pas le Nico que je connais et que je hais.

Soudain, je ne supporte plus d'avoir le moindre objet venant de lui ici, dans ma chambre, dans cette maison, une seconde de plus. Je me rue vers la fenêtre ouverte et lance l'appareil le plus loin possible. Dès qu'il s'envole de ma main, je comprends que je devrai le retrouver pour le détruire. C'était stupide de le jeter. Je le regarde décrire un arc scintillant dans la lueur du petit matin et retomber sur la pelouse, près du grand chêne.

Je ferme la fenêtre et me retourne vers mon lit, quand...

Une détonation formidable retentit, suivie d'une onde de choc qui me propulse à travers ma chambre et me jette à terre. Le souffle coupé, je pousse un grognement de douleur. Quand je me relève, je remarque que je suis couverte d'éclats de verre venant de la fenêtre. Je reste immobile, choquée et désorientée. Un flot de fumée déferle dans la chambre et je tousse. Que se passe-t-il ?

Je me dirige en titubant vers la fenêtre. Le chêne est en feu. Enfin, ce qu'il en reste.

L'arbre à côté duquel l'appareil de Nico gisait quelques secondes plus tôt.

Je le regarde fixement, incrédule. Cet appareil n'était donc pas un

système de localisation, mais une bombe...

J'en tombe presque à la renverse. Je me rappelle l'insistance de Nico pour que je le seconde dans les attentats et sa colère quand il a compris que je n'assisterais pas à la deuxième partie de la cérémonie à Chequers. Une cérémonie qui devait se dérouler à l'extérieur, donc sans blocage de signaux comme on en aurait trouvé à l'intérieur. Une cérémonie à laquelle je devais assister aux côtés de ma famille et du premier ministre des Lords, les héros et les bienfaiteurs de l'humanité, ainsi que Cam les appelait. Nico n'avait pas seulement un plan B, mais aussi un plan C. À mon insu, je devais endosser le rôle du kamikaze. Quand, en fouillant les décombres, on découvrirait mes restes et le revolver des TAG fixé à mon bras, on ne douterait plus d'avoir sous les yeux un Effacé pire que violent. Voilà qui devait porter un coup fatal aux Lords, en transformant les Effacés en dangers publics que le pouvoir ne pourrait tolérer.

Nico prévoyait donc de nous tuer tous lors de cette cérémonie, mais j'ai ruiné ses projets en allant porter secours au Dr Lysander. Sa fureur à ma vue n'avait donc rien de surprenant.

Il a fabriqué une bombe qui m'était destinée. Soit il m'a crue quand je lui ai révélé que je n'avais plus mon Nivo, soit il a décidé que la vengeance le servirait mieux que n'importe quelle coopération avec moi.

Peut-être m'a-t-il simplement contactée afin d'être sûr que j'aurais l'appareil sur moi. À cette pensée, un gloussement hystérique me monte aux lèvres et je m'exhorte au calme.

Mais je ne peux plus me contenir, et, un instant plus tard, recroquevillée à terre, je cède à mon fou rire en grimaçant sous la douleur que mes tressautements infligent à mon dos entaillé.

Maintenant, Nico me croit morte, et à cette idée, je ris de plus belle.

Et, grâce au Dr Lysander, les Lords ne pourront plus me retrouver.

Avant même que cette pensée ait pris sa forme définitive, je suis debout et je fourre des affaires dans un sac. J'examine rapidement mon dos dans le miroir : je n'ai que des écorchures sans gravité. Un peu de sang, mais cette vision a perdu son pouvoir dévastateur sur moi. Je m'habille à la hâte, les dents serrées quand je passe un polo, mais je peux ignorer la douleur physique. Je n'ai pas de temps à perdre.

Alors que je vais sortir, Sebastian surgit sur le seuil, le poil hérissé, en chat sévèrement échaudé. Je ressens un pincement au cœur en le prenant dans mes bras pour un câlin rapide.

— J'aimerais bien t'emmener, mais c'est impossible, lui dis-je. Veille bien sur maman et Amy.

J'ai de nouveau le cœur serré en pensant à maman. Si je lui laissais un mot ? Non : quelqu'un d'autre risquerait de le trouver. Je lui ferai parvenir un message plus tard.

Des sirènes hurlent dans notre rue alors que je traverse la haie derrière la maison et m'éloigne sur le chemin du canal.

Quant à tous ces projets à demi ébauchés que je rêvais de réaliser un jour...

Ce jour est venu.

1.

Citation de *Roméo et Juliette*, de W. Shakespeare.

Chapitre 49

C'est un long trajet dans l'obscurité sans l'aide de l'un des VTT de Katran, mais avec un vieux vélo cahotant le long du canal et sur les sentiers. Comme je suis partie très en avance, il fait encore nuit à mon arrivée.

Après tout ce qu'il a fait pour moi, je me sens coupable d'avoir débarqué en douce chez Mac sans le prévenir, pour me cacher chez lui le temps de décider de ce que je vais faire. Coupable également de lui emprunter son vélo délabré sans même le lui demander. Mais j'ai fini par comprendre que je ne pourrais aller de l'avant sans prendre d'abord un peu de recul.

J'abandonne la bicyclette dans les bois et poursuis mon chemin à pied.

Cette fois-ci, tout sera différent, parce que j'ai bien réfléchi et tout envisagé dans les moindres détails.

Et s'il ne vient pas ce matin ?

Il viendra. Il le faut.

J'ôte la tenue de camouflage noire que j'ai portée pour venir. J'enlève mon bonnet et brosse mes cheveux pour les faire briller. J'enfile un T-shirt de jogging vert pâle, chaud mais seyant, dont Ben m'avait dit un jour qu'il mettait en valeur la couleur de mes yeux.

Le ciel commence à s'éclaircir pendant que je m'échauffe. Une silhouette lointaine apparaît au sommet de la colline : Ben ! Je manque en pleurer de soulagement. En proie à tant d'émotions que je les reconnais à peine, je fonce sur le sentier afin d'être bien en vue quand il descendra de la colline.

Je me dis qu'il ne résistera pas à l'envie de me dépasser.

Mais il n'y parviendra pas.

Je l'entends gagner du terrain, et j'accélère progressivement afin de le laisser se rapprocher de moi sans jamais me rejoindre. Je sens dans tout mon corps l'effort, la tension de la course et la joie de la vitesse. Je ralentis un peu, et tout à coup, ça y est, nous courons côte à côte. J'entends la musique familière de nos pieds frappant la piste, le martèlement régulier de sa longue foulée, et, dans ses intervalles, celui de la mienne, avec mes jambes plus courtes. Je lève les yeux vers son visage au moment où il baisse les siens vers moi, et il m'adresse un grand sourire. En cet instant, il ressemble tellement au

Ben d'autrefois que je chancelle, et il prend la tête, puis ralentit afin que je puisse le rejoindre.

Nous ralentissons enfin et continuons au pas.

Il éclate de rire.

— Quel beau sprint ! s'exclame-t-il, et je souris. J'ai l'impression que je m'illumine de l'intérieur et que tout ce que je suis se lit sur mon visage, comme autrefois avec lui. Il est si facile d'oublier, de feindre que rien n'est arrivé...

Que nous sommes seulement Ben et Kyla, des amis au début, davantage par la suite, avec des vies et des familles sans complications, et la possibilité d'un avenir commun. Je meurs d'envie de tendre la main, de saisir la sienne, de m'arrêter pour l'attirer à moi, et...

Mais nous ne sommes plus ces fantômes, désormais. Tout ça, c'est du passé.

— Je te reconnais : tu es cette fille que j'ai vue l'autre jour, déclare-t-il. Celle qui affirmait me connaître. Mais si je te connaissais, je me souviendrais de toi.

— Tu crois ? dis-je en riant.

Le soleil se lève et sa lumière chaude dans ce matin froid caresse nos visages.

— Je vais arriver en retard. Nous sommes allés trop loin, observe-t-il, et il fait demi-tour. On rentre en courant ?

— Pas encore. Il faut que nous parlions.

— Vraiment ? De quoi ?

— Qui es-tu ?

— Je ne peux pas te répondre. Je suis en mission secrète, répond-il sur le ton de la plaisanterie, comme s'il jouait, mais ces paroles et ce ton dissimulent autre chose. Et toi, qui es-tu ?

— Moi aussi, je suis en mission secrète, mais je peux te raconter une histoire. Une histoire vraie.

— Vas-y, dit-il, et l'expression de son regard me rappelle le Ben d'autrefois, curieux et avide de tout connaître de moi.

— Il était une fois un Effacé qui s'appelait Ben. Il adorait courir. Il rencontra une Effacée, une certaine Kyla, qui avait quelques problèmes, mais adorait courir, elle aussi. Ils devinrent amis... et même davantage, dis-je en rougissant.

— Ben... c'est le nom que tu m'as donné la dernière fois, commente-t-il.

— Oui.

Je lis un début de compréhension dans ses yeux.

— J'ai toujours eu bon goût quand il s'agit de filles, même dans les contes de fées, déclare-t-il sur le ton léger, taquin et curieux qui m'est familier.

— Mais voilà où les difficultés commencent, je reprends tandis que mon sourire s'efface. Écoute-moi, Ben ou quel que soit ton nom : on t'a de

nouveau Effacé, ou fait perdre la mémoire d'une manière ou d'une autre, j'ignore comment et pourquoi. Ne crois rien de ce qu'on te raconte. Ton ancien moi a toujours lutté pour penser par lui-même ! Il croyait en un monde meilleur que celui des Lorders.

Il me regarde droit dans les yeux et je sens qu'il réfléchit, qu'il soupèse ce que je viens de lui dire pendant quelques secondes, et puis cette expression songeuse disparaît avec son sourire.

— C'est un vrai conte de fées, déclare-t-il. Hélas, fille de mes rêves, je dois maintenant repartir.

Et il repart en courant dans la direction par laquelle il est venu. Je me retiens de le suivre et me fonde dans l'ombre des arbres en refoulant mes larmes, car son départ me laisse vide et glacée.

J'ai fait de mon mieux. Ai-je réveillé un souvenir en lui ?

Pendant un instant, j'ai lu dans son regard une ébauche de réflexion. Je suis sûre de ne pas l'avoir imaginée ! Ai-je semé en lui un doute qui germera assez pour l'aider à résister à tout ce qu'on lui a fait subir, à tout ce qu'on lui fait avaler dans ce repaire de Lorders ?

Je remets ma tenue de camouflage par-dessus mes vêtements et remonte à bicyclette pour entamer le long trajet qui me ramènera chez Mac. En chemin, je pense à ce que je lui ai dit, à ce que j'aurais mieux fait de lui dire et...

L'idée qui me frappe manque me faire choir de mon vélo.

« Fille de mes rêves », a-t-il dit. Aurait-il rêvé de moi, comme je rêve moi-même de mon passé et de mes souvenirs perdus ? Suis-je restée dissimulée dans son subconscient ?

Je ressens alors une émotion insidieuse, peu familière, mais réconfortante, que je garde précieusement : une lueur d'espoir.

Cette même nuit, assise devant l'ordinateur de Mac, je contemple le visage de Lucy, mon visage d'autrefois, qui remplit l'écran du site du SPD. Elle a été portée disparue, mais maintenant, elle ne l'est plus.

Aiden est assis à côté de moi.

— Tu es bien sûre de le vouloir ? demande-t-il.

L'expression de ses yeux bleu sombre est attentive et bienveillante. Il n'essaie pas de m'influencer, même si je sais combien cette démarche lui tient à cœur.

— Oui, je réponds, et je le suis. Je n'ai jamais été aussi sûre de rien de ma vie. N'oublie jamais qui tu es, m'avait dit mon père, mais je l'ai oublié. Et, par cet oubli, je lui ai fait défaut. Je ne pourrai y remédier qu'en partant à la découverte de Lucy, celle que j'étais autrefois. Et le seul moyen de retrouver les pièces manquantes de mon moi est celui que je viens de choisir.

Qui a signalé ma disparition ? Après la mort de mon père, est-ce ma mère, dont je n'ai gardé aucun souvenir, ou quelqu'un d'autre ? Il n'existe qu'un seul moyen de le savoir.

Je contemple l'inscription « Lucy Connor a été retrouvée » qui s'affiche au bas de l'écran, puis je prends la souris et clique sur le mot *retrouvée*.